
3 3433 07578888 9



LE
TROUBADOUR.

LE TROUBADOUR

Poésies Occitaniques du XIII.e Siècle;

traduites et publiées

Par Fabre d'Olivet.

Fortia facta patrum. Virg.



Première Partie.

A PARIS

Chez Henrichs, rue de la Loi, N.o 1231.

Et Renouard, rue S.t André des Arts.

AN XII. — 1804.

LE

TROUBADOUR,

POÉSIES OCCITANIQUES

DU XIIIe. SIECLE;

TRADUITES ET PUBLIÉES

PAR FABRE-D'OLIVET,

Auteur d'Azalaïs et le Gentil Aimar, et des Lettres à Sophie sur l'Histoire.

Fortia facta patrum. VIRG.

PREMIÈRE PARTIE.



DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

A PARIS,

CHEZ HENRICHS, RUE DE LA LOI, n°. 1231,

A L'ANCIENNE LIBRAIRIE DE DUPONT.

AN XI. — 1803.



A MA MÈRE.

A qui puis-je mieux dédier cet ouvrage qu'à toi, ma Mère ? Toi qui, née dans la patrie des Troubadours, ne l'as point abandonnée pour aller habiter d'autres climats, et qui, fidelle à leur langage antique, ne l'as point sacrifié au langage orgueilleux de leurs successeurs. C'est toi qui m'as rendu ce langage si cher, puisque c'est de ta bouche que mon cœur en a reçu les premiers élémens, et que c'est sur ton sein que mes lèvres débiles en ont appris les premiers sons.

D'un langage si doux, ô combien ma jeunesse,
Ma Mère, a dû chérir les faciles attraits !

Tantôt ma naïve tendresse
Empruntait ses accens pour payer tes bienfaits ;
Tantôt pour t'exprimer mes mobiles souhaits ,
Dans mon heureux instinct, guidé par la nature ,
Je rappelais un mot dont l'expression sûre ,
Rapide , remplaçait de mes cris imparfaits ,
Le vague et pénible murmure.
Souvent , en ma jeune saison ,
Lorsqu'abreuvé d'ennui sous le nom de science ,
Je fréquentais l'école , ou plutôt la prison
D'un Pédant renfrogné dont la lourde ignorance ,
De l'idiôme de la France ,
Dégradait la noblesse et corrompait le son ,
J'oubliais ma triste leçon ;
Et du Maître irrité transgressant la défense ,
Je remplaçais son bizarre jargon
Par le mot plus heureux de ma timide enfance.
Aujourd'hui même où l'âge a mûri ma raison ,
Où de Gessner et de Milton ,
Du Tasse, de Virgile et du Divin Homère ,
Je puis entendre les écrits ;
Où mon âme dévore et Racine et Voltaire ;
Je reviens avec joie aux refrains favoris
Des vieux chants que tu m'as appris.
J'éprouve qu'à nos cœurs la langue la plus chère

Est toujours celle où nous fûmes instruits
A proférer le tendre nom de Mère.

Un hasard heureux a fait tomber entre mes mains plusieurs morceaux de poésies, écrits dans cette langue, et je les ai traduits en français. Mon but a été de faire connaître nos anciens Troubadours, sur lesquels on n'a eu jusqu'ici que des notions imparfaites, et de prouver que la renommée brillante dont ces pères de la poésie ont joui, durant quelques siècles, n'a pas été entièrement usurpée. Puissé-je n'avoir point flétri les roses qu'ils avaient cueillies, en cherchant à les rajeunir, et puisse ma traduction, ne point paraître indigne de leurs ouvrages! Tu peux juger, ma Mère, jusqu'à quel point mes efforts ont été heureux, puisqu'à l'usage habituel du dialecte languedocien, celui de tous qui se rapproche

le plus de l'idiôme occitanique, tu joins une connaissance parfaite de la langue française : car ta modestie en dût-elle souffrir. . . . .

Il faut une fois te le dire :
Jamais je n'ai rien lu dont le style flateur
Allât plus sûrement au cœur,
Que ces lettres sans art que tu daignes m'écrire,
Où ton âme entière respire,
Que je ne lis jamais sans devenir meilleur.
Quelle divinité t'inspire,
O ma Mère, enseigne-le moi ?
C'est la religion dont tu chéris la loi ;
C'est la paix, ce sont les ombrages,
Un ciel pur, des jours sans orages ;
C'est le bonheur qui naît autour de toi !
Loin du faste importun, par ton goût exilée
Sous le toit fortuné d'un paisible hameau,
C'est, au printems, sur le bord d'un ruisseau ;
C'est, en été, sous la verte feuillée ;
C'est, en hiver, au sein de la veillée,
Que la nature anime ton pinceau.
Tandis que, dans ces lieux, où chaque jour révèle
La chute ou le succès d'une mode nouvelle,

Et l'essor d'un roman nouveau,
Cent femmes beaux-esprits se creusent le cerveau,
Pour entasser dans une œuvre indigeste,
L'assassinat, l'adultère, l'inceste,
Les spectres sortant du tombeau,
Et de tous les forfaits l'assemblage funeste ;
Tu choisis, ô ma Mère, un passe-tems plus doux.
Tes soins consolateurs, d'un vertueux époux,
Allègent à-la-fois et charment la vieillesse ;
Et ton œil vigilant éclaire la jeunesse
De tes fils, qui soigneux de suivre tes leçons,
Ressemblent à ces rejettons
Dont le lis embellit sa tige maternelle.
Et telle que du lis la fleur encor nouvelle
Emprunte le plus beau de tous ses attributs,
La candeur dont elle étincelle,
A la sève qui le recèle,
Tes filles puisent les tributs
De la morale à sa source immortelle :
Ton âme leur sert de modèle,
Et tes vertus enfantent leurs vertus.

AH ! lorsque tous les instans de la vie sont remplis par des soins aussi doux, embellis par un spectacle aussi touchant,

en reste-t-il pour éprouver des peines? Non sans doute; et si parfois le souvenir de tes malheurs vient affliger ta pensée, c'est un nuage passager qui ne voile un moment la sérénité du ciel, que pour en augmenter l'éclat. Ton âme généreuse et pure n'est point ouverte au sentiment pénible de la haine; tu pardonnes à ces hommes avides qui, tels que des loups affamés, dont la férocité profite des ténèbres de la nuit pour fondre sur une brebis égarée, ont profité des malheurs des tems pour dévorer l'héritage de ton époux : tu leur pardonnes.... que dis-je? tu les plains.....

> *Car les hommes vraiment à plaindre,*
> *Vraiment infortunés, sont ceux qui peuvent craindre*
> *La voix terrible du remords.*
> *En vain s'entourent-ils de stériles trésors,*
> *Sous un masque d'airain déguisent-ils leur crainte;*
> *Cette voix, de leur cœur, perce la double enceinte.*

Jusque dans le sommeil ils frissonnent d'horreur ;
Et leur front pâlissant accuse leur terreur.
Laisse-les donc ces misérables ,
Dans des chicanes déplorables ,
Trouver le droit honteux d'opprimer ton époux ;
De lui ravir ses biens dont ils étaient jaloux ;
Et par un de ces traits dont la fraude se loue ,
Après avoir fait à dessein ,
D'un papier dégradé , teint de sang et de boue ,
Contre sa signature un échange assassin ,
Croire que la justice avoue
Leur abominable larcin.
Usurpateurs de l'héritage
Que nos respectables aïeux
Nous avaient transmis d'âge en âge ,
Ils foulent nos guérets d'un pied injurieux ;
Mais dans nos maisons qu'ils possèdent ,
De noirs fantômes les obsèdent.
Au fond de leurs tombeaux nos ancêtres dormans ,
S'éveillent indignés , et leurs mânes gémissent ;
De leurs clameurs ils investissent
Ces adultères habitans.
Leur ombre les assiége , et leurs vieux ossemens ,
Sous leurs pas effrayés frémissent.
Tels sont de ces pervers les justes châtimens.

Pour toi que le remords n'a jamais visitée,
Tu goûtes, ô ma Mère, un paisible sommeil!
De fortune, mais non d'honneur deshéritée,
Ta famille, à ton lit par l'amour invitée,
Te donne sans rougir le baiser du réveil.
Tes filles brillantes de grâces,
D'une main délicate apprêtent tes repas;
Veillent sur tes besoins, embellissent tes traces;
Et te font oublier la fuite des ingrats.
L'un de tes fils s'honore au milieu des combats.
Et moi, que le devoir loin de tes yeux appèle,
Moi des beaux-arts adorateur fidèle,
Je leur consacre mon loisir;
Heureux de te donner un moment de plaisir.
Heureux, de ton génie héritier plus docile,
Si j'eusse réuni, guidé par tes leçons,
Les fruits de mon étude aux roses de ton style,
Aussi facilement que j'ai joint nos deux noms.

Cette Épitre est déjà longue, je l'avoue; mais comment mesurer ses pages en causant avec toi?

Si j'avais offert cet ouvrage à une femme célèbre, connue dans le monde par l'étendue

de sa puissance, l'éclat de ses richesses, ou la renommée de ses talens, mon Épître aurait été plus courte : il m'aurait suffi de la nommer pour faire son éloge et pour justifier ma Dédicace. Mais toi, que la puissance ni les richesses n'ont jamais exposée à une dangereuse évidence, toi dont les talens se sont enveloppés du voile de la modestie, et qui as si bien prouvé cette maxime des anciens : que la femme la plus estimable est souvent celle dont on parle le moins; j'ai dû, pour te faire connaître, franchir les bornes des épîtres vulgaires; j'ai dû dire que si tu n'as point fait de petites chansons pour grossir les pages insignifiantes de nos almanachs chantans, tu as présidé à l'éducation de tes filles; que si tu n'as point entretenu le monde de tes conceptions romanesques, tu as formé le caractère de tes fils; et que,

sur-tout, si tu n'as point érigé un long monument à la métaphysique moderne, tu n'en as pas moins instruit tes enfans au respect de la Divinité, à l'obéissance aux lois, à la piété filiale, à la reconnaissance, à l'estime de soi-même, et enfin à toutes les vertus qui font les hommes. Ah! crois-moi : une semblable obscurité vaut bien l'éclat qui rejaillit d'une réputation littéraire; l'amour de ses enfans vaut bien, pour une mère, la stérile admiration de quelques lecteurs; et le bonheur qui résulte pour elle du succès de ses soins, vaut bien l'inquiète jouissance d'un instant de gloire.

Je ne sais quel est le sort que l'avenir me prépare : la renommée est une loterie, où une foule immense d'actionnaires prend des billets : quelques petits lots sortent; mais les grands sont rares, et la roue tourne souvent un siècle entier sans en

donner un. Quelque petit que soit le mien, il me satisfera, si du moins je puis apprendre à la postérité :

Que j'eus une Mère sensible
Dont l'esprit fut doué des plus rares talens,
Et dont l'ambition paisible
Dédaigna les plaisirs brillans,
Pour consacrer sa vie au soin doux, mais pénible,
D'élever ses jeunes enfans.
Content, à mes lecteurs, de pouvoir dire encore :
« Quelque rang qu'on ait assigné
» A ce livre ingénu par le tems épargné :
» S'il renferme un seul trait dont la douceur m'honore,
» Si quelque grâce le décore,
» Ma Mère m'a tout enseigné :
» Parmi les Troubadours on l'eût nommée Isaure;
» Parmi les Français, Sévigné ».

INTRODUCTION.

Avant de rien dire sur les poésies occitaniques (*a*) dont je présente la traduction au public, il paraît utile de faire quelques réflexions sur les manuscrits d'où elles sont tirées.

D'abord il est naturel de se demander si ces manuscrits sont vraiment originaux, et si les poésies qu'ils renferment sont bien les restes authentiques de la composition de quelque Troubadour. Je ne puis, à cet égard, qu'indiquer les faits tels qu'ils sont arrivés, faire tous les

(*a*) *Occitanique* est un mot nouveau, adopté pour exprimer à-la-fois le Provençal et le Languedocien, et généralement tous les dialectes dérivés de l'ancienne langue d'Oc.

rapprochemens que l'histoire littéraire du XIII[e]. siècle pourra me fournir, et laisser à la sagacité du lecteur à juger quel degré de confiance méritent les manuscrits que je me suis occupé de traduire.

Je commence par exposer succinctement la manière dont ils me sont parvenus.

Il y a quelque tems que, voulant aussi paraître dans la carrière romantique où les écrivains de toutes les nations se précipitaient en foule, je publiai un roman intitulé : *Azalaïs et le Gentil Aimar* : la mode était alors que ces sortes d'ouvrages ne devaient pas être originaux ; ceux qui se mêlaient d'en écrire, les annonçaient toujours pour des traductions. L'un les disait tirés de l'anglais, l'autre de l'allemand, celui-ci de l'arabe, celui-là du

persan; il y eut même des auteurs qui poussèrent la manie jusqu'à les annoncer comme traduits du basque et du bas-breton. Je n'eus pas absolument besoin de recourir à la feinte pour me conformer à l'usage; car dans un voyage que j'avais fait dans le midi de la France, vers le commencement de la révolution, j'avais été le triste témoin des vengeances exercées par la licence contre la féodalité; j'avais vu l'incendie ravager les antiques châteaux, et le pillage en disperser les archives; et comme le hasard avait voulu que quelques vieilles chroniques me tombassent entre les mains, j'avais pu, en les liant les unes aux autres, mettre en tête de mon livre, sans une trop forte imposture, qu'il était traduit du provençal.

Parmi mes lecteurs, si quelques-uns

doutèrent de l'authenticité de ma traduction, quelques autres, en récompense, y ajoutèrent une foi implicite, et portèrent même cette prévention jusqu'à vouloir arrêter les éloges que l'indulgence adressait à l'auteur, en assurant que puisqu'il n'avait pas le mérite de l'invention, tout le reste devait lui être compté pour peu de chose.

Cependant l'histoire d'Azalaïs et le Gentil Aimar, toute faible qu'elle était, mais grâce à l'empreinte originelle dont elle conservait les traces, obtint quelque succès dans le midi de la France. C'est du moins à la preuve singulière que j'en obtins, que je dois les poésies occitaniques dont j'ai parlé. Voici le fait. Un jour un énorme paquet, portant le timbre de Montpellier, m'arriva par la poste : on l'avait affranchi ; précaution toujours

essentielle quand on écrit à un auteur. Je l'ouvris, et je vis qu'il contenait plusieurs cahiers cousus ensemble, et portant pour titre : LE TROUBADOUR; le tout était accompagné d'une lettre dont je vais rapporter le contenu, en supprimant les politesses et les complimens d'usage.

Montpellier, 21 floréal an 8.

MONSIEUR,

« J'avais déjà beaucoup entendu parler
» de l'histoire provençale d'Azalaïs et le
» Gentil Aimar, lorsque je suis parvenu
» à m'en procurer un exemplaire ; j'ai
» lu cet ouvrage avec d'autant plus de
» plaisir, que je suis le partisan enthou-
» siaste de tout ce qui me rappelle les
» productions de mon pays et la langue
» dans laquelle j'ai été élevé. . . . .

» . . . .

» . . . . . . C'est pour vous témoigner
» la véritable satisfaction que j'ai éprou-
» vée, que je vous adresse la copie de
» quelques manuscrits dont nous sommes
» en possession depuis un tems immé-
» morial, et qui nous sont transmis de
» père en fils comme un héritage de
» famille. Je me serais déterminé à les
» traduire et à les publier moi-même,
» si je m'en étais senti le talent; mais,
» outre que je n'ai point du tout l'habi-
» tude d'écrire, je vous avoue que je fuis
» autant le nom d'auteur que d'autres
» peuvent le rechercher. La facilité qu'on
» remarque dans votre traduction m'a
» fait croire que vous n'hésiteriez pas à
» vous charger de ce nouveau travail,
» qui d'ailleurs peut devenir très-utile.
» Quel qu'intéressante que soit au fond

» l'histoire d'Azalaïs, vous jugerez faci-
» lement qu'elle n'approche pas des
» poésies que je vous envoie. Je suis
» persuadé que ces productions origina-
» les, habilement présentées en français
» et revêtues d'un style convenable, pour-
» ront devenir pour les Troubadours
» du midi, ce que le livre des poésies
» d'Ossian a été pour les Bardes du
» nord. Elles donneront une idée plus
» exacte des mœurs et du génie de
» ces pères de la poésie moderne, que
» tout ce qu'on en a vu jusqu'ici.

» Vous voyez, monsieur, que je ne
» dissimule pas le prix du cadeau que je
» vous fais ; la seule reconnaissance que
» j'en exige, c'est que vous veuillez ne
» pas le dédaigner. Deux choses vous
» intrigueront sans doute : la première
» sera le nom de l'auteur des manuscrits ;

» la seconde, celui du possesseur qui
» vous les adresse. Tout ce que je puis
» vous dire sur le premier de ces articles,
» c'est que mes ancêtres ont ancienne-
» ment habité le Gévaudan, où ils pos-
» sédaient des fiefs seigneuriaux assez
» considérables, et que j'ai entendu dire
» à mon grand père, qui sans doute
» l'avait appris par tradition, que ces
» poésies leur avaient été léguées par
» l'un des plus habiles Troubadours du
» tems, natif de l'Espérou, petit village
» de leur dépendance. Les originaux des
» manuscrits qui me restent, n'ont rien
» qui puisse en faire connaître l'auteur;
» ils sont écrits sur parchemin, en ca-
» ractères gothiques, et portent seule-
» ment le titre du sujet sur chaque
» frontispice : permettez que je me
» taise sur mon véritable nom, dont la

» connaissance vous serait inutile. Quant
» à votre adresse, elle ne m'a pas été
» difficile à trouver. Quoique vous n'ayez
» pas mis votre nom sur la traduction
» de l'histoire provençale d'Azalaïs, tout
» le monde sait ici qu'elle est de vous.
» Votre famille, qui, comme je l'ai su
» depuis, habite dans les Cevennes, n'a
» point jugé à propos d'imiter votre si-
» lence, et votre anonyme a été trahi....
» . . . . . . Au reste, souffrez que
» je vous réitère mes complimens, etc. »

RESCONDUT.

ON peut s'imaginer quelle fut ma surprise, à la lecture d'une semblable lettre; je parcourus rapidement les divers manuscrits qu'elle accompagnait, et je trouvai dans presque tous une empreinte native d'originalité difficile à imiter. Je

me persuadai d'abord que la composition des vers qu'ils renfermaient, à un nombre très-considérable, ne pouvait appartenir qu'à un ancien Troubadour, et qu'il était impossible qu'un moderne eût possédé à ce point la connaissance de leur génie et de leur langue; cependant, après de plus mûres réflexions, je parvins à croire que le mystérieux *Rescondut* (a) pourrait bien n'avoir été, à l'égard des manuscrits occitaniques, que ce qu'il est presque certain que l'éloquent Macpherson a été à l'égard des poésies galliques; c'est-à-dire qu'il pourrait bien n'avoir trouvé que des lambeaux épars qu'il aurait arrangés, liés ensemble, étendus peut-être, en conservant l'esprit, le ton et les couleurs de son modèle.

(a) *Rescondut* est un terme occitanique qui signifie *caché*.

Ce n'est pas que, d'après monsieur *Rescondut* lui-même, je prétende faire aucun rapprochement entre les poésies d'Ossian et celles dont je hasarde ici la traduction. Né au milieu d'un peuple de héros, dont les mœurs primitives n'avaient point été flétries par le double fléau de la féodalité et du fanatisme, Ossian ne peut ressembler en rien à nos Troubadours qui, s'agitant en vain parmi les ténèbres d'un siècle de barbarie, laissent toujours entrevoir les chaînes dont ils sont enveloppés.

Il n'est pas inutile de jeter ici un coup-d'œil rapide sur le tems où parurent ces pères de la poésie moderne, et de nous arrêter un moment sur la révolution qu'ils opérèrent dans les esprits.

L'histoire ne connaît rien de plus affreux que les deux siècles qui précédèrent

en Europe la renaissance des lettres et l'apparition des premiers Troubadours. C'était de toutes parts oppression des sujets, parjures envers les voisins, cruautés et perfidies fréquentes, brigandages continuels, rapacité et débauche. La religion, loin d'arrêter ce débordement de mœurs barbares, n'était qu'un masque spécieux, un instrument flexible dont se servaient la plupart de ses ministres; on ne peut sans frémir feuilleter les annales obscures de ces tems désastreux, sans être révolté des abus énormes, de la scandaleuse licence, des fraudes qui déshonoraient ce culte si beau, dont les préceptes sont si purs, si doux, si consolans! La croisade contre les Albigeois, l'inquisition meurtrière qu'elle mettait en vigueur, suffisent seules pour affliger et flétrir une âme juste et sensible.

Les Troubadours, il faut le dire à leur gloire, ne parurent pas en vain au milieu de ces désordres; ils adoucirent l'âpreté sauvage des mœurs féodales, tirèrent le peuple de son fatal engourdissement, ranimèrent les esprits, les apprirent à penser, et firent naître enfin cette aurore de lumières, dont le jour bienfaisant éclaire aujourd'hui les nations.

Il ne faut pas croire que les premiers Troubadours fussent ce qu'on s'est figuré depuis, des chanteurs fades et monotones, ni que leurs chants roulassent tous sur des sujets langoureux ou frivoles: les plus grands personnages se faisaient honneur de ce nom; les chevaliers, les seigneurs suzerains, les rois, les ministres des autels eux-mêmes, prenaient la plume pour instruire en amusant; et, comme l'a très-bien dit leur histo-

rien (a), ils conduisaient, par des sentiers émaillés de fleurs champêtres, vers la raison et la perfection même.

Leurs vers, dictés par une vertueuse indignation, allaient frapper jusque sous le dais, le vice oppresseur et la tyrannie féodale. Leur langage, aujourd'hui abandonné à quelques paysans du midi de la France, et dont les habitans des plus petites villes des Cevennes, rougiraient de faire usage, devint, grâce au génie naissant de la poésie, la langue chérie de la plupart des peuples de l'Europe.

Non-seulement le provençal était parlé dans la Provence proprement dite, dans le Dauphiné, et généralement dans toute cette heureuse contrée, qui s'étend des

(a) Dans l'histoire littéraire des Troubadours, 3 vol. *in*-12.

Alpes aux Pyrénées, et qu'on appelait autrefois Occitanie (*a*); mais il était encore entendu et cultivé en Italie, en Espagne, en Angleterre et jusqu'en Allemagne : il existe des vers provençaux du roi de Naples Roger, du roi d'Arragon Alphonse, de Richard Cœur-de-Lion, de l'empereur Frédéric I, et même de l'infortunée Marie Stuart. Le savant Bembo, en Italie, et l'illustre Dryden, en Angleterre (*b*), n'ont pas balancé à dire que la langue provençale était, de toutes les langues modernes, la plus polie, et qu'elle avait une grande supériorité sur toutes celles d'occident.

(*a*) Occitanie dérive du mot *oc*, qui signifie *oui* : le nom du Languedoc a eu la même étymologie.

(*b*) Le cardinal Bembo, dans son traité de la poésie toscane; et Dryden, dans la préface de ses fables.

Qui n'a point entendu parler des fameux parlemens d'amour établis en Provence ? Qui n'a point connu les jeux floraux de Toulouse, dont le prix était une violette d'or ? Je ne finirais point, si je voulais rappeler toutes les autorités qui viennent à l'appui de ce que j'avance. Mais, comme l'a dit encore l'écrivain dont j'ai invoqué le témoignage, qu'importent les citations, quand il ne faut que raisonner sur un fait certain ?

La langue provençale unissait la douceur à la véhémence. Dérivée du latin comme le français, l'italien et l'espagnol, elle l'emportait sur ses rivales, en conservant beaucoup plus de mots celtes, et en participant aux beautés du grec, qu'on avait long-tems parlé à Marseille.

Les Troubadours, qui s'emparèrent de cette langue, y ajoutèrent de nouvelles

beautés et la rendirent célèbre. A l'aide de la poésie, ils changèrent la face des choses, adoucirent ce qu'elles présentaient de trop rude; et leur muse, en piquant l'émulation des peuples voisins, accéléra le réveil des muses étrangères.

Ce réveil leur devint fatal. Les poëtes italiens, d'abord leurs disciples, ne tardèrent pas à se rendre leurs maîtres. Le Dante fut le premier qui les surpassa dans la carrière, et Pétrarque les ayant attaqués dans leur propre pays (*a*), les força à lui céder, en quelques années, les palmes nombreuses qu'ils avaient été deux siècles à recueillir.

Le règne des Troubadours fut d'environ trois cents ans. Les premiers parurent vers le milieu du XIe. siècle, et dès le

(*a*) A Avignon.

commencement du XIVe., il n'existait plus que de misérables Jongleurs. Le règne de la chevalerie eut à peu près la même durée. Ce rapprochement, que personne n'a fait encore, mérite d'être remarqué. Selon le laborieux Sainte-Palaye, l'établissement de l'ordre de la chevalerie ne remonte pas au-delà du XIe. siècle (*a*), et disparaît entièrement sous François Ier. (*b*) Ainsi les Chevaliers et les Troubadours eurent la même origine et partagèrent le même déclin. Mais il existe entr'eux d'autres traits de ressemblance.

Comme le Chevalier, le Troubadour avait une Dame, vers laquelle il élevait toutes ses pensées, et qu'il invoquait sans cesse : pour l'intéresser en sa faveur, il faisait parade de son talent poétique,

---

(*a*) Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, v. I, p. 66.

(*b*) *Ibid.* v. II, p. 39.

comme le guerrier faisait parade de sa valeur. La religion, la guerre, l'amour étaient également les objets sacrés de leur culte; jamais ni les uns ni les autres ne séparaient ces trois choses étroitement unies dans leur cœur : Dieu, l'Honneur, les Dames.

Le Chevalier prêtait le serment de consacrer son glaive à la défense des faibles et des opprimés ; le vrai Troubadour ne devait pas avoir un autre objet à ses chants. Le premier, revêtu de la force, attaquait le puissant injuste ; le second, armé du savoir, confondait le vice et démasquait la perfidie. Avant de parvenir au rang de Chevalier, il fallait subir de longues épreuves, et servir long-tems comme simple Ecuyer; pour être déclaré Troubadour, il fallait en acquérir le titre dans quelque cour renommée, et paraître d'abord sous le

nom de Jongleur. Les châteaux étaient ouverts aux uns comme aux autres ; on les y recevait avec le même empressement ; on leur faisait les mêmes présens, et les Chevaliers ainsi que les Troubadours qui se vouaient au service de quelque seigneur, en recevaient les mêmes récompenses.

Il paraît certain que ces deux ordres, sentant à quel degré de perversité et d'ignorance l'anarchie féodale avait porté leur siècle, s'étaient concertés ensemble pour en dissiper les vices, l'un en leur opposant les armes de la valeur, l'autre en déployant contre lui le pouvoir de l'éloquence. Cet accord, quoiqu'il n'ait pas toujours été senti, et qu'il ait d'ailleurs entraîné avec lui des abus qui sont parvenus à le détruire, n'en a pas moins existé : il suffit d'ouvrir l'histoire du tems

où la chevalerie et les Troubadours ont fleuri, pour en demeurer convaincu.

Je ne connais pas d'ouvrage où cet accord vertueux soit plus facile à distinguer que dans le poëme *des Amours de Rose et de Ponce de Meyrueis*, qui fait partie des poésies occitaniques dont je donne ici la traduction. Si M. *Rescondut* ne m'a point trompé, ce poëme a du moins cela de remarquable, que les mœurs s'y trouvent peintes au naturel, mieux que dans aucun autre monument de ces tems héroïques. Tout, jusqu'aux plus petits détails, y est rapporté avec soin et sans effort. On y voit cette bravoure ardente et fière des chevaliers, cet amour tendre et religieux, cette loyauté, cette franchise mâle et agreste qui les caractérisaient ; on y voit cette avarice sordide des seigneurs, peu délicate sur la manière

d'acquérir, et toujours prête à sacrifier le faible à l'intérêt du fort; on y voit à côté de la dévotion la plus sage, et des maximes les plus pures, cette superstition aveugle, dont il reste encore des traces parmi nous, cette curiosité impie qui outrage la nature et la raison; on y voit enfin tous les usages de la chevalerie développés, et les coutumes des Troubadours, et les mœurs sociales, et les armes et les vêtemens décrits avec la plus scrupuleuse exactitude.

Je ne veux point, en traducteur prévenu, faire l'éloge de cet ouvrage. Je suis loin de fermer les yeux sur les défauts qui s'y trouvent: ils sont en grand nombre. Tout ce qui peut les pallier à des yeux indulgens, c'est la simplicité du plan, et l'espèce de mérite qu'il a de faire connaître l'esprit du siècle dont il retrace l'image.

S'il est vrai, comme j'en ai élevé le doute, que M. *Rescondut* n'ait trouvé que des fragmens, il les a liés de manière à faire disparaître la ligne de démarcation.

On ne doit pas oublier, au reste, en lisant cet ouvrage, que la Religion était le premier mobile de la Chevalerie, et que les Chevaliers comme les Troubadours ne la séparaient jamais de leurs amours : ils adoraient leurs maîtresses, les servaient avec autant de ferveur que Dieu même. On ne doit donc pas être surpris de voir que l'auteur ait puisé le merveilleux dont il a rempli son poëme dans la partie de la religion chrétienne la plus brillante et la plus poétique. C'est dans le choix de ce merveilleux qu'il me paraît sur-tout original, et qu'il mérite peut-être d'être distingué.

On ne doit pas, selon moi, lui faire

un reproche de s'être servi de la théologie chrétienne, et de l'avoir embellie. On ne rend aimable que ce que l'on veut faire aimer; et d'ailleurs c'est toujours le triomphe de la justice et de la vertu qu'il a en vue.

De même qu'Homère emprunta ses allégories les plus ingénieuses à la théogonie des Égyptiens, notre Troubadour a tiré les siennes des traditions hébraïques. Cette nouveauté dans les choses et dans les mots pourra surprendre quelques personnes accoutumées à ne voir jamais que les Dieux de l'Olympe, et à n'entendre prononcer qu'en grec ou en latin les noms des personnages allégoriques; mais il faut se souvenir que c'est ici un ouvrage du XIIIe. siècle, et que l'auteur ne connaissait peut-être pas d'autre source que celle où il a puisé. Quoique la langue

des Hébreux n'égale pas en harmonie celle des Grecs, on verra qu'elle ne manque point d'énergie, et que les noms allégoriques qu'elle fournit se prêtent assez à la dignité du style poétique.

Quant aux poésies occitaniques qui suivent le poëme des *Amours de Rose*, quoique la plupart ne puissent point lui être comparées, pour l'étendue, et que même quelques-unes d'entr'elles paraissent appartenir à des tems plus modernes, on trouvera dans presque toutes une empreinte d'originalité qui les fera distinguer. Je me suis réservé d'en parler dans la Dissertation qui va suivre, où je suis entré dans d'assez grands détails sur la langue et sur les ouvrages des anciens Troubadours.

C'est pour achever de convaincre les personnes, qui, malgré tout ce que je

pourrais dire en favèur de cette langue, voudraient lui contester ses avantages, que je me suis déterminé à faire imprimer à côté de ma traduction, celles des poésies originales dont la trop grande étendue ne s'est pas opposée à mon dessein ; elles prouveront que non-seulement l'idiôme occitanique pouvait se plier à tous les tons, mais encore qu'il était capable de s'abaisser ou de s'élever suivant les sujets auxquels il était employé.

J'espère que les amis des lettres me sauront gré de cette attention, et que les compatriotes des Troubadours ne liront pas sans quelque plaisir ces écrits dans la langue même de leurs ancêtres.

DISSERTATION

Sur la langue occitanique et sur les ouvrages des Troubadours.

QUOIQUE j'aie déjà parlé des avantages dont avait joui la langue occitanique dans le onzième et le douzième siècles, et que j'aie appuyé mon assertion des preuves que l'histoire de ces tems m'a fournies, je ne puis cependant abandonner les poésies dont je publie les originaux, sans entrer dans quelques détails tant sur l'ancienneté de cette même langue, que sur les causes qui ont produit son élévation, et accéléré sa chute.

J'ai dit que grâce à l'apparition des Troubadours dans le midi de la France, et aux chants qu'ils firent retentir dans ces belles contrées, leur idiôme devint la langue chérie des principales cours de l'Europe. Cet idiôme n'était pas sans

doute, à cette époque, aussi riche ni aussi pur que le sont devenus depuis l'espagnol, l'italien et le français; mais alors il les surpassait autant en élégance et en douceur, qu'il en est aujourd'hui surpassé en renommée. Il avait d'ailleurs sur eux le droit d'aînesse.

Il paraît certain que la conquête des Gaules par les Francs, n'influa que très-faiblement sur les mœurs et le langage des peuples qui habitaient les pays voisins de la Méditerranée, et que ces peuples conservèrent long-tems le nom de Romains qu'ils tenaient de leurs premiers vainqueurs. Jusqu'à la fin de la première race de nos rois, on distingua les Français, en Francs proprement dits et en Romains; et jusque vers le milieu de la seconde race, on parla indifféremment deux langues: la tudesque, que les Francs avaient apportée du nord, et la romance, qui était un mélange de latin et de celte.

Cette dernière langue, introduite par la longue domination des Romains dans

les Gaules, était principalement familière à la Gaule narbonaise, qui, ayant été la première conquise et réduite en province romaine, avait été aussi la première en possession de cet idiôme. On lui donnait le nom de *lingua romana*, et quelquefois de *lingua romana rustica* (*a*).

Suivant ce que rapporte un écrivain qui a fait une étude particulière des antiquités françaises (*b*), les langues tudesques et romance furent usitées ensemble dans les états de nos rois, jusqu'à ce que le partage fait entre les enfans de Louis-le-débonnaire, vint les séparer pour jamais. La France, soumise à Charles-le-chauve, devint l'unique asile de la langue romance, et la tudesque se concentrant à la cour de Louis son frère, créé roi des Germains, s'y fondit insensiblement dans la langue allemande.

(*a*) Concile de Tours, tenu en l'an 812. Helganet, moine de Fleury, dans la vie du roi Robert.

(*b*) M. Caseneuve. Voyez, *Obros de Goudelin*, Toulouse, 1713.

Cependant la cour de nos rois, qui se tenait auparavant à Aix-la-Chapelle, ayant été transportée à Paris, influa singulièrement sur le génie de la langue qui y était en usage ; l'amalgame des mots tudesques qu'elle y apporta changea en peu de tems sa physionomie, et donna naissance à un troisième idiôme, qui, quoique retenant le nom de langue romance, en fut néanmoins tout-à-fait différent.

Et comme bientôt les peuples du nord et du midi de la France, eurent chacun un langage particulier, on se servit pour les distinguer, des mots *ouï* et *oc*, qui signifient la même chose ; et la France fut divisée en *langue d'ouï*, ou française, et en *langue d'oc*, ou provençale (*a*).

Il est donc incontestable que cette langue d'oc, ou provençale, que j'appelle

(*a*) Les savans auteurs de l'histoire du Languedoc disent que nos rois, voulant distinguer de leurs anciens états, les provinces méridionales nouvellement conquises, partagèrent le royaume en deux langues ; ils ajoutent

langue occitanique, est la véritable langue romance usitée en France sous la première et la seconde race de nos rois, qui s'est conservée dans toute sa pureté au-delà de la Loire, depuis les frontières d'Espagne jusqu'à celles d'Italie; et qu'ainsi on ne peut nier qu'elle ne soit la tige commune du français, de l'espagnol et de l'italien. Il est beau, sans doute, quelles que soient aujourd'hui l'humilité de sa fortune et l'obscurité où elle est tombée, de rappeler de si brillans souvenirs, et semblable à ces sources cachées que franchissent sans égard les pâtres des montagnes, de mériter du moins l'attention des voyageurs instruits, à cause des fleuves majestueux auxquels elle a donné naissance.

Lorsque le reste de l'Europe languissait dans la barbarie, et que les langues qui

---

que le nom de Languedoc fut mis en usage dans le treizième siècle, et qu'on comprit sous cete dénomination, jusqu'à Charles VII, presque la moitié de la France.

y dominent aujourd'hui, n'étaient encore que des jargons informes, la Provence avait déjà produit des poëtes harmonieux, et l'idiôme occitanique s'était asservi à des règles sévères. Il est prouvé, malgré les vaines prétentions de quelques peuples du nord, que la rime, cet indispensable ornement de la poésie moderne, est née dans l'Occitanie, ou du moins s'y est perfectionnée (*a*). Il ne faut, pour se convaincre de cette vérité, qu'examiner cette invention en elle-même. L'espèce de mélodie qui résulte de la rencontre des mêmes sons placés à la fin des vers, n'a pu frapper que des oreilles musicales, et n'a pu être apprécié que par elles; or personne ne contestera, je pense, aux peuples du midi, une grande sensibilité

(*a*) On lit dans l'histoire du théâtre Français, que les Troubadours furent les inventeurs de la rime. D'abord ces poëtes mirent la rime au commencement du vers; ensuite ils la placèrent à l'hémistiche; enfin, ils s'accordèrent tous à la mettre à la fin, où elle est demeurée consacrée par l'usage. *Hist. du Théâtre Franç.*, vol. 1.

pour la musique, et une grande aptitude à tous les arts qui en dépendent.

Portée en Sicile par des Troubadours très-anciens, la rime se répandit de-là dans toutes les contrées policées de l'Europe (*a*). On ne peut fixer au juste l'époque de cette révolution poétique; mais d'après l'histoire même, il paraît qu'elle remonte très-haut. Dès le tems de Charlemagne, on connaissait déjà des vers rimés en langue romance. Cet homme extraordinaire, aussi grand capitaine que profond politique, qui, semblable à ces aurores boréales qui rendent tout-à-coup le jour à l'obscurité des nuits, parut seul au milieu d'un siècle de barbarie, et colora tout des feux de son génie; ce monarque créateur des empires, et régénérateur des arts; Charlemagne, enfin, non content de ranimer l'étude des lettres latines,

(*a*) Mario Equicola, liv. I, ch. 1. Crescimbeni croit la rime très-ancienne; mais parmi les modernes, il pense que les Provençaux en ont fait les premiers usage. Voyez, *De la volgar Poesia*, v. 1, lib. I.

protégea les premiers essais des poëtes vulgaires. Eginard rapporte qu'il se plaisait à distraire son esprit, en écrivant et apprenant par cœur des vers en langue romance, où l'on avait célébré les exploits des rois ses aïeux (*a*). Il est vrai que Louis-le-débonnaire, son fils, qui, à son imitation, avait aussi trouvé dans sa jeunesse beaucoup de plaisir à apprendre ces sortes de poëmes, à la fin, dégoûté par les chagrins d'une vieillesse traversée de soins et de sollicitudes, les prit tellement en haine, qu'il ne pouvait plus ni les réciter, ni souffrir qu'on les récitât devant lui; mais ce dédain même, attesté par un écrivain contemporain (*b*), n'en prouve que plus invinciblement ce que je viens de dire : que la langue romance, ou occitanique, est très-ancienne,

(*a*) *Carmina gentilia quibus veterum Regum, actus et gesta canebat, scripsisse, memoriæ que mandasse.* Eginard.

(*b*) *Poëtica carmina gentilia, quæ in juventute, didicerat, respuit; nec legere, nec audire, nec docere voluit.* Thegan, en la vie de Louis le Débonnaire.

et que la poésie moderne lui doit l'harmonie de la rime, qui remplace la cadence mesurée des vers grecs et latins, et rivalise avec elle.

Maintenant que j'ai tâché d'appuyer sur des faits constans, l'antériorité de l'idiôme occitanique, et ses prétentions au droit d'aînesse, jetons un coup-d'œil sur son vocabulaire, et sur son génie, et voyons quels avantages l'un et l'autre lui donnaient sur les langues modernes ses rivales.

D'abord, on peut observer que cette langue possédait une foule de mots, presque tous monosyllabes, dont le son déterminé n'était, ni endurci par le choc des consonnes, comme dans les idiômes du nord, ni affadi par le concours des voyelles muettes, comme dans la plupart de ceux du midi.

Parmi ces monosyllabes, on en trouve qui paraissent absolument indigènes: c'est-à-dire ne dériver d'aucune langue connue. Tels sont les substantifs : *jor*,

un bâton pliant ; *gourg*, un amas d'eau ; *pé*, ou *pech*, une coline. *Truc*, *tust*, *tum*, un coup ; *clot*, sépulcre ; *tap*, bouchon ; *biai*, adresse, talent ; *ime*, intelligence, esprit ; *tor*, gelée ; *cod* ou *codou*, pierre ; *cis*, granite ; *grel*, un rameau ; *tez* ou *tezou*, un flambeau ; *jès*, aucun ; *jas*, un étable à brebis ; *faû*, hêtre. *Eûz*, chêne ; *aû*, toison ; *gaûch*, joie ; etc.

Et les adjectifs : *blous*, sans mélange ; *gof*, trempé d'eau ; *druc*, rigide ; *néc* ou *nésci*, imbécile ; *lec*, suffisant ; *pec*, ignorant ; *baû*, fou ; *sup*, myope, qui a la vue courte ; *blez*, qui parle avec difficulté ; *orb*, aveugle ; *ranc*, boiteux ; *flac*, sans force ; *prim*, mince ; *téû*, délié ; *lind*, clair et transparent ; *mouc* ou *mouquet*, interdit ; *tris*, réduit en morceaux ou en poussière ; etc.

D'autres sont visiblement les racines primitives des mots français ; comme : *som*, sommeil ; *lum*, lumière ; *fum*, fumée ; *pouls*, poussière ; *riû*, ruisseau ; *raûc*, enroué ; *floc*, morceau, flocon ;

font, fontaine; *ore*, horrible; *maz*, maison de campagne; *boul*, le mouvement de l'eau en bouillant; *bruc*, bruyère; *fuz*, fuseau; *brés*, berceau; *dol*, douleur; *talh*, le tranchant d'un couteau; etc.

Si, comme l'ancien grec ou l'allemand moderne, la langue occitanique ne prenait que très-rarement la licence de contracter deux ou trois mots ensemble pour en composer un nouveau, elle jouissait en récompense de la plus grande liberté dans la manière de les modifier. Presque tous les substantifs dont le sexe n'était pas visiblement déterminé, étaient masculins ou féminins, suivant la volonté de l'orateur, qui pouvait ainsi varier ses expressions, les rendre plus douces ou plus fortes, et laisser entendre si la chose dont il parlait tenait plus de la nature de l'homme que de celle de la femme. Il pouvait dire, selon le besoin: *lou cap*, ou *la capa*, la tête; *lou suc*, ou *la suca*, le sommet; *lou test*, ou *la testa*, le crâne; l'*os*, ou l'*ossa*, l'os; *lou broc*, ou

la broca, la buche ; *lou sot*, ou *la sota*, la fosse ; *un fais*, ou *una faissa*, un fardeau ; *lou souc*, ou *la souca*, la souche ; *lou rusc*, ou *la rusca*, l'écorce ; *lou ram*, ou *la rama*, le feuillage ; *un fielh*, ou *una fieilha*, une feuille ; *lou jas*, ou *la jassa*, l'étable à brebis ; *lou tez*, ou *la teza*, le flambeau ; etc. etc.

Au moyen de terminaisons diverses, on exprimait les idées différentes inspirées par les mêmes choses : par exemple, de *vieilh*, vieux, on dérivait *vieilhessa*, vieillesse ordinaire ; *vieilhige*, vieillesse avancée et remarquable, *vieilhun*, vieillesse désagréable, ou appliquée aux objets inanimés.

Du verbe *languir*, avoir de l'ennui, on formait *languizou*, ennui vague et sans motifs ; *languimen*, ennui prolongé ; *languituda*, ennui causé par le desir de revoir son pays.

Quelquefois une seule syllabe ajoutée à un mot renfermait les idées les plus compliquées : ainsi, *Roumiù* signifiait un

Pélerin allant à Rome; *cariû*, un homme monté sur un char; *oustalenca*, une chose renfermée dans la maison; *maïenca*, une production du mois de mai.

Les substantifs et les adjectifs étaient soumis à des diminutifs ou à des augmentatifs qui y attachaient des idées agréables ou désagréables. Les diminutifs se formaient par l'addition des syllabes, *et*, *eta*, pour exprimer le plaisir; *ou*, *ouna*, pour exprimer la pitié; *ot*, *ota*, pour exprimer le mépris: l'augmentatif en *as*, *assa*, exprimait toujours le ridicule. Ainsi, par *houmenet*, on entendait un joli petit homme; par *houmenou*, un pauvre petit homme; par *houmenot*, un vilain petit homme; enfin, par *houmenàs*, un homme gigantesque et mal bâti.

Les adverbes pouvaient aussi prendre le diminutif en *et*, ou l'augmentatif en *as*; et alors rien n'empêchait que la phrase entière ne présentât l'image générale et parfaite du sentiment agréable ou désagréable dont on était pénétré. Voici

un madrigal où les diminutifs sont employés avec beaucoup de grâce :

Las rosas muscadetas
Ni las flous del bouyssou,
N'han pas de tas poupetas,
L'aûdour ni la blancou.
Urouza la maneta
Qu'aûbtendrà la favou,
De levar l'espilleta
Que las teng en prizou !

« Les roses musquées ni les fleurs qui parent » les buissons, n'ont ni la tendre couleur de » ton sein, ni la douce odeur qu'il exhale. » Heureuse la main légère qui pourra prétendre » à la faveur de détacher la petite épingle qui » le tient en prison ! »

Les articles occitaniques semblables à ceux employés par les Italiens et les Espagnols, leur ont visiblement servi de modèle. L'ablatif *da*, duquel les Italiens sont si fiers, est très-certainement dérivé de l'ablatif *dan*, formé des prépositions

de, *am* (*a*), *de avec*. On peut en dire autant du génitif français *dont*, qui trouve sa racine dans le génitif occitanique *d'ount*, formé par contraction de la préposition *de*, et de l'adverbe *ount*, *où*.

Le pronom indéfini *on*, duquel nous faisons un si grand usage en français, nous est resté du mot *hom*, que les Troubadours employaient dans le même sens. Ce mot, qui signifie proprement *un homme*, est exactement rendu par le mot tudesque *man*, qui sert encore de pronom indéfini en Allemagne. Les Italiens et les Espagnols, qui ne l'ont point conservé, sont obligés d'employer une périphrase.

En s'enrichissant ainsi des articles de l'idiôme provençal, les peuples modernes ont été forcés néanmoins de respecter l'article pronominal *ou* (*b*), qu'aucun

(*a*) On exprimait également *avec*, par *ab*, *am*, *amb*, et *ambè*.

(*b*) On le trouve écrit indifféremment, *o*, *ho* et *ou*. Il paraît venir du grec.

d'eux n'a pu plier à son usage. Cet article indéterminé dans sa signification, ne s'employait qu'à l'accusatif, et ne désignait jamais qu'un objet inanimé. Ainsi l'on disait : *ou creze*, je crois cela; *ou veze*, je vois ce dont il s'agit.

Quant aux verbes, ils se formaient avec la plus grande facilité; et grâce à la régularité de leurs modes, n'avaient pas besoin, pour désigner les personnes, de cette foule de pronoms, dont le concours nuit toujours à la rapidité de l'expression. A l'aide de quelques prépositions inséparables et des finales *ar* ou *ir* (*a*), les substantifs devinrent des verbes. Ainsi de *suc*, sommet de la tête, on formait *assucar*, assommer; de *sup*, myope, on formait *supar*, heurter dans l'obscurité; et de même de *luz*, lumière, *enluzir*, illuminer; de *trum*, obscur, *entrumir*, obscurcir; de *trep*, marche, *trepar*, marcher; etc. etc.

(*a*) L'*r* ne se prononce pas; en sorte qu'on la trouve quelquefois remplacée par un accent : à, ì.

Les verbes soumis aux mêmes inflexions que le sont maintenant ceux de la langue italienne, avaient de plus un gérondif et deux participes qui leur étaient particuliers. Le gérondif se formait en plaçant la syllabe *tout* devant le participe présent, comme : *tout-barjan*, durant l'action de babiller ; *tout-espandiguen*, durant l'action d'étendre.

Les participes avaient lieu par l'addition à l'infinitif des syllabes *dour*, ou *dìs*. Par exemple, de *barar*, fermer, on tirait *baradour*, qui sert à fermer, et *baradìs*, qui peut être fermé. D'*aimar*, aimer, on tirait *aimadour*, qui aime, *aimadìs*, qui peut aimer ou être aimé ; etc.

Au reste, les verbes qui, comme on sait, constituent la véritable richesse des langues, étaient extrêmement nombreux. Souvent il s'en présente cinq ou six pour exprimer la même action diversement modifiée.

Par exemple, l'action de regarder pouvait être rendue par ces verbes, dont

la force est progressive : *agachar*, *espiar*, *luzernar*, *roudiar*, *mirar*, *remirar*, *alupar*, etc.

L'action de fermer la porte, par : *assatar*, *atancar*, *barar*, *cadaûlar*, *clavar*, *peylar*, etc.

L'action d'allumer le feu, par : *atubar*, *alucar*, *atezar*, *afougar*, *embrandar*, etc.

Au milieu de cette foule de mots, on rencontre un nombre prodigieux d'expressions, dont il est impossible de rendre l'énergie dans aucune autre langue. Tels sont, en particulier, les verbes : s'*escarabilhar*, se mettre le cœur en joie ; s'*estourouylhar*, s'étendre avec plaisir aux rayons du soleil ; *trefoulir*, agiter les pieds et les mains comme les enfans pour témoigner un desir violent ; s'*embalaûzir*, errer çà et là avec l'esprit troublé ; *treilucar*, briller comme la lune en son plein ; *chaûpir*, fouler aux pieds avec colère ; *trevar*, errer à la manière des esprits et des revenans ; et une infinité d'autres.

Les images et les métaphores étaient aussi extrêmement familiers dans cet idiôme ; et dès le XIIe. siècle, il jouissait à cet égard, de tous les avantages accordés aux langues déjà formées.

Une langue riche et flexible, où la douceur se joignait à l'énergie, et la précision à la hardiesse des images ; une langue maniée avec habileté par des hommes dont le nom, vraiment digne du génie, exprimait le seul talent qui constitue le poëte, celui de l'invention (*a*) ; une langue enfin, où se déployait pour la première fois depuis l'extinction des lettres latines, le pouvoir de l'imagination et les grâces de la poésie, et qui offrait un charme nouveau dans l'emploi de la rime ; une pareille langue, dis-je, ne pouvait manquer de produire un effet magique, et le produisit en effet.

(*a*) Le nom de Troubadour dérive du verbe *troubar*, dont il est un participe actif; il signifie celui qui trouve ou qui invente.

mérite avait été, jusqu'alors, de chanter les vers des Troubadours, aspirèrent à la réputation de leurs maîtres ; et cette malheureuse émulation produisit des ouvrages, où de pénibles puérilités furent érigées en beautés sublimes. Bientôt leurs querelles, leurs désordres, leur vie licencieuse, causèrent un si grand scandale, que plusieurs souverains se virent obligés de les chasser avec opprobre de leurs états.

Cette catastrophe, essuyée par les Troubadours dégénérés, doit être regardée comme la première et la principale cause de la décadence des muses occitaniques ; celle qui tient le second rang, fut le défaut d'ensemble dans la politique des contrées où elles étaient cultivées.

Les provinces méridionales, divisées en une infinité de petits souverains, n'offrirent jamais un foyer commun où les rayons des connaissances littéraires pussent s'épurer en se concentrant. Réunies peu à peu à la France, elles perdirent,

avec leur indépendance, leur orgueil national, et s'accoutumèrent insensiblement à rendre à la langue française, les hommages dûs au Monarque qui la parlait. Les agens du gouvernement, les nobles, les riches habitans des villes adoptèrent par intérêt ou par vanité, le langage dominateur, et abandonnèrent l'idiôme maternel à cette classe du peuple, qui, par son obscurité, semble condamnée à conserver plus long-tems les mœurs et la langue de ses pères.

Mais une chose qui accéléra encore plus que tout le reste la chute de la littérature provençale, ce fut l'invention de l'imprimerie, invention merveilleuse, qui, à l'époque même où les Troubadours provençaux ne conservaient plus que l'ombre de leur ancienne splendeur, vint rendre aux poëtes grecs et latins un éclat que leurs faibles rivaux n'étaient point en état de soutenir. Grâce à l'espèce de magie qui multiplia ces admirables modèles et les mit entre les mains

de tout le monde, l'Italie, l'Espagne, la France, eurent des écrivains, qui, encouragés par des souverains amis des arts, effacèrent bientôt jusqu'aux moindres traces des Troubadours. Cela ne serait pas arrivé, si, comme je l'ai déjà fait sentir, il eût existé dans les provinces méridionales quelque grand état, où les muses occitaniques eussent pu fixer leur séjour, et perfectionnées par la culture, produire des ouvrages dignes de servir de modèles aux poëtes des autres pays.

La plupart des ouvrages des Troubadours, n'ayant point été multipliés par l'imprimerie, se sont perdus. Il ne reste, de tant de choses écrites en provençal, qu'un petit nombre de manuscrits cachés dans la poussière des bibliothèques. Ces manuscrits même sont loin d'être tous intéressans, ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire littéraire des Troubadours, extraite de l'énorme recueil que Sainte-Palaye avait fait de leurs poésies. Ce ne sont, presque toujours, que des chansons

frivoles ou des invectives amères. On dirait que la légèreté et la malignité, si naturelles à l'homme, aient fait multiplier les copies de ces bagatelles, tandis que des ouvrages plus curieux et plus utiles se sont éteints faute de trouver une main qui daignât en ranimer les caractères.

Les morceaux que je publie, ne doivent point être confondus dans la foule de ceux dont je viens de parler. Je les ai choisis pour accompagner *les Amours de Rose*, parmi un assez grand nombre d'autres pièces que M. *Rescondut* m'avait envoyées. Ceux qui, tracés avec la plume cynique de Boccace, ne pouvaient se plier à la chasteté de la langue française, je les ai supprimées. *Le lever d'Anna*, la seule nouvelle que j'aie conservée, suffira pour donner une idée générale de celles que j'ai cru devoir négliger de traduire.

Mais une objection importante qu'on ne manquera pas de me faire, et que je

me suis déjà faite sur l'authenticité de ces mêmes morceaux, dont je présente le texte avec la traduction, est celle-ci : Comment a-t-il pu exister dans le XIIe. ou le XIIIe. siècle, des vers provençaux où toutes les règles de la poésie se trouvent observées, à l'exception de celle contre l'hiatus (*a*)? tandis que ces mêmes règles n'ont été adoptées, pour les vers français, que très-long-tems après, et sur la fin du XVe. siècle? Comment s'imaginer que des Troubadours ont fait un si grand nombre de vers réguliers de huit, de dix et de douze syllabes, toujours mêlés de rimes masculines et féminines, et coupés d'une césure toujours exacte, après la quatrième, pour ceux de dix, et après la sixième pour ceux de douze? tandis que du tems de Marot et

---

(*a*) L'hiatus qui résulte du choc de deux voyelles, insupportable en français, n'est pas plus désagréable dans la langue des Troubadours que dans celle des Italiens : voilà pourquoi il n'en est point banni.

de Saint-Gelais, les poëtes français n'observaient point encore toutes ces finesses de l'art ? Voilà les questions que je me suis proposées : voici comment je les ai résolues.

J'ai ouvert les manuscrits authentiques conservés dans les bibliothèques publiques (*a*); j'ai consulté les histoires imprimées où se rencontrent quelques fragmens des poésies occitaniques (*b*), et je me suis convaincu que les Troubadours qui ont joui de quelque réputation, se sont tous imposé ces règles, fruit de leur génie; et que les Français qui les ont suivies plus de trois siècles après, n'en sont point les inventeurs, mais seulement les imitateurs (*c*).

(*a*) Quatre à la Bibliothèque nationale.

(*b*) Principalement l'histoire de Provence de César Nostradamus.

(*c*) Crescimbeni pense que toutes les espèces de vers modernes, depuis trois syllabes jusqu'à douze, furent inventées par les Troubadours. *De la Volgar Poesia*, v. 1, chap. VI.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, remontons rapidement aux sources où j'ai puisé mes preuves, et développons ici le résultat de mes recherches.

Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, lâchement arrêté à son retour de la guerre sainte par l'ordre de Léopold, duc d'Autriche, fut jeté dans une obscure prison. Là, abandonné de ses sujets et de ses alliés, il composa une ode provençale qu'il leur adressa. En voici les deux premières strophes :

Jà nul hom près non dirà sa razon
Adreitamen, se come hom doulen non;
Mas per conort pot-el faire canson.
Prou ha d'amicz, ma paûre son li don!
Honta y aûran, se por ma rehezon,
Souy fach dos hivers prèz.

Or, sachan ben mos homs é mos Barons
Anglèz, Normans, Peytavins é Gascons,
Qu'yeû non hai jà si paûre compagnon,
Que, per avè, lou laissesse en prezon.

Faire reproch, certas yeû voli non :
Mas souy dos hivers prèz.

« Jamais un prisonnier ne parlera de son
» sort, d'un esprit libre, et sans être pénétré
» de douleur; mais il peut écrire quelques vers
» pour adoucir ses peines. Il trouve assez d'a-
» mis, mais combien leurs secours sont faibles!
» Quelle honte pour eux, si, faute de vouloir
» payer ma rançon, ils me laissent, durant deux
» hivers, privé de ma liberté!

» Maintenant qu'ils apprennent, mes sujets
» et mes Barons, Anglais, Normands, Gascons
» et Poitevins, qu'il n'y a point de trésor que
» je n'eusse prodigué, plutôt que de laisser le
» moindre de mes compagnons gémir ainsi dans
» les fers. Certes, je ne veux pas leur faire re-
» proche; mais voilà deux hivers qu'ils me laissent
» privé de ma liberté! »

Cette ode est de l'an 1192. Elle est
pleine de naïveté et de courage. Les vers
de dix syllabes, avec la césure parfaite-

ment observée, sont sur une seule rime.

L'empereur d'Allemagne Frédéric I, après avoir soumis l'Italie à son obéissance, et témoigné son amitié à Raimond Bérenger, comte de Provence (*a*), devint, par ses vertus, l'objet des chants des Troubadours. Il fut tellement enchanté de l'harmonie de leurs vers, qu'il composa lui-même, dans leur idiôme, une chanson où, passant en revue tout ce qui l'avait flatté parmi les diverses nations de l'Europe, il donne aux Provençaux le prix du chant.

PLAZ mi cavalier francèz,
E la donna Catalana;
E l'onrar del Gynoèz
E la court de Castellana;
Lou cantar prouvençalèz,
E la dansa trivyzana;
E lou corps Aragonèz,

(*a*) En lui rendant la suzeraineté de la ville d'Arles, que l'empereur Conrad avait cédée au prince de Baux, en l'an 1162.

E la perla juliana;
Las mans é cara d'Anglèz,
E lou donzel de Tuscana.

« Le chevalier français me plaît ; j'aime les » Beautés de Catalogne, et je prise également » la magnificence des Génois et celle de la cour » de Castille ; la poésie provençale me charme ; » j'aime la danse des Trévisans ; la perle julienne, » la blancheur des mains des Anglais et les traits » de leur visage ; j'aime aussi les jeunes damoi- » seaux de Toscane ».

On peut remarquer dans cette petite pièce, pleine d'harmonie, que les rimes masculines et féminines sont mêlées avec goût. Cet art de mélanger ainsi les rimes, et de rapprocher dans un même morceau des vers de mesures différentes, connu fort tard des poëtes français, était extrêmement commun parmi les Troubadours, et donnait à leurs poésies la couleur la plus convenable au genre lyrique. Voici un exemple tiré d'une ode adressée

par Guillaume Boyer à Marie de France, duchesse de Calabre :

DRECH é razon es qu'yeû canti d'amour,
Vezen qu'yeû hai jà consumat moun agi
A li coumplaire é servì nuech é jour,
Senz avèr d'el profiéch ny aventagi.
Encar el si fai cregner;
Mi doli senz mi plegner;
Car mi pounch la courada,
D'an sa flecha daûrada;
Quc trai, plà guinchadour
Lou Diûne enganadour,
Embè soun arc, qu'a gran' pena el pot tendre,
Per ço qu'el es un efant jouve é tendre.

» IL est bien juste que je chante l'amour; » puisque j'ai passé la plus grande partie de ma » vie à suivre ses lois, à le servir nuit et jour, » sans en avoir obtenu le moindre prix de mes » peines. Amour, hélas! est encore redoutable. » Je souffre, et je n'ose pourtant pas me plaindre; » Car ce dieu malin, que nul autre n'égale à » bien viser, blesse mon cœur d'une flèche

» dorée qu'il décoche avec son arc, dont il peut
» à peine tendre la corde, parce qu'il n'est qu'un
» faible et jeune enfant ».

Il paraît que les vers les plus usités des Troubadours étaient ceux de dix syllabes ; cependant ils en connaissaient depuis trois jusqu'à douze. Leurs poésies les plus ordinaires étaient des pièces lyriques ou satyriques, qu'ils appelaient, suivant le genre : *cans*, *cansous*, *cantarels*, *layz*, *sons*, *sounetz*, *pastourellas*, *tensons*, *sirventes*, etc. Epris des poésies légères et amoureuses, ils entreprenaient rarement des poëmes de longue haleine ; cependant cela n'était pas sans exemple.

Jean de Nostradamus (*a*), qui a donné une espèce de notice sur les plus célèbres, assure dans sa préface, « qu'il n'y avait » maison noble en Provence qui n'eût

(*a*) Non celui qui a composé les rêveries astrologiques des Centuries, mais un gentilhomme de la même maison.

» un registre en forme de roman, auquel
» étaient écrits les hauts faits et gestes
» de leurs ancêtres, en langage pro-
» vençal ».

Ce même écrivain attribue à Guillaume de Saint-Desdier une traduction en vers des fables d'Esope (*a*) ; à Albertet de Sisteron, un portrait de Vénus (*b*) ; à cet Arnauld Daniel dont Pétrarque a fait un si grand éloge, un poëme sur les visions du paganisme (*c*) ; à Rambaud de Vachieras, un poëme intitulé : *les Pleurs du Siècle* (*d*), où ce Troubadour s'élevait jusqu'au commencement du monde, et chantait la félicité du premier homme et les maux dont sa désobéissance a été la suite : ouvrage qui, traduit en italien sous le titre de la *Chute d'Adam*, a été comme le germe fécond

(*a*) *Las fablas d'Ezop.*

(*b*) *Lou pertrach de Venus.*

(*c*) *Las phantaûmarias del paganisme.*

(*d*) *Lous plours del sègle.*

dont le sublime Milton a tiré son *Paradis Perdu*.

Jean de Nostradamus attribue encore à Peyre de Vernegues un poëme sur la prise de Jérusalem (*a*), dont le Tasse a peut-être profité ; à Pons de Brueil, un roman en vers des amours furieuses d'André de France (*b*), roman cité avec enthousiasme par tous les Troubadours, et dont il se pourrait que l'Arioste eût conservé quelques fragmens ; enfin, à Hugues de Penna une pièce contre les perfidies d'amour (*c*), ouvrage qui valut à son auteur le prix inestimable de recevoir des mains de la reine Béatrix, comtesse de Provence, et le titre de premier Troubadour, et la couronne de lauriers due à ses talens. On dit qu'au moment même où cette Princesse lui posa la couronne sur la tête, en présence

(*a*) *La preza de Jerusalem.*

(*b*) *Las amours enrabiadas d'Andrieù de França.*

(*c*) *Contra lous enganaires d'amour.*

du peuple que ce spectacle avait attiré en foule, elle lui adressa ce quatrain qu'elle avait composé en son honneur :

Yeû voli faire esclatir la memoria,
En tantas parts, de ta perfection,
Qu'estaran tous en admiration
D'aûzir contà, de tous bels fatz, l'istoria.

« Je veux que la mémoire de tes talens soit » répandue, par moi, en tant de lieux divers, » que chacun soit frappé d'admiration, au récit » de tes œuvres immortelles ». (*a*)

S'il faut en croire l'écrivain déjà cité, les Troubadours avaient composé des comédies et même des tragédies ; mais comme rien de ce qui reste de leurs ouvrages ne justifie cette assertion, les

(*a*) Le judicieux Millot, dans son histoire des Troubadours, attribue ce quatrain à Hugues de Penna, comme un remerciement adressé à la reine Béatrix ; mais il s'est évidemment trompé. Voyez l'histoire de Provence, par César Nostradamus, *in*-fol. p. 260.

modernes l'ont vivement contestée ; cependant la raison qu'ils donnent de leur incrédulité, à cet égard, ne me paraît pas concluante : ils disent que si les Troubadours eussent composé des pièces de théâtre, les poëtes français n'auraient pas manqué de les imiter, et que nous aurions vu, beaucoup plutôt, s'élever sur notre horizon l'aurore de cette gloire qui place justement les poëtes français au premier rang des poëtes dramatiques. Mais s'il est prouvé, comme je le crois, que les Troubadours aient eu une langue et une poésie régulières, avant même que les poëtes français songeassent à épurer les leurs, je ne vois pas pourquoi ils n'auraient pas eu aussi des comédies et des tragédies, tandis que ces derniers n'avaient pas même encore de ces farces ridicules qu'ils appelaient des Mystères.

Ancelme Faydit fut, selon Jean de Nostradamus, célèbre dans l'art de composer des comédies et des tragédies ; ce qui lui procura une grande fortune,

car non-seulement il vendait chacun de ces sortes d'ouvrages deux ou trois mille livres (*a*), mais encore lui-même ordonnait la scène et recevait l'argent des spectateurs. Cet Anselme fut long-tems attaché au roi Richard, auprès duquel il resta jusqu'à la mort de ce monarque, arrivée en 1199. L'une de ses comédies, intitulée : l'*hérésie des Prêtres* (*b*), tenue secrète à cause des troubles qui agitaient le Languedoc, fut jouée au château du marquis de Monferrat, et lui procura de magnifiques présens en robes, harnois et chevaux.

Mais quoi qu'il en puisse être de ces œuvres théâtrales, il n'entre point dans mon plan de prouver leur existence ; il me suffit d'avoir appuyé sur des faits certains et irrécusables ce que j'ai avancé touchant la forme régulière de la poésie occitanique dans les XII[e]. et XIII[e]. siècles.

(*a*) Le texte porte *trois mille livres guilhermenses*, ainsi appelées du nom d'un comte du Thlé.

(*b*) *L'Erezia dels Preyres.*

J'ajouterai pour dernière preuve ce que dit, dans son vieux langage, l'historien de Provence dont j'ai parlé, au sujet des rimes masculines et féminines qui se trouvent croisées avec beaucoup d'art dans une ode qu'il rapporte (*a*).

(*a*) Voici cette ode, adressée par Pierre de Boniface, gentilhomme provençal, à la noble Dame Andrea de Montpellier, qui l'accusait de magie.

Lou mi suffis per augmentar moun drech,
Que ma fè sia de tous recouneguda ;
S'yeû vaû quéren caûza à yeû moun deûguda,
Yeu prégue Diû qu'yeû siégue é mort é frech.

Lou mi suffis d'anar lou camin drech,
Noun pas cercar la via incouneguda ;
Mais que serió dounc ma fè devenguda,
Noun seriéy yeû michant en tal endrech ?

« Il me suffit, pour faire éclater la pureté de mes » intentions, que ma foi soit connue de chacun ; si » jamais j'osais prétendre à des choses contraires au » devoir, je prie Dieu qu'il me livre aux glaces éter- » nelles de la mort.

» Il me suffit de suivre la route que la vertu m'in- » dique ; si j'avais pu m'engager dans les détours in- » connus dont on m'accuse, que serait donc devenue ma » foi ? Ne serais-je pas un méchant d'employer de sem- » blables moyens ? »

« Ces vers sont tellement bons, tant » en paroles qu'en leur rithme et observation masculine et féminine, que je » m'étonne grandement que les Italiens » qui les ont premièrement imités, ni » les modernes qui sont venus après eux, » n'aient pas observé cette grâce pour la » conformité qu'il y a de la langue provençale à l'italienne ».

Le même historien fait une semblable réflexion au sujet d'une pièce de vers qu'il cite comme le chef-d'œuvre d'un nommé Bernard Rascas, Troubadour d'ailleurs inconnu. Comme ces vers sont de ceux appelés alexandrins dont je n'ai pas encore donné des exemples, et qu'ils sont fort beaux, c'est en les transcrivant ici que je vais terminer cette Dissertation.

TOUTA caûza aico-val una fès périrà,
Fors que l'amour de Diû que toujour durarà.
Al clot, vendran lous corps essuchz couma fai l'esca;
Lous aûbres layssaran lus verdou tendra é fresca;
Lous aûsseletz del bosc perdran lus cant subtiû;
E noun s'aûzirà plus lou roussignoû gentiû.

Lous buolz al pastouragi é las blancas fedetas
Sentran lous aguilhous de las mourtals sagetas.
Lous crestatz d'Arles fiers, reynars é loupz espars,
Cabrols, cervis, camels, senglars de toutas pars,
Lous ours rabious é forts seran poulsé é arena.
Lou delphin, rey das mars, la colossa balena,
Peyssasses pouderous, rialmes é coumtatz,
Lous princes é lous reys, saran per mort doumtatz.
E note ben aiçò cad'un : La téra granda,
(O l'Escritura ment) lou firmamen que branda,
Prendran aûtra figura : ensind' tout perirà,
Fors que l'amour de Diû que toujours durarà (*a*).

« Il n'est rien ici bas qui ne doive périr un » jour : l'amour de Dieu seul survivra éternel- » lement. Précipités au tombeau, les corps de- » viendront plus arides que la mousse desséchée » des rochers ; les arbres seront dépouillés de » leur fraîche et tendre verdure ; les oiseaux ne » feront plus retentir les bois de leurs concerts » mélodieux ; et l'on n'entendra plus le gazouille- » ment du rossignol printanier.

(*a*) Voy., pour nouvelle preuve du mélange des rimes, une ode de plus de 250 vers, datée de 1367, insérée par Ponsan dans la seconde partie de l'hist. des jeux floraux.

» Les taureaux superbes, les douces brebis
» sentiront la pointe des flèches mortelles, et
» tomberont sur l'herbe flétrie. Le porc immonde
» et fier, que le peuple d'Arles rend docile, les
» ours dont rien n'égale la furie et la force, les
» renards et les loups errans sur les montagnes,
» les chevreuils, les cerfs, les chameaux, les
» féroces sangliers, deviendront poudre, et mêle-
» ront leurs débris au sable des mers. Le dau-
» phin, souverain des ondes, la baleine colossale,
» et les autres monstres marins; les princes et
« les rois seront domptés par la mort, et dis-
» paraîtront avec leurs royaumes et leurs souve-
« rainetés.

» Et que chacun écoute ceci : Notre terre
» immense, si l'Ecriture a dit vrai, et le firma-
» ment qui brûle au-dessus d'elle, prendront
» une autre forme. Ainsi tout périra. L'amour
» de Dieu seul survivra éternellement ».

LES AMOURS

DE ROSE

ET DE PONCE DE MEYRUEIS.

POÈME EN CINQ CHANTS.

LES AMOURS
DE ROSE
ET DE PONCE DE MEYRUEIS.

CHANT PREMIER.

EH QUOI ! c'est peu de m'inscrire au rang des Troubadours, tu veux que je les surpasse ; tu le veux, j'obéirai : mais, puisque c'est par tes ordres que j'entreprends cet ouvrage, et pour te plaire que je l'exécute, sois à-la-fois la divinité qui l'inspire et la mortelle à qui je le dédie (1).

Viens, chante avec moi l'amour et la beauté, les attraits de Rose et la valeur du brave Ponce de Meyrueis. C'est toi seule que j'invoque, ô toi que j'aime, divine Elyz, puissante enchanteresse, dont le regard enivrant transporte mon cœur ; daigne sourire à mes accens, et me soutenir dans la carrière difficile où je m'engage ; attache malignement tes yeux sur les miens, comme tu

lais quelquefois; et pressant de deux doigts uni ta bouche vermeille, montre-moi le prix qui m'attend : un baiser sur tes lèvres!

Je te vois! le plus doux espoir remplit mon âme. Je vais commencer; écoute.

LES VENTS étaient déchaînés, la pluie tombait par torrens, et le tonnerre retentissant ébranlait les sommets pierreux de la Lozère (2), lorsqu'un infortuné Pélerin, errant dans les ténèbres de la nuit, arriva au pied des hautes tours de Roquedol (3).

Depuis dix ans, éloigné des lieux témoins de sa naissance, Nadal avait parcouru de vastes pays et des mers lointaines; il avait baigné de ses larmes la terre arrosée du sang d'un Dieu, et revenait enfin dans sa patrie, comblé des bénédictions célestes. Mais au moment de terminer son pénible voyage, un démon jaloux égare ses pas. Il veut en vain retracer à sa mémoire les chemins qui peuvent le conduire sur les rives du Tarn, dont il doit franchir les ondes rapides; il s'engage dans des sentiers inconnus, qui bientôt s'effacent et le laissent sur des rochers glissans, en butte aux vents impétueux. De quelque côté qu'il jette ses regards, il ne voit que des précipices où roulent les torrens, où s'engouffrent

les tourbillons. Les hurlemens des loups, répétés par les échos caverneux de la montagne, remplissent les momens de silence que laissent entr'eux les éclats de la foudre; et lorsque l'éclair cesse de sillonner la nue, l'infortuné pélerin distingue, à travers le feuillage noirâtre des sapins, les yeux de ces féroces animaux, dont la sombre lueur perce la nuit profonde (4). Il frémit. La fatigue, qui épuise ses forces, augmente de moment en moment son danger.

Cependant son courage ne l'abandonne point. Ses compagnes fidelles, les vertus, dont il a suivi la voix en Palestine, luttent en sa faveur contre le prince des ténèbres : la Charité, la Foi, l'Espérance sont auprès de lui ; elles agitent leurs flambeaux, et remplissent son âme d'une force divine. Grâce à leurs secours, il franchit les obstacles qui l'environnent, et parvient enfin sur le flanc opposé de la montagne, où s'élèvent les murailles crénelées de Roquedol.

A la vue des lumières vacillantes qui brillent au travers des vitraux colorés de cet antique manoir, son cœur bat de joie ; il reconnaît cet asile jadis habité par la bienfaisance, lève les mains au ciel, et bénit le Dieu dont il a visité le tombeau. Soudain l'Espérance au front serein s'élance d'un pas assuré vers la porte du château ;

la Charité la suit, les yeux modestement baissés ; et cependant la Foi reste à côté de lui dans un saint ravissement.

Le marteau d'airain, agité par l'Espérance, compagne fidelle des infortunés, fait retentir la voûte sonore ; la porte s'ouvre ; la Charité se présente, et tendant la main, montre sans parler le Pélerin qui demande un asile. Alors un monstre hideux, accroupi sur le seuil, se lève, et d'un bras décharné, écartant la Vertu modeste, parle tout bas à l'oreille du châtelain, et fait couler dans son cœur un poison subtil qui le rend insensible. A la voix du monstre, nommé Avarice parmi les hommes, et Libarzée (5) dans les enfers, le baron jette un œil d'indifférence sur le pieux voyageur, et se plaignant d'avoir été dérangé par un mendiant, referme brusquement la porte de son château.

Au bruit de la clef tournant dans la forte serrure, la Charité tombe aux genoux du monstre, qui la foule aux pieds ; la Foi jette un cri perçant, chancelle, et saisissant son flambeau prêt à s'éteindre, vole indignée vers les cieux, laissant auprès du malheureux Nadal, qui pousse un profond soupir, l'Espérance seule, dont le front maintenant décoloré s'incline vers la terre.

CEPENDANT la plus sainte des vertus traverse le vague des airs avec la rapidité de la pensée. Le dépositaire des clefs célestes, Céphas ouvre à son aspect les portes éternelles, qui roulent avec un bruit harmonieux sur des gonds de diamant (6). A peine en a-t-elle franchi le seuil, que la Foi revêt cette forme auguste qu'elle n'expose qu'aux regards des bienheureux. Un voile éblouissant l'entoure et flotte à plis onduleux autour d'elle; sa couronne brille d'un double rang d'étoiles; sa main agite un flambeau, présent de l'Esprit divin. Emuna est son nom. Elle marche, et chaque pas qu'elle fait ajoute à sa taille majestueuse (7). Bientôt elle arrive au pied du trône où s'assied la Vierge, mère d'un homme-Dieu, Marie; et là, inclinant sa tête brillante:

« Fille, épouse et mère du Très-Haut, dit-» elle, femme exaltée entre les femmes, Vierge » pleine de grâces, ô toi, qui d'un pied vengeur » brisas la tête du reptile infernal, veux-tu, » malgré ses nombreuses blessures, laisser triom-» pher ton ennemi? Ecoute, Divinité secourable, » écoute ce malheureux Pélerin qui te parle ici » par ma voix: daigne abaisser sur lui un regard » de bonté: vois-le seul, au milieu des téné-» bres, prêt à mourir de misère et de désespoir. » Il venait, cet infortuné, de visiter la terre

» sacrée, qui s'humecta à regret de tes larmes;
» lorsque l'âme brisée de douleur, pâle et plus
» mère encore qu'épouse, tu vis ton fils, le
» maître de l'Univers, expirant sur une infâme
» croix.

» Après mille dangers, il revoyait enfin sa
» patrie, l'aimable Occitanie; les douces vertus
» guidaient ses pas vers les foyers paternels;
» soudain, l'adversaire infernal évoque les orages,
» multiplie les obstacles, et opposant à nos ef-
» forts la plus hideuse de ses filles, l'Avarice
» au cœur de fer, s'empare de l'âme de Raimond,
» baron de Roquedol, dans le château duquel
» il espérait trouver un asile.

» Mais cet affront n'est que le moindre de
» ceux qu'il te prépare : il en médite un qui
» doit t'être encore plus sensible. Ce n'est point
» contre Nadal seul qu'il arme l'Avarice, c'est
» contre Ponce de Meyrueis que tu protèges,
» et dont le père est mort en combattant pour
» toi.

» O Marie! verras-tu sans frémir l'innocence
» opprimée et le crime triomphant? le sang du
» brave Hérail aura-t-il vainement coulé?
» laisseras-tu dans les murs inhospitaliers de
» Roquedol, l'innocente Rose se consumer dans
» les larmes? Privé de son héritage, veux-tu

» que le malheureux Ponce, qui te fut voué » dès l'enfance (8), errant de contrée en contrée, » te reproche son infortune? Mais non; je vois » au courroux impatient qui brille dans tes yeux, » que ma prière t'a touchée : déjà l'Espérance se » ranime, et moi-même j'éprouve ton pouvoir ».

Ainsi parle Emuna. Son discours, tant est rapide le langage des dieux, égala à peine en durée le soupir du malheureux Pélerin. Tels que des orateurs habiles rappellent à leur mémoire les nombreuses périodes de leurs discours, tels les esprits célestes conçoivent à-la-fois leurs idées et les expriment.

La Reine du ciel ne répond point; mais sortant de son trône, elle s'achemine, suivie de la Vertu suppliante, à travers les portiques élevés du séjour éternel.

Parvenue aux portes d'un édifice moins somptueux que riant, où l'azur étoilé se mêle à l'émail des fleurs, elle s'arrête, et prêtant l'oreille aux sons harmonieux d'une voix divine : « J'entends » Gabriel, dit-elle, et je vais lui parler. Toi, » cependant, revole sur la terre, et que le fils » de Zacharie accompagne tes pas. Dis-lui que » je lui ordonne de conduire le Pélerin dans la » maison de Ponce de Meyrueis ». Elle dit, et poussant légèrement une porte de bois de rose,

entre dans l'intérieur de l'édifice. Soumise à cet ordre sacré, Emuna s'éloigne, et d'un vol rapide, va trouver le précurseur du Messie, Jean, que les immortels ont nommé Nagidias (9). A peine a-t-il entendu la volonté de Marie, qu'il suit l'agile messagère, et tous deux franchissant l'espace éthéré, arrivent sur les rochers de la Lozère, où grondent encore les aquilons fougueux.

La Foi a dépouillé ses ornemens célestes, et s'est rendue invisible; le fils de Zacharie a pris la forme et les habits d'un jeune pâtre des montagnes. Il s'approche du Pélerin; et tandis que ses paroles portent un baume consolateur dans l'âme du malheureux Nadal, son souffle réchauffe ses membres palpitans, et leur prête une vigueur nouvelle: ensuite il le prend par la main, et le conduisant par des sentiers qui naissent à l'instant sous ses pas, le mène jusques dans la ville de Meyrueis, et devant la maison de Ponce, où il s'échappe dans l'obscurité.

NADAL ne peut douter qu'il n'ait été secouru par une intelligence divine; il plie le genou sur la pierre froide qui forme le seuil de la porte, et adresse à DIEU sa fervente prière.

Mais la porte qu'il a heurtée du pesant marteau, s'ouvre; un jeune serviteur paraît, tenant

une lampe de fer luisant. A la vue du Pélerin, dont les vêtemens et les cheveux dégouttent de pluie, il s'attendrit, l'accueille avec bonté, et le conduit aussitôt auprès du foyer ardent. Il allume les ceps desséchés de la vigne ; et tandis que Nadal se ranime à la chaleur d'une flamme odorante, il court prévenir son maître. Ponce arrive, serre affectueusement la main de l'étranger, et avant de lui demander son nom, pourvoit à tous ses besoins. Il lui fait quitter ses habits souillés de fange, et ordonne qu'on ouvre le banc, qui sert aussi de siége autour du feu, pour en tirer une robe neuve dont il le revêt. On apporte ensuite un vase d'airain, que l'on suspend à une chaîne de fer attachée au-dessus du foyer ; on le remplit de châtaignes séchées sur la claye, qui bientôt s'amollissent dans les bouillons d'une eau limpide (10). Quand elles sont cuites, on les sert au voyageur, et l'on couronne plusieurs fois le cristal coloré de sa coupe, d'un vin parfumé cueilli sur les côteaux renommés de Lunel.

Ensuite Ponce prend la parole : « Puis-je » maintenant, dit-il, apprendre votre nom et » celui de votre pays (11) ? Vos habits et le » pacifique roseau qui était entre vos mains » m'ont déjà fait connaître qu'un motif religieux » guidait vos pas ; mais est-ce vers Rome ou

» vers les murs transplantés de Lorette ? Êtes-
» vous au commencement ou au terme de votre
» voyage » ?

Nadal se lève, et saluant avec courtoisie celui qui remplit à son égard les devoirs sacrés de l'hospitalité : « Mon nom, dit-il, est obscur,
» mais honorable ; je m'appelle Nadal ; j'appar-
» tiens à une famille noble de Marvejols. Depuis
» dix ans éloigné de ma patrie, je reviens des
» rives du Jourdain, où, durant la guerre sainte,
» j'ai servi d'écuyer au brave Hérail de Mey-
» rueis » (12).

A ce nom, le sensible Ponce est ému jusqu'au fond de l'âme ; il s'élance vers le Pelerin, et le pressant entre ses bras, s'écrie : « Quoi !
» c'est vous que je revois, estimable Nadal ?
» vous, l'ami, le compagnon de mon père ! Hélas !
» vous ne sauriez vous rappeler mes traits, et
» le tems a effacé les vôtres de ma mémoire.
» Lorsque mon père, guidé par son courage,
» partit avec vous pour la terre sainte, je n'étais
» encore qu'un enfant ; d'ailleurs, il avait depuis
» quelque tems pris soin de m'envoyer auprès
» d'un oncle maternel, alors puissant à la cour
» d'Arragon. Que de malheurs ont suivi cette
» funeste séparation ! je ne puis me les rappeler
teau, [illegible]s verser des larmes. J'ai perdu ce que j'avais

» de plus cher au monde, les appuis de ma
» faible jeunesse : la mort inexorable me les a
» ravis. L'un, combattant sur des bords infidèles,
» n'a point revu sa patrie ; l'autre, frappé du
» souffle impur de la calomnie, est mort dans
» la disgrace du roi son maître. Forcé de quitter
» l'Arragon, où la misère était mon apanage,
» j'ai trouvé dans le Gévaudan mon héritage
» envahi. Le château du noble Hérail, dont
» vous ne reconnaissez plus la pompe, est passé
» dans des mains étrangères ; le baron de Ro-
» quedol s'en est emparé, sous prétexte que
» mon père le lui avait engagé en partant pour
» la croisade » (13).

« Ciel ! interrompit à son tour le Pélerin, que
» m'apprenez-vous ? Quoi ! Raimond pousse à
» ce point l'audace sacrilége ? il ose ainsi trahir
» les sermens les plus saints ? et le seigneur
» d'Aulas souffre une pareille infamie » ?

— « Le seigneur d'Aulas n'est plus : ses biens
» sont devenus le partage du baron ».

Nadal, en apprenant cette nouvelle imprévue, laisse tomber sa tête dans ses deux mains qui se croisent sur son front, et reste quelques instans sans parler ; ensuite levant au ciel ses regards vénérables : « O Providence, dit-il, est-ce
» ainsi que tu récompenses les vertus ! Non,

» jamais, depuis le jour fatal où le courageux
» Hérail mourut dans mes bras, je ne reçus de
» coup plus sensible. Quoi! le seigneur d'Aulas
» n'est plus ; vous perdez votre père et votre
» héritage, et le baron de Roquedol s'enrichit
» de vos dépouilles ? Mais quel est le sort de
» sa fille ? elle doit prétendre à la plus haute
» fortune » ?

— « On la dit plus belle encore que riche.
» Arrivé depuis peu de tems dans ces climats,
» je ne l'ai point vue ; mais son éloge est dans
» toutes les bouches, et son image dans tous
» les cœurs. On dit que le baron, jaloux des
» hommages qu'on rend à ses vertus, ne souffre
» point qu'elle sorte du château, transformé
» pour elle en une obscure prison ; il en écarte
» tous ceux qui pourraient prétendre à la main
» de Rose, et diffère son hyménée, tant il craint
» d'être obligé de former sa dot aux dépens des
» richesses immenses qu'il possède ».

— « Ainsi, l'on ignore la promesse de Rai-
» mond, et le nom de celui à qui il avait destiné
» sa fille » ?

— « On parle vaguement d'une promesse ;
» mais l'objet en est absolument inconnu ».

— « Cette promesse, dont je fus témoin, est
» restée gravée dans ma mémoire ; le ciel,

» impénétrable dans ses desseins, ne m'a peut-
» être conduit auprès de vous, que pour vous en
» dévoiler le mystère ».

En prononçant ces mots, le Pélerin s'assit et se tut. Ponce voyant qu'il avait un secret important à lui communiquer, ordonna à ses serviteurs d'aller préparer le lit de l'étranger; ensuite rapprochant son siége pliant du banc d'honneur sur lequel Nadal était assis, il prêta l'oreille à son discours, continué en ces termes :

« O fils du maître le plus chéri! je rends
» grâces à l'orage qui a égaré mes pas, et au
» baron de Roquedol qui m'a refusé un asile,
» puisque l'un et l'autre m'ont conduit auprès
» de vous. Oui, je connais celui à qui la belle
» Rose a été destinée dès sa plus tendre enfance,
» et je puis d'avance affirmer que ce choix n'est
» point indigne d'elle. Son égal en noblesse, il
» le serait en fortune, sans la mort du vaillant
» Hérail son père...... »

— « Quoi! s'écria Ponce frappé de surprise,
» c'est moi...... »

— « Vous-même. Ce secret, dont le
» seigneur d'Aulas était dépositaire, m'a été
» confirmé par votre père peu de momens avant
» sa mort. A la veille de partir pour la guerre
» sainte, et de joindre la bannière de Roquedol

» à celle des autres barons chrétiens, Raimond, » qu'il y remplaçait, comme vous pouvez l'avoir » appris, voulant reconnaître ce service important, promit de vous donner, avec l'investiture » de tous ses domaines, la main de sa fille Rose, » aussitôt que vous seriez revenu de la cour » d'Arragon, où vous vous exerciez au noble » métier des armes. Prosternés tous deux au pied » des autels, ils invoquèrent le nom de la Reine » du ciel, et prononcèrent, en présence du seigneur d'Aulas, les sermens garans de leur foi. » Votre père a rempli les siens. Atteint d'un fer » infidèle, il est mort sur les rives du Jourdain; » mais ses yeux, avant de se fermer à la lumière, » ont vu l'étendart de la croix flotter sur les » hautes tours de Sion. Quelle différence, grand » Dieu! dans la conduite de Raimond. Loin de » rester fidèle à ses engagemens, il dépouille » lâchement le fils de son ami; il s'empare des » biens du seigneur d'Aulas, seul dépositaire de » ses sermens, qui meurt à la fleur de son âge. » O justice divine! quel exemple donnez-vous » aux hommes»?

—« N'accusez point la justice du ciel », reprit modestement le jeune Ponce; « ses voies nous » sont inconnues, et nous devons les respecter. » Savons-nous si la promesse de Raimond était

» conforme aux décrets éternels ? De tous les » malheurs qui me sont arrivés, un seul affecte » vivement ma sensibilité : la mort de mon père. » La perte de mon héritage peut se réparer ; je » suis jeune, la carrière des armes est ouverte » à ma valeur ; d'ailleurs les biens d'une mère, » dont hélas ! je n'ai jamais vu le sourire ca- » ressant, me restent ; ils suffisent à mon ambi- » tion. Cette maison commode, sans être vaste, » m'appartient ; je possède sur les bords du Gard » des terres fertiles où croissent ensemble le » figuier, la vigne et le doux olivier ; mes trou- » peaux, peu nombreux, mais conduits par des » pâtres vigilans, prospèrent, auprès de Vébron, » dans de gras pâturages ; enfin, les environs de » Meyrueis m'offrent des champs plantés d'an- » tiques châtaigniers, qui suffisent à l'entretien » de mes serviteurs. Si la mémoire du brave » Hérail vit dans votre cœur, si vous voulez » reporter sur le fils l'affection que vous aviez » pour le père, restez auprès de moi ; Meyrueis » sera votre patrie, ma maison votre asile, et si » la voix de la gloire m'appelle aux combats, » vous m'y suivrez comme écuyer, et m'y verrez, » sur les traces de mon père, m'illustrer ou » mourir comme lui ».

Ainsi parla Ponce, avec la touchante naïveté

de la jeunesse ; les Vertus, compagnes de Nadal, applaudirent ; et lui, vivement ému et tendant les deux mains, que la Foi unit à celles du chevalier : « J'accepte votre offre, dit-il, je suis » votre écuyer (14). J'abandonne volontiers le » roseau fragile pour saisir la lance guerrière. » Puisse le ciel bénir vos entreprises ! puissiez- » vous forcer bientôt Raimond à vous rendre » votre héritage, et à tenir la parole qu'il donna » à votre père ! »

— « Bon Nadal, reprit le jeune homme, je » ne veux point me targuer à tes yeux d'une » frivole vanité ; quoique je n'aie pas encore » connu l'amour, je suis loin de mépriser ses » charmes ; je le crois même indispensable au » bonheur. On vante les attraits de Rose, ses » vertus, ses talens aimables, et sur-tout son » inaltérable douceur ; sans doute sa main est » un trésor digne d'envie ; mais jamais je ne » l'aurais acceptée, s'il n'avait fallu la devoir qu'à » la promesse de son père. Je sais, et tel est » l'usage de nos climats, qu'obéissante aux ordres » paternels, victime immolée à des projets am- » bitieux, une fille reçoit sans murmurer l'époux » qu'on lui présente, et souvent du fond d'un » cloître, où sa foi a été engagée à son insçu, » paraît à l'autel et entre au lit nuptial : je

» plains l'époux qu'une semblable soumission
» peut satisfaire : pour moi, jamais je n'allu-
» merai les flambeaux d'hyménée que mon cœur
» n'ait avoué qu'il aime, que je n'aie appris
» que je suis aimé ».

Comme le jeune chevalier prononce ces mots, les serviteurs rentrent, portant des lampes où brûle l'huile la plus pure. L'un d'eux marche devant Nadal, et le conduit dans la chambre qui lui est destinée. Il y trouve un lit, où la laine moëlleuse des agneaux est étendue sur une couche de feuilles de frêne séchées avec soin (15). Quatre colonnes de noyer luisant soutiennent des rideaux qui se déploient avec grâce, et coulent sur des anneaux argentés.

Après avoir élevé son ame au Dieu dispensateur de tous les biens (16), le Pélerin se couche dans une toile fine d'une blancheur éclatante, et se couvre d'un tissu également chaud et léger.

Cependant le chevalier s'était retiré dans son appartement, et les serviteurs ayant amoncelé les cendres du foyer, et en ayant couvert les tisons ardens, bénissaient le maître qui les rendait heureux, et allaient à leur tour se livrer au repos.

Mais tandis que l'Ange du sommeil épanche

sur la terre sa coupe réparatrice, la Reine du ciel, Marie, exécute le projet qu'elle a formé (17). Parvenue au fond d'un réduit enchanteur, où l'art étale ses plus rares merveilles, elle voit le plus beau des anges attentif à suivre les accords d'une harpe céleste dont Madeleine fait vibrer les cordes sonores : Madeleine, l'amante d'Adonaï, que les immortels ont nommée Zorélie.

Tandis que d'une main Gabriel s'appuie sur le dossier recourbé du trône où s'assied la divine musicienne, de l'autre il agite sa couronne légère tressée d'amarante et d'or, et marque la cadence. D'abord il a chanté ce moment fortuné, où, dès le premier âge du monde, il vint offrir, par ordre de l'Éternel, Eve, la plus belle des femmes, aux regards enchantés de son époux. Il a peint l'émotion, le trouble, les transports d'Adam à la vue de tant de charmes. Ce Père des hommes oublie tout ce qui l'a séduit dans la nature : l'émail des prés, l'azur des cieux ne le touchent plus. Une flamme rapide, inquiète, circule dans ses veines ; un sentiment délicieux, irrésistible, naît dans son ame : il aime. Le ciel est pour lui dans les regards de son amante, le parfum des fleurs dans l'air qu'elle respire, le bonheur dans ses bras.

Ainsi l'Ange puissant dont le souffle animé embrâse le cœur des mortels, cet ange, que les

peuples antiques ont nommé le fils de Vénus et le Dieu de l'amour, avait chanté le premier essai de ses feux ; il commençait à dépeindre l'instant plus doux encore, où, envoyé de DIEU même, il parut aux regards d'une vierge timide, choisie entre toutes les filles des hommes pour devenir la mère d'un Dieu, lorsque, l'interrompant avec un doux sourire, Marie lui parle en ces mots : « Cesse de vanter mes faibles attraits,
» séduisant Gabriel; mais si tu fus jamais dévoué
» à mes ordres, va, déploie tes ailes légères,
» vole sur la terre, et pénétrant dans le château
» de Roquedol, présente à l'aimable Rose l'image
» de Ponce de Meyrueis ; touche-la de ton
» flambeau, et qu'une étincelle, prompte à s'em-
» brâser, demeure dans son sein. Et toi, la
» bien-aimée de mon fils, tendre Zorélie,
» choisis les parfums les plus précieux ; va,
» que Ponce te doive la beauté, présent ines-
» timable ! rends-le digne de l'épouse que je lui
» destine, et ouvre son cœur aux douces im-
» pressions de l'amour. Le Dieu fort qui règne
» sur les hautes nuées, JEHOVAH, mon redou-
» table époux, approuve cette union ».

Elle dit : Gabriel s'incline avec respect devant la reine des anges ; il s'apprête à obéir.

Déjà sa couronne presse sa blonde chevelure

tombant en boucles vagabondes sur son cou d'albâtre ; il agite et déploie ses aîles agiles dont les extrémités sont colorées de pourpre et d'or, et s'élançant au haut de l'Empyrée, séjour des brûlans Séraphins, y saisit son flambeau, où brûle sans cesse une flamme pure, éthérée. La douce chaleur qui s'en exhale pénètre l'univers, et y perpétue l'existence. Les mortels touchés de ce flambeau sacré participent à la félicité des bien-heureux ; ils éprouvent l'amour véritable. Mais, hélas ! combien il est rare que leur ame en reçoive les feux sans mélange !

On dit que dès le principe des choses, l'Éternel, absorbé dans la contemplation de son existence infinie, résolut de former hors de son sein des êtres intellectuels, capables de vertus et de vices, selon leur volonté, afin qu'ils partageassent sa béatitude et servissent à sa gloire. Dieu voulut, et les anges naquirent.

Ils naquirent tous brillans de grâce et de beauté (18). Hareth et Micaël furent les plus puissans, comme Asmodée et Gabriel les plus beaux des anges : les deux premiers partagèrent le sceptre du commandement ; les deux autres reçurent chacun un flambeau, dont la flamme inextinguible devait entrenir l'harmonie et le bonheur parmi les esprits célestes.

Durant mille fois mille ans l'harmonie et le bonheur régnèrent autour du trône de l'Éternel ; mais enfin l'ambitieux Hareth, voulant usurper le commandement, se révolta, et entraîna dans sa rebellion fatale, Asmodée, Mozazor, Baal, et une multitude d'autres chefs. Le Tout-Puissant irrité de leur audace, les punit et les précipita, eux et leurs nombreux complices, dans les abîmes du profond enfer.

Dans cette chûte funeste, Asmodée ne se dessaisit point de son flambeau ; mais souillé de flammes livides, il perdit avec sa pureté primitive, son heureuse influence et ses vertus. Au lieu d'être le conservateur de la Nature, il en devint le plus horrible fléau. Son éclat trompeur ne frappa les yeux des enfans d'Adam que pour les éblouir et les conduire aux plus grands forfaits ; de lui naquirent l'Orgueil, la Jalousie et l'Amour-propre, ce rival de l'Amour. Atteints de ses feux dévorans, tantôt remplis d'une fureur aveugle, tantôt nourrissant d'infâmes desirs, les hommes ensanglantèrent leurs mains ou se couvrirent d'opprobre. Vainement le flambeau céleste dispensait ses flammes bienfaisantes ; ses flammes étaient toujours plus ou moins imprégnées des miasmes impurs qui s'exhalaient de l'infernal flambeau.

Gabriel, en saisissant le sien, l'agite pour lui donner plus d'activité; ensuite, docile aux ordres qu'il a reçus, il fend d'une aîle rapide l'air odorant, éthéré, que respirent les Dieux, et celui qui enveloppe la terre, moins pur et plus conforme aux organes des mortels.

Entourée d'un nuage d'or, Zorélie est descendue de son côté. Ils parviennent presqu'en même tems, l'un au château de Roquedol, l'autre non loin de là, dans la maison de Ponce de Meyrueis.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Enfin l'orage s'était appaisé ; la nuit, sur la fin de sa course, prête à céder sa place au jour naissant, marchait à côté de lui, mêlant encore ses ombres aux premiers rayons de l'aurore. Les fantômes ténébreux, enfans de la triste Laïlie (1), cessaient de tourmenter les crimes et rentraient dans le sein de la terre, tandis que les songes rians, portés sur des aîles transparentes, descendaient en foule du ciel, et venaient caresser la beauté.

Soudain Gabriel paraît au milieu d'eux. A peine l'éclat de son flambeau les frappe, qu'ils volent et se pressent autour de lui comme des papillons attirés par la flamme. Il choisit celles des illusions qu'il croit les plus propres à son dessein, et pénétrant avec elles dans le château de Roquedol, se trouve, en un moment, auprès du lit solitaire où repose la fille de Raimond, la charmante Rose.

Il s'approche d'elle, et redoublant le sommeil où elle est livrée, la contemple, et jouit immobile du spectacle enchanteur offert à ses regards.

O Rose ! à quel trouble ton cœur n'eût-il pas été en proie, et combien ta pudeur n'eût-elle pas souffert, si tu avais soupçonné le désordre qui exposait tes charmes aux yeux de l'Amour.

Les cheveux de cette aimable fille, privés du bandeau qui devait les captiver, répandus au hasard, voltigeaient autour d'elle, et couvrant de leurs boucles d'ébène le coussin moëlleux qui la soutenait à demi renversée, s'égaraient sur son sein, ou se perdaient sous un voile envieux. Un bras nu, nonchalamment jeté autour de sa tête, offrait le contraste éblouissant d'une peau d'albâtre ; et donnait, par sa forme élégante, l'idée de sa taille légère, invisible alors à tous les yeux, mais qui ne pouvait l'être à ceux d'un ange, dont les regards suivaient sous le lin ses contours inspirans. Ses paupières, appesanties par le sommeil, tempéraient l'éclat de ses yeux ; mais il était facile de juger qu'elles couvraient les plus beaux yeux du monde. L'ondulation de son sein, le sourire de ses lèvres, et la douce expression répandue dans tous ses traits, annonçaient les sentimens affectueux qui remplissaient son ame : sa bouche entr'ouverte, où brillait un double rang de perles, effaçait en fraicheur la rose même dont elle portait le nom ; on respirait dans son haleine le parfum suave de cette

fleur; et parmi les lys qui coloraient son sein; l'œil de l'Amour en découvrait sans peine les boutons.

Gabriel ne voit point autour de la fille de Raimond, briller l'éclat des puissances célestes; son lit est simple, et son asile décoré sans faste; sa beauté même n'est point comparable à celle des moindres déesses; pourquoi donc soupire-t-il, en fixant sur elle des regards attendris? C'est que Rose est femme, qu'elle possède la pudeur, ce charme de l'humanité, et que ses attraits touchans réveillent dans le cœur de l'Ange sensible, les desirs dont brûlèrent jadis les enfans du ciel, et dont il brûla lui-même pour les filles des hommes (2). Il les étouffe cependant, ces desirs impétueux, et soumis à la volonté de Marie, songe à exécuter ses ordres.

Une vapeur légère formée du souffle des Illusions, s'élève et enveloppe la belle Rose; l'Ange colore ce nuage, et lui donne l'aspect d'un bocage riant, où murmure l'onde paisible d'un ruisseau; ensuite prenant lui-même les traits et la voix de Ponce, il appelle la jeune fille, qui reste profondément endormie, mais ouvre les yeux, et reçoit l'impression des objets fantastiques qui l'entourent. Elle se voit transportée sous les rameaux d'un lilas odorant qui se courbe

en voûte au-dessus d'elle ; un jeune homme est à ses pieds ; l'expression la plus tendre anime ses accens ; justement alarmée, elle veut quitter le siége de gazon où elle est assise, et fuir ; mais Gabriel a secoué son flambeau d'une main invisible ; une étincelle a volé dans le cœur de Rose ; elle ne peut s'éloigner. Elle frissonne, et brûle ; son cœur se trouble ; ses yeux ne voient plus ; une douce langueur s'empare de ses sens ; elle cède au plaisir inconnu qui l'entraîne ; il lui semble qu'elle va mourir. Soudain tout disparaît ; elle se trouve transportée dans son propre asile, et voit devant elle l'Ange divin dans sa forme lumineuse, tel qu'il parut jadis aux regards de la belle Marie. Un vêtement d'azur semblable à un léger nuage, entourait ses membres délicats, et flottait dans les airs, où l'elevaient déjà ses aîles brillantes.

Rose, encore plongée dans une molle langueur, les yeux humides et la poitrine oppressée, fixe l'envoyé céleste, et d'une voix tremblante : « O toi, lui dit-elle, dont la présence me remplit des sentimens les plus opposés, quel es-tu ? » d'où naissent dans mon ame le penchant et la » crainte que tu m'inspires ? Pourquoi, sous les » traits d'un mortel, me remplir d'une ivresse » inconnue, dont le souvenir m'alarme, me

» plaît et me donne presque un remords ? » Ainsi croit parler l'innocente Rose, couverte des voiles du sommeil ; mais sa bouche reste muette ; son imagination seule lui prête ce discours. Gabriel lui répond avec bonté : « Rassures-toi, fille » de Raimond ; ton ame, aussi pure que la clarté » du jour, ne doit point sentir un remords in- » digne d'elle. Le mortel dont le souvenir survit » à l'émotion qu'il a causée, reparaîtra à tes » yeux ; déjà même ton image occupe sa pensée ; » déjà son cœur est à toi. Vous serez heureux ; » c'est moi qui te l'assure ; moi, dont tu viens » pour la première fois de connaître le pouvoir ; » moi, l'ame de l'univers : Eloheb dans les » cieux (3), et l'Amour sur la terre ».

Il dit, et disparaît : tel qu'un léger météore qui, brillant dans le sein des nuits, se dissipe tout-à-coup dans le vague de l'air. Il traverse en un moment l'espace éthéré, et trouve aux portes du céleste séjour Zorélie qui y était parvenue avant lui.

Zorélie, la plus belle des filles du ciel, y exerce l'empire le plus doux. Dès le principe des choses, et lorsque le Très-Haut, divisant la hiérarchie des Anges, les rangea suivant leurs perfections et leurs sexes, Zorélie obtint la première place parmi les Puissances (4) ; elle reçut le sceptre

de la Beauté, fut nommée la Reine des Grâces, et présida, dès-lors, à la reproduction des êtres. Amante d'Adonaï, le plus puissant des Dieux et le fils de JEHOVAH, elle entretint l'harmonie dans le séjour du bonheur. La terre, qui devint aussi l'objet de ses soins, lui dressa des autels : tantôt sous le nom de Mylitta, tantôt sous ceux d'Astarté, d'Aphrodite ou de Vénus, elle reçut l'hommage des mortels. La séduisante Edéna est sa fille chérie; Edéna, qui porte dans ses mains la coupe de la volupté et verse aux Dieux le breuvage exquis, incorruptible, dont cette coupe est la source inépuisable. . . . . . .

Zorélie, que les mortels appellent Madeleine, fidelle aux ordres de la souveraine des anges, est descendue dans la maison de Ponce de Meyrueis. Elle a répandu sur ce jeune homme une essence divine qui a rehaussé l'éclat de sa beauté; elle a réveillé dans ses sens l'ardeur qui y était assoupie; elle a livré son ame au tumulte des passions; et tandis qu'un prestige enchanteur offrait à ses yeux l'image de l'aimable Rose, et que tout entier à son ravissement, il laissait son cœur ouvert aux impressions qu'elle voulait lui donner, elle y a soufflé le desir, le plus terrible et en apparence le plus doux des enfans du ciel : Mavaï, enfanté de son haleine amou-

reuse. Ensuite elle a quitté le séjour des mortels.

D'abord timide et faible, le Desir se cache au fond des cœurs, il y dissimule ses feux, n'y fait sentir que ses moindres atteintes ; mais bientôt nourri de privations, irrité par les obstacles, plus fier et plus impétueux, il s'y montre dans toute son énergie, et change quelques étincelles en un vaste embrâsement. Ainsi, d'un et d'autre côté, Marie avait été obéie ; ainsi l'Amour et le Desir s'étaient réunis pour rapprocher deux cœurs que la Perfidie et l'Avarice voulaient séparer.

Mais déjà le soleil avait dissipé les brumes du matin ; déjà son disque radieux, s'élevant à l'orient sur un horison sans nuages, promettait un jour calme et serein. Le chant des oiseaux, le bêlement des troupeaux, les cris des bergers et des laboureurs, le tumulte des cités et le bruit retentissant de mille instrumens divers, tout annonçait le réveil de la Nature.

Le jeune Ponce, l'ame remplie d'un trouble jusqu'alors inconnu, quitte sa couche solitaire, se revêt à la hâte de ses habits, et se rend auprès du foyer commun, où les serviteurs vigilans ont ressuscité la braise ensevelie sous la cendre. Il y trouve le bon Nadal, qui se lève à son

aspect. « Restez, dit-il, mon père; restez sur » ce siége où se reposa jadis le brave Hérail, » dont j'honore en vous la mémoire; remplacez-» le à mes yeux, et partagez avec moi les biens » que le ciel a voulu m'accorder ». Alors on apporte dans un vase de terre enduite d'un vernis luisant, le lait crémeux des plus jeunes chèvres; on y mêle avec des châtaignes séchées au four et cuites avec soin, des tranches de pain blanc, aliment sain et précieux! et l'un et l'autre s'en nourrissent.

Tandis qu'ils prennent ce repas frugal, le son d'une cloche sacrée se fait entendre à peu de distance. Ponce, dont les yeux distraits erraient involontairement d'un objet à un autre, se lève à ce son, et prenant son hôte par la main : « Allons aux pieds des autels, dit-il; voici l'heure » où j'ai accoutumé de m'y rendre ». Nadal le suit à ces mots, et ils vont ensemble dans la chapelle d'un monastère, où de pieux cénobites célébraient l'office divin.

Ponce croyait y trouver le repos et dissiper par la prière le trouble dont il était agité. Prosterné en présence de l'Éternel, offrant son cœur en holocauste, et tâchant de se défendre des nombreuses distractions dont il était la proie, il invoquait au fond de son ame la divinité

favorable à laquelle il avait été voué dès le berceau. Comme il priait avec ferveur, ses yeux, naturellement élevés vers le ciel, se portaient sur une image placée au-dessus de l'autel; où la mère de Dieu était représentée. Ses regards, fixés sur elle, imploraient sa pitié. Tout-à-coup, il lui semble que les couleurs du tableau prennent une teinte plus vive; l'image s'anime, se détache et s'avance vers lui; mais à mesure qu'elle s'approche, ses traits changent, et lui présentent enfin ceux d'une femme charmante qu'il a vue en songe : une couronne de roses ceint sa tête, et les parfums de cette fleur se répandent au loin.

Frappé de cette vision, Ponce se couvre les yeux, jette un cri, chancelle; Nadal le soutient dans ses bras, l'interroge avec tendresse; mais sans lui répondre et sans attendre que le sacrifice soit terminé, le jeune homme l'entraîne avec lui, et sort du monastère.

Quand il est revenu de la surprise où l'a jeté cet événement surnaturel, et que Nadal, voyant l'inutilité de ses questions, garde enfin un silence respectueux, Ponce prenant les deux mains du vieillard dans les siennes, lui parle en ces mots : « Mon père, car je ne veux jamais vous donner » que ce nom, je serais coupable si je dissimulais

» davantage avec vous ; mon âme impétueuse
» et franche ne peut rien renfermer au dedans
» d'elle-même ; le mensonge et la contrainte
» lui sont insupportables : elle n'aime que la
» vérité et ses tendres épanchemens. Heureux
» d'avoir trouvé un ami respectable, je veux
» qu'il lise aussi facilement que moi dans mon
» cœur. Ecoute : Soit que tes discours, en exal-
» tant mon imagination, y aient laissé le souvenir
» de la fille de Raimond, ou qu'ainsi l'ait or-
» donné le ciel, son image, que je me suis
» formée sans doute d'après les récits flatteurs
» qui m'en sont parvenus, son image enchante-
» resse ne m'a point quitté durant tout le tems
» de mon sommeil ; tout-à-l'heure encore, lors-
» que plongé dans une sainte méditation, j'invo-
» quais la mère de Dieu, Rose occupait ma
» pensée ; je l'ai vue telle que me l'avait offerte
» mon songe, parée de sa seule innocence, et
» belle de sa seule beauté. Moi qui, jusqu'à
» ce moment, m'étais à peine occupé d'elle,
» j'y pense sans cesse ; un desir importun m'a-
» gite ; il me pousse ; il me fait prendre en idée,
» le chemin de Roquedol. Est-ce simple curio-
» sité, est-ce amour ? Dois-je lui résister, dois-je
» lui obéir ? C'est ce que je ne saurais dé-
» mêler ».

Ici, Ponce se tut. Ses regards timides interrogeaient le vieillard, qui, le fixant à son tour, gardait le silence.

« Tu ne me réponds rien, continua-t-il, » craindrais-tu de me donner tes conseils » ?

Le vieillard sourit. « Ah ! s'écria Ponce, tu » vois ce que je voulais me dissimuler à moi-» même ; tu lis dans mon cœur ; l'expérience » t'éclaire, et la jeunesse m'aveugle. Oui, mes » incertitudes sont fixées, et tes conseils seraient » inutiles. Soit amour, soit curiosité, je ne puis » résister au desir qui m'entraîne vers Roquedol. » Il faut, dès aujourd'hui, que je pénètre dans » ce château, et que je juge par mes yeux si la » renommée qui publie les perfections de la » fille de Raimond, n'a point exagéré ses éloges».

Nadal qui, dès les premiers mots du jeune homme, avait prévu sa résolution, ne s'y opposa qu'autant qu'il le fallait pour en faire différer l'exécution jusqu'au lendemain, et chercher les moyens de la suivre sans danger. Le desir qui entraînait Ponce lui paraissait trop véhément pour n'être que l'effet d'une stérile curiosité, et l'amour si prompt, si extraordinaire qu'il voyait naître, était trop conforme aux dernières volontés

de son père, pour qu'il ne lui parût pas une émanation du ciel.

De son côté, le jeune chevalier, sentant bien que le baron de Roquedol, loin de souffrir que sa fille se montrât à ses yeux, ne lui permettrait jamais l'entrée de son château, et contraint, en dépit de lui-même, d'avoir recours au déguisement, résolut de prendre celui de Troubadour; il fit part de son projet au fidèle Nadal, qui consentit à l'accompagner sous l'habit plus modeste de Jongleur (5). L'un et l'autre étaient habiles dans l'art séduisant de faire vibrer les cordes du luth sonore, et d'en tirer des sons harmonieux. Ponce, doué d'une belle voix, rare présent de la Nature, avait acquis à la cour d'Arragon le talent non moins précieux d'en faire valoir les charmes, et d'en moduler les accens avec grâce; tous les ouvrages des Troubadours lui étaient connus, et son ardente imagination les lui rendaient faciles.

Pendant tout le tems qu'il fallut employer aux préparatifs du projet qu'il avait conçu, l'impatience dévora le cœur du Chevalier; vingt fois il prit son luth, en essaya les cordes, en tourna les chevilles mobiles, y préluda des airs dont il changea vingt fois la modulation; autant de fois

il commença les vers qu'il voulait chanter devant la belle Rose, et il les abandonna de même; enfin le moment fixé arriva, qu'il était encore flottant dans la même incertitude.

Cependant l'Amour qui éveille en lui le desir de plaire, lui inspire pour la première fois le goût de la parure. Ponce fait ouvrir par ses serviteurs le coffre de chêne où sont renfermés ses plus beaux vêtemens, et choisit ceux qui conviennent le mieux à ses desseins (6). D'abord il prend une tunique de lin, dont la merveilleuse finesse ne laisse entrevoir aucun pli sous l'habit qui enveloppe exactement ses membres et en dessine les formes élégantes. Sur ce premier habit, il passe une robe de drap blanc, ouverte sur la poitrine; il observe qu'elle ne soit point trop longue, et qu'elle ait assez d'ampleur pour ne point gêner ses mouvemens; il l'assujétit au moyen d'une ceinture pourpre, et jète sur ses épaules un manteau de la même couleur, dont une légère broderie en or rehausse encore l'éclat. Ensuite, il attache ses sandales, et achève sa parure en répandant une odeur précieuse sur ses cheveux flottans, qu'il a eu soin de laver plusieurs fois dans une eau limpide.

Ainsi vêtu suivant l'usage des plus élégans Troubadours, Ponce prend un luth à trois

cordes (7), dont l'illustre Amanieu des Escas lui avait fait présent à la cour d'Arragon. Ce luth, dont le bois léger brillait enduit des plus rares couleurs, était sorti des mains d'un habile ouvrier de Crémone, et avait appartenu à Perdigon, le plus excellent musicien de son siècle. Le fils du brave Hérail substitue cet instrument pacifique à l'épée des combats, et il en fait vibrer les cordes en les touchant délicatement du crin de son archet, tandis que Nadal, s'étant revêtu d'une robe brune, suspend à une écharpe verte, la vielle qui doit le faire reconnaître pour jongleur.

Après s'être un moment concertés sur le caractère qu'ils vont prendre, Ponce et Nadal, accompagnés d'un seul serviteur, sortent de Meyrueis, et parcourent ensemble le vallon qui mène à Roquedol. Ils découvrent bientôt cet antique manoir dont les environs, attristés par l'ombrage mélancolique des sapins, semblaient prévenir d'avance sur l'humeur sauvage du baron qui l'habite. Une roche d'ardoise, que le tems effeuillait sans cesse, et dont les vents orageux dispersaient au loin les noirâtres débris, servait de base aux murailles crénelées du château. Quatre tours s'élevaient aux angles; elles étaient bâties de pierres grises, aussi dures que le marbre,

liées entr'elles par un ciment impénétrable. Deux torrens opposés, descendant à grand bruit des montagnes, troublaient seuls le silence de la solitude. Ils réunissaient leurs ondes au pied de l'édifice; et après en avoir rempli le fossé profond, s'échappaient ensemble, tombaient blanchis d'écume, et roulaient enfin plus paisibles dans le vallon.

Comment, à l'aspect de ce monument, dont le nom seul désigne la tristesse (8), s'imaginer qu'il puisse servir d'asile à la beauté? Comment croire que l'objet le plus tendre respire à l'ombre de ces lourdes murailles? Le voyageur, errant parmi les ronces du désert, s'attend-il à rencontrer sous ses pas, ou le lys éclatant ou la rose délicate? Et, s'il les rencontre, ne jouit-il pas davantage que l'indolent citadin qui les voit, sans surprise, éclore dans ses jardins?

L'aimable fille de Raimond, renfermée dans les tours inhospitalières de Roquedol, est pour le jeune Ponce ce qu'est la fleur des montagnes pour le voyageur épuisé de fatigue; en s'approchant d'elle, il éprouve un doux frémissement; il lui semble que son éclat colore tout-à-coup les plus sombres objets, et que les productions informes qui l'environnent ajoutent même à ses charmes.

Arrivé à la porte du château, il s'arrête et laisse Nadal s'avancer seul et saisir le marteau d'airain, dont le bruit retentissant ébranle les voûtes de l'édifice. Le serviteur auquel la garde de la porte est confiée, paraît à la herse, et demande ce que l'on desire. « Allez dire à votre » maître, répond Nadal, qu'un riche Trouba- » dour, vainqueur en Provence, et naguères » couronné des fleurs du Savoir (9), a fait vœu, » en se rendant auprès du Dauphin d'Auvergne » son parent, de visiter tous les châteaux de sa » route, et d'y laisser des gages de sa magnifi- » cence et de ses talens ».

Ce discours, fidèlement rendu au baron, frappa agréablement ses oreilles, et trouva le chemin de son cœur; toujours éveillée à ses côtés, l'Avarice elle-même servit à lui cacher le piége; il ne vit dans le vœu du Troubadour qu'un nouveau moyen d'accroître ses richesses en recevant ses présens, et qu'une occasion de satisfaire le goût de sa fille, sans s'exposer à rien perdre pour elle. Il ordonna qu'on laissât entrer les deux étrangers; mais il eut soin de leur faire dire que par un malheur dont il gémissait, il ne pourrait jouir long-tems de leur présence : car son château n'était point assez vaste pour leur servir d'asile pendant la nuit.

Ainsi prévenus, le jeune Ponce et son vénérable ami furent introduits dans la principale salle du château, où Raimond s'avança pour les recevoir. A son aspect, Nadal ne put s'empêcher de gémir, frappé des ravages que la plus hideuse des passions, l'avarice, plus encore que l'âge, avait fait sur sa personne. Combien il le trouva changé, depuis dix ans qu'il ne l'avait vu ! Son corps décharné, à peine couvert d'une robe étroite et mal cousue, se courbait de côté, comme pour suivre l'obliquité de ses regards; ses joues creuses et livides, et son front chargé de rides, étaient le siége des soins et des soucis rongeurs; ses yeux enfoncés brillaient par intervalles d'un feu âpre, qui s'éteignait soudain, et ses mains, par leur maigreur affreuse et leur forme allongée, semblaient partager et sa crainte de perdre et son insatiable desir de gagner.

Quant à Raimond, il ne reconnut ni Ponce ni Nadal : le premier, parti fort jeune pour la cour d'Arragon, s'était, à son retour, vainement présenté à la porte de son château; et l'autre, changé par dix années d'absence, ne lui offrait plus que les traits d'une personne qu'il se souvenait bien d'avoir vu autrefois, mais sans pouvoir dire ni à quelle époque ni en quel lieu.

Le serviteur de Ponce, obéissant aux ordres

de son maître, étala les présens dont il était porteur : c'étaient un riche manteau d'étoffe d'Orient avec son agraffe d'un travail exquis, un chapelet dont les grains inégaux, passés dans un cordon de soie, étaient de pure agathe enrichie de filagrames d'or, et enfin le livre des chrétiens, le saint Évangile, écrit en lettres de pourpre et d'or, ouvrage inimitable des cénobites du mont Carmel.

A la vue de ces présens, Raimond éprouve une joie vive qui, semblable à l'éclair qui sillonne la nue et colore la nuit profonde, dilate les traits de son visage et y répand un rayon de sérénité : mais comme le feu de l'éclair est rapide, les plaisirs de l'avarice sont passagers ; Raimond oublie bientôt ce qu'il gagne, pour songer à ce qu'il aurait pu gagner ; et cette pensée, qui corrompt son bonheur, rend à ses traits leur première immobilité. Cependant un reste d'honneur attaché aux leçons de chevalerie qu'il a reçues dans sa jeunesse, le force à répondre à la générosité de ses hôtes. Tandis qu'on arrange autour de la salle les nattes délabrées, et qu'on rallume le feu à demi éteint, il présente aux deux étrangers des siéges à dossier, sur lesquels ils se placent ; lui-même en prend un semblable, et donne à son écuyer l'ordre secret de faire venir sa fille,

aussitôt que les lois de la chevalerie le permettront, afin d'entendre les chants des Troubadours, et leur offrir les liqueurs d'usage (10).

Ainsi que le veulent ces lois, Rose, malgré le desir qui la presse de venir goûter les plaisirs innocens de la musique, attend, pour paraître avec les femmes, que les Troubadours aient chanté leur premier *sirvente*. Les écuyers et les serviteurs du baron, et ceux de ses vassaux qui ont appris l'arrivée des étrangers, se hâtent de profiter d'une occasion si rare, et viennent se ranger en cercle autour du foyer.

Cependant le fils d'Hérail, après avoir recueilli sa mémoire, et s'être assuré de l'accord de son luth en passant son archet sur les cordes unies, commence un prélude que Nadal accompagne de sa vielle. Ensuite il chante (11).

Il chante d'abord les merveilles de la Nature, et donnant l'essor à son enthousiasme, s'élève sur ses ailes de feu, jusqu'au principe des choses. Il plane avec l'Esprit divin sur l'immensité ténébreuse, et peint, à la voix de l'Eternel, le ciel et la terre qui sortent du néant; la lumière qui enfante le premier jour; le ciel qui se courbe en voûte; la terre qui s'affermit et se pare de verdure; le soleil qui connaît sa route; la lune

et les étoiles qui tempèrent l'obscurité des nuits; les animaux divers qui peuplent et la terre et les airs et les ondes; et l'homme enfin qui respire l'immortalité. En six jours, tout ce qui existe reçoit l'existence, et le septième jour, DIEU se repose.

Le Troubadour décrit en vers harmonieux le bonheur du premier homme, et sa chûte fatale; le crime de Caïn, et les nombreux forfaits de ses descendans; il chante la vengeance de l'Eternel brisant à regret son ouvrage, et livrant à la mort la race impie des hommes. Ses accens, articulés avec véhémence, et les sons de son luth qui s'enflent, roulent et se précipitent, rappellent la lutte des élémens, et peignent les flots déchaînés qui éteignent par-tout le flambeau de la vie. Frappés de la vérité de l'image, et entraînés par les pouvoirs réunis de la poésie et de la musique, Raimond et tous les assistans frémissent; leurs sens émus ne se calment que lorsque Ponce, changeant avec art de modulation, et donnant à ses vers une harmonie plus douce, arrache leurs regards à cet horrible spectacle, pour les reposer avec complaisance sur l'arche fortunée qui renferme la famille de Noé et l'espérance de la Nature.

A PEINE le Troubadour eut terminé ce premier sirvente, que la voûte de la salle, où retentissait encore le dernier son de sa voix, frappée des plus bruyans applaudissemens, en communiqua le bruit flatteur aux échos d'alentour. Alors Rose, attentive à ce signal, parut accompagnée des femmes qui la servaient. Elle marchait les yeux modestement baissés, et portant dans ses mains le claret et l'hypocras qu'elle devait verser aux étrangers. Ses femmes tenaient les coupes de cristal coloré, les aiguières et les autres choses nécessaires.

Elle n'était point pompeusement parée; mais ses vêtemens, taillés avec élégance, étaient d'une propreté admirable. Une robe d'une blancheur éblouissante, tombait sur une jupe de la même couleur, et portait, pour tout ornement, une frange rose qui suivait ses plis onduleux; et un ruban qui la tenait serrée sur la poitrine. Le feu des diamans, mêlé à l'éclat de l'or ou de la perle orientale, ne brillait point dans l'ébène de sa chevelure, ou sur l'albâtre de sa gorge naissante: une simple guirlande de roses entourait sa tête; un simple bouton de cette même fleur, s'épanouissait sur son sein.

En fixant les yeux sur elle, Ponce fut ému jusqu'au fond du cœur. Dès la porte de la salle,

il crut reconnaître en elle la beauté qu'il avait vue en songe, et à chaque pas qu'elle fit en s'avançant vers lui, il se confirma dans cette pensée. Le regard fixé sur elle, sans mouvement et presque sans haleine, il restait immobile de surprise et d'admiration; lorsqu'en lui présentant la coupe d'honneur, la fille de Raimond leva les yeux et les arrêta un moment sur les siens. Cette tête charmante offerte alors dans tout son éclat, cette guirlande parfumée, ces cheveux flottans, ces lèvres qui paraissaient humides d'une tendre rosée, tout enfin lui rappela la vision qu'il avait eue dans le monastère; il pâlit, et portant la main sur son cœur, jeta un cri involontaire. L'émotion de cette aimable fille ne fut ni moins prompte, ni moins vive que la sienne; elle ne l'eut pas plutôt envisagé, que les illusions de son sommeil se retracèrent à sa mémoire; les discours de l'Ange divin retentirent de nouveau à son oreille, et selon sa promesse, elle revit le mortel dont elle avait partagé le délire. Elle rougit, et son sang refluant avec violence vers son cœur, le fit battre avec tant de force, qu'elle serait tombée si, marchant avec précipitation vers son père, elle ne se fût appuyée sur lui.

Le jeune homme surmonta le premier un trouble si nouveau; il reprit son luth, et renonçant

aux chants qu'il avait préparés, peignit en vers rapidement improvisés, la situation de son âme, et l'événement inoui qui confondait sa raison.

Au récit d'un songe parfaitement semblable au sien, Rose, déjà frappée d'étonnement, cède aux mouvemens impétueux qui la maîtrisent; ses genoux tremblent et fléchissent; ses yeux se troublent et se ferment; sa tête s'incline décolorée sur son sein; elle tombe sans connaissance dans les bras de ses femmes.

En cet instant, le Soupçon inquiet, à l'œil perçant et mobile, qui, sorti des enfers sur les pas de la Crainte, s'agitait depuis long-tems autour de Raimond, le touche de sa main froide. Le baron abandonne son siége, et jetant des regards incertains, tantôt sur le Troubadour, tantôt sur sa fille, cherche à pénétrer les motifs d'un accident si soudain; mais rien ne fixe ses incertitudes: le voile ténébreux qui l'environne semble redoubler d'épaisseur à chaque effort qu'il fait pour le soulever; Ponce est dans une situation non moins cruelle; il hésite; il ne sait à quoi se résoudre. Tout-à-coup une inspiration céleste l'engage à déchirer le voile qui cache la vérité à Raimond: il le déchire.

« Baron, dit-il, ne cherche pas plus long-
» tems la cause d'un événement que la Providence

» divine a fait naître ; écoute ; je vais d'un seul » mot éclaircir tous tes doutes. Sous l'habit de » Troubadour, tu vois en moi le fils du brave » Hérail, ton ancien ami : je suis Ponce de » Meyrueis ».

A cette déclaration aussi brusque qu'inattendue, Raimond demeure immobile ; la surprise et la colère enchaînent sa langue. Ponce continue.

« Avant de réclamer la promesse solemnelle » que tu donnas à mon père, j'ai voulu juger » par moi-même si la renommée, en publiant » les beautés de ta fille, ne les avait pas exagé- » rées ; j'ai voulu me montrer à ses yeux pour » mériter son aveu, lorsque je dois compter sur » le tien ».

Il dit, et se jetant aux genoux de la belle Rose, il ajoute : « Le ciel même, dont l'inspi- » ration prophétique a guidé mes pas, ne possède » point de beautés plus parfaites. O Rose ! avant » de vous voir je vous aimais ; depuis que je » vous ai vue, je vous adore. C'est de vous que » je tiens et ma vie et ma gloire ; c'est de vous » que dépend mon bonheur ; écoutez le serment » où je m'engage : Je promets, foi de chevalier, » de verser tout mon sang dans la défense de » votre honneur, et je vous jure amour, cons- » tance et loyauté » (12).

La fille de Raimond, à peine revenue de son évanouissement, gardait encore le silence, et le baron, qui durant le discours du chevalier avait eu le tems de rappeler ses esprits, prenait la parole pour désavouer hautement sa promesse, lorsque Nadal l'interrompant tout-à-coup : « Epargnez-vous; dit-il, baron de Roquedol, » épargnez-vous un mensonge inutile; souvenez-» vous du seigneur d'Aulas, garant de vos ser-» mens, et regardez-moi. Je suis Nadal, ce » même écuyer du brave Hérail, que vous reçûtes, » il y a dix ans, dans votre château. Hérail » mourant entre mes bras, sous les murs de » Solime, n'eut point de secrets pour moi; et » voici ce qu'il traça avec la pointe du dard qui » lui arracha la vie ».

Ici, rejetant en arrière de lui sa vielle suspendue à son écharpe, il déploie un vélin sur lequel on lit, en caractères de sang : « AU NOM DU TRÈS-HAUT, RAIMOND, GARDE TA FOI ! »

A cette vue Raimond reste un moment interdit; mais bientôt rappelant sa hardiesse farouche, il prononce ces mots terribles que lui dicte l'Ange des ténèbres : « Sortez de mon château, lâches » imposteurs ! et gardez de profaner encore des » noms qui ne vous appartiennent pas. Insolent » Troubadour, qui oses te nommer chevalier,

» où donc est ton épée ? quelle noble enseigne » flotte au haut de ta lance (13) ? Combien » de marques de valeur compte-t-on sur ton » bouclier ? Et toi, vil jongleur, fais donc briller » à mes yeux l'or de tes éperons ».

Le fils du brave Hérail se lève à cette apostrophe, et se tournant avec noblesse vers le baron, lui répond sans emportement : « Demain, avant » que le soleil ait fourni la moitié de sa course, » tu seras satisfait ; tu verras l'épée et les éperons » que tu demandes. En attendant, songe à tes » sermens, et pense que mon cœur, rempli de » la plus sainte des passions, attend de toi le » bonheur ou la mort ».

Il dit, et jetant sur l'aimable Rose des regards où l'amour trace une tendre prière, il sort avec Nadal, et retourne dans sa maison de Meyrueis.

Rose, sans prononcer une parole, s'approche de son père, et baisant sa main avec respect, y laisse tomber une larme qui semble couler de son cœur ; ensuite elle se retire dans son appartement, où ses femmes la suivent pour la servir.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

J'AI déjà rempli la moitié de ma promesse, séduisante Elyz; es-tu contente? Veux-tu que j'achève de colorer à tes yeux le reste de ce tableau romantique encore caché dans la nuit des tems? Tu ne me réponds rien; mais le feu de l'impatience brille dans tes yeux, et y sèche une larme prête à s'échapper. Tu me fais signe de la main; tu m'accuses de mauvaise foi et de malice. Eh bien, oui; je l'avoue, un ange perfide égare ma plume et distrait, en ce moment, mes idées; il exige au milieu de l'ouvrage le prix que je n'avais demandé qu'à la fin; il efface de ma mémoire et l'image de Ponce et même celle de Rose; il me présente Elyz seule, Elyz parée de mille charmes, Elyz me promettant un tendre baiser. Regarde ce que tu dois faire; il dépend de toi de calmer le feu qui me dévore, et de rendre à mon esprit sa première sérénité; tu peux d'un mot rappeler à mon souvenir les amours de Rose et de Ponce de Meyrueis, mais tu ne peux

le faire sans accorder aux nôtres ce qu'ils exigent de toi.

C'en est fait : mes lèvres brûlantes ont reçu l'empreinte des tiennes ; tu m'as inspiré ton âme ; mon génie a puisé dans tes yeux une vigueur nouvelle ; je rentre dans la carrière : Ecoute.

Il est, non loin du château de Roquedol, un lieu profond, environné de rochers solitaires, et couvert de l'ombre épaisse des tristes sapins et des cyprès funèbres ; là, deux chemins ténébreux se coupent en croix et s'enfoncent par quatre endroits différens dans les anfractuosités des montagnes ; là, sifflent les vents nocturnes et retentissent les cris lugubres des hiboux ; là, viennent errer à l'heure de minuit les mânes plaintifs et les spectres livides; là, le timide voyageur frissonne de crainte, pénétré d'une horreur subite qui arrête sa respiration et hérisse ses cheveux. Maintenant tout est inculte et inhabité aux environs ; jadis une seule cabane attachée au rocher s'avançait à l'entrée d'une caverne, et vivifiait la solitude.

Cette demeure sombre et mal-saine était couverte, non de tuiles ou de chaume, mais de pierres plates qu'unissait entr'elles la rouille verdâtre des hivers. Inaccessible aux rayons du soleil, elle ne

recevait de clarté qu'au travers d'une porte basse et d'un trou pratiqué à la couverture pour laisser échapper la fumée du foyer. Une femme, dont les vieillards eux-mêmes ne pouvaient calculer le grand âge, y résidait seule. Redoutable aux habitans des villages voisins par ses secrets magiques et ses intelligences infernales, cette femme vivait des aumônes que leur arrachait tantôt la crainte, tantôt l'esprit de vengeance ou de curiosité. Chacun fuyait ses regards pernicieux, capables d'empoisonner le principe de la vie, et de corrompre le germe des fleurs; on l'évitait tandis qu'on respirait le calme du bonheur et de l'innocence; mais dès que les coups de l'adversité ou le souffle des passions venaient battre l'âme et la livrer aux fantômes de la superstition, alors on s'en approchait en tremblant pour implorer ses impies secours (1).

A peine Raimond fut-il resté seul dans son appartement, qu'il conçut le dessein de la consulter. La nuit, qui répandait déjà ses pavots silencieux, lui parut favorable; il sortit de son château, et s'achemina sans témoins vers la cabane isolée. L'Avarice accompagnait ses pas, et l'aveugle Crédulité agitait devant lui son flambeau sulphureux.

Le cœur resserré par la crainte, il arrive, et

saisissant un caillou aigu, en heurte d'une main tremblante les ais mal joints de la porte. La magicienne l'entend, et lui répond d'une voix grêle et cassée. Elle quitte son lit de feuilles frémissantes, et rallume à la hâte une lampe de cuivre avec laquelle elle s'avance vers la porte, fermée d'une barre transversale attachée à une longe de cuir. Elle détache cette barre et ouvre.

A son aspect, que les rayons vacillans de la lampe rendent encore plus hideux, le Baron recule; mais il rappelle bientôt ses esprits et entre dans la cabane, où il s'assied sur le banc délabré qui entoure le foyer. La magicienne, pour mieux recevoir cet hôte inattendu qu'elle reconnaît, alimente son feu de quelques souches de buis, d'où la flamme s'échappe en pétillant.

Raimond l'instruit du sujet qui l'amène; il veut qu'elle consulte l'avenir et lui indique le moyen le plus sûr pour éluder la promesse que réclame le redoutable Ponce. La fille des siècles, jetant sur lui des regards qui s'élancent de la profondeur de ses orbites comme des sources du passé, lui tend une main décharnée: « Voici » l'heure, dit-elle, que les ombres des tré» passés, portées sur les vents de minuit, vien» nent errer dans le carrefour où les esprits » infernaux les suivent. Si tu te sens le courage

» de m'y accompagner, je les évoquerai en ta » présence ; et tu pourras les interroger ».

Elle dit. Raimond hésite un moment ; mais enfin l'Avarice le décide. Il se lève, et fait connaître à la Magicienne qu'il est prêt à marcher sur ses pas. Alors elle saisit sur le juchoir placé dans un coin de sa cabane, un coq dont le plumage, noir comme la nuit, éffaçait celui du corbeau ; elle plie la tête du hardi animal, et la glisse sous son aile, afin de le transporter endormi dans le lieu où doit se faire la conjuration; ensuite elle prend un vase d'airain rempli de charbons ardens, et remet entre les mains du Baron plusieurs sortes de parfums dont elle aura besoin.

Le corps courbé sur le manche d'un rustique balai, elle s'acheminait lentement vers le carrefour solitaire, tandis que le Baron, glacé d'une sombre terreur, la suivait à pas inégaux. La nuit était sombre, lugubre, et les vents sinistres sifflaient dans le feuillage des tristes cyprès.

Enfin ils arrivent à l'endroit où les chemins se croisent. Là, s'arrête la sorcière. Elle dégage la tête du coq, qui, secouant soudain ses aîles d'ébène, enfle son gosier, et lance un cri qui se répète d'écho en écho (2). La Solitude gémit, et la fille des enfers, frappant la terre de la

bruyère de son balai, trace autour d'elle-même et du Baron un cercle mystérieux. Les parfums qu'elle répand sur les charbons ardens remplissent l'air d'une fumée qui se déploie en torrens, et les entoure l'un et l'autre d'un nuage épais. Cependant elle prononce, tantôt à voix basse, tantôt en forçant les tons les plus aigres de sa voix, les paroles qui doivent terminer la conjuration.

A peine a-t-elle achevé de parler, qu'une foule d'ombres sortant soudain des entrailles de la terre, se groupe autour du cercle magique, et paraît vouloir s'élancer sur elle et sur le profane qui les provoque ; mais la ligne tracée sur le sable est pour ces ombres légères une barrière insurmontable, qu'il ne leur est pas donné de franchir. Elles s'agitent néanmoins avec une sorte de fureur, et tendent avec des gestes effrayans leurs bras éthérés vers le Baron qui se serre, pâle et tremblant, contre sa hideuse compagne. Bientôt deux ombres percent la foule et se présentent à lui. L'une d'elles, d'une taille haute et majestueuse, entr'ouvre sur son sein une plaie profonde, d'où le sang paraît jaillir à gros bouillons ; l'autre montre, d'un air de reproche, un parchemin réduit en lambeaux. Le Baron, qui reconnaît sans peine les traits du brave Hérail et du seigneur d'Aulas, porte les mains sur ses yeux pour

se délivrer d'un spectacle accusateur ; mais s'il peut fuir l'aspect de ces ombres irritées, il ne peut éviter que l'air, modifié par une puissance surnaturelle, ne frappe ses oreilles et ne fasse retentir ces mots terribles dans son cœur : « Regarde ce sang qui coule de ma blessure ».— » Souviens-toi de l'écrit sacré dont ta main impie » a déchiré les pages et dispersé les lambeaux » dans le torrent ». — « Ce sang a coulé pour » toi ». — « Cet écrit assurait à Ponce l'investi- » ture de mes domaines ». — « Au nom du » Très-Haut, Raimond, garde ta foi ! » — » Raimond ! crains les châtimens destinés aux » parjures ».

Le Baron restait immobile d'horreur, lorsque la Magicienne, saisissant sa main glacée : « Ouvre » les yeux, dit-elle, et vois ». A cet ordre, il ouvrit les yeux, et vit un spectre d'une grandeur démesurée, dont les bras, semblables aux branches ramifiées des arbres, se divisaient en une infinité d'autres bras tous armés de fouets et de verges. Porté sur des ailes immenses, il chassait devant lui les ombres et les forçait à rentrer dans le sein de la terre. « Ce spectre, ajouta la fille » des enfers, se nomme Nicaïon (3) ; il exerce » les vengeances limitées de l'Eternel, et règne » sur les feux passagers du Purgatoire. Il va nous

» débarrasser des fantômes qui nous importu-
» nent, et ouvrir le passage au Monarque des
» lieux souterrains ».

Comme elle cessait de parler, il se fit un grand bruit, semblable au roulement et au pétillement des flammes dans un vaste incendie, et soudain Raimond vit passer devant lui, avec la rapidité de l'éclair, un Être inconnu, terrible, épouvantable, dont une couronne de fer ardent comprimait la chevelure enflammée : sur son front siégeait la terreur. Un coursier plus noir que l'ébène le portait, et de ses pieds infatigables frappant les sommets pierreux des montagnes, en faisait jaillir mille étincelles. Une foule incalculable de spectres l'enveloppait, semblable à l'essaim bourdonnant des abeilles qui suit sa reine volant dans les airs, et s'aglomère autour d'elle.

Lorsque cet Être redoutable passa, la Magicienne frémit, et baissant sa voix altérée par la crainte, elle dit : « Voilà Satan, le roi des
» enfers ; c'est maintenant qu'il amène sur la
» terre la foule puissante dont il est le père et
» le souverain, et qu'il parcourt l'univers pour
» répandre dans les cœurs les erreurs et les vices
» qui l'accompagnent. Le spectre qui vole au-
» devant de lui, portant un masque si doux

» et des habits si brillans, est le premier de ses » fils, qu'il a nommé lui-même le Péché (4): » Il cache sous ces dehors séducteurs des traits » livides et des formes hideuses. Près de lui sont » les ministres de la mort, au nombre de » sept (5): le superbe Sargahon, dont les pieds » d'airain foulent les malheureux qui l'implo- » rent; l'avide Libarzée, au cœur de fer; l'im- » pudique Zonah; Cinée, qui se nourrit de fiel » et s'afflige du bonheur qu'elle ne saurait goûter; » l'ignoble Zolel, qui s'accroît de ce qu'il dé- » vore, et sacrifie tout à lui-même; le fougueux » Ruaph, au regard enflammé, qui montre sans » cesse ses dents d'acier, et dont la chevelure de » serpens se hérisse à la moindre contrariété; » enfin l'imbécile Azelouth, qui ne traîne qu'à » peine ses membres engourdis et pesans. A leur » suite marche la foule infinie de leurs enfans. » Celui qui porte un double visage et roule son » corps en replis luisans, se nomme Alassar, » ou le démon du parjure (6): c'est le seul dont » nous ayons besoin; il va s'arrêter à ma voix ».

Elle dit, et jette un nouveau parfum dans le vase d'airain; du manche de son balai magique elle remue les charbons à demi noircis, pour leur donner plus d'activité: soudain la fumée s'élève et laisse paraître, en se dissipant, un

spectre à double visage, dont le corps, en forme de serpent, entoure de ses anneaux tortueux le cercle tracé sur le sable. La sorcière l'évoque, et prononçant à haute voix le nom terrible qui le contraint d'obéir, lui ordonne d'indiquer au Baron un moyen d'éluder sa promesse. Alors le monstre contracte en grimaçant les traits affreux de son visage, ouvre une bouche énorme, et laisse sortir ces mots, au milieu d'une haleine embrâsée : « Demande le glaive des quatre Algaïs ». Ensuite il disparaît ; et le Baron et sa hideuse compagne se trouvent seuls au milieu des ténèbres de la nuit et du silence de la solitude.

Mais tandis que Raimond cherchait ainsi des secours parmi les monstres des enfers, le jeune Ponce, animé d'une flamme céleste, ne s'abandonnait point au repos. Curieux de connaître, avant de se présenter de nouveau devant le Baron, si la belle Rose avoue son amour, il était sorti de sa maison de Meyrueis, dès que la nuit propice lui avait prêté le voile de ses ombres ; et seul, enveloppé d'un manteau brun ; il s'était acheminé par des sentiers détournés vers le château de Roquedol.

Au moment même où la vieille Magicienne troublait les enfers de ses accens impies, le fils

du pieux Hérail, prosterné au pied d'une croix antique que la piété des missionnaires avait élevée sur le penchant d'une coline verdoyante, Ponce implorait la Reine du ciel (7). « O Marie, » disait-il, si tu accueillis avec bonté les vœux » que mon père t'adressa au moment où je reçus » le jour, en m'élevant vers toi sur le corps ex- » piré d'une épouse chérie, daigne guider mes » pas; éclaire-moi sur les sentimens secrets de » celle que j'aime; et s'il est vrai que tu aies » touché son cœur comme tu as touché le mien, » et que le rêve qui m'a séduit ne m'ait point » bercé d'un riant mensonge, achève ton ou- » vrage, et dissipe les nuages qui obscurcissent » encore l'aurore de mon bonheur ».

Après avoir ainsi prié avec ferveur, Ponce se lève, et poursuit sa route jusqu'au château. Parvenu au pied de la tour où réside l'aimable Rose, il s'arrête et essaie, à la faveur du calme profond qui l'environne, de faire parvenir jusqu'à elle une Romance allégorique dont il a composé les paroles.

L'Ange du sommeil n'avait point encore fermé les paupières de l'aimable fille de Raimond. Agitée par un trouble inconnu, et plongée dans une agréable rêverie, Rose retraçait à son imagination satisfaite et le songe qui l'avait si doucement

égarée dans les régions du plaisir, et l'événement surnaturel qui, en offrant à ses regards l'objet qu'elle croyait privé d'existence, venait de réveiller les plus tendres souvenirs, lorsque les accens modulés de Ponce, élevés dans les airs sur l'aile des zéphirs amoureux, parvinrent à ses oreilles. Elle n'eut point de peine à les reconnaître, car la plus intime des sympathies les mettait à l'unisson de ceux qui retentissaient dans son ame; seulement, comme il arrive à la vue d'un ami inattendu, elle éprouva une émotion subite qui suspendit toutes ses facultés. Son sang retiré dans son cœur, reflua bientôt dans ses veines, où s'élevèrent mille rapides étincelles. Elle demeura d'abord immobile, attentive à suivre les inflexions du chant retentissant dans le lointain; mais le desir de mieux entendre les paroles ne tarda pas à se faire sentir.

A peine a-t-elle conçu le dessein de s'approcher, qu'elle se lève sans bruit; elle jette sur elle une robe légère, et vient auprès des vitraux colorés qui ferment sa fenêtre. Elle les entr'ouvre doucement, avance la tête dans l'obscurité, écoute...... et lorsque Ponce a fini de chanter, écoute encore.

Quoiqu'elle ne puisse pas appercevoir le jeune chevalier, elle se doute bien qu'il attend une

réponse : les lois de la chevalerie, et la loyauté dont elle se pique, exigent qu'elle réponde : toute dame interrogée d'amour honnête, doit (8) déclarer si son cœur est libre ou s'il ne l'est pas, afin que le chevalier qui veut l'élire pour reine de ses pensées, ne puisse l'accuser ni de dissimulation ni de coquetterie. Mais comment Rose répondra-t-elle ? Entourée de surveillans et de ténèbres, elle craint d'employer le langage indiscret de la voix, et ne peut faire usage du langage muet de l'écriture. Cependant l'amour, qui maîtrise son jeune cœur, la presse de faire connaître à son amant qu'elle l'avoue pour chevalier. Elle forme, pour y parvenir, mille projets dont l'exécution est impossible ; son incertitude augmente à mesure que le tems s'écoule ; bientôt son trouble ne lui permet plus de réfléchir : elle ose lever au ciel des regards où l'amour se peint au sein de la candeur ; elle joint ses mains suppliantes, et tombant à genoux auprès de la fenêtre, invoque l'assistance divine.

O pouvoir de la vertu ! la prière de Rose, cette prière de l'amour que prononce une beauté naïve avec toute la ferveur de l'innocence, obtient grâce dans le ciel. Un bruit léger se fait entendre, et soudain un colombe, portée sur des ailes d'albâtre, plane au-dessus de Rose, et vient se

reposer sur son sein (9). L'aimable fille la saisit, la flatte doucement de la main, et reçoit entre ses lèvres de corail le bec amoureux qu'elle lui présente. Elle devine à l'instant à quel usage elle peut l'employer, et rend grâce au ciel, qui la lui envoie. Elle cherche à la hâte le ruban rose qu'elle portait sur son cœur en présence du chevalier, et l'attachant au cou de la colombe : « Va, lui » dit-elle, tendre messagère, vole vers celui que » j'aime ; porte-lui ce gage de ma foi. Qu'il » connaisse, en voyant ce lien, que j'accepte » son hommage, et qu'il juge par la fidélité » dont tu es l'emblême, de celle que je lui jure ». Elle dit, et donne l'essor à l'oiseau chéri des amans, qui guidé par une puissance céleste, voltige un moment et s'abat avec rapidité aux pieds de Ponce.

Depuis qu'il avait terminé sa romance, Ponce éprouvait une impatience mortelle ; attentif au moindre murmure, il prêtait l'oreille, croyant toujours qu'il allait entendre une réponse à ses chants. Lorsqu'il apperçut la colombe s'abattre auprès de lui, il ne douta point qu'elle n'apportât ce qu'il desirait avec tant d'ardeur de recevoir. Il la prit donc entre ses mains, et voyant à la faible clarté des étoiles, ondoyer le ruban, il le reconnut aussitôt, et par une de ces inspirations

dont les amans connaissent seuls la source et la puissance, sentit tout le prix qu'il devait y attacher. Il le dénoua avec promptitude, et le portant à ses lèvres, le couvrit de mille ardens baisers. Pendant ce tems, la colombe, qu'il avait posée sur le gazon, ayant repris son vol, traçait dans les airs un long sillon de lumière, et disparaissait à ses yeux.

Plein d'une joie dont il serait difficile de peindre l'énergie, l'amant de Rose resta encore quelque tems les regards fixés sur les tours de Roquedol; enfin, certain que sa foi était reçue, et fier d'en posséder un gage si flatteur, il fit un effort sur lui-même pour s'arracher à ces lieux, et retourna dans sa maison, où le bon Nadal, qui ignorait les motifs de son absence, éprouvait déjà la plus vive inquiétude.

« Mon père, lui dit-il en l'abordant, dès » que l'aube matinale éclairera les sommets » bleuâtres de nos montagnes, nous quitterons, » si tu le veux, la couche oiseuse pour préparer » nos armes; le reproche que nous nous sommes » attirés dans le château de Raimond ne peut » être ni trop tôt ni trop hautement repoussé; » notre offense est commune, et tu dois être » aussi empressé que moi de t'en laver ».

Le vieillard répondit en souriant : « Jamais

» l'écuyer du vigilant Hérail ne se montrera
» négligent à suivre les ordres de son généreux
» fils ; et quoique la nuit soit déjà bien avancée,
» l'aube du jour ne le trouvera pas inactif, ni
» retenu par une indolente paresse. Quelques
» heures de repos suffisent au vieillard dès long-
» tems accoutumé à braver la fatigue, et dont
» l'âge tempère assez la vivacité : la jeunesse,
» au contraire, dont le sang fermente avec plus
» de force, a besoin de plus de sommeil. Allez
» donc, mon cher fils, puiser dans sa coupe
» réparatrice l'aliment de ce feu divin ; dormez
» sans inquiétude. Vos armes, dont j'ai com-
» mencé déjà à polir le brillant acier, seront
» prêtes pour le moment de votre départ. Le
» reproche de Raimond ne me touche peut-être
» pas autant que vous ; mais je n'en aime pas
» moins l'impatience qui vous anime. Elle est
» d'un bon augure. Ma discrète amitié ne vous
» interroge pas ; cependant j'ai quelques motifs
» de croire que votre cœur, mieux instruit au-
» jourd'hui, ne repousserait plus ce souhait que
» le mien a déjà formé, et qui revient sur mes
» lèvres : Puissiez-vous forcer bientôt Raimond
» à vous rendre votre héritage, et à tenir la
» parole qu'il donna à votre père ! »

Ponce rougit à ces mots ; un sentiment mêlé

de naïveté et d'orgueil lui fit ouvrir la bouche, pour raconter à Nadal l'heureux succès de sa démarche nocturne; il porta même la main sur le ruban qu'il avait caché dans son sein ; mais une prompte réflexion réprima ce mouvement indiscret. Il soupira profondément, et baissant les yeux avec modestie : « Ne parlons point, dit-» il, de mon héritage; que Raimond le garde, » et y joigne, s'il le veut, celui que je tiens de » ma mère; mais qu'il m'accorde le seul bien » dont je sois jaloux, le trésor inestimable qui » m'était destiné, et mon bonheur surpassera le » bonheur des plus opulens monarques ».

Les serviteurs apportèrent, en ce moment, le vin du coucher (10); Ponce et Nadal en burent dans des coupes colorées ; ensuite ayant fait ensemble leur prière du soir, ils se retirèrent dans leur appartement, pour s'y livrer au repos.

Ainsi qu'il l'avait promis, Nadal devança les premiers rayons de l'aurore ; il apprêta les armes du jeune chevalier et les siennes ; et lorsque Ponce, que l'ange du sommeil n'avait visité que plus tard, parut devant lui, il se hâta de l'en revêtir (11).

D'abord il lui chausse ses éperons, en commençant par le gauche, suivant l'usage de la

chevalerie ; le couvre de sa brillante cotte-de-maille, de sa cuirasse, dont le pur acier resplendit sous les riches ornemens qui le couvrent ; lace et attache avec soin les brassards, le gorgerin et les autres parties de l'armure, dont les plaques luisantes glissent avec facilité les unes sur les autres ; ensuite il plie un genou, et lui ceint sa redoutable épée, dont la garde, en forme de croix, rappelle le but pieux auquel elle est destinée. Ces armes magnifiques avaient été données par le roi d'Arragon au jeune Ponce, en lui conférant l'ordre de la chevalerie.

Avant de placer sur sa tête le casque d'airain qu'ombrage un panache menaçant, Ponce fait apporter par ses serviteurs les alimens salubres qu'ils ont apprêtés, et il s'en nourrit avec Nadal.

Cependant un vigoureux coursier attaché à la porte de sa maison, l'attend, richement enharnaché : impatient, il frappe la terre d'un pied superbe, hennit, mord le frein qui captive son audace, et le blanchit d'écume. Ponce vient, saisit d'une main sûre les rênes du belliqueux animal, et s'élance sur lui sans se servir de l'étrier. Nadal, armé d'une cuirasse légère, et portant les riches éperons garans de sa dignité, monte un excellent destrier, et tient dans ses mains le bouclier du fils d'Hérail, avec sa lance de frêne,

ornée d'une banderole verte, dont la soie flotte au gré des vents.

C'est ainsi qu'ils prennent, pour la seconde fois, la route de Roquedol, en invoquant du fond de leur cœur le Très-Haut, l'Être immuable qui tient dans ses mains puissantes et le bien et le mal, et dispose à son gré de la destinée des hommes.

Arrivés à la porte de cet antique manoir, ils mettent pied à terre, et laissant leurs chevaux sous la garde d'un jeune varlet, se font introduire : Nadal marchait le premier, portant d'une main le bouclier et la forte lance (12), et de l'autre le casque d'airain que le preux chevalier avait quitté par honneur.

Le Baron, qui les attendait dans la principale salle de son château, était entièrement revêtu de ses armes, que le tems et le repos avaient rouillées ; deux écuyers debout derrière son siége, portaient son bouclier, sa lance et son casque, également délabrés.

Le chevalier s'avançant d'un air grave et respectueux, s'incline devant Raimond, et lui dit : « Voici que je tiens la parole que je t'ai donnée » hier ; voici que j'offre à tes yeux et mon bou- » clier brillant des couleurs d'Arragon, et ma » lance ornée d'une noble banderole, et mon

» épée, gage sacré de l'ordre que j'ai reçu :
» maintenant, c'est à toi à tenir la tienne ».
Alors il rappelle en peu de mots au Baron la promesse qu'il a faite à son père.

Encore plein de l'inspiration infernale, Raimond répond : « Ce n'est point aux signes ex-
» térieurs seuls que se reconnaissent les preux :
» j'ai promis, il est vrai, de donner ma fille et
» mes domaines au fils d'Hérail ; mais Hérail
» était un noble homme et un valeureux guer-
» rier : avant de réclamer rien en son nom, il
» faut être digne de lui. Si celui que j'ai vu sous
» les habits efféminés d'un Troubadour, et qui
» se présente aujourd'hui devant moi revêtu de
» l'airain des braves, est vraiment le fils d'Hérail,
» il peut compter sur ma promesse : la main de
» Rose et les vastes domaines de Roquedol et
» d'Aulas l'attendent : mais j'exige, avant tout,
» un gage de sa valeur, et ce gage est le glaive
» des quatre Algaïs ».

En entendant proférer cette demande terrible, dont il connaît tout le danger, Nadal frémit, et cédant au mouvement involontaire qui l'entraîne, veut parler ; mais Ponce l'arrête, et s'adressant avec calme au Baron : « Tu seras satisfait ; quel-
» que puisse être le motif secret de ta demande,
» il me suffit que Rose en soit le prix pour y

» souscrire. Tu veux le glaive des quatre Algaïs: » tu l'auras ». Il dit, et présente au Baron sa main droite désarmée. Le démon du parjure la saisit, et l'unissant à celle de Raimond, grimace un affreux sourire, et s'applaudit d'avance du trépas certain qu'il lui prépare.

Mais du moment qu'il accepte la condition qui lui est offerte, Ponce devient le chevalier de la belle Rose ; il demande à se jeter à ses pieds, et le Baron, qui ne peut lui refuser cette faveur, ordonne à l'un de ses écuyers d'aller chercher sa fille.

Elle vient. Sa parure était négligée, et ses beaux yeux, tristement baissés, paraissaient humides de pleurs récens. Qu'elle était belle, dans cet état d'abandon ! Et que l'empreinte de mélancolie, répandue sur tous ses traits, la rendait intéressante! Ponce s'avance au-devant d'elle, et saisissant sa main, tremblante dans la sienne, veut parler ; mais les expressions se refusent quelque tems à ses desirs. Enfin, il surmonte l'émotion délicieuse qui le subjugue, et apprend à cette aimable fille à quelle condition il peut espérer de l'obtenir. « O Rose ! ajoute-t-il en » fléchissant un genou : avouez-moi pour che- » valier ; faites passer dans mon âme le feu de

» vos regards : égalez d'un seul mot mon courage
» à mon amour : desirez ma victoire, et je jure
» de revenir vainqueur ».

Rose arrêtant sur lui des regards enchanteurs, répond : « Faites ce qu'exige mon père ; et je » ferai ce qu'il exigera ». Elle soupire en prononçant ces mots, et sa main serre involontairement la main du chevalier. Cependant, honteuse de ce mouvement dont elle n'a pas été la maîtresse, elle s'éloigne avec précipitation, et va cacher sa rougeur dans le sein de Raimond qui, ému malgré lui-même, la reçoit dans ses bras, et sent son cœur se ramollir un moment, et céder à ses douces étreintes.

Pour le jeune homme, il se relève beau d'amour et d'orgueil, le cœur enflé de joie, et le front rayonnant des feux de la victoire. Incapable de modérer ses transports, il tire de son sein le ruban qu'il a reçu, et le couvrant de baisers, lui adresse des discours insensés qui peignent le trouble de son âme ; ensuite, l'attachant au haut de sa lance (13) : « Voilà, s'écrie-t-il, le garant
» de ma victoire! Baron de Roquedol, allons aux
» pieds des autels confirmer nos sermens ».

Il dit, et Raimond, qui n'ose point refuser une demande aussi sainte, le suit jusqu'au temple,

où il entend avec lui l'office divin. Tous les deux croisent leur épée en présence du Dieu des batailles, et la pointe élevée vers le ciel (14), jurent de garder la promesse où ils se sont engagés.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

ET MAINTENANT qu'ils sont sortis du temple, et que Nadal se trouve seul avec le jeune Ponce, il lui retrace avec feu les dangers auxquels sa promesse téméraire l'expose; il lui apprend avec une sorte d'effroi quel est ce glaive dont le perfide Raimond exige la conquête. Suivant ce qu'il lui dit, cette arme épouvantable, après avoir appartenu au farouche Algaïs, le plus exécrable brigand de son siècle, était passée entre les mains de ses quatre fils, qui y avaient attaché une espèce de culte. Héritiers de son glaive, et joignant à sa haine invétérée contre les chevaliers chrétiens un caractère sanguinaire et barbare, ils étaient tous les quatre d'une taille colossale. Leur père, irrité des affronts qu'il reçut en Asie, lâche déserteur de la cause sainte, embrassa le culte des infidèles, et combattit pour eux, jusqu'au moment où l'Ange des ténèbres vit, malgré ses efforts, les chaînes de Jérusalem brisées, et le sépulcre du Christ rendu aux hommages de ses adorateurs. Obligé de prendre la fuite, il repassa

en Europe avec une femme maure, magicienne impie, et bien digne d'être associée à son sort. L'enfer, qui avait présidé à leur hyménée, le rendit fécond. Quatre fois cette femme idolâtre devint mère, et quatre fois elle donna le jour à un géant. Sans doute elle en aurait encore enfanté d'autres, si, effrayé de son propre ouvrage, Satan n'eût hâté la naissance du dernier, qui, déchirant avant terme le sein de sa mère, lui arracha la vie. Leur père, qui les destinait au crime, les instruisit à le commettre, et leur inspira de bonne heure la soif du sang. Toujours animé du même ressentiment, et brûlant du desir de se venger, il leur donna des noms conformes à ses desseins. L'aîné porta le nom de l'Injure; le second, celui de la Vengeance, et les deux autres, ceux du Meurtre et de la Mort. Leur naturel féroce, qui se développa au-delà de ses espérances, le choisit pour première victime. Las de lui obéir, ils profitèrent du tems de son sommeil, l'étouffèrent et s'emparèrent de son glaive, dont la possession ne tarda pas à les armer les uns contre les autres. Ils allaient s'entr'égorger, lorsque l'ombre de leur mère, paraissant tout-à-coup au milieu d'eux, suspendit leur fureur; elle leur apprit que leur existence était attachée à la conservation de cette arme, et leur commanda

de la consacrer aux mânes de son époux et aux siens.

Irréconciliables ennemis des chrétiens, ces quatre monstres, après s'être choisis, chacun en particulier, quatre compagnons parmi les brigands les plus déterminés, qui osèrent s'abreuver avec eux dans une coupe remplie de sang humain, s'établirent dans une des gorges des monts appelés Maudits, au milieu de ces défilés sauvages qui serpentent à travers les Alpes (1). De-là, ils faisaient des excursions nocturnes dans les environs, attaquaient et mettaient à mort les chevaliers qu'ils pouvaient surprendre, et ne laissaient passer aucun voyageur sans le contraindre à payer un tribut, et à fléchir le genou devant le glaive d'Algaïs, leur idole homicide. Ils disaient que ce fer, arrosé du sang de mille victimes, et rongé d'une rouille sanglante, était pour eux un talisman magique qui leur assurait l'empire de ces montagnes ; et en effet, soit que l'enfer l'eût vomi tout forgé de ses profonds abîmes, ou qu'une main impie l'eût frappé du sceau funeste que l'ange rebelle porte sur son front, ce glaive avait toujours fait triompher le crime.

Plusieurs valeureux chevaliers, poussés par un beau desir de gloire, avaient tenté la conquête de cet abominable talisman ; mais tous

avaient péri sans pouvoir remplir leur pieux dessein. La renommée dont Nadal était alors l'organe, n'avait pas, au reste, exagéré les obstacles sans nombre dont cette glorieuse entreprise était hérissée.

Il fallait d'abord, pour parvenir jusqu'au lugubre manoir, où vingt brigands armés veillaient à la défense du glaive, passer par un sentier étroit et roide, taillé de main d'homme sur la crête de la montagne, et bordé d'affreux précipices, où roulaient de rapides torrens. Le guerrier assez audacieux pour essayer de le franchir, était obligé de laisser son coursier au bas du mont, et de parcourir, à pied, ce passage dangereux. Deux des frères Algaïs, le Meurtre et la Mort, accompagnés de leur huit satellites armés de toute pièce et placés de distance en distance, s'opposaient à sa marche, et s'ils n'étaient, les uns et les autres vaincus jusqu'au dernier et précipités dans l'abîme, l'y précipitaient à son tour.

Parvenu au sommet du mont, que son aspérité et les quatre brigands auxquels il servait de retraite faisaient surnommer l'aiguille des Géants, le hardi guerrier, après dix victoires, avait à combattre dix nouveaux ennemis : les fils aînés d'Algaïs, l'Injure et la Vengeance, qui, à la tête

de leurs compagnons, l'attaquaient à-la-fois. Et si par un bonheur inoui jusqu'alors, il triomphait de ces adversaires, et qu'il pénétrât dans leur sombre demeure, des animaux féroces instruits à les venger, des Ours aux griffes cruelles, s'élançaient de toutes parts sur lui, et le déchiraient.

Mais ces obstacles humains n'étaient pas, selon Nadal, les plus difficiles à surmonter; il en existait d'autres qui, élevés par de noirs enchantemens, bravaient toutes les ressources de la force et de la valeur : on disait, car jamais personne n'avait pu en donner une description certaine, qu'avant de parvenir jusqu'au glaive, élevé sur une espèce d'autel, il fallait passer entre deux statues de fer, colosses de forme humaine, dont les bras armés de massues d'airain, obéissant à une impulsion magique, brisaient sous leurs coups le téméraire qui osait s'y exposer.

Ces périls, dont la tendre sollicitude de Nadal cherchait à augmenter l'horreur, loin d'ébranler la constance du généreux Ponce, ne firent qu'enflammer son audace. Mieux instruit de toute l'importance qu'il devait attacher à la demande de Raimond, il vit dans la conquête du glaive d'Algaïs, un double prix également flatteur pour son amour et pour sa gloire : d'un côté, cette

conquête le rendait l'époux de la belle Rose, et de l'autre elle lui donnait des droits au titre de héros et de preux chevalier. Transporté d'un espoir si beau, inaccessible à toutes les terreurs, et semblable au pilote qui, sourd au mugissement de la vague mutinée, n'entend que les cris d'allégresse dont retentit le port, le fils d'Hérail savourait d'avance les trésors de l'avenir, et s'enivrait à longs traits de tout ce que peuvent inspirer de plus pur le charme de l'amour et l'orgueil de la victoire.

Sans vouloir écouter aucun des conseils pusillanimes qu'une aveugle amitié dictait au bon Nadal, il fixa le jour de son départ, et s'y prépara par tous les devoirs pieux que prescrit, en pareil cas, le culte sacré des chrétiens (2). Il visita les tombeaux de ses pères, et pénétrant, revêtu de ses armes, et seul, dans la chapelle où reposaient leurs ossemens, y renouvela la veille des armes. Là, le genou plié sur la pierre dure, les mains dévotement jointes, et sans autre clarté que celle d'une lampe sépulcrale, dont les faibles rayons venaient expirer sur l'acier poli de sa cuirasse, il passa la nuit entière en prières. Lorsque le matin fut venu, il s'approcha du tribunal de pénitence, où il déposa le fardeau de ses péchés dans le sein d'un vieillard vénérable, et

reçut le sacrement expiatoire de l'absolution. Ensuite il entendit l'office divin, non l'épée haute, comme il avait accoutumé de le faire depuis qu'il était chevalier, mais passée en écharpe autour du cou, pour signifier qu'il allait tenter une périlleuse entreprise.

Au moment où le prêtre, les mains et les yeux élevés vers le ciel, prononçait les paroles sacrées qui appellent sur un pain visible et circonscrit, un Dieu invisible, dont l'essence remplit l'univers, Ponce se précipita à genoux, et sentit ce Dieu de miséricorde pénétrer son cœur.

Le ministre du Très-Haut, ayant descendu à pas lents les dégrés de l'autel, vint lui présenter l'hostie sainte, et l'unit à son Créateur par le plus ineffable des mystères ; ensuite il prit entre ses mains l'épée du chevalier, la bénit et la lui ceignit lui-même.

Rempli d'une divine assurance, le fils du pieux Hérail sortit du temple, et montant sur un excellent coursier que Nadal avait eu soin de lui tenir prêt, il s'achemina vers le château de Roquedol : son dessein était d'y recevoir des mains de la belle Rose la marque de son entreprise. Introduit dans la même salle, où il avait déjà paru plusieurs fois, il revit celle qu'il aimait plus que sa vie, et reçut d'elle un bracelet inestimable,

puisqu'il était l'ouvrage de ses mains et tissu de ses propres cheveux : « Allez, lui dit-elle, en lui attachant au bras ce gage chéri, « allez où l'hon- » neur vous attend ; puisse cette *emprinse* (3) » appeler sur vous la protection du ciel ; et puisse » la victoire seule vous en délivrer » ! En prononçant ces mots, elle faisait des efforts inutiles pour cacher ses larmes qui coulaient, malgré elle, sur le sein du chevalier. « Ah ! ne les » retenez point, lui dit-il d'une voix émue, « ne » les retenez point ces larmes précieuses ; elles » portent avec elles un charme invincible. Depuis » qu'il en est humecté, je sens l'acier qui me » couvre me rendre invulnérable ». Alors il baisa avec respect la main de son amante, et après avoir pris congé du Baron, sortit du Château de Roquedol, et prit la route des Alpes, où devait s'exécuter sa noble entreprise.

Mais, tandis que le fils du brave Hérail traverse, accompagné de son affectueux écuyer, les contrées montueuses qui s'étendent des sources du Tarn aux rives de l'Isère, et que son imagination sème d'avance parmi les ronces sauvages qui hérissent sa route, les roses des plaisirs qui l'attendent au retour, la Reine des Anges, toujours attentive à protéger ses pas, continue à

jeter sur lui des regards complaisans ; et lorsque la puissance qui règne à l'Occident, assise sur des nuages élevés, la douce Laïlie, a déroulé les voiles de la nuit, elle profite du calme répandu sur la nature pour exécuter la promesse qu'elle a donnée à la plus sainte des vertus. Elle l'appelle par son nom. « Émuna, lui dit-elle, voici l'heure » où le jeune Ponce, épuisé des fatigues d'une » longue route, se repose sur les bords du Rhône, » dans un château dont le maître, fidèle aux » devoirs de l'hospitalité, lui a fait ouvrir les » portes; va, déploie tes ailes brillantes, et pé- » nétrant auprès de lui, profite du moment où » le sommeil l'enchaîne, pour le transporter dans » les régions du bonheur. L'Archange belliqueux » qui garde les armes du Très-Haut, Micaël, le » revêtira à mes ordres d'une armure céleste, » capable de rompre les plus forts enchantemens, » et de résister aux coups de Satan même ».

A peine l'Epouse-Mère de l'Eternel a cessé de parler, qu'Emuna, docile à la Divinité dont elle tient son empire, a déjà rempli ses desirs. D'un vol rapide, elle est descendue sur la terre, et du sommet du mont Sinaï, où elle s'est d'abord reposée, avant de diriger sa course vers les Alpes, elle a jeté ses regards sur la Palestine. A la vue de la Cité sainte, que la funeste insouciance des

chrétiens est près de livrer encore aux mains des infidèles, elle pousse un profond soupir ; mais bientôt s'élançant dans les airs, et laissant à droite cette ingrate et malheureuse Judée, elle franchit les ondes qui divisent et baignent l'Asie, l'Afrique et l'Europe, et découvre les rives fortunées de l'Occitanie, asile des vertus pieuses et des arts consolateurs. Là elle s'abaisse, et remontant le Rhône, qui roule avec fracas ses flots impétueux, parvient jusqu'au château, où repose le fils d'Hérail.

Pénétrant jusqu'à lui avec la même facilité que le zéphir matinal, dont le souffle léger s'insinue imprégné des parfums du printems, Émuna s'approche de son lit solitaire, et lui tendant une main éthérée : « Viens, lui dit-elle, heu-
» reux jeune homme, digne d'occuper par tes
» vertus l'auguste protectrice qui m'envoie, suis-
» moi dans les régions du bonheur. L'archange
» belliqueux qui garde les armes du Très-Haut,
» Micaël, te revêtira aux ordres de Marie, d'une
» armure céleste, capable de rompre les plus
» forts enchantemens, et de résister aux coups
» de Satan même ». Et soudain, par un prodige qu'il n'appartient qu'aux dieux d'expliquer, elle l'élève dans les airs, qui vainement surpris

d'un fardeau inaccoutumé, le supportent avec respect, et s'affermissent sous ses pas.

A l'aspect de la sainte Messagère, les portes du ciel s'ouvrent, et Ponce admis mortel dans les demeures éternelles, ne peut en soutenir l'éclat. Forcé de fermer les yeux, comme il arrive dans un songe pénible où l'imagination exaltée se peint des objets au-dessus de l'humanité, il n'aurait rien distingué autour de lui, si, touchée de sa faiblesse, Émuna n'eût daigné jeter sur sa tête un voile transparent, dont le tissu propice soulage la vue, et lui prête une force surnaturelle.

A la faveur de ce voile merveilleux, Ponce jouit de la faculté des anges ; il embrasse d'un coup-d'œil l'immensité des cieux, et voit à-la-fois une étendue sans bornes où brille une clarté toujours pure, où règne un air toujours calme. Neuf chœurs de créatures divines occupent cet espace infini : le sable qui tapisse le lit des mers n'a point assez de grains pour en calculer le nombre. Leurs perfections et leur pouvoir sont au-dessus du vain langage des hommes. Ils habitent le séjour du bonheur, et peuplent ses portiques et ses palais superbes, leur céleste héritage, depuis ses dernières limites jusqu'au trône de l'Éternel,

qui, pour eux-mêmes invisible, s'élève seul, entouré d'un océan de cristal, au milieu des éclairs inextinguibles et des voix éternelles du tonnerre (4).

Ponce admire les merveilles qui s'offrent à ses regards; mais son intelligence, trop faible pour les comprendre, ne suffit point au desir curieux qui le dévore; Émuna qui s'en apperçoit, prend la parole : « Tu vois, lui dit-elle, ce nuage écla- » tant impénétrable aux regards des anges, et » que les miens ne percent qu'à peine; c'est au » milieu de cet océan lumineux que réside le » Tout-Puissant, l'Être éternel qui n'a point de » rivaux. Seul il devança les tems; seul il les » verra finir. Tout émane de lui; rien n'existe » que par lui; il est le créateur et le conservateur » de l'univers. Unique et seul, il peut cependant, » et par un mystère inexplicable, se diviser en » trois sans perdre son unité : alors, opérant » à-la-fois les prodiges les plus opposés, il se » repose et agit, se donne une existence nou- » velle sans quitter la sienne, et meurt comme » homme, tandis qu'il demeure immortel comme » Dieu. Les noms ineffables que lui donnent les » anges sont, JÉHOVAH, comme créateur et » père; ADONAÏ, comme fils, rédempteur et » monarque suprême, et ELOAH, comme

» esprit saint, conservateur et régulateur du
» monde.

» Autour de lui veillent sans cesse les Séra-
» phins, les Chérubins et les Trônes : cette pre-
» mière hiérarchie reçoit immédiatement de DIEU
» les rayons enflammés d'amour, de sagesse et
» de force, qu'elle communique aux deux autres.
» Les Trônes sont ainsi appelés, du ferme appui
» qu'ils prêtent à sa Toute-Puissance, qui se re-
» pose sur eux du soin de manifester ses volontés
» et de les faire accomplir.

» Les Dominations, les Vertus, les Puissances
» forment la seconde hiérarchie des esprits cé-
» lestes. La Nature leur est soumise. Les élémens
» obéissent à leur voix. Elles règlent les saisons,
» dispensent les tems, et donnent à la terre son
» heureuse fécondité. Les démons fuient à leur
» aspect. Elles inspirent aux mortels ce qui con-
» tribue le plus à leur bonheur : les lois, fonde-
» mens de la société, et les arts, qui en font le
» charme.

» La dernière hiérarchie est composée des
» Principautés, des Archanges et des Anges. Les
» Principautés protègent les Rois, et veillent à la
» conservation des empires. Les Archanges sont
» distingués des Anges par l'importance de leurs
» fonctions : Micaël, le plus fort d'entr'eux, est

» leur Prince redouté. C'est lui qui préside aux
» batailles, et qui, vainqueur de l'orgueilleux
» Satan, l'a précipité dans l'abîme. Il assiste les
» mortels à leur heure suprême, et présente
» leur âme au jugement de Dieu. Le premier et
» le plus beau des anges, est Gabriel : Gabriel,
» qui allume dans l'univers la flamme qui y
» perpétue l'existence. Les Esprits, dont il est
» le prince, surpassent en nombre tous les esprits
» des autres chœurs ensemble. Ils sont chargés de
» porter sur la terre les ordres de Dieu, et fournis-
» sent les légions d'Anges-Gardiens qui peuplent
» l'univers. Les secours que reçoivent les hommes
» de ces intelligences protectrices, sont innombra-
» bles : ce sont elles qui les défendent des ennemis
» qui les assiégent sans cesse, et qui aident à monter
» vers l'Éternel, leurs prières faibles et timides :
» les Anges sont les amis les plus désintéressés
» des mortels, puisque toute la reconnaissance
» qu'ils exigent d'eux, c'est de les voir profiter
» de leurs soins amoureux, et que l'unique prix
» qu'ils en attendent, est la félicité des justes.

» Fille de l'Éternel, mère d'Adonaï, épouse
» de l'Esprit saint, Marie règne dans les cieux,
» couronnée de la puissance du père, de la sagesse
» du fils et de la charité de son époux. Reine
» des anges, elle fait la joie des élus qui célèbrent

» son nom sur des harpes d'or. Protectrice ho-
» norée des humains, elle les a tous adoptés
» pour ses enfans : c'est la plus puissante, la
» plus sage et la plus tendre de toutes les mères !
» C'est par son ordre que tu es introduit, vivant
» et pécheur, dans ces régions fortunées où
» n'entrent jamais que les ames des fidèles, lors-
» que dégagées de leurs liens terrestres, elles
» montent pures et sans taches, vers le tribunal
» de DIEU. C'est par sa volonté que tu vois ces
» campagnes lumineuses, où coule, à flots de
» cristal, le fleuve de vie, qui prend sa source
» au pied du trône du Tout-Puissant. Regarde
» sur ses bords enchanteurs croître l'arbre im-
» mortel, dont les rameaux fructueux, chargés
» de douze sortes de fruits, ne s'épuisent jamais.
» A l'orient, s'élève le séjour des élus, la Jéru-
» salem céleste, brillante et parée comme la
» nouvelle épousée qui attend son jeune époux.
» C'est dans ses murs, plus éclatans que le sa-
» phir, qu'ils goûtent la félicité suprême. L'É-
» ternel a séché pour toujours les larmes qui
» coulaient de leurs yeux ; il les a soustraits aux
» passions insensées, aux douleurs déchirantes,
» au désespoir, à la mort ; il est venu demeurer
» au milieu d'eux, et a imprimé sur leur front,
» le sceau de sa divinité » (5).

Ainsi parlait Émuna, la première des Vertus, en traversant avec le jeune Ponce l'immensité des cieux, et en lui en expliquant les merveilles. En peu d'instans ils parvinrent auprès d'un énorme rocher, dont la matière, inconnue aux mortels, a l'éclat et la couleur du rubis; une grotte spacieuse, taillée dans ses vastes flancs, communique par mille routes transparentes à autant de grottes, où se forgent les armes du Très-Haut. Là, réside l'archange Micaël; là, Tubalcaïn (6) et ses nombreux disciples, tantôt exposent au feu de la foudre l'acier rougissant, tantôt le frappent à coups inégaux, en élevant alternativement leurs marteaux dans les airs. Micaël n'a pas plutôt entendu les ordres de la Reine des anges, qu'il les exécute. Il choisit une armure capable de rompre les plus forts enchantemens, et lui fait donner la forme et la couleur de celle dont le jeune chevalier avait accoutumé de se revêtir; ensuite il l'en couvre, et le remet ainsi armé entre les mains de sa céleste conductrice qui, franchissant de nouveau l'espace aërien, le transporte dans le même lit où elle l'a pris, quelque tems auparavant.

Mais déjà l'aimable divinité qui règne à l'orient, la Puissance céleste, que les anciens

nommaient la Déesse aux doigts de rose et l'amante de Céphale, l'aurore paraissait, déployant ses riches vêtemens et abandonnant aux zéphirs sa blonde chevelure, dont les tresses humides, pressées d'une main d'albâtre, couvrent les fleurs de perles liquides. A son aspect, la Nuit, forcée de plier ses voiles ténébreux, les étendait sur d'autres climats, et s'emparait des plaines du ciel, où s'éteignaient les derniers feux du soir; tandis que l'Ange resplendissant auquel l'Eternel a confié le soin de guider le soleil dans sa route immortelle, Uriel suivait les pas de son avant-courière, et s'avançant sous un dôme d'azur, promettait aux mortels un jour exempt d'orage.

En ce moment où tout respire une vie nouvelle, et sourit au réveil de la Nature, la sensible Rose s'éveille; mais elle est loin de partager le charme universel; elle s'éveille la poitrine haletante, et le front couvert de sueur; un rêve sinistre a occupé les heures de son repos et a flétri son ame; elle s'éveille remplie de terreur. Lorsqu'elle a pu rassembler assez de force pour agir, elle se lève, et se couvrant à la hâte d'une robe du matin, se rend auprès de son père. Là, elle ne lui dissimule point ses craintes. Ah! comment eût-elle pu les lui dissimuler? Ses yeux baignés de larmes, son teint pâle et ses lèvres

tremblantes attestaient assez les angoisses dont elle était la proie.

« Croyez-en les noirs pressentimens que j'é-
» prouve, lui disait-elle, ô mon père! un mal-
» heur affreux vous menace ; la mort même
» plane sur votre tête. J'ai vu, durant mon
» sommeil, et tandis que j'allais vous presser sur
» mon sein, une haie de dards s'élever entre
» vous et moi, nous séparer, et votre sang
» rougir leurs pointes homicides ; mes bras,
» que je tendais vers vous, se sont chargés de
» chaînes ; ma voix s'est éteinte, et comme je
» faisais de violens efforts pour voler à votre
» secours, la terre s'est déchirée sous mes pas,
» et m'a présenté un sépulcre au fond de ses
» entrailles. Les cheveux hérissés et les yeux
» fermés par la crainte, je roulais vers cet abîme,
» lorsque j'ai senti une main puissante me saisir
» et m'entraîner hors de ces lieux terribles ; une
» voix douce, quoique forte, m'a appelée par
» mon nom ; j'ai regardé, et j'ai vu un guerrier
» revêtu d'armes brillantes, qui, me couvrant
» d'un glaive ensanglanté, me montrait dans le
» lointain un autel paré de fleurs et entouré de
» flambeaux. Ce guerrier, que j'ai facilement
» reconnu, était ce même Ponce qui va tenter,
» par vos ordres, une entreprise si dangereuse!

» Ah! mon père, ne le laissez pas s'éloigner de
» vous ; rappelez-le, tandis qu'il en est encore
» tems ; sa présence, j'en atteste le songe pro-
» phétique dont je suis éclairée, vous devient
» nécessaire ; elle peut seule détourner l'orage,
» vous sauver du trépas, et m'arracher à l'op-
» probre ».

Elle dit : et bientôt épuisée par les efforts qu'elle a faits, tant pour rappeler à sa mémoire les circonstances les plus effrayantes de son rêve, que pour vaincre la timidité qui s'opposait à ce qu'elle osât demander le retour de son amant, elle tombe mourante aux genoux de son père, qui, toujours inébranlable dans ses projets, se moque de ses vaines terreurs. Les visions funestes qu'elle a eues ne sont, selon lui, que l'effet d'un sommeil pénible et d'une imagination échauffée; il l'engage à se rassurer sur les frivoles dangers dont elle le croit menacé ; et quant au rappel de Ponce, comme il ne doute pas, suivant la promesse de la Magicienne, que ce jeune homme ne trouve la mort dans l'obligation qu'il lui a imposée, il sourit amèrement, et conseille à sa fille de le bannir de sa pensée. C'est en vain qu'elle veut renouveler ses instances, et qu'elle cherche à l'attendrir par le spectacle de sa douleur, il l'écoute et la voit sans éprouver la

moindre émotion. Semblable à l'acier poli sur lequel glisse et meurt un trait faiblement lancé, son âme reste inaccessible aux douce atteintes du sentiment. L'impatience seule éclate dans ses regards. Voyant que Rose, poussée par une piété opiniâtre, résiste à ses discours, et qu'elle s'obstine à demeurer prosternée à ses pieds, il la relève assez rudement, et lui ordonne d'un ton de voix impérieux, d'aller dans son appartement achever ses rêves, et nourrir à son aise les enfans chimériques de son imagination.

Forcée d'obéir à cet ordre cruel, l'infortunée Rose s'éloigne lentement et avec regret de l'insensible Raimond. Parvenue dans l'endroit le plus caché de sa retraite, elle s'y livre sans réserve à sa douleur. Ses larmes coulent d'abord en abondance ; mais quand la source en est tarie, et que la sécheresse de ses yeux ajoute au feu dont elle est consumée, alors son âme affaissée ressent une tristesse voisine de la mort.

CEPENDANT le fils du brave Hérail continuait sa route vers les Alpes. Couvert d'une armure céleste; mais trompé par l'exacte ressemblance que l'Archange avait su lui donner avec celle qu'il avait reçue du roi d'Arragon, il marchait sans soupçonner le trésor dont il était

possesseur, et ne se rappelait son voyage dans les demeures éthérées que comme les erreurs d'un songe vain.

A mesure qu'il s'approchait du lieu où devait s'exercer son courage, le bruit de son entreprise se répandait au loin, et lui attirait une foule nombreuse de compagnons d'armes. Plus de trente chevaliers, curieux de connaître celui qui osait prétendre à un laurier dont la conquête était regardée comme impossible, avaient quitté les rives du Rhône, de l'Isère et du Var, et étaient accourus, impatiens de voir quelle serait l'issue de ce combat téméraire. Pénétrés d'estime pour ses vertus, et d'admiration pour son extrême jeunesse, tous avaient juré de ne le point abandonner, s'il était vainqueur, que son espoir amoureux ne fût couronné ou qu'ils n'eussent consacré une année à son service. La plupart de ces chevaliers possédaient de grandes richesses, et amenaient avec eux des écuyers et des soldats armés avec pompe. Leurs cuirasses enrichies d'or, et leurs bannières où brillaient, à l'envi, l'azur, le sinople et la pourpre, offraient un spectacle ravissant. Ponce, modeste au milieu de cette foule altière, n'opposait à leurs éloges ni le silence de l'orgueil, ni le langage de la flatterie; il se défendait avec courtoisie de leurs louanges,

et répondait sans contrainte à leurs discours : sa marche paraissait un triomphe ; et son triomphe était celui de la vertu.

La quinzième aurore avait éclairé l'orient depuis son départ de Roquedol, lorsqu'il découvrit enfin la cime de ces monts sourcilleux que leur aspérité sauvage a fait surnommer Maudits (7). A la vue de ces rochers arides dont les sommets, chargés des glaces qu'y entasse un hiver éternel, semblent fendre les nuages, Ponce éprouva une joie secrète ; ses regards avides cherchèrent parmi ces masses informes, celle qui pouvait porter le nom d'Aiguille des Géants, et lorsqu'ils l'eurent rencontrée, ils s'y reposèrent avec fierté.

Les chevaliers qui l'accompagnaient firent dresser leurs tentes dans la vallée, et lui offrirent un asile ; mais il n'en voulut accepter d'autres que celui qu'un vieil hermite lui procura dans sa cellule, située sur le flanc de la montagne. Là, sans autres témoins que le fidèle Nadal, il passa le restant de la journée et une partie de la nuit, tantôt à prier, tantôt à s'instruire auprès du pieux solitaire des véritables obstacles qu'il devait surmonter avant de parvenir jusqu'au glaive des frères Algaïs.

Tout ce que le vieillard lui révéla sur cette

arme infernale, se rapportait parfaitement avec ce qu'il avait déjà appris de Nadal ; ainsi il ne lui resta qu'à se préparer aux nombreux combats qu'il avait à soutenir. Il s'y prépara par une fervente invocation à la Vierge, mère de l'Éternel, son auguste protectrice ; et plein de confiance dans le secours qu'il en attendait, il se livra quelques heures au repos.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT CINQUIÈME.

Dès que les premiers feux du jour parurent, il se fit un grand mouvement dans la vallée; on vit les bannières des chevaliers qui avaient suivi le fils d'Hérail, flotter de distance en distance dans les airs, et eux-mêmes se disperser sur les hauteurs voisines pour y chercher des endroits propices, d'où ils pussent voir le combat. Leurs écuyers et leurs gens d'armes les suivaient, et se rangeaient au-dessous d'eux, sur les sauvages gradins formés naturellement par les rochers informes dont les montagnes étaient hérissées. Les pas de cette multitude de guerriers retentissant de roche en roche, le cliquetis de leurs armes, et leurs voix qui s'appelaient et se répondaient par intervalles, formaient ensemble un bruit confus, que les cavernes profondes répétaient avec un sombre mugissement.

Ce tumulte et cette rumeur inaccoutumés cessèrent au moment où l'on vit paraître dans la vallée le jeune Ponce, suivi de ses varlets et de

son fidèle écuyer. A mesure que chacun put le distinguer, chacun fixa les yeux sur lui; et le silence gagnant de proche en proche, s'établit insensiblement parmi tous les spectateurs. Entièrement couvert de l'armure impénétrable, ouvrage de l'immortel Tubalcaïn, et présent ignoré de l'archange Micaël, Ponce montait un coursier plus blanc que la neige, dont les naseaux colorés de pourpre semblaient répandre au dehors le feu dont il était animé. Parvenu à l'entrée du sentier étroit et roide qui serpentait jusqu'au sommet de la montagne, le jeune guerrier mit pied à terre, et laissant le fougueux animal entre les mains de ses varlets, ordonna à un autre de donner aux possesseurs du glaive le signal du combat. Celui-ci, muni d'un cor, instrument sonore, formé d'un métal aussi brillant que l'or, s'avança seul dans le sentier, et lorsqu'il fut parvenu à une certaine distance, fit retentir par trois fois les échos caverneux d'alentour, d'un son longuement prolongé.

A ce son provocateur qui frémit jusque sur le faîte du château, on vit ondoyer sur le donjon du sombre édifice, la soie sanglante d'un drapeau rouge; et bientôt le pont-levis se baissant, paraître sur la crête de la montagne vingt brigands farouches, parmi lesquels se faisaient

distinguer, par leur taille gigantesque, les quatre fils d'Algaïs. Tous étaient couverts d'armes grossièrement peintes, et portaient, les uns des massues d'airain, les autres des épées à double tranchant, ceux-ci des lances, et ceux-là des haches énormes. Lorsqu'ils furent sortis du château, ils répondirent par des cris belliqueux et discordans au défi du brave Ponce.

Cette horde cruelle ayant cessé ses cris, se divisa en deux troupes. Les premiers des quatre frères et leurs huit satellites restèrent sur l'esplanade qui s'étendait au-devant de la forteresse, et les deux autres s'engageant dans le sentier tortueux, où un seul homme pouvait à peine passer de front, s'y disposèrent de manière que chacun, placé de distance en distance, avait ses quatres compagnons devant lui.

Cependant, à la vue de ses ennemis, Ponce éprouve une joie secrète, pressentiment certain de sa victoire : brandissant du bras droit son épée redoutable, et serrant du gauche son bouclier contre sa poitrine, il entre d'un pas ferme dans le sentier ; tandis que, d'un pas que le péril de son maître rend moins assuré, Nadal le suit, portant un bouclier et plusieurs épées de rechange. Auprès du vieillard marche, invisible, la plus tendre des Vertus, la Charité, qui s'oublie elle-

même. L'Espérance, la tête élevée vers le ciel, plane devant le jeune chevalier, et colore les airs des reflets transparens de sa robe verte. La Foi reste auprès de lui, et l'observant sans cesse, appuie de tems en tems sa main divine sur son cœur, pour le ranimer.

Mais déjà le valeureux Ponce a commencé l'attaque. Tel que l'ouragan impétueux qui déchire la nue, et fondant sur les arbres, force leur tête chevelue à s'incliner jusqu'à terre, tel le redoutable chevalier a franchi l'intervalle escarpé qui le séparait du premier des brigands, et d'un mouvement rapide de son bouclier, relevant la lance dont il allait être frappé, l'a atteint à la gorge, et la renversé sans vie. Le scélérat sanglant roule à peine dans le précipice, que les trois autres, armés de la même manière, le suivent. Le plus jeune des enfans d'Algaïs, qui voit en frémissant le sort de ses compagnons, s'apprête à les venger. L'acier qui le couvre, agité dans sa marche pesante, rend un bruit lugubre. Il s'avance, sombre comme la Mort dont il porte le nom, et lorsqu'il est parvenu auprès de son ennemi, il soulève une large épée, qu'il laisse tomber d'à-plomb sur le casque du fils d'Hérail; mais elle s'y brise comme un verre retentissant; tandis que son épaisse cuirasse n'oppose qu'un

faible rempart au glaive de Ponce, qui, la pénétrant de la pointe, le frappe au cœur. Les rochers de l'abîme répètent le bruit de sa chute, et les flots du torrent qui le reçoivent, bouillonnent et couvrent son cadavre d'un limon verdâtre qui se mêle à son sang.

Après sa cinquième victoire, l'amant de Rose s'arrête un moment pour prendre haleine. Surpris de voir que son bouclier n'est point entamé, et que le panache seul de son casque a disparu, il impute à la faiblesse de ses adversaires, ce qui n'est que l'effet d'une assistance divine ; et s'adressant à Nadal qui le suit : « Bon vieillard, » lui dit-il, tu peux reporter au bas de la » montagne ces armes qni te fatiguent ; je sens » qu'il me suffit des miennes pour vaincre, et » que mes ennemis n'auront pas même l'honneur » de m'obliger à prendre un autre bouclier ». Ainsi parle le présomptueux jeune homme, inspiré sans doute par l'ange noir (1) qui trame sa ruine ; la céleste Émuna frémit à ce mouvement de vanité, et cessant d'appuyer sa main sur son cœur, revole indignée vers les cieux, où la suivent ses compagnes.

Cependant le sixième brigand s'avance armé d'une massue énorme, qu'il élève à deux mains au-dessus de sa tête. Le chevalier oppose au coup

dont il est menacé son bouclier, qui retentit et résiste, et lui donne le tems de plonger son épée dans le flanc de son adversaire; mais les courroies qui le soutenaient autour de son bras, rompues par ce choc violent, le rendent désormais inutile, et il est obligé de l'abandonner pour recevoir les trois scélérats qui se succèdent, et dont il ne triomphe qu'après un combat long et opiniâtre. Son dixième ennemi (et c'était le plus redoutable des enfans d'Algaïs), celui que son audace homicide avait fait surnommer le Meurtre, observant quel est l'avantage que lui donne la trempe de son épée céleste, ne cherche point à faire usage d'aucune arme contre lui; mais, au contraire, jetant au loin sa hache, et se confiant dans sa force prodigieuse, il saisit un instant favorable, s'élance sur lui, et l'enveloppe de ses bras longs et nerveux. Surpris d'une attaque si brusque, Ponce laisse tomber l'épée dont il ne saurait se servir, et cherche à serrer à son tour le brigand. Mais ses bras, moins robustes que les siens et moins accoutumés à ce genre de lutte, lui donnent un désavantage marqué. Le fils d'Algaïs l'entraîne sur les bords du fatal sentier, et là, suspendu sur la cime d'un roc, le soulève au-dessus de l'abîme, et s'apprête à l'y précipiter.

A la vue du danger que court le malheureux

chevalier, tous les assistans frémissent; un sentiment de terreur imprime sur cette foule inquiète le mouvement irrégulier des flots avant l'orage; et mille cris lugubres, s'élevant du milieu d'elle, forment un murmure confus, semblable au mugissement des noirs aquilons. Nadal, la face attachée à la terre, et les mains cramponnées sur la pierre dure (2), invoque le ciel et tâche de le fléchir.

C'en était fait de l'amant de Rose, si le ciel n'eût adouci sa rigueur. Déjà ses forces épuisées ne le protégeaient plus contre les secousses de son ennemi; sa vue se troublait, et sa poitrine respirait à peine, lorsque la Reine des Anges, touchée de son danger, ordonne à la plus fidelle des Vertus de le secourir. A sa voix, l'Espérance revole sur la terre, et prenant soudain les traits touchans de la fille de Raimond, se présente au chevalier, qui, trompé par une heureuse illusion, croit voir son amante telle qu'il la vit pour la dernière fois dans le château de son père : il croit la voir, les yeux humides de larmes, lui montrer encore le bracelet qu'elle lui donna, et lui dire : « Puisse la victoire seule vous en délivrer ! »

O pouvoir d'un amour vertueux et constant! cette vue adorée, ces accens enchanteurs rendent

à Ponce la présence d'esprit dont il a besoin. Tandis que le fils d'Algaïs, certain de lui donner la mort, épie l'instant où la lassitude forcera ses bras à s'ouvrir, pour le lancer dans l'abîme, il feint de l'étreindre plus faiblement, et ranimant ses forces au moment où son ennemi croit exécuter son perfide dessein, se dégage brusquement de lui, et par un mouvement rapide, tournant du côté du sentier, heurte le monstre impie, qui tombe et bondit de roche en roche, et va ensanglanter le torrent qui coule au fond du précipice.

A cet événement inattendu, la vallée retentit d'applaudissemens et de cris de joie. Nadal qui, malgré les glaces de son âge, a volé auprès de son maître, lui remet un nouveau bouclier et une épée nouvelle. Le fils du brave Hérail, rendu modeste par l'expérience terrible qu'il vient d'acquérir, s'en arme en rougissant, et levant les yeux au ciel : « O protectrice de mon père, dit-» il, divine Marie, excuse l'erreur d'une aveugle » présomption, et achève ton ouvrage ! » Ensuite, semblable au lion qui vient de sentir le fer meurtrier des chasseurs, ou glisser sur ses flancs, ou diviser les crins ondoyans de sa crinière, il s'élance furieux vers l'esplanade, où l'attend l'autre moitié de ses ennemis.

La foudre elle-même tombant au milieu de

ces misérables, n'eût pas produit un effet plus terrible. Vainement les fils aînés d'Algaïs, dont l'Injure et la Vengeance étaient les noms redoutés, espèrent éviter le sort de leurs frères en réunissant leur force et leur masse imposante : ni leur force, ni leur masse ne peuvent les sauver. Le chevalier, comme si l'Ange des batailles eût guidé ses coups, brise et fait voler en éclats l'acier qui les défend, détourne avec adresse leurs massues, dont les rochers seuls reçoivent les atteintes, et bientôt, trouvant le défaut de leur cuirasse, les frappe au cœur et leur arrache la vie. Leurs compagnons ne sont pas plus heureux. Presque attaqués ensemble, et assaillis en même-tems par un guerrier qui, dans la fureur qui l'anime, se reproduit en tous lieux, et porte à-la-fois mille coups de son glaive étincelant, ils croient voir un Dieu, descendu du ciel pour les exterminer. La peur serre leurs dents et fait trembler leurs genoux ; ils cherchent leur salut dans la fuite, et se précipitent en foule vers le château pour en faire lever le pont ; mais Ponce devine leur projet, et les devance. A son aspect, et aux cris qu'il entend, le gardien des bêtes féroces ne doute point que le chevalier ne soit vainqueur ; il donne la liberté aux Ours, qui s'élancent dans la cour, et la remplissent de leurs hurlemens. Les brigands

qui paraissent en deviennent les victimes. Ces animaux affamés se jettent sur eux, les terrassent et les déchirent de leurs ongles redoutables. Quant au fils du pieux Hérail, conduit par la main puissante qui rend docile le monstreux Léviathan, et Béhémoth, le dévastateur des fleuves (3), ils rampent à ses pieds et les lèchent. Frappé de ce nouveau prodige, il en rend grâce à l'Éternel, et tandis que ses ennemis se débattent sous les griffes de ces sauvages auxiliaires, il marche à la conquête du glaive.

Après avoir traversé plusieurs cours solitaires, il le découvre enfin, sur une espèce d'autel formé d'un seul bloc de marbre noir. Au bas des dégrés nombreux sur lesquels cet autel était exhaussé, veillaient les deux statues de fer dont Nadal lui avait parlé. Sans être intimidé de leur aspect menaçant, il s'apprête à marcher vers elle; mais dès le premier pas qu'il fait, les deux formidables colosses se meuvent avec fracas; au second, ils lèvent leurs bras armés d'une massue d'airain; et s'il en hasarde un troisième, tout prouve que ces machines de forme humaine, dont un pouvoir infernal fait agir les ressorts, vont le briser irrésistiblement sous leurs coups. Interdit un moment, il s'arrête; mais il surmonte bientôt cette crainte passagère, effet d'une influence

magique, et il s'avance en invoquant le nom sacré de Marie. Couvert de son bouclier, et rassemblant toutes ses forces, il s'attend à être frappé; mais quel est son étonnement, lorsqu'il passe entre les deux statues, de voir leurs membres énormes se dissoudre dans les airs, et ces masses colossales disparaître comme une vaine fumée! Tel est le prix de son audace. Il était dit que ce formidable enchantement céderait au premier qui oserait le braver.

Rien ne s'opposant plus aux desirs de Ponce, il vole au haut de l'autel, en arrache le glaive, et le bras chargé de ce précieux trophée, traverse de nouveau les cours qu'il a parcourues. Il voit dans la première, les membres sanglans de ses ennemis, dont les Ours furieux se disputent encore les lambeaux; il passe sans accident au milieu de ces bêtes féroces, et paraît sur l'esplanade. Alors un cri d'admiration et de joie s'élève dans la vallée, et porte jusqu'aux cieux la nouvelle de son triomphe. Le fidèle Nadal, les yeux baignés de pleurs qui coulent maintenant sans amertume, se précipite vers lui, et veut embrasser ses genoux; mais le fils d'Hérail le relève et le presse sur son cœur.

Cependant il descend de la montagne, et trouve à l'entrée du sentier, la foule des chevaliers qui

célèbre sa victoire. Malgré sa résistance, on le place sur le pavois militaire, et on le porte jusqu'à la tente la plus voisine, où tout était préparé d'avance pour le recevoir. Pendant ce tems, une troupe de gens d'armes était montée au château, et arborant au haut du donjon les couleurs du chevalier de Meyrueis, en avait pris possession en son nom.

Mais ce glorieux exploit terminé, Ponce brûlait d'impatience d'aller mettre aux pieds de la belle Rose, ce glaive, gage sacré de son bonheur. Rempli de l'espoir le plus doux, il se livrait au repos, et dormait de ce sommeil enchanteur que goûte, entre les bras de la Victoire, le guerrier que l'amour berce de ses plus donces illusions. Tout-à-coup l'ange chargé de veiller sur son sort frissonne. Le plus rapide des enfans du ciel, le fils de l'Avenir et de l'Espérance vole auprès de lui : c'est le Pressentiment, qui porte dans ses mains deux sceptres ailés, également doués d'une vertu prophétique : le premier, qui participe de l'éclat du soleil, est de pur cristal; le second, sombre comme la nuit, est de jais luisant : l'un est le messager de la Joie, et l'autre de la Douleur.

L'envoyé céleste s'approche de Ponce, et le

touche de son sceptre de jais. L'imagination du chevalier s'éveille, et une inquiétude secrète se glisse dans son cœur. Alors, prenant les traits du brave Hérail, son père, l'Ange prononce ces paroles : « Tu dors, Ponce! tu dors; et cepen-
» dant ton ennemi veille. Échappé à l'orage, tu
» n'entends pas la foudre qui gronde loin de toi,
» et tes yeux, éblouis par ta gloire, n'apper-
» çoivent point les dangers que court ta mal-
» heureuse amante. Viens : et vois sur le faîte
» du château d'Algaïs, ce nuage épais qui se
» roule en noirs tourbillons : dans ses flancs
» ténébreux s'agitent avec fureur les démons
» dont tu as détruit les enchantemens : leurs
» cris, semblables au mugissement des vents,
» appellent leur prince redouté. Il vient. Le voilà,
» porté sur la flamme livide qui serpente dans
» les airs. La Vengeance le suit. Il a parlé ; le
» nuage vole ; les cieux attristés s'obscurcissent
» sur son passage. Il traverse une étendue im-
» mense, et s'abaisse sur l'Afrique, dont les
» peuples aveuglés suivent ses loix. Regarde! Il
» a pris les traits d'un guerrier de ces contrées ;
» un casque en forme de thiare couvre ses che-
» veux crépus ; un glaive recourbé arme ses
» mains basannées. Il parcourt le camp des infi-
» dèles, et excite leurs cohortes barbares. Les

» Sarrasins se précipitent sur ses pas, dans des » barques fragiles que mille démons guident sur » les ondes. Avec la nuit, ils atteignent les bords » de l'Occitanie. O trahison ! ô forfait inoui ! » un prince chrétien leur en livre l'entrée. Ils » l'inondent. Le pillage, le meurtre, la dévas- » tation sont sur leurs traces. Le feu dévore les » habitations ; le fer moissonne les habitans. La » troupe cruelle, dont un chef infernal guide » toujours les pas, s'approche de Roquedol...... » O Ponce ! entend les cris déchirans de l'infor- » tunée Rose ; éveille-toi, il en est tems...... »

Ici le Pressentiment le touche de son sceptre lumineux, et le chevalier s'éveille au moment où ces derniers mots retentissent à ses oreilles : « Toi seul peux la sauver ! »

Il s'éveille, et reste quelque tems immobile, comme frappé de stupeur. Lorsqu'il a recueilli ses sens, il se détermine, et quitte brusquement sa couche. Il appelle Nadal, et lui ordonne de faire sonner la trompette.

Bientôt tous les chevaliers se rassemblent autour de sa tente. Ponce s'avance au milieu d'eux, et là, dans un discours véhément, rappelant la promesse où ils se sont engagés de consacrer une année à son service, leur demande s'ils veulent la tenir. Pour unique réponse, ces nobles guerriers

tirent leur épée, et de la lame brillante, frappant l'acier poli de leur bouclier, font retentir les airs d'un bruit approbateur et belliqueux. « Suivez-moi donc jusqu'aux murs de Roquedol, » s'écrie Ponce ; venez donc signaler votre cou-» rage, protéger la faiblesse, et venger l'inno-» cence outragée. Venez ; la voix de mon père, » cette voix qui ne m'a jamais trompé, nous y » appelle ; et l'honneur, et l'amour, et la foi, » nous y promettent également des lauriers ». Il dit, et brandit le glaive d'Algaïs : les chevaliers applaudissent une seconde fois, et jurent de ne point l'abandonner.

Alors il fait tout préparer pour le départ ; et dès l'aurore du lendemain, il se met en route au milieu de cette foule altière et brillante.

Après plusieurs jours d'une marche pénible, Ponce et ses nombreux compagnons étaient parvenus sur les bords du Rhône, et s'apprêtaient à passer de l'autre côté du fleuve, lorsqu'ils découvrirent sur la rive opposée quelques hommes également empressés d'en franchir les ondes impétueuses. Le bateau qui portait les inconnus s'étant mis le premier en mouvement, on ne tarda pas à distinguer à leur robe courte, ceinte d'une large bande de cuir, et à la baguette qu'ils

agitaient dans leurs mains, que c'étaient des couriers; et ceux-ci qui se virent, en débarquant, au milieu d'un si grand nombre de guerriers, rendirent grâce à Dieu qui avait si bien adressé leurs pas.

En peu de mots ils racontèrent qu'ils étaient envoyés en Provence par les barons des Cévennes et du Gévaudan qui, brusquement attaqués par les Sarrasins, avaient dépêché à la hâte des couriers de toutes parts, pour implorer les secours des autres barons.

En apprenant ces funestes nouvelles, l'amant de Rose pâlit; un rapide frisson courut dans ses veines; sa main tremblante interrogea d'abord seule le courier; car sa langue glacée ne pouvait former aucun son; ensuite, prononçant, avec effort, quelques mots entrecoupés, il demanda si le baron de Roquedol était du nombre de ces barons.

A ce nom, l'un des couriers s'avança vers lui, et tirant de son sein une lettre couverte d'un crêpe noir, la lui remit sans proférer une seule parole.

Hélas! le songe de la sensible Rose, et le triste pressentiment qui avait frappé le chevalier s'étaient vérifiés. Une troupe de barbares, suivant la chaîne de montagnes qui se prolonge depuis

les Pyrénées jusqu'aux Serranes (*), avait dévasté les campagnes, pillé les châteaux, et enlevé toutes les jeunes filles dont la beauté leur avait paru digne d'attention. Ces brigands infidèles étaient des Sarrazins envoyés par le Miramolin d'Afrique, et protégés dans leurs incursions par un Prince chrétien, Don Sanche de Navarre (4), qui avait eu la lâcheté de faire alliance avec ce farouche Musulman. Attirés à Roquedol par la renommée de Rose, ils avaient pénétré dans le château malgré la résistance qu'on leur avait opposée, et poursuivant l'innocente beauté jusque dans les bras de son père, l'en avaient arrachée, après avoir percé le vieillard de plusieurs coups mortels.

Le baron de Roquedol, du lit de mort où ses serviteurs l'avaient déposé sanglant, faisait écrire au fils d'Hérail. Il lui retraçait rapidement l'arrivée des Sarrazins, le combat soutenu contre eux, leur victoire et l'enlèvement de Rose, destinée à orner le sérail du féroce Miramolin.

Frappé de la clarté tardive des remords, « allez, » disait-il à Ponce, courez sur les traces de ma » fille; l'avenir, qui souvent se dévoile aux yeux » des mourans, me laisse entrevoir votre réunion.

(*) Montagne des Cevennes.

» Si, comme une voix intérieure me l'assure,
» vous êtes vainqueur, volez et servez-vous
» contre ses infâmes ravisseurs, de ce glaive
» fatal que je n'avais demandé que pour votre
» ruine. A votre retour, je ne serai plus : mes
» torts, qui sont grands, seront effacés envers
» vous; mais ne le seront pas envers Dieu, qui,
» d'une main redoutable, me rejette loin de
» lui, et me pousse dans l'abîme. Je l'ai trop
» mérité! Non-seulement je vous ai dépouillé
» de vos biens, et pour m'approprier ceux du
» seigneur d'Aulas, j'ai déchiré le testament
» qu'il avait fait en votre faveur, mais encore
» j'ai cherché à vous perdre pour dégager la
» parole donnée à votre père. Recevez l'aveu
» public de mes crimes, et l'expression de mes
» remords; sauvez ma fille; tous mes biens sont
» à vous. Jouissez-en plus dignement que moi.
» Après ma mort, vous prendrez le nom de
» Baron de Roquedol; et lorsque vous conduirez
» votre épouse sur ma tombe récente, vous
» prierez avec elle le Dieu de miséricorde de
» m'épargner au jour de sa colère ».

Oh! quel est le cœur assez tendre, quelle est l'âme assez sensible pour se former une idée des angoisses cruelles qu'éprouva le malheureux che-

valier ? Quel est le Troubadour dont le poétique pinceau retracera les sentimens divers qui l'agitèrent à la lecture de cette lettre ? Quel est le Jongleur dont la voix touchante en transmettra le douloureux souvenir ? Non, non, c'est en vain, tendres et fidèles amans, c'est en vain, Troubadours, et vous, Jongleurs célèbres, que vous chercheriez à retracer avec le son fugitif de la parole, ce qui ne peut être exprimé par elle. Moi-même, après avoir peint avec assez d'enthousiasme et les feux de l'amour, et la flamme des vertus ; moi-même, dont les regards audacieux ont osé percer les ténèbres des enfers, et fixer les clartés éternelles ; moi-même, enfin, assis avec quelque honneur parmi les enfans du Génie, et dont la voix, connue depuis le fond de l'Arragon jusqu'à l'extrémité de la Provence, a souvent retenti sous le feuillage argenté des oliviers, lorsqu'à la lueur des flambeaux je chantais mes vers occitaniques (5), inspiré par Élyz, je vois les expressions se refuser au sentiment, et ma plume frémir sous mes doigts.

Le cœur brisé par le désespoir, Ponce, après avoir rapidement passé de la surprise à la stupeur, et de l'abattement à la furie, se fixe enfin sur une seule idée, celle de la vengeance : la flamme

qui l'anime, il la communique facilement à ses compagnons.

C'était non loin de Montélimart qu'il avait rencontré les couriers ; ce fut dans cette ville qu'il conçut le dessein de couper la retraite aux infidèles, et de leur arracher le butin dont ils s'en allaient chargés. Laissant à droite la route de Meyrueis , il choisit celle qui pouvait le conduire le plus promptement sur les bords de la mer, où il ne doutait pas que les Sarrazins ne se rendissent. Il franchit avec une extrême rapidité les ondes de l'Ardêche et les flots azurés de la Cèze, et parvint, en peu de tems, aux limites de Cévennes. Le seigneur d'Alais qui avait, à la hâte, armé un petit nombre de vassaux, se joignit à lui, et lui apprit que les Africains, après avoir pillé les villes de Meyrueis et de Mende, étaient retournés sur leurs pas, à travers les gorges de la Lozère et des Serranes.

Le fils d'Hérail, que ce récit affermissait dans son projet, s'achemina vers Anduze, où il passa le Gard, renommé par les monumens dont les Romains ont enrichi ses bords ; et fier de voir sa troupe grossie de tout ce que Sauve, Saint-Hippolyte, le Vigan, Sumène, Uzès, Lussan et Vézenobre avaient nourri de vaillans, s'avança

jusqu'à Ganges, dont les murailles antiques s'élèvent sur les rives pierreuses de l'Hérault. Le Baron de cette ville, l'un des premiers du Languedoc, y avait rassemblé tous les seigneurs dont les fiefs relevaient du sien, et parmi lesquels on distinguait les noms fameux de Brancas, Brissac et Ginestoux. Il se joignit volontiers aux chevaliers provençaux, conduits par le jeune Ponce; mais jaloux peut-être d'obtenir le commandement de cette troupe altière, il demanda qu'il se tînt un conseil dans la salle de son château.

Ce conseil, loin de diminuer la gloire du vainqueur des frères Algaïs, ne fit que la confirmer; car le commandement de l'armée chrétienne, qui pouvait lui être contesté, remis entre ses mains d'un consentement unanime, devint un droit sacré. Le Baron de Ganges, créé son lieutenant, se glorifia de ce titre, lorsqu'il connut dans toute leur étendue la valeur et les exploits de son rival.

Cependant il était dangereux de perdre plus de tems en délibérations. Déjà les Sarrazins, parvenus dans les plaines de Lodève, se retiraient à grands pas vers Beziers.

Sans attendre davantage, les chrétiens se mirent

en route. La dévastation et les débris fumans de l'incendie servirent à guider leurs pas. Durant un jour entier et une nuit, ils marchèrent sans prendre d'autre repos que celui qui leur était absolument nécessaire pour réparer leurs forces. Enfin, l'aurore du second jour blanchissait les sommets bleuâtres des Pyrénées, lorsqu'ils découvrirent aux environs de Rivesaltes les infidèles qui, chargés de butin et entraînant avec eux un nombre considérable de captives, cherchaient les bords de la Méditerranée, pour s'y embarquer.

Sans l'événement heureux qui avait ramené en Languedoc Ponce à la tête de tant d'illustres chevaliers, jamais l'armée chrétienne, rassemblée à la hâte dans quelques villes des Cévennes, n'aurait pu espérer de vaincre les Sarrazins, qui joignaient la valeur impétueuse des Arabes à la prudence des Castillans. Au moment où ces barbares apperçurent les chrétiens, ils se rangèrent en bataille, et déployèrent un front redoutable qui, couvert à gauche par la chaîne des Pyrénées, à droite par des ravins profonds, s'étendait le long d'un bois, où ils avaient eu soin de placer leur butin et leurs captives. L'adversaire infernal, protecteur de leur secte impie, errait pesamment au-dessus d'eux sur un nuage

épais, et les excitait au combat en mêlant sa voix au mugissement des aquilons.

A la vue de ces dispositions savantes, Ponce fait arrêter ses guerriers, et jugeant qu'il était dangereux d'attaquer les Sarrazins sur l'une ou l'autre aile de leur armée, prend le parti d'enfoncer le centre, et d'engager deux combats à-la-fois. Il communique son idée au Baron de Ganges, qui l'approuve. Alors, donnant à l'élite de ses chevaliers la forme d'un triangle dont la pointe, tournée du côté des infidèles, se composait de lui-même et des plus valeureux d'entre eux, il marche vivement à l'ennemi.

Monté sur un coursier superbe, et le glaive d'Algaïs à la main, il vole, rapide comme l'éclair et terrible comme la foudre. Sur sa tête plane l'Ange de la mort, l'inexorable Thémuthaël (6). A ses côtés veille l'Archange qui préside aux batailles, Micaël, dont le carnage et l'effroi suivent les traces ensanglantées.

De sa forte lance, le fils d'Hérail renverse d'abord les premiers adversaires qu'il rencontre ; et tel que l'industrieux bucheron qui enfonce, à coups redoublés un coin de fer dans l'épaisseur du chêne robuste, pour en séparer les parties, tel le brave Ponce, à la tête de sa phalange

pyramidale qui s'augmente insensiblement, perce les rangs des infidèles, les rompt, et parvient à diviser leur troupe en deux corps. Les barons chrétiens qui marchent sur ses pas, achèvent son ouvrage; et prenant l'ennemi en flanc, le pressent également de l'un et de l'autre côté.

Ainsi la foule obscure des Africains éprouve la valeur de Ponce : maintenant ses coups choisissent leurs victimes.

Il était venu d'Afrique un des favoris du Miramolin, que ce prince avait chargé de désigner, parmi les filles de l'Occitanie, celles dont la beauté lui paraîtrait le plus digne de son sérail : furieux de voir ses captives sur le point de lui échapper, le barbare déployait une valeur funeste aux chrétiens. Déjà le chevalier de Tullins et Palazis de Tarascon s'étaient vainement opposés à sa férocité : le premier avait eu la tête abattue du tranchant de son cimetère ; le second était mort foulé sous les pieds de son coursier. Le seigneur de Brissac, blessé au bras droit, allait également succomber, lorsque Ponce arrive, et se jetant entre les deux combattans, porte sur le casque de l'infidèle un coup terrible qui ne le fend point, car la lame avait tourné dans les mains

du guerrier, mais l'écrase, et force la cervelle comprimée à jaillir au loin par la visière.

Le chef des Sarrazins, qui voit tomber celui dont il avait garanti le retour sur sa tête, abandonne au Baron de Ganges l'honneur d'abattre les deux fils d'un riche habitant de Maroc qui les avait confiés à ses soins, et frémissant de colère, court venger le favori de son roi. Sur sa route, il rencontre l'infortuné Guillem d'Avepol, Troubadour renommé pour les sonnets véhémens; et tandis qu'il examinait le combat pour le décrire en vers harmonieux, le frappe à la gorge, et tranche avec ses jours le fil de ses idées poétiques. Le vieux comte de Saint-Léon et son ami Hugues de Lescure expirent sous ses coups.

Le fils d'Hérail, qui devine le dessein du barbare, cherche à se rapprocher de lui; et, pour y parvenir, enfonçant un gros d'Africains, s'ouvre au milieu d'eux une route sanglante. Il atteint l'infidèle, et le frappe en même tems qu'il en est frappé. La terre tremble sous les pas de leurs coursiers, et l'air embrâsé pétille du choc de leurs armes. Le cimetère du Musulman ne résiste point; il se brise, et ses éclats volent de toutes parts, et retombent sur l'acier sonore des boucliers. Ponce avait redoublé. Déjà la cuirasse de son

ennemi, ouverte en plusieurs endroits, laissait un passage au glaive homicide, lorsqu'un tourbillon de poussière qui s'élève à l'occident, le heurte avec impétuosité, et le force à fermer les yeux. Une sombre vapeur enveloppe les airs et voile la clarté du jour. Les vents déchaînés sifflent avec furie. La foudre déchire la nue. Des torrens de pluie tombent mêlés de grêle, bondissant sur les casques d'airain. Les guerriers sont contraints de suspendre leurs coups.

Mais le belliqueux Micaël, qui voit tout-à-coup l'Ange de la mort immobile sur le champ de bataille, ne doute point que Satan, effrayé du massacre des siens, n'ait suscité cet orage pour les sauver. Du bout de sa lance, il frappe la terre fumante de carnage, et déployant ses ailes de pourpre, s'élève soudain au-dessus des nuages. Là, il voit le moteur des tempêtes, qui, la poitrine gonflée d'un noir venin, appelait à grands cris ses enfans. L'Archange divin marche à lui. A son aspect imposant, aux rayons lumineux qui le couronnent, le Prince des enfers frémit et grince des dents, de rage et d'envie; le premier mouvement qu'il éprouve est pour la fuite, le second pour la résistance. Il reçoit ses armes des mains de son farouche écuyer, le Désespoir, et

dilatant ses membres énormes, croit en imposer par une taille démesurée. Tandis que sa tête ténébreuse atteint le disque du soleil et l'obscurcit, il déploie ses bras nébuleux, et les étend d'un pôle à l'autre. « Viens-tu », crie-t-il à Micaël d'une voix qui domine sur la voix des tempêtes, « viens-tu, vil esclave d'Adonaï, m'ap-
» porter enfin les chaînes qui me sont promises
» depuis l'origine des siècles? As-tu forgé cette clef
» fatale (7) qui doit me renfermer dans l'abîme?
» Montre-moi, faible rival, le sceau redoutable
» qui doit m'empêcher d'en briser les barrières ».

« Les tems », répond l'Archange, « ne sont
» point arrivés. Tu dois respirer encore pour la
» gloire de l'Éternel. Mais lorsque je te parle
» en son nom, fuis, rebelle; dépouille cette
» vaine arrogance, et vas affecter l'empire dans
» ces régions brûlantes où le crime a précipité
» tes pareils ».

Il dit. L'orgueilleux Satan, oubliant sa faiblesse, saisit son dard enflammé, et se précipite sur lui. De son haleine embrâsée, il cherche à pénétrer l'essence divine de son adversaire, et à souiller sa pureté; mais le chef des Esprits célestes, opposant à sa rage un bouclier de diamant, agite sa lance immortelle : les démons fuient à

son aspect, comme les ténèbres de la nuit à l'aspect du soleil; ils entraînent avec eux les vapeurs orageuses qu'ils avaient amoncelées; et leur Prince humilié, Satan, à peine touché de la pointe flamboyante, perd ses forces, et réduit à la forme d'un impur serpent, glisse et s'évanouit dans le vague des airs.

Avec la lumière du jour, Ponce retrouve la victoire. Le chef des Sarrazins, privé de secours, veut fuir; mais le fer inexorable l'atteint, s'enfonce entre ses deux épaules, et sort fumant du milieu de sa poitrine. Le barbare tombe et meurt. Le Baron de Ganges et ceux d'Alais, de Brancas et de Ginestous se réunissent, et signalent leur courage. Bientôt les infidèles, écrasés d'un côté sur des rochers inaccessibles, et précipités de l'autre dans des ravins bourbeux, se heurtent et se dissipent comme ces feuilles d'automne que les vents contraires battent dans les airs et chassent devant eux. Dans leur épouvante, ils invoquent en vain leur Prophète imposteur, qui, sourd à leurs gémissemens, dort insensible au fond de son tombeau. La plupart expirent sous les coups des chrétiens; les autres, plus heureux, se dérobent, par la fuite, à une mort certaine, et se jetant à la hâte dans les mêmes vaisseaux

qui les avaient vomis sur les bords de l'Occitanie, vont porter en Afrique la honte qui s'attache à un forfait impuissant.

Le prudent vainqueur ne songe point à poursuivre l'ennemi ; un soin plus important l'occupe. A l'instant où il a vu la victoire se décider en sa faveur, il a fait envelopper l'endroit du bois où les barbares avaient déposé leur butin et leurs captives, afin qu'ils ne pussent rien tenter contre ce précieux dépôt ; et maintenant qu'il se voit maître absolu du champ de bataille, il court rassurer ces Beautés gémissantes, qui, remplies de terreur par le tumulte qu'elles venaient d'entendre, ne savaient pas encore si les vainqueurs n'étaient pas aussi barbares que les vaincus.

Ponce n'eut point de peine à reconnaître, parmi ce troupeau de vierges craintives, la charmante fille de Raimond : sa taille élégante, son maintient rempli de grâces et de dignité, ses yeux noirs dont l'éclat, quoiqu'adouci par un nuage de larmes, commandait encore le respect, sa douleur muette, plus expressive mille fois que les vains gémissemens de ses compagnes, tout la faisait facilement distinguer. Son amant, couvert

de sang et de poussière, défiguré par la sueur qui inondait son visage, n'était point aussi reconnaissable pour elle. Aussi, lorsqu'il vint se jeter à ses pieds, elle recula d'effroi et poussa un cri involontaire. Mais le chevalier l'ayant tendrement appelée par son nom : « Rose ! lui dit-» il, est-il possible que vous méconnaissiez le » fidèle Ponce ? Ah ! regardez ce bras, armé » d'abord pour vous mériter, et ensuite pour » vous défendre, il porte encore l'empreinte » glorieuse dont la victoire même n'a pu me » délivrer ». Au son de cette voix qui retentit jusqu'au fond de son âme, à la vue de ce bracelet qu'elle se souvient d'avoir attaché elle-même au bras de son amant, cette aimable fille jète un second cri bien différent du premier, et la joie la plus vive succédant tout-à-coup à la plus profonde affliction, fait palpiter son cœur avec tant d'énergie, qu'incapable de soutenir une émotion si forte, elle perd l'usage de ses sens, et tombe sur le sein du tendre chevalier, qui implore à grands cris le secours des autres filles que sa valeur a délivrées. Elles accourent toutes à l'envi, et déploient les moyens usités dans de semblables accidens. Grâce à leurs soins, Rose est bientôt rappelée à la vie ; elle ouvre les yeux,

et les arrêtant sur Ponce avec une expression enchanteresse, qui peint à-la-fois l'inquiétude et la reconnaissance, elle lui demande des nouvelles de son père. Le chevalier baisse la tête, n'osant point répondre, et la fille de Raimond qui comprend son silence, le fixe et pleure, et reste long-tems sans parler; ensuite elle dit ces seuls mots : « Conduisez-moi sur sa tombe ».

Ponce s'éloigna d'elle sans rien répliquer, et ordonna tout pour le départ. Les aimables filles dont il avait brisé les chaînes furent placées sur des haquenées, et Rose, au milieu d'elles, monta un doux palefroi. Le butin arraché à la rapacité des infidèles, fut mis sous la garde des écuyers et des gens d'armes, tandis que les barons, les chevaliers, et Ponce à leur tête, formèrent le cortége des Dames, et leur servirent de garde d'honneur.

Pendant toute la route, depuis les murs de Rivesaltes jusqu'à ceux de Meyrueis, ce ne fut qu'un enchaînement de bienfaits de la part de Ponce, et de témoignages de reconnaissance de la part des habitans de ces contrées. A l'un il rendait sa fille chérie, à l'autre sa jeune amante; celui-ci recouvrait, par ses soins, ses brebis nourricières; celui-là les paisibles taureaux qui

labouraient ses champs. La belle Rose jouissait de tous les éloges adressés à son amant, et le spectacle des vœux dont il était l'objet faisait un instant trève à sa douleur.

Cependant la troupe victorieuse diminuait insensiblement de nombre, chaque baron reprenant avec ses vassaux la route de ses domaines, et Ponce, toujours suivi de ses chevaliers, ayant enfin épuisé ses dons avec ses richesses, arriva à Roquedol. Le malheur qu'il redoutait était consommé : Raimond n'était plus. L'Ange redoutable que la main de l'Éternel a placé entre les enfers et les cieux, tant pour retenir dans leurs prisons enflammées les esprits rebelles, que pour infliger aux hommes pécheurs les peines limitées du Purgatoire, cet Ange qui, les lavant de leurs souillures, les rend dignes de paraître dans le séjour du bonheur, le juste et sévère Nicaïon s'était emparé de l'âme du coupable baron de Roquedol. La sensible Rose, qui aurait en vain voulu se dissimuler son malheur, ne s'abandonna point aux frivoles éclats d'une douleur stérile ; mais rappelant toutes les forces qu'elle pouvait tirer de la piété filiale la mieux entendue, fit consacrer par de pieux cénobites, et dans l'intérieur même de son château, un oratoire,

où le tombeau de son père fut élevé. Là, pendant neuf fois neuf jours elle veilla et pria, couverte d'un cilice, et vécut dans la retraite et dans la pénitence. Pendant ce tems, le fidèle Nadal, laissant de nouveau la lance guerrière pour saisir le roseau pacifique des pélerins, s'achemina vers les murs sanctifiés de l'antique Rome, et y obtint du souverain Pontife les indulgences nécessaires au repos de l'infortuné Raimond.

Son retour fut célébré par des prières publiques et des messes solennelles. La tendre Rose parut au temple en longs habits de deuil et couverte d'un voile lugubre; elle mêla sa voix reconnaissante aux voix des Ministres saints et du peuple; mais elle refusa encore de voir Ponce et de lui parler. Ce ne fut qu'après l'année de son deuil expirée et sur les témoignages qu'on lui rendit des dernières volontés de son père, qu'elle consentit à recevoir son amant, et à lui donner la main.

L'hymen qui unit ce couple charmant, et qui, après tant de traverses, assura son bonheur, fut l'objet des fêtes les plus magnifiques; les chevaliers qui, suivant leur promesse, avaient consacré une année au service du brave Ponce, y assistèrent tous; et les Troubadours les plus habiles

y vinrent déclamer leurs vers à la lueur des flambeaux.

Ainsi que Raimond mourant le lui avait ordonné, le chevalier de Meyrueis prit le nom de Baron de Roquedol, et le transmit à son premier né. Quant à Nadal, il coula des jours paisibles auprès du meilleur des maîtres, et mourant comme il avait vécu, exhala son âme dans le sein de ses fidelles compagnes, les Vertus, qui la portèrent pure et sans tache aux pieds de l'Éternel.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

(1) Cette manière de confondre ensemble l'invocation avec l'exposition du poëme, est imitée d'Homère, ou du moins lui ressemble. L'élégant traducteur de l'Iliade, Bitaubé, préfère cette manière à celle employée par Virgile. Il semble, en effet, que le poëte grec, en ne séparant pas l'exposition de l'invocation, montre plus d'enthousiasme que le poëte latin, et en inspire davantage à ses lecteurs. Quant à cette Elyz qu'invoque le Troubadour, on ne peut que former des conjectures à son sujet. Plusieurs Dames de Provence ont porté ce nom. On trouve dans la liste que donne Jean de Nostradamus, des Dames qui présidaient la cour d'amour de Romanin, une Elyz de Meyrarques; il serait possible que ce fût à elle que fût adressé ce Poëme.

(2) La Lozère est une montagne des Cévennes, entre Mende et Uzès. Le pays sur lequel elle domine est froid et peu fertile; mais elle renferme dans son sein divers objets de curiosité. Entr'autres, une mine de jais auprès de Florac.

(3) Roquedol est un château encore existant, aux environs de Meyrueis, petite ville de l'ancien Gévaudan. Son nom signifie *rocher de douleur*.

9*

(4) Les loups sont extrêmement communs aux environs de la Lozère. L'hiver ils se rassemblent en troupes, et font des incursions nocturnes jusque dans les villages, où les hommes eux-mêmes ne sont point à l'abri de leur férocité.

(5) *Libarzée.* Ce personnage allégorique est l'un des sept péchés capitaux, l'Avarice. Son nom vient des mots hébreux, *lib*, cœur, et *arzel*, fer. Mot à mot, *cœur de fer.*

(6) *Céphas*, c'est-à-dire en hébreu, *Pierre*, est le nom du Prince des Apôtres. Son premier nom était Simon ; mais Jésus-Christ l'ayant appelé à l'apostolat, changea son nom en celui de Céphas. Ce nom ayant été traduit en grec et en latin par ceux de *Petros* et de *Petrus*, qui dérivent également de *petra*, *pierre*, on a pu conserver dans ces deux langues l'allusion que Jésus faisait au mot *Céphas*, quand il l'assurait qu'il poserait sur lui le fondement de son église ; les idiômes méridionaux formés du latin, ne se sont pas trop écartés de ce sens ; mais les langues du Nord, où le mot qui signifie une pierre n'a plus aucun rapport avec celui du chef des Apôtres, sont inhabiles à faire entendre cette pieuse allégorie. Au reste, Saint-Pierre a été toujours regardé comme le dépositaire des clefs célestes, suivant la promesse que Jésus lui fit lui-même de les remettre entre ses mains.

(7) *Emuna* est la première des trois Vertus cardinales. Ce nom signifie proprement *la Foi.* « Elle marche, et chaque pas ajoute à sa taille majestueuse ». L'original porte :

« A cad'un pas creysse si vey :
» E doummai marcho é doummai crey ».

Cette peinture paraît lui convenir parfaitement.

C'est ici que le Troubadour commence à employer l'espèce de merveilleux qu'il a adopté. Après avoir personnifié les trois Vertus révérées des chrétiens, il fait agir la plus sainte. Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que ce merveilleux a quelque chose de religieux et de saint qui attache, et porte plus au cœur encore qu'à l'imagination.

(8) « Qui te fut voué dès l'enfance ». On vouait à la Vierge les enfans de l'un et de l'autre sexe, et alors on les habillait de blanc jusqu'à l'âge de 7 ans. Cette coutume religieuse se conserve encore dans quelque pays.

(9) *Nagidias*, c'est-à-dire, l'Avant-coureur, le Précurseur du Messie. C'est le nom que l'Evangile donne au fils de Zacharie. Le nom de Jean, en hébreu *Johan*, signifie *grâce divine*.

(10) La châtaigne était, à cette époque, le mets préféré des habitans des Cévennes, où ce fruit salubre et noûrricier croissait en abondance. Aujourd'hui, les plantations de mûriers et la culture de la vigne ont fait presqu'entièrement disparaître les châtaigneraies. Le bled importé du haut Languedoc suffit à la nourriture du riche ; le pauvre se nourrit de pain noir, de navets et de bouillie de millet.

(11) On voit également dans Homère et dans Ossian, que l'hospitalité exercée envers les étrangers exigeait

qu'on ne leur demandât leur nom qu'après avoir pourvu à leurs besoins. Dès que les hommes ont eu des vertus, ces vertus ont porté le même caractère dans tous les pays.

(12) La chronique du XIIe. siècle parle d'un Hérail de Meyrueis, qui partit avec la première croisade, et mourut en Asie.

(13) Ces actes de violence n'étaient pas rares dans ces tems d'anarchie, où les lois se taisaient devant le fort, et n'avaient de puissance que contre le faible.

(14) Le titre d'écuyer n'entraînait rien de servile ni de bas : c'était l'un des grades les plus nobles de la chevalerie, après celui de chevalier. *Le page* venait immédiatement après l'écuyer, et le *varlet* après le page. On appelait *gros varlets* les autres domestiques d'un ordre inférieur.

(15) Les paysans de la Lozère couchent encore sur des feuilles de frêne ; la rareté de la paille les y oblige.

(16) Nous aurons occasion de voir, dans le cours de ce poëme, que le dévot Troubadour ne néglige jamais les devoirs que prescrit la religion.

(17) Mais dessan que l'Angel del som;
De sa veziada endourmidouyra,
Sus téra, laisso rajar l'ouyra ;
Vol p'à nostra Donna accabar,
Ço qu'amoun vén d'accoumencar ».

« Mais tandis que l'ange du sommeil, etc. . . . . »

Ici le merveilleux renaît sans effort, et les Intelligences célestes agissent, tandis que les principaux personnages du poëme sont livrés au repos. Gabriel chantant l'amour du premier homme pour Eve son épouse, et représentant lui-même l'Amour, me paraît heureusement amené. Je ne sais si l'on en dira autant de la Puissance qui préside à la reproduction des êtres. Le nom de *Zorélie* que le Troubadour lui donne, signifie *semence divine.* Il est formé des mots hébreux, *Zorah*, semence, et *El*, Dieu. Celui de Madeleine dérive du syriaque *Magdalenah*, qui veut dire, *élevée en grandeur.*

(18) Toute cette allégorie ingénieuse et brillante est tirée des traditions hébraïques : elle s'est conservée également dans l'Inde. *Hareth*, nom donné à l'Esprit infernal, signifie *le gouverneur.* C'était, suivant les mêmes traditions, le nom que portait Satan avant sa rébellion. Le nom donné au chef des Archanges est formé des trois mots hébreux, *Mi-ca-el*, qui signifient : *qui est égal à Dieu ?*

Asmodée est cité dans le livre de Tobie, comme s'étant épris de Sara, la fille de Raguel, de laquelle il étouffait les maris. Son nom *Ashmodaï*, paraît dériver de l'hébreu *Esh* ou *Ash*, feu, et du phénicien *Mod*, qui dans le fragment qui nous a été conservé de Sanchoniation, signifie, *terre en fermentation* : alors, on peut le traduire par *ardeur terrestre.* Quant au nom du premier des Anges, *Gabriel*, il signifie *force divine*, étant formé des mots *Gaburah*, force, et *El*, Dieu.

Les vers occitaniques sont ici très-coulans et très-

faciles à entendre. Voici ceux compris dans ce paragraphe :

Nasqueron toutz gentz é poulitz :
Hare z é Mirael, frairis,
Seguéron lous mai pouderouzes,
É per gubernar lous mai proûzes ;
Mentre Asmodaï é Gabriel
Foron fatz lous plus bels del ciel.
Lous dous premiés ressabeguéron
Un sceptre d'aûr que partiguéron.
Cascun dels aûtres per l'amour
Dels angels, é per lor baûzour,
Ajet un tezou cremadour,
Que, dins lou ciel, devié toujour
Mantener é paz é bonhour.

Fin des Notes du premier Chant.

NOTES

DU SECOND CHANT.

(1) « ENFANS de la triste Laïlie ». Laïlie est le nom donné par le Troubadour à la puissance qui domine sur la nuit. Ce mot est purement hébreu : *Laïl*, dans cette langue, signifie *la nuit.*

(2) « Les desirs dont brûlèrent les enfans du ciel ». Moïse dit expressément que les Anges devinrent épris des filles des hommes, et les rendirent mères (*Genèse*, chap. VI.) C'est à ce passage que le Troubadour fait ici allusion.

(3) *Eloheb* est formé de deux mots hébreux : *El*, Dieu, et *oheb*, amour.

(4) La hiérarchie céleste est, selon l'Eglise chrétienne, composée de neuf chœurs d'anges ainsi nommés, et partagés de trois en trois :

1. Les Séraphins, les Chérubins, les Trônes ;
2. Les Dominations, les Puissances, les Vertus ;
3. Les Principautés, les Archanges, les Anges.

Selon les juifs modernes, il existe dix ordres d'Anges; savoir : *Chaios-Acodesh*, les saints ; *Ofamim*, les rapides ; *Oralim*, les forts ; *Chasmalim*, les flammes ; *Séraphim*, les étincelles ; *Malacim*, les Anges ; *Eloïm*,

les Dieux ; *Ben-Eloïm*, les fils des Dieux ; *Chérubim*, les images ; *Ichim*, les animés.

Adonaï signifie mot à mot, Seigneur-Dieu ; il a la même étymologie que le nom phénicien d'Adonis.

Jehovah est le nom ineffable de Dieu ; mais attendu que les voyelles qui composent ce nom, ne sont point indiquées en hébreu, où il est écrit JHVH, on diffère beaucoup sur la manière de le prononcer. Les juifs modernes ne le profèrent jamais ; lorsqu'ils le rencontrent en lisant dans les livres saints, ils y substituent *Eloah*, DIEU, ou même *Adonaï*, dont la signification est indiquée plus haut.

Mylitta, *Astarté*, *Aphrodite*, *Vénus*, sont les noms divers sous lesquels les Assyriens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains ont révéré la faculté génératrice dont le Troubadour a fait une des Puissances. *Edena*, qu'il lui donne pour fille, signifie délice ou volupté : c'est par ce mot que Moïse désigne le jardin où Dieu plaça le premier homme. Le nom de *Mavaï*, le desir, a la même étymologie que celui d'Eve, la première femme : Ils dérivent l'un et l'autre d'un mot qui signifie *la vie*.

(5) Le titre de Jongleur n'avait point à cette époque le sens que nous y attachons aujourd'hui. Le Jongleur était ordinairement un musicien qui chantait les vers du Troubadour, et qui, sans être en état de les composer, savait les faire valoir en les exécutant, ou simplement en les accompagnant d'un instrument de musique. Le Jongleur tenait auprès du Troubadour le rang que tenait l'écuyer auprès du chevalier.

(6) Ce coffre était placé au milieu de l'appartement, et servait aussi à s'asseoir. Le banc qui entourait le foyer était également destiné au double usage de siége et de garde-meuble; il était circulaire. Le foyer était, comme il l'est encore, situé au milieu de la chambre, et la fumée qui s'en élevait s'échappait par une ouverture pratiquée au haut du toit.

(7) Le luth dont parle ici le Troubadour portait le nom de *rebec*; il avait la forme de notre violon, et se jouait de même avec un archet.

Amanieu des Escas est un Troubadour, dont les ouvrages très-instructifs prouvent qu'il tenait un grand rang dans le monde. On ignore son origine.

Perdigon est un peu plus connu. Ce Troubadour est l'un de ceux qui, de l'état le plus abject, se sont élevés le plus haut par leurs talens. Il était fils d'un pauvre pêcheur de l'Esperou, village du Gévaudan. Né avec de l'esprit, doué d'une agréable figure et d'un goût exquis pour la musique, il trouva accès auprès des plus grands seigneurs de son tems, et fit une fortune considérable. Si l'on pouvait ajouter foi à la lettre rapportée dans l'Avant propos, on serait tenté de regarder ce Perdigon comme l'auteur même du Poëme, et son nom placé ici comme une adresse assez commune aux auteurs qui gardent l'anonyme.

(8) J'ai déjà dit que le nom de *Roquedol* signifie rocher de douleur.

(9) « Les fleurs du Savoir ». Il parait que les prix de poésie donnés dans les cours, furent d'abord des fleurs naturelles, et que l'usage de donner des fleurs

artificielles d'or et d'argent, ne s'introduisit à Toulouse qu'au commencement du XIVe. siècle.

Le Prince souverain d'Auvergne portait le titre de Dauphin, comme celui du Dauphiné. Celui dont il est ici question était Troubadour, et vivait dans le XIIe. siècle.

(10) Il est encore d'usage, dans quelques parties méridionales de la France, que les femmes ne paraissent à table qu'à la fin des repas.

(11) L'espèce de poésie que le Troubadour fait chanter à Ponce, se nommait *sirventes :* c'était une sorte de discours en vers, tantôt historique, tantôt allégorique, et quelquefois satyrique. Voici les premiers vers de celui-ci, où les ouvrages de la création sont détaillés :

Enayrat amb l'esprit divenc,
Sus l'ayre trum amoun nadenc,
Dis, a la vouz retrounissenta
De Diû, couma vénguet naissenta
La téra é tout ço que lai z'ès,
Embè lon ciel fatz de parès.
La luz lou premié jour esclayro ;
Lou ciel a la téra s'afrayro ;
Piéy de flous si cargo lou sol ;
Piéy lou soulelh a-bel-rajol,
Boujo sas clarous immourtelas ;
Piéy la luna amai las estélas,
Las niétz venoun desnegrezir ;
E piey si vezoun espelir,

Per milantos lous animalis,
Estatjans d'aiço-val mourtalis;
E finalomen l'home nai,
Que Diûne a soun imatje fai.

Je remarquerai ici que les ouvrages d'Homère et d'Ossian fournissent beaucoup d'exemples de ces récits historiques mis dans la bouche des principaux personnages du Poëme. La nature indique à-peu-près les mêmes moyens à tous les hommes; et cette ressemblance dans le Poëte grec, le Barde écossais et le Troubadour provençal, est la preuve la plus convainquante qu'on puisse en donner.

(12) Cette déclaration d'amour est une espèce de formule analogue à la loi des fiefs : il est assez singulier de voir les coutumes féodales introduites jusque dans l'amour, et d'entendre un chevalier, aux pieds de sa maîtresse, prononcer les mêmes sermens qu'un vassal aux genoux de son seigneur suzerain.

(13) « Quelle enseigne flotte au haut de ta lance? » Le simple chevalier portait, au haut de sa lance, une bannière prolongée en deux cornettes : le chevalier banneret la portait carrée. C'était à ces signes qu'ils étaient reconnus.

Fin des notes du second Chant.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

(1) DANS le XIIe. siècle, tout le monde croyait à la magie et aux sortiléges ; et encore aujourd'hui, les paysans de la Lozère sont extrêmement superstitieux. Il n'y a pas de village qui n'ait son devin ou sa devineresse, que chacun va consulter lorsqu'il se croit menacé de quelque malheur. Une chose assez plaisante, c'est que ces prétendus sorciers affectent, de la meilleure foi du monde, le pouvoir le plus étendu, et croient eux-mêmes aux sottises qu'ils débitent. Toutes les années, sur les plaintes de quelques villageois, ils intentent un procès aux chenilles, pour lesquelles un avocat est nommé. Les parties entendues, ils condamnent, avec une gravité vraiment risible, ces malheureux insectes à s'aller noyer; et ce qui est plus risible encore, c'est que les paysans ne doutent pas que les chenilles ne soient tenues de subir cet arrêt, et ne se rendent, en files, à la rivière.

(2) C'est encore une croyance généralement répandue parmi le peuple des Cévennes, qu'un coq noir chantant à minuit dans un carrefour, fait venir le Diable.

(3) *Nicaïon* signifie purificateur. Ce portrait de

l'Ange du Purgatoire me paraît parfaitement neuf et très-poétique. Voici les vers originaux :

Descuguet lous yels é veguet
Un fantastiàs que pareguet :
Aquel Dracàs avié lous brasses ;
Per milantos, drucz é loungasses,
Embrucatz coumo lous greilhasses,
Que creyssoun entour des aûbrasses :
Cad'un bras ambè sous detasses,
Saravo un manat de gisclasses
É de jors de fere pounchutz.

(4) Le Péché se dit en hébreu, *Pescheh* : Milton, dans son poëme du Paradis Perdu, fait aussi le Péché fils de Satan. Cette allégorie ne pouvait échapper à personne.

(5) « Les ministres de la mort, au nombre de sept ». Ce sont les sept péchés mortels, dont voici les noms expliqués : *Sargahon*, prince de l'Orgueil ; *Libarzée*, cœur de fer, ou l'Avarice ; *Zonah*, l'Impureté, ou la Luxure ; *Cinée*, l'Envie ; *Zolel*, la Gourmandise ; *Ruaph*, l'Esprit de courroux, ou la Colère ; *Azelouth*, la Paresse.

(6) Le nom du Démon du Parjure, *Alassar*, est formé de *Ala*, parjure, et de *sar*, prince.

(7) Il faut entendre par les Missionnaires dont parle le Troubadour, ceux envoyés dans ces contrées pour y convertir les Albigeois. Le contraste de la prière

de Ponce avec l'évocation qui vient d'avoir lieu, me semble faire ici un assez bel effet.

(8) Voici, suivant ce qu'enseigne Amanieu des Escas, dont il nous reste un poëme sur l'éducation des Dames, les paroles consacrées qu'une Demoiselle devait répondre: « Bel ami, j'agrée votre hommage, et j'atteste le ciel » de n'avoir que vous pour amant. Si vous m'êtes loyal, » je vous serai fidelle, et je récompenserai dignement » vos services, pourvu qu'ils soient sincères, et qu'ils » n'offensent pas mon honneur ».

(9) Nous ne savons quel personnage allégorique peut représenter cette colombe. Le Troubadour n'a pas jugé à propos de nous l'apprendre.

(10) « Le vin du coucher ». C'était l'usage de ces tems de prendre toujours du vin cuit avant de se mettre au lit. Dans les plus anciens états de la maison du roi, le *vin du coucher* est souvent exprimé comme un droit attaché à certains offices. Le claret dont il a été parlé dans le second Chant, était une liqueur composée de vin blanc et de miel. L'hypocras se composait de vin rouge, de miel et d'épices.

(11) Voyez, *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, v. I. pag. 74.

(12) On croit que c'est à cette coutume usitée par les chevaliers d'ôter leur casque devant les personnes qu'ils voulaient honorer, que remonte la nôtre de saluer en levant le chapeau, et de rester la tête découverte.

(13) Il était permis au chevalier avoué par une Dame, d'attacher au haut de sa lance, les rubans qu'il avait reçus d'elle : de-là, l'usage d'appeler ces rubans *des faveurs*. Voyez, *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, v. 1. pag. 96.

(14) Toutes les fois que les chevaliers entendaient la messse, étant armés, ils mettaient l'épée à la main, et la tenaient la pointe en haut.

Fin des notes du troisième Chant.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

(1) CES espèces de brigandages n'étaient pas aussi rares qu'on pourrait le penser. L'histoire de ces tems rapporte que quatre frères, nommés Algaïs, étaient parvenus, de simples voleurs de grands chemins, à se mettre à la tête d'un nombre considérable de scélérats comme eux, avec lesquels ils pillaient et saccagaient les provinces.

(2) Les chevaliers qui méditaient des entreprises importantes s'y préparaient par des actes de dévotion extraordinaires. Voyez : *Mémoires sur l'ancienne Chev.* v. I. pag. 238.

(3) « Puisse cette emprinse appeler sur vous la protection du ciel ! » *Emprinse* était le nom du gage qu'un chevalier, partant pour une expédition dangereuse, recevait de sa Dame, et qu'il ne devait plus quitter, s'il n'en était *délivré* par force, par courtoisie, ou par troc noble et généreux.

(4) Estajans del sojorn urouz,
Né poblon lei maz luminouz,
É lei palais meravilhouz,
Que lor soun dounatz en berquieras,
Despiey sas ribas endarnieras,

Dinquios al tronou del bon Diû,
Que, soul, envezedou, s'enayro
Sus una mar de cristal viû,
Oundadenc, trà l'Eilhaû qu'esclairo,
É trà l'eternela brutzou
Del foulze totz-temps brounzidou.

Cette description du trône de l'Éternel est visiblement imitée de l'apocalypse de St.-Jean, chap. IV. Le Troubadour, malgré l'enthousiasme qui paraît l'animer, n'avance rien que de conforme aux idées de son tems, et autorisées par les écrits des Pères de l'Eglise. Il ne fait que prêter de plus vives couleurs à des tableaux qui se trouvent dans tous les ouvrages de dévotion. Voyez, entr'autres, un petit livre intitulé : *la Dévotion aux neufs chœurs des saints Anges ;* par Boudon, docteur en théologie. Paris, 1671.

(5) Cette peinture de la Jérusalem céleste est encore empruntée de l'Apocalypse, chap. XXI et XXII.

(6) Tubal-caïn fut, selon la Bible, fils de Lamech et de Zillah ; il inventa l'art de fondre et de forger les métaux. Voyez, *Genèse*, chap. IV. Quelques savans ont cru que Vulcain était le même que Tubal-caïn.

(7) Le mont Maudit est dans les Alpes, à peu de distance du Mont-Blanc. L'Aiguille des Géants est une pointe de rocher inaccessible qui s'élève non loin des glacières qu'on appelle la grande et la petite Jorace.

Fin des notes du quatrième Chant.

NOTES

DU CINQUIÈME CHANT.

(1) « L'ANGE noir qui trame sa ruine ». Le Troubadour adopte le système des deux principes. L'Ange noir est opposé à l'Ange-Gardien : c'est lui qui inspire à Ponce le mouvement de vanité qui est près de causer sa ruine.

(2) « Cramponnées sur la pierre ». J'ai hasardé cette expression pour rendre la phrase occitanique, qui est réellement d'une très-grande énergie :

> Nadal per lou sol amourat,
> Tén lou roc das mans arrapat,
> É prégo Diû que s'apazime.

(3) Le Léviathan est, selon la Bible, le plus grand des animaux sorti de la main de Dieu ; Béhémoth vient immédiatement après : « Il se plaît à dresser sa queue » comme un cèdre.... ses os sont comme des barres » d'airain.... il engloutit un fleuve sans en être étonné ». (*Job*. ch. 40.) Les naturalistes croient que le Léviathan est la baleine, et Béhémoth, l'hippopotame.

(4) Sanche VI, dernier roi de la Maison de Bigore ; mort en 1234. Ce Prince, aveuglé par une ambition effrénée, voulut épouser la fille du roi de Maroc, et passa même au service de ce Musulman ; mais il fut la dupe

de ses espérances, et les Sarrazins qu'il avait attirés dans la Navarre, y furent battus par les Chrétiens.

(5) Il paraît, d'après plusieurs passages, qu'il se tenait au commencement du printems des assemblées sous les arbres, et que les Troubadours y venaient réciter leurs ouvrages à la clarté des flambeaux.

(6) « L'Ange de la mort, l'inexorable Thémuthaël ».

Sus soun cap volo l'atucaire,
L'angel avenjadour del ciel,
L'espiétadouz Themuthaël.

Son nom est formé des deux mots hébreux : *Themuthah,* la mort, et *El*, Dieu.

(7) Le Troubadour fait ici allusion à la clef de l'abîme, et au sceau dont il est parlé dans l'Apocalypse de Saint-Jean, chap. XX. Tout ce morceau, depuis le moment où l'Archange Micaël intervient dans le combat jusqu'à celui où Satan est vaincu par lui, est dans l'original d'une noble simplicité; il me paraît tout-à-fait digne de l'Épopée, et je crois faire plaisir aux amateurs de l'ancien langage, de le transcrire ici dans son entier, pour terminer ces notes.

Micael, divenc guerrejaire,
Aro, qu'espio l'Atucaire,
Sul' terradou qu'ensannouzis,
Si paûzar, d'aûzida, stadis,
Sap que Satan que s'espaûris.

Dei siûnes per saûvar las colas,
Descadeno las aûras-folas.
De sa lança pico lou sol,
Espandìs l'ala, prend soun vol,
E' sus lous nivouls, vey lou fol
Que si couflo lou gargajol,
Per sounar, prés d'el, lous ventasse.
Las baragognas, lous dracasses,
Diables, Roumegas, fantastiasses,
Del Infer negres infantasses.
L'Esprit luminouz dretz el vai,
Luzen coumo un sourelh é mai.
Frounzìs l'autre soun ussa ireja
É regagno las dens d'éveja.
Si vol avalir d'enpremié,
E piey luchar. Soun Escudié
Lou Desesper, l'yel escarié,
Li baillo soun matràs d'acié.
Adoun el, coumo se crezié
D'escarnir lou divenc guerrié,
Tant que pot, si fai gigantié.
Dessan que sa testassa lourda
Rescond lou sourelh é lou dourda,
Sous brasses, lhien d'el, espandìs;
É, sus lous nivouls qu'entrumìs,
Del Miéjour al Nord agandìs.
« Venìs-tì, varletou », li crida
D'una vouz sus l'aûristre aûzida,
Tout-l'alupan d'un yel aûriû,

« Venis-tì, de toun Segnour-Diû,
» Mi pourtar, per far mi captiû,
» Lous feres de la Damnatiû,
» Que m'ha proumès despiey bon briû ?
» Has-tì faûrejat, à soun ime,
» Dequè m'empeylar dins l'abime ?
» Ount'es la pouderouza claû
» Que deû mi faire soun vassaû ?
» Menjan tabè, flac adversari,
» Lou sagel, prou bon sagelari,
» Per boutar a moun ira empach ? »
— » Lous siégles soun pas arivatz »
Li respond, senz fossa paraûlas,
L'Arcangel. « De tas obras aûlas,
» Lou Segnour-Diû ha debezoun.
» Mais quand t'ou coumande en soun noum,
» Fugìs, Renegat ; é d'aûzida,
» Vai dins la Gariga entrumida,
» Atourar lous ores damnatz,
» Qu'ambè tu, lai soun capbilhatz ».
Sou-dis. Senz brembar soun flacquige,
Emprès d'ira, é sup de nescige,
Tout-barboutissen, Satanàs
Arrapo l'infernal matràs ;
É d'una alè de calivada
Que sort de sa gorja alandada,
Coumo d'un fougairou brandenc
Vol ourejar l'Esprit divenc ;
Mais el, d'un escut diamanenc,

S'acato é piey brandis sa lança :
A la Luz que l'acié ni lança,
S'enfugissoun ambé despiétz,
Coumo las oumbras de la niétz,
Lei Daimouns, amai las aûradas
Qu'elis avién amoulounadas ;
É de la pouncha, Satanàs,
Flambenta, es toucat tout-escàs
Que soun corps grandimel si vermo,
Que soun yel sanguinouz si fermo,
É que, mudat en ora ser,
Resquillo é s'avalis dins l'er.

FIN DES NOTES.

LA PUISSANCE DIVINE:

SIRVENTE,

OU

CHANT SÉRIEUX DU TROUBADOUR.

LA POUDESTAD DE DIÛ,

SIRVENTES RIMAT.

Calo-tì, tu, trevaire de l'armàs,
Aûristre calo-tì : gimbles pas las aûriolas
Que creyssoun entour de moun maz :
E tu, tout-rebalan la brousta é l'agrunàs,
Aigadina qu'amoun rigolas,
Menes pas-mai de brutz : hai bezoun de soulàs.
Esto ciaû, tu, triste aûsselàs,
Duganel à la vouz ireja,
Que venes, quand la niétz cargo soun mantelàs,
O que lou nivou boujo-pléja
Acato toutis léi lugràs,
Chiûlar, quilhat sus lou bartàs ;
Esto ciaû. Voli hiéy, a las clarous luzentes
Del tezou veilhadìs, eyscinjat d'ambitiû,
M'afinchar de faire un sirventes
Rimat, à la gloria de Diû.

Quau's aquel veûze d'ime, o bouscàs de pensada,

LA PUISSANCE DIVINE,

SIRVENTE RIMÉ (1).

APPAISE-TOI, esprit errant sur les landes incultes; souffle orageux, appaise-toi : cesse de courber les flexibles arbustes qui croissent autour de mon asile. Et toi, dont l'onde fangeuse roulant avec fracas du haut de la colline, entraîne les débris du châtaigner et du prunier sauvage, rapide torrent, interrompt ton murmure : j'ai besoin de repos. Garde aussi le silence, oiseau funeste, hibou à la voix glapissante, qui, perché sur le hallier épineux, viens lorsque la nuit s'enveloppe de son lourd manteau, ou que les nuages gonflés de pluie interceptent la lueur des astres du matin, affliger mes oreilles de tes cris aigus et sinistres; garde aussi le silence. Je veux aujourd'ui, à la clarté du flambeau consacré aux veilles poétiques, libre de soins ambitieux, m'attacher à faire un sirvente dont les vers, enrichis de rimes, célèbrent la gloire de l'Éternel (2).

QUEL est l'homme, veuf de son intelligence, ou

Que posse dire al founz del cor,
Tout-vezen del soulelh la pamparuga d'or,
A-bélis-rays, sanlar la téra enluzernada,
E piéy de la luna argentada,
Lou mantél amourouz s'espandir senz esforz,
Per far lindes del ciel lou trum é lou silencia,
Tout acò, fatz per escazencia,
Seguét l'obra supa dal sorz?

Avalisco! lou baû qu'aûrié bè lou nescige
De si targar d'ûn tal paûre pensat:
Se jouve, lou creyriéy malaûte d'endécquige;
Se viel, lou creyriéy repapiat.
Mais que sié jouve é lec, o bè flac de vieilhige,
Qu'ambè yeû vengue l'increzen;
Que mi baille la man, é seguigue un moumen
Lou van ardelouz de moun ime.
Sus un nivou de fioc enayratz toutis dous,
Roudiaren lou Belveyre sublime,
Que mostro notre sol aûbrouz,
Jout lou domou del ciel, soun teûle luminouz.

Plus rede que l'aigla adrailhada,
Que vanamen voudrié s'assimerlar ta' naû,

dont la pensée inculte n'a produit jamais que des fruits âpres et sauvages, qui voyant la chevelure éclatante du soleil se répandre à flots d'or sur la terre éblouie, et la lune dérouler ensuite, pli à pli, l'argent de son voile amoureux pour en revêtir les ténèbres du ciel, et en vivifier le silence, quel est l'homme qui puisse dire du fond du cœur : Tout cela, production du hasard, fut l'ouvrage d'une aveugle destinée ?

AH! MALHEUR à l'insensé dont la folie oserait se targuer d'un si misérable discours ! S'il était jeune, je croirais que ses organes mal conformés dépriment sa raison ; s'il était vieux, je penserais que la vieillesse le rend à l'enfance. Mais qu'il soit jeune et vigoureux, ou que la vieillesse affaiblisse dans ses veines les ressorts de la vie, qu'il vienne avec moi, l'incrédule ; qu'il me donne la main, et suive un moment l'essor audacieux de mon génie : trasportés tous les deux sur un nuage de feu, nous contemplerons le spectacle sublime qu'offre, dans sa magnificence, notre sol couvert d'arbres ondoyans, sous le dôme du ciel, son toît resplendissant de lumière.

DÉJA plus rapides que l'aigle instruit à franchir l'espace éthéré, mais qui tenterait vainement

Sén aganditz, d'an la pensada,
Al caréyrou latzat ount s'atubo l'eilhaû.
D'aquì, miran la meravilhas belas,
D'ount Diûne, avantiéyrasso, ha semenat lou ciel :
Lou soulelh, rey luzen, soun imatje mourtel ;
E la luna, trà las estélas,
Pastouréla aniétzada al miétz de soun troupel.

Agachen de d'aval, la mazada térouza
De l'home, ainat divenc, é de la numérouza
Cola déis aûtres estatjens,
Que la mar oudadenca é frounzida dai vens,
Sanlo d'una aiga grumejouza.
Aicì, la pradarié, de sa raûba verdouza,
Desplego lou riche mirgal ;
Aquì, lou bos brandìs sa capa espeloufiouza ;
Lou sere mando amoun soun talussat frountal ;
E lou baûri founzat, dins sa vena peyrouza,
Laisso chimar l'aiguéta en couredìs cristal.
Aicì lou maz, del paûre, embaro lou cabal ;
Aquì de la citad famouza,
S'anaûto embè fiertad lou crenel majoural.
Sus l'erbeta del bos, pai la feda lanuda ;
Lou jas estremo lou bestial ;
Mentre que la feramia emmalida é maissuda,

de nous suivre à cette hauteur, nous sommes parvenus sur l'aile de la pensée, jusqu'au sentier lacté où l'éclair se conserve et s'allume. De-là, nous admirons les merveilles infinies dont la main du Créateur a parsemé les plaines du ciel, ce jour, origine des tems, qui fut sans avant-hier: le soleil, monarque étincelant, image mortelle de l'immortalité, et la lune, placée parmi les étoiles, comme une bergère vigilante que la nuit a surprise au milieu de son troupeau.

JETONS nos regards au-dessous de nous, sur la demeure terrestre du fils aîné de l'Éternel, de l'homme, et de la foule immense des autres êtres qui l'habitent : cette demeure, que la mer onduleuse et ridée par les vents, entoure de ses flots chargés d'écume. Ici, la riante prairie étale les couleurs de sa robe diaprée ; là, s'élèvent les forêts qui secouent dans les airs leurs têtes chevelues ; là, de son front escarpé, la montagne aride va heurter les nuages ; tandis que l'abîme profond recèle dans ses veines l'onde limpide qui s'en échappe, goutte à goutte, en liquide cristal.

Ici, l'humble cabane renferme les trésors du pauvre ; là, on voit la cité fameuse déployer l'orgueil de ses crénaux souverains ; sur l'herbage fleuri des bois paît la brebis laineuse ; l'étable offre un asile aux

Après aver, de niétz, fatz soun ore varal,
    Trobo quaûca roca baûmuda,
    Ount si cabir senz traire mal.
Del peysse fretz é mud, l'oundada es la demora;
L'ayre, des aûsselous, es lou brés soundissen;
Lou bestial, en dedins, é de fès, en defora
    Del sol pairoulaû, vo jazen.
Mais l'home, plus biaissut é mai soubrat de sen,
    Fai una gleyza al Diû qu'adora;
Paûzo de lai citadz lou frairal foundamen;
E del castel rouyaû daûro lou pazimen.

Aro, s'acò'ro vrai que l'orba destiñada
Aguesse fatz lou sol é tout ço que s'y vey,
Segur, cad'una caûza, en soun lioc ourdinada,
De l'escazencia soula enseguirié la ley.
Lou soulelh empigrit laissarié las estelas,
    Luzir dinquios al miétz del jour;
La luna, per leèquiza, aûzarié b'à soun tour,
    Mourgar sai clarous majourélas;
Dins l'estiû, la barbasta atucarié las flous;
L'aiga si claûfirié d'aûsseletz nadadous;
En feramia del bos la fedeta mudada,
    Gouloufirié sous agnelous;

paisibles troupeaux ; et la bête farouche adonnée au mal et affamée de carnage, après avoir profité des ombres de la nuit pour assouvir sa voracité, trouve quelque roche caverneuse qui la dérobe elle-même à la poursuite de ses ennemis.

Le poisson humide et muet, habite les ondes pesantes ; l'air, plus léger, est le berceau sonore des oiseaux ; les hôtes des forêts, tantôt se creusent des tanières dans le sein de la terre, tantôt se couchent sur ses flancs paternels ; mais l'homme, doué de plus de talens, plus riche de raison et d'intelligence, élève un temple au Dieu qu'il adore, pose les fondemens fraternels des cités, et charge de l'or éclatant les lambris du palais des rois.

MAINTENANT, s'il était vrai que l'aveugle destinée eût présidé à la naissance de la terre, et de tout ce qu'elle renferme, sans doute chaque chose soumise à sa volonté, ne suivrait que la loi bizarre du hasard. Retenu par une nonchalante paresse, le soleil laisserait les étoiles briller jusqu'au milieu du jour ; la lune, poussée au contraire par une vanité frivole, oserait braver ses clartés souveraines ; usurpatrice des chaleurs de l'été, la gelée viendrait frapper les fleurs d'une mort imprévue ; l'onde se peuplerait d'oiseaux habiles nageurs ; la douce brebis, transformée soudain en

E l'home, senz gouvér, senz ime, senz pensada,
É tal qu'un nivou ventadìs,
Que trévo sus l'armàs, s'esclayro o s'entrumis
A l'avenen de cada aûrada,
Vérié, dedins sa boria, a l'evés reyginada,
Lou pus escarié mescladìs.

Mais cal pas, al rajol de la luz vertadiéyra,
Que descugar l'yel é lou cor,
Per veyre que tout nai d'una caûza premiéyra
Sovrana mestressa del sorz;
Per sentir qu'una man pouderouza é faûriéyra,
Coundutz lou mounde que seguìs
Un camin adrailhat toujour immutadìs.
Acò's la man de Diû. Sa vouz retrounissenta,
Increzen, ti sono é ti dis :

« Ount 'éris a l'aûba luzenta
» Del premié jour espelissen,
» Quand paûzéri lou foundamen
» De la téra per tu naissenta?
» Has-tì vist, digo-z'ou, lou premié luzimen
» De las lugrejayras estelas?
» E per loûzar mas obras immourtelas,
Has-tì de mous angels aûzit lou cantamen?

une marâtre farouche et cruelle, déchirerait ses tendres agneaux, et sucerait leur sang; et l'homme privé de raison et d'intelligence, sans fixité dans les idées, et semblable à ces nuages jouets des vents, qui, balotés sur les landes stériles, se dilatent ou s'épaississent, et changent de forme suivant que le souffle qui les régit est plus fort ou plus faible, l'homme enfin ne verrait dans sa demeure, soumise aux caprices du hasard, qu'un chaos anarchique, un épouvantable mélange.

Mais il ne faut qu'ouvrir les yeux aux rayons des vérités éternelles, et en laisser pénétrer son cœur, pour voir que tout a pour principe une cause première, souveraine maîtresse du sort; pour sentir qu'une main toute-puissante et créatrice, guide l'univers dans la route immuable qu'elle lui a tracée. Cette main est celle de l'Éternel. Semblable au bruit retentissant du tonnerre, sa voix t'appelle, incrédule, et te dit: (3)

« Où ÉTAIS-TU, à l'aurore du premier jour, » brillante sur les ténèbres de l'abîme, comme la » douce églantine échappée à son bouton sauvage; » lorsque je jetai les fondemens de cette terre, » sortant pour toi du néant?

» As-tu vu, dis-le moi, le premier rayon émané » des étoiles, diviser l'obscurité des nuits? As-tu » entendu les chants mélodieux des enfans du ciel » célébrant mes louanges?

» Dins lous gourgs de la mar boujéris-tì l'oundada ?
» L'has-tì dins soun lhietz empeylada,
» Tout-li-dizen : Aquì, toun aiga enférounada,
» Grumejouza, vendrò vaigamen si brizar,
» Sens jamai pouder trempassar
» Lou gravil que ma man, per empach, vo paûzar.

» E lei rocz del armàs ? ta man empouderada
» Lous ha-tì soumpezatz per lous aclapassar ?
» E léi nivouls del ciel ? sabes quanta pensada,
» Ensinda, a-bels-moulous, lous ha fatz s'amassar ?

» Has-tì ditz a l'hyver de counouysse sa plaça ?
» Al dous printems de naisse é d'espelir las flous ?

» Per moustrar ço qu'aval l'yél de la mort regassa,
» Per tu, lou pourtal infernouz
» S'es-tì, tout-carincan, virat sus sous goufous ?

» T'abasto-tì de dire amb'una vouz superba,
» Que tout sié, per que tout siégue fatz ataleû ?

» Pos-tì vessar la pléja, o la nébla, o la néû ?

» Pos-tì, per lou bestial, far creysse un soul brou d'erba ?

» Ta faible volonté a-t-elle fait refluer l'onde » dans le gouffre des mers ? L'as-tu enfermée » dans son lit d'argile, et lui as-tu dit : Là, ta » bouillante colère expirera ; là, tes flots écu- » meux se briseront ; là, tu connaîtras des limi- » tes ; là, sera l'obstacle que je vais opposer à ta » fureur : un grain de sable ?

» Et les rochers du désert ? Ta main, douée » d'une force suffisante, les a-t-elle soulevés pour » en connaître le poids énorme, et les a-t-elle » suspendus les uns sur les autres ? Et les nuages » du ciel ? Sais-tu quelle pensée les a fait s'élever » ainsi en vapeurs pour les amonceler sur ta tête ?

» As-tu dit à l'hiver de connaître l'instant de » son retour ? As-tu dit au printems de renaître » et de faire éclore les fleurs ?

» Jamais, pour te laisser lire dans les yeux épou- » vantables de la Mort, couverts d'un voile téné- » breux, les portes infernales ont-elles crié sur leurs » gonds d'airain, et se sont-elles ouvertes pour toi ?

» Te suffit-il de dire, en élevant une voix superbe, » que tout soit, pour que tout soit fait à l'instant » même ?

» Peux-tu verser, à ton gré, la pluie ? élever les » brouillards, répandre des torrens de neige ?

» Peux-tu faire croître un seul brin d'herbe pour » la nourriture de tes troupeaux ?

» Quand parles à l'Eilhaû, digo se ti counoùy?
» E se, tout lambrejan, ti respond: Aici souy?
» Toun bras, claûfit de força amai d'assegurencia,
» Pot-tì far brunzir, cremadìs,
» Lou foulze avenjadour de la Touta-poudencia,
» Qu'aval, del ciel estan, poumpìs é repoumpìs ».

Home! demoro ciaû. Laisso aqui toun foulige;
Davalo dins toun cor per lai veyre embrandat,
L'ime enluzit que t'es dounat;
L'ime qu'en despietz del vieilhige,
Despouncho de la mort lou matràs descarat.
Atal que, dins l'ouscurizina,
Defès, vas quére, al lum del faliû alucat,
Quicom de carestiouz que s'es devarilhat;
Atal, a la clarou qu'endedins t'enlumina,
Vai quére Diû qu'has debrembat,
Diû, qu'un yél houmenenc vanamen voudrié veyre,
Mais que l'ime sentìs e que lou cor vol creyre.

Yeû, Troubaire ardelouz, entremen qu'hai rimat
Aqueste miû sirvente aimat,
Entremen que l'ama enclaûzida
Sus l'ala de l'admiraciû,

» Lorsque tu parles à l'éclair, dis-moi, s'il reconnaît ta voix, et si ses pas étincelans t'annoncent sa soumission et sa présence? Ton bras, rempli de force, est-il assez audacieux pour saisir les traits embrâsés de la foudre, ébranler les airs de ses accens redoutables, et lancer, du haut des cieux, le tonnerre qui tombe et retentit » ?

O HOMME! garde le silence. Abandonne un orgueil téméraire; descends en toi-même pour y voir, semblable à une flamme inextinguible, l'âme intelligente qui t'est donnée; l'âme qui, malgré les ravages de la vieillesse, brave les traits de la mort, et en émousse le fer impuissant : et tel que, dans une nuit obscure, tu vas parfois, à la lueur d'une torche de paille allumée, chercher un objet précieux que tu as égaré; tel à la clarté du flambeau céleste qui brûle dans ton sein, vas à la recherche de ce Dieu que tu as oublié, de ce Dieu que ton œil humain et mortel ne saurait envisager, mais dont ton âme a pressenti l'existence, et que ton cœur aime toujours à retrouver.

POUR MOI, Troubadour audacieux, au moment où j'ai enrichi de rimes ce sirvente nouveau, dont la composition m'a rempli d'enthousiasme; au moment où, l'âme entraînée par un pouvoir surna-

Preniéy van per cantar la *Poudestad de Diû*,
M'ha semblat qu'una vouz al founz del cor aûzida,
M'ha cridat : « Dises vrai ; perquè siès tu, Diû z'es :
Amb, el siés tu quicom ; senz el seriés pas-rès ».

Fin del Sirventes rimat.

turel, je prenais l'essor pour chanter la PUISSANCE DIVINE, il m'a semblé qu'une voix retentissante au fond de mon cœur, m'a crié : « Tu dis vrai ;
» puisque tu existes, Dieu existe : avec lui tu es
» quelque chose ; sans lui tu ne serais rien ».

Fin du Sirvente.

NOTES.

(1) Le mot *sirvente*, dont Crescimbeni et plusieurs autres savans rapportent l'étymologie au mot *sylva*, une forêt, me paraît avoir été mal interprété jusqu'ici, et dérive, selon moi, du verbe *servar* ou *sirvar*, qui signifie proprement *se conserver*, *être de bonne garde*, en parlant des fruits et des choses semblables. Ainsi, *sirvente*, appliqué aux événemens historiques, aux objets relevés ou sérieux, veut dire : *qui conserve* ou *garde le souvenir*.

(2) Ce morceau est visiblement de la même main que le poëme des Amours de Rose; c'est ce qui m'a déterminé à l'imprimer le premier en original, pour faire connaître le style du Troubadour, dont j'ai été presque toujours forcé de m'écarter dans ma traduction. Ce style est remarquable par un mélange de simplicité et de hardiesse, de naïveté dans les mots et de pompe dans les images, qu'il est très-difficile de conserver en français.

(3) C'est ici où l'enthousiasme du Troubadour se fait sur-tout sentir. Ce discours qu'il met dans la bouche de Dieu, est imité de *Job*, ch. 37, 38 et 39. Au reste, voyez, pour les observations à faire sur la poésie occitanique, la Dissertation qui se trouve en tête de cet Ouvrage.

Fin des Notes.

CHANT ROYAL;

AU PREUX ET NOBLE PÉLERIN

DE PROVENCE.

CANT ROUYAÛ,

AL PROUZÉ NOBLE ROUMIÛ

DE PROVENÇA.

ADOUN que s'entrumìs, sus la mar treboulada,
Lou jour; que l'aiguiélàs lucho ambè lou Mistraû;
É que, per véne far soupetas sus l'oundada,
Lou foulze brounzissen s'escapo de l'eilhaû;
Un vaissel secoutit sus l'aiga enferounada,
Aro, del ciel nivouz, vai dourdar la teûlada;
É piéy, vai per-subrouns, dins lou founz del gourgàs,
Del baûri badadìs boulegar lou gravàs.
La desgailhada Mort trevo sus l'equipatje,
É dejà, per picar, brandìs soun coutelàs:
« Mais l'adretz naûtounié lou salvo dal naûfratje ».

LOU naûtounié, d'ount l'ama es de poû eycinjada,
Vey senz crenta l'aûristre, é l'aûzìs en repaû;
E, dessan que l'effrai d'una tala trumada,
Caraviro cascun, el préven tout lou maû.
A l'un, fai rafermir la matura brizada;
A l'aûtre, fait plegar la velura esquinsada;
Entretan qu'al timoun el tén ferme lou bras,
Sa vouz inspiro força, é sa força soulàs.

CHANT ROYAL (1),

AU PREUX ET NOBLE PÉLERIN DE PROVENCE (2).

Alors que le jour s'obscurcit sur la mer agitée; que l'aquilon lutte dans l'air contre le souffle orageux du Midi (3); et que le tonnerre retentissant, sorti du sein des éclairs, serpente et rebondit sur l'onde; un vaisseau, porté par la vague écumante, tantôt va heurter la voûte nébuleuse du ciel, tantôt descend, par secousses, jusqu'au fond du gouffre, et soulève le sable de l'abîme. La Mort aux joues décharnées plane sur l'équipage. Déjà, prête à frapper, elle brandit son glaive redoutable: « Mais le pilote intelligent arrache le navire au naufrage ».

L'ame inaccessible à la crainte, il voit l'orage sans en être ému; et tranquille, il entend ses horribles mugissemens. Tandis que l'effroi de la tempête glace tous les cœurs, il ne songe qu'aux moyens d'en prévenir les dangers. A l'un, il ordonne de rafermir le mât brisé par les vents; à l'autre, il commande de plier les voiles déchirées; lui-même, il tient le gouvernail d'une main ferme. Sa voix inspire le courage; et son courage

Al entour del vaissel crey lou rabent aûratje ;
La mar s'uflo ; lou vent redoublo de fracàs :
« Mais l'adretz naûtounié lou salvo dal naûfratje ».

Tal es lou bastimen, é tala es la countrada
Que seguis d'un segnour lou poudè majouraû ;
Ensindo qu'un vaissel, quand es plà gubernada,
Lou poble qu'es dedins demoro urouz é ciaû.
Mais, s'un cop, atabè, la justiça oublidada,
De la court del segnour s'enfugis esplourada,
Emb'ela adiû plazès ! emb'ela adiû soulàs !
L'ayre d'un negre dol cargo lou mantelàs ;
L'eilhaû, de la revolta, esclayro lou ravatje ;
É dejà lou vaissel vogo sus un roucàs.
« Mais l'adretz naûtounié lou salvo dal naûfratje ».

Souven lou naûtounié que salvo la countrada,
Qu'ensind' qu'un bastimen es presta a traire maû,
N'es pas lou d'ount la man aflaquida é lassada,
Noun ha, per gubernar, mai la força que caû.
Acò's un passatjé d'ount la gloria es celada,
É lou noum rescoundut, é la vertud velada ;
Que sap faire cambiar, doum parey tout-escàs,
La bourasca en bel tems, é la batesta en paz.
Urouz es lou ségnour que ne sap far usatje !

inspire l'espoir. Cependant l'orage augmente autour de lui ; la mer enfle ses vagues; les aquilons redoublent de fureur : « Mais le pilote intelligent arrache le navire au naufrage ».

TEL est le vaisseau, et telle est la contrée soumise au pouvoir d'un prince souverain. Semblable à un navire, tandis qu'elle est gouvernée par des lois sages, elle jouit des douceurs de la paix, et voit ses habitans vivre heureux et tranquilles. Mais, aussitôt que la justice négligée à la cour du prince, s'enfuit éplorée, adieu le bonheur, adieu la tranquillité ! Un voile de deuil l'enveloppe ; l'éclair de la révolte luit ; et semblable à la foudre, la rebellion étend ses ravages. Déjà le vaisseau vogue au milieu des écueils : « Mais le pilote intelligent arrache le navire au naufrage ».

SOUVENT le pilote qui sauve ainsi la contrée, exposée au sort le plus affreux, n'est point celui dont la main affaiblie ou fatiguée, se refuse aux soins du gouvernail : c'est un passager qui cache son nom, et jète un voile modeste sur sa gloire et sur sa vertu : c'est un génie protecteur qui paraît à peine, et qui dissipe la tempête, rend la sérénité au ciel, et fait succéder la paix au tumulte des factions. Heureux le Prince qui sait employer ses

Soun vaissel éro preste a si perdre en esclatz :
« Mais l'adretz naûtounié lou salvo dal naûfratje ».

Despiéy que la Provença es d'an el gubernada,
Soun prince es gloriouz, é soun pople en repaû ;
Cascun benazis Diû de veyre la countrada
Liberada de tolte, é d'adempre, é de maû.
Lou Roumiû que la rend ensindo fourtunada,
Es lou soul naûtounié que plague a la barcada.
Soun bourdou, per lou pople, es un sceptre de paz ;
Soun baralet la font d'ount rajo lou soulàs.
La Provença, adezaro, es lhuen de tout doûmatje.
Soun vaissel, peracò, fouguet prés del gourgàs :
« Mais l'adretz naûtounié lou salvo dal naûfratje ».

ENVOY.

Prouz é noble Roumiû que, de quatre beûtadz,
Per la gracia del ciel, quatre Reynas has fatz ;
T'aûze, d'aqueste cant faire lou lige-houmatje.
Del Parnasso, senz tu, temeriey lou fangàs :
« Mais siés lou naûtounié que salvo dal naûfratje ».

talens! Son vaisseau, poussé par les vents ennemis, allait se briser en éclats : « Mais le Pilote intelligent arrache le navire au naufrage ».

Depuis que la Provence est gouvernée par un tel pilote, le Prince en est couvert de gloire, et le peuple y vit dans un calme heureux. Chacun remercie Dieu de voir enfin ce pays charmant délivré des impôts, des taxes arbitraires, et des autres fardeaux funestes. Le Pélerin qui cause sa félicité, est le seul gouverneur que desirent ses nombreux habitans. Ils voient dans son bourdon le sceptre de la paix, et dans sa gourde la source sacrée de leur bonheur. Maintenant la Provence est à l'abri de tout danger : cependant son vaisseau a été bien voisin de l'abîme : « Mais le pilote intelligent arrache le navire au naufrage ».

ENVOI.

Noble et magnanime Pélerin, toi qui, aidé par le ciel, as fait quatre Reines des quatre filles de ton Prince (4), j'ose te présenter l'humble hommage de ce Chant. Je craindrais, sans ton appui, qu'il ne fût enseveli dans le bourbier du Parnasse : « Mais tu es le pilote intelligent qui sauve tout du naufrage ».

NOTES.

(1) Le Chant Royal est un poëme dont la forme est due aux Troubadours. Il est composé de cinq strophes de onze vers chacune, et tellement disposées, que le dernier vers de la première, qui est le refrein de toute la pièce, cadre avec la fin de toutes les autres, et y revient prendre sa place, aussi bien qu'à la fin de l'envoi, de cinq vers, par où ce poëme finit. L'envoi, ordinairement adressé à un roi, ou à un prince, a fait donner à ce poëme le nom de Chant Royal.

(2) Le Pélerin, auquel ce Chant Royal est adressé, est fameux dans les annales de Provence. Jean et César Nostradamus parlent de lui fort au long, l'un dans son *Histoire de Provence*, et l'autre dans ses *illustres Troubadours*. Le Dante, poëte presque contemporain, en fait aussi mention dans son poëme du *Paradis*. Suivant les récits les plus authentiques, ce Pélerin était un gentilhomme inconnu, qui, revenant de St.-Jacques de Compostelle, arriva à la cour de Raimond Bérenger, dernier comte de Provence de la maison de Barcelone, et touché de l'accueil gracieux qu'il y reçut, s'attacha au service de ce Prince. Il montra tant de talens, et déploya une sagesse si rare, que le Comte l'éleva bientôt au rang de son premier ministre. Ses soins, son économie triplèrent le revenu de l'Etat; de manière que Bérenger put, non-seulement avoir une cour brillante,

mais encore soutenir la guerre allumée entre lui et le comte de Toulouse, qui comptait quatorze comtes parmi ses vassaux. Le mariage des quatre Princesses de Provence mit le comble aux services du Pelerin. Jamais les Provençaux n'avaient été si heureux que sous son administration. Les impots arbitraires connus sous les noms expressifs de *toltes* et *adempres*, c'est-à-dire, *enlèvemens* et *emprunts forcés*, furent abolis. Il est rare que la vertu échappe aux traits de la calomnie : celle du Pélerin en reçut les atteintes, et il y succomba. Le Prince, animé contre lui par la méchanceté de ses courtisans, lui demanda ses comptes. Il les rendit, et prouva son intégrité. « Monseigneur, dit-il ensuite, » je vous ai servi long-tems ; j'ai mis un tel ordre » dans vos finances, que votre état est devenu très- » considérable, de petit qu'il était. La malice de vos » Barons vous engage à me payer d'ingratitude. J'étais » un pauvre Pélerin quand je suis venu à votre cour ; » j'ai vécu sans orgueil et sans bassesse dans le poste » où vous m'avez placé : faites-moi rendre mon mulet, » mon bourdon et ma panetière ; et je m'en retour- » nerai comme j'étais venu ». Touché de ces paroles, le comte voulut, dit-on, le retenir ; mais il résista à toutes ses instances ; il partit, et l'on ne sut jamais ce qu'il était devenu. C'est à l'occasion de ce trait, arrivé vers l'an 1240, que le Dante reproche à Raimond son ingratitude envers le *Romiù*, traduit en italien, par *il Rometto*, c'est-à-dire, *le Pélerin allant à Rome.*

(3) Le vent du Midi est désigné dans l'original par le nom de *Mistraù*. Ce mot, encore en usage en Provence, a une origine très-ancienne : il vient du

nom de *Mistzrè*, *Mistzra*, ou *Mistzraïm*, que les Orientaux donnaient à l'Egypte. Ainsi, *Mistr-aû*, signifie littéralement, *vent d'Egypte*.

(4) Nous avons vu à la 2e. note, que le Pélerin avait été cause du mariage des quatre Princesses de Provence. C'est par ce trait remarquable que le Poëte le désigne ici. La première de ces Princesses, Marguerite, fut l'épouse de St.-Louis, roi de France; la seconde, Elyonne, devint reine d'Angleterre, en épousant Henry III; la troisième, Sanche, fut mariée à Richard d'Angleterre, roi des Romains; et enfin, la quatrième, nommée Béatrix, déclarée héritière de Provence par le testament de son père, fut unie à Charles, frère de St.-Louis, qui fut depuis couronné roi de Naples et des Deux-Siciles.

LA DISPUTE AU BOCAGE,

ÉGLOGUE.

LA RENA,

PASTOURELA BOUSCAGEYRA.

GIORDI.

TOUN troupel jai, tout dourmìs a l'oustal,
Pas qu'una fes n'ho pas cantat lou gal,
Sus lou bartàs lous aûsseletz s'amagoun,
Amb' l'aignanaû las flouretas s'azagoun ;
Quand tout-escàs, l'aûbeta ho pinchounat,
Geli, perquè ti siés destrassounat ?

GELI.

Vos qu'ou ti digue, é fas la méma caûza.
Nostres destorbs han una méma caûza :
Acò's l'amour que nous lévo lou som.
Ben deû aimar lou Pastour qu'ou rescon !
Mais si sap ben dequè ni devén creyre ;
Fringos Aliza é hier l'anéris veyre.
Yeu aime Anneta : ou mi diràs se vos,
Aquì ta' léû perquè venén al bos.

LA DISPUTE AU BOCAGE,

ÉGLOGUE (1).

GÉORDI.

TON troupeau repose au bercail ; tout dort dans la cabane ; le coq matinal n'a chanté qu'une fois ; les petits oiseaux cachés sous les rameaux du buisson épineux, ne dégagent point leur tête de dessous leurs ailes ; les fleurs s'humectent encore de la douce rosée de la nuit ; pourquoi donc, Géli, lorsque l'aube du jour paraît à peine, as-tu renoncé au sommeil plutôt que de coutume ?

GÉLI.

TU me demandes la raison d'une chose que tu es le premier à faire. Sans doute les motifs qui nous forcent l'un et l'autre à renoncer au sommeil ont une même cause : c'est l'amour qui nous prive du repos. Le Berger assez prudent pour cacher ses feux, doit être un bien précieux amant ! Mais on sait bien ce qu'il en faut croire ; on sait bien que tu brûles pour Alise, et que tu passas hier la journée auprès d'elle. Quant à moi, j'aime Annette. Conviens-en si tu veux, voilà pourquoi nous nous rencontrons au bois de si bonne heure.

GIORDI.

Quicom n'es vrai. Oc, yeû fringue m'Aliza;
Mais s'engavache aquel qu'ho la soutiza.
O ſou baûjun de coumparar soun noum
Al noum d'Anneta, es vengut sup dafoun.

GELI.

Pastre talòs ! es tiûna la soutiza,
Tu soul siés sup, é lourda es toun Aliza;
Tu soul aici deves t'engavachar,
Perquè ta' baû podi t'aûzir barjar.

Mais Toutousap davalo d'aquel sére;
Demora-çai tro que l'anarai quére.
Nous jujarò. Sabes que Toutousap
S'ingano pas quand dis pouncha, o tout-cap.
Jujo del tems quand vey l'aûbeta naisse;
Sap ountè l'erba es milhouna per paisse;
Perquè couris la feda après la sal;
Perquè, lou vespre, al caréyrou d'aval,
Quand cal passar lou beligàs si cabra;
Quand vey lou loup perquè niflo la cabra;
Vistes del loup perdequè venén raûs;
Coussì cal far per gârir fosso maûs;

GÉORDI.

Il y a quelque chose de vrai. Oui, sans doute je suis l'amant d'Alise. Mais puisse-t-il être puni de son insolence, celui qui par folie ou par orgueil, voudrait comparer son nom au nom d'Annette; il a la vue aussi courte que le jugement.

GÉLI.

Berger ignorant! c'est à toi qu'appartiennent la folie et l'orgueil; toi seul as la vue aussi courte que le jugement, et ton Alise est privée de beauté. C'est toi seul qui mérites d'être puni de ton insolence, puisque tu peux te livrer à des discours aussi extravagans.

Mais tiens, voilà Toutousap (2) qui descend de la coline; attends un moment que je l'engage à venir jusqu'ici. Il prononcera sur notre différend. Tu sais que ce vieillard ne se trompe jamais, à quelque jeu qu'il joue, et qu'en voyant naître l'aurore il présage toujours si le tems sera triste ou serein. Tu sais qu'il n'ignore aucun des lieux où croît l'herbage le plus salutaire aux troupeaux; qu'il peut dire pourquoi la brebis se montre tant avide de sel; pourquoi le bélier recule de frayeur, lorsque sur le soir, le Berger le conduit vers le sentier qui s'enfonce dans la vallée; pourquoi la chèvre enfle ses narines à l'aspect du loup; pourquoi, nous-mêmes, vus par cet ennemi des

Quand vey lou bast perquè l'aze si clena:
D'aûtres secretz enfin de touta mena.
Que Toutousap nous vego disputar,
L'un é piey l'aûtre, é quicoumet cantar,
Tu, per Aliza é yeû per moun Anneta.
Té, voli ben perdre aquela bagueta
De riban verd qu'Anneta m'ho dounat,
S'el mi fai perdre é se ti fai gagnat.

GIORDI.

Ou voli ben. L'autre jour ma Bergéyra,
D'aquel coutel vouguet faire ma fiéyra:
Que siégue tiû se Toutousap ou vol.
Mais voli ben, s'es tiû, devène fol.

GELI.

Anen coumenço; et que Toutousap meta
Miû toun coutel, o tiûna ma bagueta.

GIORDI.

Moun Alizeta es poulida é mi plai.
Fresca es la flour, mais Aliza ou es mai.
Mirgailhada es la margarida,
La viaûleta es tabè poulida,
L'Eli's bè blanc é sent bè dous,
La roza ho de belas coulous;

troupeaux, nous perdons l'usage de la voix; quels moyens il faut employer pour guérir beaucoup de maladies; pourquoi le baudet rétif se courbe à l'approche du bât; enfin tu sais qu'il possède mille secrets différens : eh bien, que Toutousap soit témoin de notre dispute, et qu'il nous entende chanter des chansons, toi en l'honneur d'Alise, et moi, de la belle Annette. Tiens, je consens à perdre ce nœud de ruban verd, présent de ma maitresse, s'il me force à te reconnaître pour mon vainqueur.

GÉORDI.

Je le veux bien. L'autre jour ma bergère profita de la fète du village pour me donner ce couteau : qu'il soit à toi si Toutousap te l'accorde. Mais avant que cela soit, puissé-je perdre l'esprit.

GÉLI.

Commence donc, et que Toutousap qui nous écoute, m'adjuge ton couteau, ou te parc de mon ruban.

GÉORDI.

Mon Alise est jeune et jolie; elle a tout pour me plaire. La fleur des bois est bien fraiche; mais Alise l'est mille fois davantage.

La marguerite est agréablement nuancée; la violette a de tendres attraits; le lys éclatant répand avec orgueil ses doux parfums; la rose étale

Mais segur, la jouyna Alizeta
Matarié la margarideta,
L'éli, la rosa é tout-amai:
Moun Alizeta es poulida é mi plai.

GELI.

La jouyna Anneta es lou grel del bousquet.
Miél qu'un cabrit saûto per lou pradet.
Es ben douceta la fedeta;
Es bè remouza la vaqueta,
Fizel es lous chin del bergé;
Lou cabridet es plà leùgé;
Mais segur l'amistouza Anneta
Es mai douça que la fedeta,
É saûta miél qu'un cabridet;
La jouyna Anneta es lou grel del bousquet.

GIORDI.

Prés yeû quand resta ma Pastoura,
Un jour mi sembra menz qu'una oura;
L'estiû, l'ayre mi parey frès.
L'hyver n'ai pas grep à mei detz;
L'estiû sembre jout un oumbratje.
L'hyver mi trobe mai couratje.

GELI.

Prés yeû quand ma Pastoura resta,
Jour ouvrié mi sembra una festa;

de brillantes couleurs ; mais les appas de celle que j'aime effacent ceux de la marguerite, du lys, de la rose, et de toutes les fleurs. Mon Alise est jeune et jolie : elle a tout pour me plaire.

GÉLI.

LA jeune Annette est l'ornement du bocage. Le petit chevreau folâtrant dans la prairie a moins qu'elle de souplesse et de légèreté.

La tendre brebis est renommée pour la douceur, la génisse pour l'innocence ; on vante la fidélité du chien du berger, et la vivacité du petit chevreau ; mais celle que j'aime réunit les agrémens opposés de la brebis et du petit chevreau. La jeune Annette est l'ornement du bocage.

GÉORDI.

LORSQUE ma bergère reste auprès de moi, la journée se passe avec la rapidité d'un instant. L'air embrâsé de l'été me paraît d'une fraîcheur délicieuse ; durant l'hiver, mes doigts ne sont jamais engourdis. L'été, je me crois transporté sous de frais ombrages ; l'hiver, je sens redoubler mon ardeur.

GÉLI.

LORSQUE ma bergère reste auprès de moi, les jours de travail me semblent des jours de fête. Les jours de fête, lorsque je suis privé de sa présence,

Las festas, quand la veze pas,
Mais que lous dissatis souy las,
Resto ambè yeû, Pastoura aimada,
Festa serà touta l'annada.

GIORDI.

Après miéjour, jout un rouzié,
Un cop Aliza dourmissié;
Doussamentet yeû mi glisséri,
É dous poutounetz li raûbéri.
Aliza si dereveilhet,
Fretet sa bouqueta é riguet.
Géli, crey-mi, mais sas bouquetas
Sentién plus dous que las viaûletas.

GELI.

Tout escàs l'aûbeta naissié,
Qu'un cop moun Anneta moulzié;
De recoundous yeû m'avancéri,
É derescòs la poutounéri;
La patoura si reviret,
Faguet las ussas... piey riguet.
Giordi, crey-mi, mais sa bouqueta
Mai qu'una roza éra fresqueta.

GIORDI.

Dei franchimans lou bure est lou regal;
Lous prouz segnours aimoun lou perdigal;

je me sens plus ſatigué que si j'avais fait tout l'ouvrage de la semaine. Ah! ne me quittes jamais, Bergère adorée, et l'année entière ne sera pour moi qu'une longue fête.

GÉORDI.

Le soleil achevait la moitié de sa course, qu'un jour mon Alise dormait à l'ombre d'un rosier. Je me glisse auprès d'elle sans bruit, et je lui prends deux baisers à la dérobée. Alise se réveilla aussitôt, et passant sa main sur sa bouche de rose, se prit tendrement à sourire. Géli, tu peux m'en croire: la violette elle-même n'exhale pas de plus doux parfums que ses lèvres.

GÉLI.

A peine la naissante aurore éclairait les cieux, qu'un jour mon Annette était occupée à traire ses brebis; je m'approche d'elle sans être apperçu, et je lui dérobe deux tendres baisers. La Bergère se retourna aussitôt, ſronça les sourcils, et se prit ensuite tendrement à sourire. Géordi, tu peux m'en croire: la rose elle-même n'a pas autant de fraicheur que sa bouche vermeille.

GÉORDI.

Le beurre est le régal de ceux qui habitent le pays français; les nobles seigneurs aiment les perdreaux; les châtaignes rôties à un ſeu ardent

Nostres Pastours aimoun las brazucadas;
Als Alvergnatz cal far manjar d'ailhadas,
Als Cevenolz de castagnas é d'yoûs:
Mais moun Aliza aimo mai lous favioûs.
Despréy qu'ou sabe hai laissat las ailhadas,
Lous yoûs, lou bure, amai las brazucadas.

GELI.

NOSTRE marquès manjo fosso lebraû;
Lou percuraire aimo lou pastìs caû;
Als uns de troucha, als aûtres cal d'anguiéla
Jhan vol de tourdre, é Peyre de sarcéla;
Nostre Ritour précho per lous missous;
Mais moun Anneta aimo lous pastissous:
Mi chaûte pas de lebraûs, de sarcelas,
Ni de missous, de tourdres, ni d'anguiélas.

GIORDI.

A moulineta, un vespre que fazian,
M'avién cugat bè rede amb'un riban;
Qual arapéri? Alizeta, pos creyre:
Dizoun plà vrai, l'amour y vey senz veyre,

GELI.

COUM'UNA fes à man-caûda fazian,
Dels pastourels sentié la greva man,

plaisent à nos bergers; ceux de l'Auvergne mangent avec plaisir des soupes où domine le goût piquant de l'ail; les châtaignes et les œufs ont des attraits particuliers pour les paysans des Cevennes: mais mon Alise préfère à tous ces mets la cosse verte des jeunes féves. Depuis que je le sais, j'ai abandonné les soupes à l'ail piquant, les œufs, le beurre, et jusqu'aux châtaignes rôties.

GÉLI.

NOTRE marquis mange beaucoup de lièvres; le pâté chaud plaît infiniment à notre procureur; à l'un il faut des truites, à l'autre des anguilles; celui-ci demande des grives, et celui-là des sarcelles; notre curé assure qu'il n'est rien au-dessus des saucissons; mais à tout cela, mon Annette préfère les petits pâtés. Je ne me soucie en aucune manière ni de lièvres, ni de sarcelles, ni de saucissons, ni de grives, ni d'anguilles.

GÉORDI.

UN soir que nous étions occupés à jouer à colin-maillard, un bandeau serré sur mes yeux m'empêchait de rien distinguer; mais qui penses-tu que j'aie attrapé? Tu peux croire que c'est Alise. On dit bien vrai: l'Amour, quoiqu'aveugle, a des yeux bien clair-voyans.

GÉLI.

NOUS nous amusions une fois à jouer à la main-

Senz devignar ; mais à sa man leûgéyra,
D'abord ma man counouyssié ma Bergéyra.

GIORDI.

Als dous aûbretz que soun alai,
Ountè m'Alizeta si plai,
Sus la corda que brandoulavo,
Un jour couma si balançavo,
Sa raûbeta que voulejet,
Sa camba fina mi moustret.

GÉLI.

Sus un floc de boy qu'es al bos,
En crouz aviéy mes una pos ;
Moun Anneta si brandoulavo,
Coum'en l'ayre la pos s'aûssavo,
La Pastoura al sol si traguet...
.... Mais cal qu'un pastour sia discret.

GIORDI.

Encaro un mot é mi retire.
Venjan, Giordi, dequè vol dire
Aiçò que ma Pastoura ho fatz?
« De fieilhetas d'un blanc de latz
» Embaroun d'or una courouna,
» Que d'una sancta oundro lou noum ;
» De las flours yeû souy la milhouna? » (*)
S'ou sabes siés savi d'afoun.

(*) Margarida.

chaude, et je sentais tour-à-tour la main pesante de nos bergers frapper la mienne, sans en pouvoir deviner aucun ; mais dès que la main douce et légère de celle que j'aime me touchait, je la connaissais d'abord.

GÉORDI.

NON loin d'ici, deux arbres taillés exprès soutiennent en l'air une escarpolette, sur laquelle mon Alise se plaît à voltiger : un jour qu'elle s'y balançait, le zéphir malin ayant soulevé le bas de sa robe, me laissa voir sa jambe fine.

GÉLI.

DANS le bosquet voisin, j'avais placé une planche en travers sur un morceau de bois, et mon Annette se plaisait à s'y balancer ; mais comme la planche s'élevait en l'air, la Bergère perdit l'équilibre et s'étendit sur le gazon....... mais un amant doit être discret.

GÉORDI.

ENCORE un mot, et je cède. Voyons si tu devineras cette énigme que ma Bergère a faite : « Des feuilles plus blanches que le lait renferment » une couronne d'or qu'honore le nom d'une » sainte : je suis la meilleure des fleurs » (*). Si tu pénètres cette énigme, je t'avoue pour le plus savant.

(*) La marguerite.

GELI.

Ah venjan, tu, dequè vol dire
Aiçò : s'ou sabes mi retire ;
S'ou sabes deves mi passar.
Mais segur vaû t'embarassar.
« Souy una Reyna courounada
» Prest-à-far de milla enfantetz,
» Vos-ti saûpre lor destinada?
» Jouves soun blancs, viels soun rougetz ». (*)

TOUTOUSAP.

Pastours co's proun ; cantàs qu'es meravilha ;
De vous aûzir acò m'escarabilha ;
Mais per jujar vostra rena d'amour,
Souy veraimen pas proun bon jujadour.
Escoutàs-mi. Vostra tenson poulida
Endicom-mai merito d'estre aûzida.
Anàs-vou'n quand n'aûrès, sal é lezè,
A la bela Elyz de Proenza,
Qu'ha tous sous fatz d'honour é de sabè,
Sous ditz courtès, sous semblans de plazè,
Maire d'amours é Reyna de valença.
Coumo soun cor reluzis de bountadz,
É de doussour es d'amistença,

(*) Maûgrana.

GÉLI.

Prouve toi-même ta pénétration, en devinant celle-ci : si tu la devines, je me retire et t'accorde l'avantage sur moi ; mais je suis bien certain de t'embarrasser. Ecoute : « Je suis une Reine » couronnée, enceinte de mille petits enfans ; » veux-tu connaître le sort que la nature leur » destine ? Dans leur jeunesse ils sont tout blancs ; » mais à mesure qu'ils vieillissent, ils se couvrent » de pourpre ». (*)

TOUTOUSAP.

Bergers, c'est assez. Vous chantez d'une manière merveilleuse ; et votre voix, qui semble dissiper les glaces de mon âge, m'inspire une douce gaîté. Mais j'avoue que je ne suis pas assez bon juge pour prononcer sur votre dispute amoureuse. Ecoutez-moi ; vos jolies chansons méritent d'être entendues en des lieux plus dignes d'elles. Allez vous-en, dès que vous en aurez le loisir, les soumettre à la belle Élyz de Provence, Elyz, dont toutes les actions respirent l'honneur et la sagesse, toutes les paroles la courtoisie, et qui comblée d'attraits, est à-la-fois la mère des amours et la reine des vertus ; allez : comme son cœur brille de bonté, d'aménité et de douceur, qu'elle

(*) La grenade.

Qu'en Gai-sabè passo lous plus lettratz,
Vous jujarò segur amb'équitadz.
Mais entremen voli, per vostra pena,
Qu'ajàs cascun çò qu'es votre senz rena.

efface en savoir les plus doctes esprits, elle vous jugera certainement avec équité. Mais, jusqu'alors, j'exige qu'en récompense de la peine que vous avez prise, vous conserviez chacun ce qui est à vous, sans vous disputer davantage.

NOTES.

(1) Une *Pastourelle* était précisément, parmi les Troubadours, ce que nos poëtes modernes entendent par une *Eglogue* ou une *Idylle*. Ces deux derniers mots sont empruntés du grec : le premier signifie une pièce choisie ; le second, une peinture gracieuse.

La poésie pastorale, dont les Grecs et les Latins nous ont laissé des modèles inimitables, prit naissance en Sicile, et y fut perfectionnée. On dit que le berger Daphnis en conçut la première idée. Après lui Théocrite, Moschus et Bion se signalèrent dans ce genre de composition, et Virgile, qui l'essaya après eux, les éclipsa tous.

La poésie pastorale doit peindre les douceurs de la vie champêtre, les mœurs des bergers, leurs passions douces, leurs jeux et leurs combats innocens : elle doit enfin respirer le bonheur et la paix. Les Troubadours, plus près que nous de la nature, auraient peut-être été plus loin dans ce genre, s'ils n'avaient préféré à la simplicité des Pastourelles, la mollesse amoureuse des chansons, ou la noble liberté du sirvente ; aussi, ne trouve-t-on que très-peu de Pastourelles dans les poésies qui nous sont restées d'eux.

(2) *Toutousap* signifie, *qui sait tout.*

LE RETOUR D'ELYZ

EN PROVENCE.

LOU RETOUR D'ELYZ
EN PROVENÇA,
PASTOURELA VERGEYRA.

Paûzo-t'aici, Roumiû! Veni jout las oumbretas;
Dessan que lou sourelh, sus lou grel pairoulaû,
Escarabilho lou cigaû,
Que tout-cascailhejan desplego sas aletas;
É que lou fioc del jour, que fai téne tout ciaû,
Emprés de la Lavagna endourmìs las fedetas:
Veni; Paûzo-t'aicì; laisso passar lou caû.
Se ti siés estounat, al bord de las fountetas,
De veyre lou mirgalh ta' paûre de flouretas,
É desespiéy l'aûba del jour,
D'aûzir tant de cansous d'amour;
T'en dirai la razou. De mila cansounetas
S'ufloun hiéy toutas las muzetas,
É milo grels flouritz si tressoun al entour,
« Per celebrar d'Elyz lou fourtunat retour ».

Très copz la néû sur la girba fanada,
Espandiguét, un tapìs delagnouz;
E très fès, d'an l'hyver menada,
La barbasta tuét las flous;

LE RETOUR D'ÉLYZ
EN PROVENCE,
IDYLLE (1).

ARRÊTE-TOI en ces lieux, Pélerin! Viens sous ces ombrages frais, tandis que le soleil éveille, sur le rameau paternel, la cigale bruyante; et que les feux du jour qui invitent au repos, endorment les brebis aux environs des abreuvoirs: viens; arrête-toi en ces lieux; laisse passer la chaleur accablante. Si tu t'es étonné de voir, au bord des fontaines, le gazon dépouillé de fleurs, et d'entendre, dès l'aurore, ces bocages retentir de chants amoureux; en voici la raison: toutes les musettes s'enflent aujourd'hui et répètent mille chansons légères, et mille guirlandes fleuries se tressent aux environs, « pour célébrer l'heureux retour de la belle Elyz ».

TROIS fois, sur l'herbe flétrie, la neige étendit l'ennui de son tapis monotone; et trois fois, conduite par l'hiver, la gelée blanchissante tua les fleurs;

Despiéy que lou sorz capignous
Avié ravit à la countrada,
La bela Elyz, sa mestressa adourada!
S'aguésses aûzit lai doulous
Que redizién lous écòz del bouscatje!
S'aguesses vist coussì l'erbatje,
Amb' l'aigagnaû, perlejavo de plous!
Mais adejà lou véû negrouz,
Espandit dessus lou mazatje,
S'es avalit à soun yel amourouz,
Couma quand l'astre luminouz
Dardo soun ray en-miétz d'un gréû nuatje:
E dejà lou plazè dono van à l'amour,
« Per celebrar d'Elyz lou fourtunat retour! »

DEMATÌS, nostras Pastourelas
Han oublidat lous agnelous;
É soun anadas, d'immourtelas,
Couronnar soun front graciouz.
Urouza de si veyre oufrida,
La roza esprés s'éro 'spelida,
Per anar sus lou sè d'Elyz;
É s'éro fatza plus poulida,
Couma de jalouzié pounida,
Per egalar soun coulourìs.

depuis que le sort irrité, ravit à ces campagnes la belle Elyz, leur souveraine adorée. Ah! si tu avais entendu les cris de douleur répétés par les échos des bocages! Si tu avais vu combien de pleurs mêlaient leurs perles liquides à la rosée des nuits, et tombaient sur le gazon humide! Mais déjà le voile ténébreux étendu sur ce hameau, cède à la douce influence de ses regards, comme un sombre nuage que divisent les rayons du soleil. Déjà le Plaisir déploie les ailes de l'Amour, et lui donne l'essor, « pour célébrer l'heureux retour de la belle Elyz ».

Ce matin, nos jeunes bergères ont oublié leurs petits agneaux, et sont allées cueillir l'immortelle pour en couronner son front gracieux. Heureuse d'être offerte et de paraître sur le sein d'Elyz, la rose s'était empressée d'éclore; et comme si elle eût été sensible à l'aiguillon de la jalousie, elle avait redoublé de fraîcheur pour égaler celle de son teint.

ADEZARO que lou pradatje
Sentis lou calimàs del jour,
Aja! Roumiû, coussì tout rend houmatje,
A la Béûtad, que d'aqueste sojour,
Es la regina senz partatje!
Lous aûsseletz cantoun plus tendramen;
Lou vent sì tai : l'aûreta soulamen,
Aûzo poutounar lou greilhatje;
É lou riû plus veziadomen,
Gourino lou long del ribatje,
Coumo per gardar soun imatje,
Qu'el çai retrai pas prou souven!

DEVESPRE, quand al tint seren,
D'amoundaû, sus l'escurizina,
La luna espandirà soun mantelet d'argen;
Aûziràs, devers la coulina,
Lou coutinaû roussignoulet
Que vendrà, dal gargailhoulet,
Tirar milo chiû-chiûs; é sa vouz argentina
Mesclar al soun del flaûjoulet,
Ensindo qu'ai glou-glous de l'aiga cristalina:
Dessan que lous Bergiés cantaran layz d'amour,
« Per celebrar d'Elyz lou fourtunat retour ».

Et maintenant que les ardeurs du midi se font sentir dans ces prairies, admire, Pélerin ! comme tout rend hommage à la beauté, qui, reine de ce séjour, y règne sans partage ! Les oiseaux remplissent les airs d'une mélodie plus tendre ; les vents se taisent ; le zéphir seul ose baiser les rameaux naissans, et le ruisseau qui serpente avec plus de mollesse, semble rallentir sa course, comme pour garder plus long-tems l'image de cette Nymphe, qu'il ne réfléchit pas assez souvent !

Ce soir, lorsque du haut des cieux, la lune, au teint serein, jettera sur l'obscurité son manteau d'argent, tu entendras du côté de la montagne, le tendre rossignol, qui du fond de son gosier tirera mille gazouillemens, et viendra mêler ses accens argentins au son des flûtes champêtres et au murmure de l'onde cristaline ; tandis que les Bergers chanteront des lays d'amour, « pour célébrer l'heureux retour de la belle Elyz ».

SAIQUE demandaràs, bon Roumiû, d'aquest'oura,
Quanta diûna, fada, o pastoura
Es aquela ta' bela Elyz,
Que fadio la natura é lous cors enclaûzis?
Degus a toun dezir poudié pas satisfaire
Miél que yeû, ni te la pertraire;
Perquè, despiey bon briû, lou diûne Amour ha fatz
De sas poulidiés un pertratz,
Que lou manit embelinaire,
Per si trufar de yeû, pecaire!
Dins lou founz de moun cor, ha tratz.
Escouto, amic Roumiû, senz estre bon Troubaire,
Coussì dins mei vers l'hai retratz.
E se junta a moun luth, ma vouz pot ti coumplaire,
Planigues pas lous briûs que çai auràs passatz.

LAY D'AMOUR.

AQUEL que crey, dins soun nescige,
La plus poulida avedre vis,
É qu'encar counouy pas Elyz;
Foulige!
Per lou razin prend lou boutelh,
É la luna per lou sourelh.

TANT sia genta sa pastouréla,
Qu'un cop, Elyz ague espiat;
E piéy dirà meravilhat,
Qu'es béla!

PEUT-ÊTRE, bon Pélerin, seras-tu curieux de savoir quelle déesse, fée ou bergère, est cette charmante Elyz, dont les attraits puissans soumettent ainsi la nature et ravissent les cœurs? Nul ne pouvait, mieux que moi, répondre à tes desirs, ni te la dépeindre; puisque, depuis longtems, le dieu d'amour a tracé une image de ses charmes, que ce petit enchanteur, pour se moquer de moi, sans doute, a jetée dans le fond de mon ame. Ecoute donc, ami Pélerin, comment, sans être célèbre parmi les Troubadours, je l'ai retracée dans mes vers; et si ma voix, unie à mon luth, te semble agréable, ne regrettes pas les momens que tu auras passé dans ces bocages.

LAY D'AMOUR (2).

CELUI qui croit, dans son aveugle délire, avoir vu la reine des Belles, et qui ne connaît pas encore Elyz; folie! Il prend le faible grapillon pour le raisin pourpré, et la lune pour le soleil.

QUELS que soient les appas de sa bergère, si ses regards rencontrent une fois ceux d'Elyz, il s'écriera dans un doux transport: qu'elle est belle!

Jamai la téra ni lou ciel
M'han pas agut rès de tant bel.

QUANTA majestad dins soun ayre !
Quanta douçou dins soun regard !
Toujour plai, senz estudiar l'art
De plaire !
A veyre sous yels amourouz,
Diriàs dous soureilhetz bessous.

LA roza dessus sa bouqueta,
Luzis plus fresca que las flous,
Qu'aûrié perlejat de sous plous,
L'aûbeta !
É l'éli sus soun tint flourat
Embè la roza es semenat.

DIRIAS sas dents tant de perletas ;
Diriàs, quand si levo soun véû,
Soun sè, doz poumetas de néû,
Souretas !
Diriàs soun péû, de sedous d'or
Ountè vén s'embrouilhar lou cor.

SE camino acò's una fada ;
Se parlo, cad'un transpourtat,
Per mai qu'una divinitat
L'agrada !
E soudis que hiéy la razou,
A soun escola prend leissou.

Non, jamais, ni la terre ni les cieux n'ont rien possédé de plus beau.

QUELLE majesté dans sa taille! quelle douceur dans ses regards! Elle plaît toujours sans étudier jamais l'art de plaire! On dirait, en voyant ses yeux brillans des feux de l'amour, que ce sont deux petits soleils jumeaux.

LA rose s'épanouit sur sa bouche délicate; plus fraîche que les fleurs dont l'aurore a couvert les feuilles de perles brillantes! Et le lys se mêle, sur son teint, à l'incarnat de la rose.

ON prendrait ses dents pour autant de petites perles; on croirait, lorsque le zéphir soulève le voile qui couvre son sein, voir deux petites pommes de neige, sœurs amoureuses! On dirait que les boucles de ses cheveux sont autant de lacs où viennent se prendre les cœurs.

QUAND elle marche, c'est une fée; quand elle parle, chacun ravi d'admiration, l'élève au-dessus d'une divinité! On dit que la raison même vient aujourd'hui prendre leçon à son école.

VEJ'AQUÌ, bon Roumiû, coussì la pot pertraire,
L'amour : mais la beûtad, pecaire!
N'es pas una d'aquelas flous
Que podoun reyre-naisse à toutas lai sazous.
L'amistad s'en chaûto pas-gaire,
Perqu'en Elyz trobo atabè,
Las gracias, las vertudz, oundradas de sabè;
É que pot, se vol la retraire,
Caûzir lous fatz, lei ditz, la douçou, la bountad,
Qu'encar han lou poudè de plaire,
Quand lou tems blazìs la beûtad.

LAY D'AMISTAD.

BELA es lou noum qu'Amour li dona;
Bona es aquel de l'amistad.
Des dous noums lou qu'ha mai aimat,
Es bona!
Lou tems pot b'aprimar l'amour;
Mais l'amistad s'encrey toujour.

D'OUNT parey, fugis tout doûmatje.
Acò's un sourelh de bountad,
Que dissipo, d'an sa clartad,
L'aûratje!
Lou paûre, per secar sei plous,
Vo la veyre é s'en torno urouz.

VOILA, bon Pélerin, comment l'amour peut la dépeindre : mais hélas! la Beauté n'est point du nombre de ces fleurs qui meurent pour renaître à toutes les saisons. Heureusement l'Amitié ne s'en afflige guère, puisqu'en Elyz elle trouve encore les grâces et les vertus, décorées de tout ce que l'esprit offre de séduisant, et qu'elle peut choisir, pour ennoblir son portrait, les plus rares talens, les qualités les plus estimables, et tout ce qui conserve le pouvoir de plaire, quand le tems inexorable flétrit la beauté.

LAY D'AMITIÉ.

BELLE est le nom que lui donne l'Amour: Bonne est celui que lui donne l'Amitié. De ces deux noms, celui qu'elle préfère est le nom de Bonne ! L'amour s'affaiblit avec le tems ; mais l'amitié ne change jamais.

LE malheur disparaît des lieux qu'elle vient embellir : c'est un soleil de bonté dont les rayons propices dissipent les orages! Sa main sèche les pleurs du pauvre ; sa vue met un terme à sa misère.

Se sap qu'endicom lou vieilhige
Espandigue soun véû doulen,
É qu'un vassal paûre é souffren,
S'afflige!
Tout-encountimen lai couris;
É lou soulatjo o lou garis.

Se sap qu'un Pastourel, pecaire!
Ague, al bos, perdut soun agnel,
Li baillo, emb'un autre plus bel,
La maire!
É s'el plouro un de sei moutous,
En liogo d'un li'n torno dous.

Souven, quand çai vén un Troubaire,
Un Jounglar, mestre en Gai-sabè
Qu'ensatjo de tout soun poudè
A plaire!
Pago sous vers de sei guerdous,
E piéy li'n canto de meilhouz.

Si dis, qu'un cop, sancta Cecila,
Faguet, tout-cantan sa cansou,
Venir dal ciel un Angelou;
Vetilha!
Elyz fai bè quicom plus bel,
Car, de téra, nous monto al ciel.

Si elle apprend que la Vieillesse importune étende en quelque endroit son voile de douleur, et qu'un de ses vassaux, pauvre et souffrant, soit dans l'affliction! Elle court à lui, et lui apporte soudain le soulagement ou la guérison.

Si elle apprend qu'un jeune berger, hélas! ait perdu son agneau dans le bois, non-seulement elle lui en donne un plus beau, mais y ajoute encore la mère! Et si cet infortuné pleure un de ses moutons, au lieu d'un elle lui en rend deux.

Lorsqu'un Troubadour, un Jongleur savant dans l'art de la musique et de la poésie, passent dans ces contrées, et qu'ils font tous leurs efforts pour lui plaire! Souvent elle accueille leurs chansons par de magnifiques présens, et ensuite elle leur en chante de meilleures.

On dit qu'un jour sainte Cécile fit descendre, aux accens mélodieux de sa voix, un petit Ange du ciel : bagatelle! Elyz opère bien un plus grand prodige, puisque de la terre où nous sommes, sa voix divine nous transporte aux cieux.

Sabes aro, Roumiû, per quaû lou maz apresta,
Lou jaûssemin é lou viaûyé,
La mamoy é la roza é lous grels d'yrangé;
Sabès aro, per quanta festa,
Avén acampat tant de flous,
E coumpaûzat tant de cansous.
Ti reténe pas-mai. La calou s'es passada;
Aûràs per caminar una clara vespradà.
Adiû. Dins toun pahis quand seràs quaûque jour,
Souvén-tì d'aqueste mazatje;
E coussì, dins nostre lengatje,
Fazen layz d'amistad, é cantan layz d'amour,
« Per celebrar d'Elyz lou fourtunat retour ».

MAINTENANT tu sais, Pélerin, pour qui ce hameau apprête le jasmin et la douce géroflée, la violette blanche, la rose et les rameaux fleuris de l'oranger ; tu sais maintenant pour quelle fête nous avons cueilli tant de fleurs, et composé tant de chansons. Je ne te retiens pas davantage. Déjà la chaleur s'est appaisée, et tout promet à ton voyage une soirée agréable. Adieu. Lorsque tu seras arrivé dans ta patrie, souviens-toi de ce hameau, et rappelle-toi comment, dans notre langage rustique, nous faisons les lays d'amitié, et nous chantons les lays d'amour, « pour célébrer l'heureux retour de la belle Elyz ».

NOTES.

(1) CETTE Pastourelle n'est point dialoguée comme la précédente ; c'est le Troubadour qui est censé adresser la parole à un Pélerin, et qui déclame et chante seul. Il y a dans la pièce une espèce de refrain qui revient quatre fois, et qui rappelle le sujet du Poëme, qui est le retour d'Elyz en Provence. On peut voir ce que j'ai dit de cette Elyz, dans les notes du premier chant des *Amours de Rose et de Ponce de Meyrueis.* J'ai donné le nom d'églogue à la première Pastourelle, intitulée dans l'original : *Pastourela bouscageyra*, c'est-à-dire, Pastourelle bocagère, et je donne le nom d'Idylle à celle-ci, nommée par le Troubadour : *Pastourela vergeyra*, c'est-à-dire, Pastourelle champêtre ; mais je dois avertir que nos premiers poëtes français, imitateurs des Provençaux, ne prirent point d'abord ces dénominations grecques, et qu'ils donnèrent à leurs poésies de ce genre, le nom de *Bergeries*, qui est la véritable traduction du mot provençal, *Pastourelas.* (Voyez *les Bergeries de Racan*).

Au reste, un savant Italien auquel j'ai communiqué la plupart de ces manuscrits, a prétendu avoir vu cette Pastourelle ainsi que plusieurs des pièces fugitives qui terminent la seconde partie de ce recueil, écrites en langue Toscane, et conservées manuscrites avec beaucoup d'autres pièces, dans une bibliothèque par-

ticulière d'Italie. Comme je n'ai point vu ces poésies italiennes, je ne puis prouver ma pensée à cet égard, qui est que ce sont simplement des traductions faites sur les originaux : mais je me réserve de démontrer plus loin que les auteurs italiens, et Pétrarque lui-même, ne se sont pas fait un scrupule d'emprunter aux Troubadours, non-seulement leurs idées, mais encore leurs vers et leurs sonnets presqu'entiers.

(2) Le Lay était, chez les Troubadours, une espèce de chanson, composée sur un air tendre. Le nombre des couplets n'était point fixé, non plus que celui des vers renfermés dans chacun d'eux ; mais il était essentiel qu'un vers beaucoup plus court que les autres partageât le couplet comme en deux parties : ce qui faisait donner à ce petit poëme le nom d'arbre fourchu. Les deux Lays contenus dans cette Pastourelle n'ont pu être exactement traduits, à cause des mignardises de langage, et des idées brillantées que les Italiens appellent *concetti*, qu'on ne saurait rendre en français. Leurs grâces échapperont à ceux qui ne liront que la traduction ; et ne pourront être senties que des personnes qui voudront prendre la peine de les entendre dans l'original ; ce qui n'est pas absolument difficile, à l'aide du vocabulaire placé à la fin de cet Ouvrage.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans cette Ire. Partie.

Fin de la Table.

Errata du premier volume.

Feuille 7, pag. 106, vers elle, *pour* vers elles.
Feuille 8, pag. 126, empreinte, *pour* emprinse.
Feuille 9, pag. 139, avant-propos, *pour* introduction.
Feuille 10, pag. 155, aujourd'ui, *pour* aujourd'hui.
Feuille *id.* pag. 157 trasportés, *pour* transportés.

LE

TROUBADOUR.

LE TROUBADOUR

Poésies Occitaniques du XIII.e Siècle;

traduites et publiées

Par Fabre d'Olivet.

Fortia facta patrum. Virg.



Seconde Partie.

A PARIS

Chez Henrichs, rue de la Loi, N.o 1231.

Et Renouard rue S.te André des Arts.

AN XII. — 1804.

LE

TROUBADOUR,

POÉSIES OCCITANIQUES

DU XIII[e]. SIECLE;

TRADUITES ET PUBLIÉES

PAR FABRE-D'OLIVET,

Auteur d'Azalaïs et le Gentil Aimar, et des Lettres à Sophie sur l'Histoire.

Fortia facta patrum. VIRG.

SECONDE PARTIE.



DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

A PARIS,

CHEZ HENRICHS, RUE DE LA LOI, n°. 1231,

A L'ANCIENNE LIBRAIRIE DE DUPONT.

AN XI. — 1803.

LA COUR D'AMOURS.

2 1

LA COUR D'AMOURS. (1)

PREMIÈRE PARTIE.

CHANSONS ET JEUX.

LE DOUX printems renaît ; les fleurs et la verdure se renouvellent ; les oiseaux chantent ; les fidèles amans s'égarent dans les vergers ; tous les objets qui m'environnent m'invitent au plaisir : mais c'est en vain que la Nature me donne un exemple que je ne puis suivre. Mon cœur est navré de douleur. Lorsque les riantes prairies étalent leurs robes diaprées, je traîne des vêtemens de deuil, et quand le rossignol caresse sa compagne, je languis solitaire sur le gazon humide de mes larmes.

Celle que j'aime plus que la vie m'a chassé de sa présence ; elle m'a défendu de la voir ; elle m'a interdit jusqu'à l'air qu'elle respire. Des champs fertiles de la Provence, elle m'a relégué sur ces montagnes que n'embellissent ni le doux olivier, ni l'oranger odorant ; mais où croissent, au contraire, le sombre noyer et le châtaignier agreste.

J'ai quitté les rivages fertiles du Rhône, pour venir habiter les rochers de la Lozère !

Et quelle offense ai-je commise pour mériter un si dur traitement ? De quel crime me suis-je rendu coupable ? Tu le sais, Amour ! toi qui gravas dans mon cœur son image adorée, tu le sais : j'osai lui ravir un baiser.

Je voudrais le nier en vain : le souvenir en brûle encore mes lèvres. Mes yeux troublés ne virent plus ; je ne sus ce que je faisais ni ce que je disais. L'hiver attristait la Nature : la Nature se para tout-à-coup des festons du printems. L'éclat de mes feux colora les vergers. La neige devint pour moi un tapis de lys. Les arbres chargés de glaçons me parurent couverts de fleurs. Quel changement affreux ! Au milieu du printems, j'éprouve maintenant les rigueurs de l'hiver.

Oh ! que ne puis-je fendre l'air comme l'hirondelle, et porter mon cœur aux pieds de celle que j'adore ! Avec quelle ardeur je franchirais l'intervalle qui nous sépare ! Tous les matins le rossignol me réveille en chantant ses amours ; il me rappelle des tems plus heureux, et mes yeux se remplissent de larmes qui ne peuvent couler.

Combien je trouve délicieux l'air qui vient de

Provence ! Que j'aime ce pays enchanteur ! Lorsque j'en entends parler, mon cœur palpite. Un messager, un pâtre qui en arrive devient pour moi un personnage d'importance. Je l'interroge avec avidité, et pour un mot qu'il me dit, je lui en demande cent. O champs fortunés, berceau des Grâces et de la douce poésie, j'ai laissé mon cœur parmi vous ; ces rudes montagnes que je foule d'un pied languissant, ne possèdent que la moindre partie de moi-même ; mon âme toute entière habite vos bocages parfumés. C'est à vous que je dois le plaisir que j'ai senti, la gloire que j'ai acquise, le savoir et le talent que je possède.

Mais tandis que mon corps, retenu par des ordres sévères, s'appesantit sur ces rochers stériles, mon imagination active s'élance enflammée, traverse, sur l'aile des desirs, le vague des airs, et franchissant les campagnes qui me séparent de ma belle, se repose encore une fois sur son sein. Elle rétablit les lieux témoins de mon bonheur, et rappelle des gouffres du passé les heures infidelles qui ne sauraient plus renaître.

Ah ! puisque je ne puis être heureux qu'en songe, prolongeons du moins cette douce illusion, et fixons dans mes vers les tableaux enchanteurs qui se présentent à ma mémoire ;

chantons ; il ne me reste que ce plaisir. Chantons cette cour brillante dont celle que j'aime fait le plus bel ornement. Sans que je paraisse coupable je pourrai la nommer ; et son nom, articulé sur mes lèvres, fera tressaillir mon cœur.

C'en est fait ; je revois les champs de la Provence ; déjà je respire un air plus doux et plus animé ; déjà mes yeux s'ouvrent à l'éclat d'un ciel plus pur ; je vois au travers des feuillages parfumés des orangers s'élever les crénaux souverains du château, où l'amour dicte ses arrêts : c'est le château de Romanin. Quelle foule immense s'empresse aux environs ? Jeunes filles, arrêtez! où portez-vous ces guirlandes de fleurs ? Quelles sont ces beautés qui s'avancent ? Pourquoi ces chants mélodieux se font-ils entendre ? Où vont ces Troubadours et ces Jongleurs, couverts de riches vêtemens ?

Je comprends. C'est aujourd'hui le premier jour du mois de mai. Le printems ramène les jeux. La Cour d'Amours est ouverte au château de Romanin. Eh bien ! le retour du printems m'invite aussi à chanter, et l'émail renaissant des prairies à colorer mes chansons de toutes les nuances des fleurs. J'entre avec vous dans ces salles magnifiques où s'élèvent les trônes de la Beauté ; je pénètre invisible au milieu de cet

aréopage céleste; je prête l'oreille aux discours des Troubadours, aux chants des Jongleurs, j'assiste aux combats des chevaliers; je grave dans ma mémoire les arrêts des Dames, et plein de ces tableaux romantiques, je saisis mes pinceaux pour les transmettre à la postérité.

La salle où doit se réunir cette aimable assemblée, est tendue du haut en bas de riches tapis, sur lesquels on a remplacé, par des fleurs véritables, les fleurs que l'industrie des brodeurs y avait représentées. Du haut de la voûte descendent mille guirlandes nuancées de mille couleurs, qui s'entrelacent les unes dans les autres et forment un coup-d'œil ravissant. Le zéphir qui s'insinue au milieu d'elles, les balance gracieusement, et de tems en tems, en détache quelques feuilles vagabondes, qui, après avoir voltigé dans les airs, tombent sur le sein de la Beauté. Le parquet de ce lieu charmant est jonché de romarin, de marjolaine, de myrte et d'autres rameaux odorans. Les vestibules, les escaliers, et jusqu'aux cours du château sont revêtus de branchages de grenadiers, d'orangers, et de lauriers fleuris, ornés de rubans et chargés de devises amoureuses.

Les Dames qui président cette cour entrent, portant, chacune, la fleur qu'elles ont choisi pour emblême. D'abord je vois paraître Phanie de

Gantelme (2), belle et savante Dame, maîtresse du château de Romanin, et souveraine de la Cour d'Amours; elle porte à la main une branche de lys, symbole de sagesse et de vertu. Adalazie d'Avignon et la comtesse de Die la suivent : l'une fait éclater l'orgueil de son sang dans l'amaranthe qui la décore; l'autre, qui pleure un infidèle, porte un triste souci. L'humble violette tressée en couronne, entoure la chevelure de Clarette de Baux, et peint ses vertus modestes. Elyonne de Sabran, qui se plaît dans les réduits champêtres, porte un bouquet d'églantine. La rose en bouton s'épanouit sur le sein de la belle Elyz, et sans égaler sa fraîcheur, peint du moins sa tendre jeunesse, et donne une idée de ses appas. A la suite d'Elyz, la plus aimable et la plus aimée des filles de Provence, marchent Mabile d'Hyères à la blonde chevelure, Urzine de Montpellier, Alaëte de Mont-Léon, Béatrix de Rambaud, Huguette de Forcalquier, Blanche de Flassans, et enfin Douce de Puyverd, dont le château est une école de poésie et de bon goût. Ces dames se sont partagées les fleurs dont le langage est le plus intelligible; comme le glayeul éclatant qui semble brûler des flammes de l'amour; la pensée, qui se fixe sur un objet aimé; la superbe tulipe, symbole de la fierté; le narcisse,

voué à l'indifférence ; la tendre anémone ; le champêtre bluet et l'œillet inconstant, mélangé de diverses couleurs. Lorsque ces Dames sont montées sur l'estrade élevée qui termine la salle, et qu'elles s'y sont assises sous un dais magnifique, de jeunes servans d'amours, revêtus de robes vertes et couronnés de roses blanches, ouvrent les portes, et laissent entrer les Troubadours et les Jongleurs, empressés de réciter leurs vers et de faire entendre leur voix.

Les Troubadours paraissent les premiers ; ensuite viennent les Jongleurs, savans dans l'art de faire retentir la symphonie, de jouer du rebec sonore, du psaltérion et de la guitare amoureuse. Les uns font tourner la roue à dix-sept cordes ; les autres accordent la harpe et le luth ; les moins habiles agitent les castagnettes et les grelots, frappent en cadence le tambour et les cymbales bruyantes, ou manient la manicarde, la citale et la mandore (3).

O toi qui marches au-devant d'eux, souveraine Dame d'amours, remets en ma mémoire les noms de ces illustres romanciers et de ces harmonieux chanteurs; inspire-moi, comme tu les as inspirés, et rends-moi digne de répéter aujourd'hui leurs chansons.

Hélas! et moi aussi, je paraissais jadis au milieu

de cette foule joyeuse; et moi aussi je venais, docteur en la gaie science, disputer le prix du chant, et recevoir des mains de la Beauté, la fleur gage de ma victoire. Ce tems fortuné n'est plus. Relégué dans des climats sauvages, où l'on n'entend pour toute musique que le son languissant et monotone de la cornemuse, et quelquefois le sifflet des pâtres, qui retentit parmi les rochers, je perds le souvenir de ces concerts mélodieux, et ma voix, privée d'exercice, ne peut plus former que des accens isolés et sans suite. L'image de ma douce amie survit seule à ces spectacles romantiques ; elle embrâse mon cœur, et ce n'est qu'à la lueur des feux dont elle me pénètre, que je puis apercevoir encore et confier à ma lyre ces tableaux qui s'effacent insensiblement de ma mémoire, comme les productions d'un vain enchantement.

Mais déjà j'entends résonner la symphonie. Les cordes tremblantes vibrent sur mille instrumens divers ; les airs en sont émus, et les guirlandes suspendues au haut de la voûte, plus vivement balancées, paraissent sensibles aux accords qui s'élèvent jusqu'à elles. Soudain ce bruit tumultueux cesse, et une voix qui se fait entendre, surnage seule sur ce torrent écoulé, semblable à celle du rossignol qui domine tout-à-

coup dans la forêt, lorsque les cigales interrompent, par intervalles, leur importun bruissement. Cette voix est celle du chanteur de Calanson, Guiraud : ce Troubadour, savant dans l'art de composer des airs et de les adapter aux paroles, célèbre le pouvoir de la musique et de la poésie. Et voici ce qu'il chante.

GUIRAUD DE CALANSON (4).

AINSI que deux puissantes Fées, la Musique et la Poésie président à la naissance du véritable Troubadour, et le douent à l'envi de leurs rares talens. La Musique, vêtue d'une robe riante, vient danser autour de son berceau, et tandis qu'elle pénètre sa jeune imagination des sons mélodieux de sa lyre, elle lui forme une voix flexible et tendre, une oreille délicate, et une main assez légère pour voltiger agréablement sur la guitare : ensuite elle le touche de son sceptre magique, et lui dit : émeus et plais. La Poésie s'avance à son tour, couronnée des fleurs du Savoir, et suivie de l'Amour et des Grâces ; elle orne son esprit, développe et enrichit sa mémoire, et secouant sur sa tête un flambeau céleste, donne à toutes ses idées un mouvement animé qui tient de l'inspiration. Ensuite elle lui dit :

Connais les passions, et peints-en les transports.

Ainsi le Troubadour sait répandre sur ses vers les douces couleurs de la mélodie ; il rime et chante bien ; il parle avec élégance, et fait retentir la symphonie. Tendre et gai dans la chanson, il est véhément dans le sirvente et subtil dans la tenson. Il est enjoué, franc et loyal. Il ne prodigue point la science ; car la science est un trésor dont il faut être avare. Loin d'imiter ces fades chanteurs qui ne sortent jamais de leurs plaintes langoureuses, il change à mesure que le siècle change ; il est triste ou joyeux suivant que ses auditeurs préfèrent la tristesse ou la joie ; tout ce qu'il évite, c'est d'être ennuyeux ou ridicule.

Né pour l'Amour, il s'étudie à le bien connaître ; il sait comment ce dieu vole avec rapidité, et se traîne quelquefois avec lenteur ; pourquoi il va tantôt nud et tantôt couvert de voiles épais ; à quel usage il destine les deux flèches qu'il porte dans ses mains, dont l'une est d'or éblouissant et l'autre d'acier aigu. Le Troubadour apprend les ordonnances de l'Amour, ses priviléges et ses remèdes ; il explique ses divers degrés, dit ce qui le fait naître, vivre et mourir ; enfin il dévoile ses artifices, et chante aussi bien les plaisirs qu'il promet que les maux qu'il cause.

Si le Troubadour possède bien ces diverses

connaissances, alors les cours lui sont ouvertes, les Barons se font un honneur de le recevoir et de le combler de richesses ; les Dames mettent leur gloire à être célébrées par lui, et souvent lui font espérer, en retour de ses louanges, les dons d'amoureuse merci.

Quels que soient les revers qu'il éprouve et les dangers où la fortune le précipite, il n'en est point de si cruels qu'il ne puisse surmonter : témoin Pierre de Castelnau (5), dont l'aventure mérite d'être connue.

Ce Troubadour, monté sur un bon destrier, revêtu d'une robe verte brodée d'argent, sa lyre suspendue derrière son dos à une écharpe couleur de feu, revenait de Roquemartine, où le Baron, charmé de ses chansons, l'avait chargé de présens ; il traversait assez tard le bois solitaire de Valogne, lorsque tout-à-coup il est assailli par une horde de brigands, renversé de son cheval, dépouillé jusqu'au dernier vêtement, et traîné inhumainement sur les bords d'un précipice pour y être enseveli vivant. Dans cette fatale extrémité, sa présence d'esprit et son courage ne l'abandonnent point. Il lève un œil suppliant vers ses bourreaux : — « En grâce, leur dit-il, souffrez » que, prêt à quitter la vie, j'adresse à Dieu ma » dernière prière, et que je remette mon âme entre

ses mains ». Ses assassins ne voyant aucun danger à lui accorder cette demande, lui donnent un instant de relâche; et le Troubadour implorant encore leur pitié, ajoute : — « Ma coutume, » lorsque je prie Dieu, est d'élever ma voix jus» qu'à lui en m'accompagnant de ma lyre : prêtez» moi un moment cet instrument, et daignez ouïr » mon chant de mort ». Les brigands cèdent à ses vœux; et lui, après un court prelude, chante un sirvente qu'il compose sur-le-champ.

La situation funeste où il se trouvait, son imagination vivement ébranlée par les objets dont il était entouré, l'approche de son heure suprême, tout servit sans doute à l'inspirer. Jamais ni Princes, ni Barons, ni Dames rassemblées en cour d'amours, n'avaient rien entendu de si touchant. L'infortuné Troubadour, couvert d'une tunique en lambeaux, les membres meurtris, les cheveux épars, debout sur les bords de l'abîme où il est prêt à descendre, chante, les yeux en pleurs, et ne chante pas en vain. Les brigands, attroupés autour de lui, résistent d'abord à ses accens; mais ils passent insensiblement de l'attention à la pitié; leurs cœurs de bronze s'attendrissent; des larmes coulent de leurs yeux d'airain.

Quand le Troubadour les voit dans cette

disposition, il change subitement de sujet, et entonne un chant de guerre. Il peint d'abord les plaisirs des soldats, et ensuite ceux des brigands eux-mêmes répandus dans les forêts; il loue leur vie vagabonde, indépendante et fière; il les représente au-dessus des lois et des souverains, et parvient à les enivrer tellement des louanges qu'il leur donne, que ces mêmes hommes, qui tout-à-l'heure allaient le sacrifier, maintenant le défendraient au péril de leur vie. Ils lui rendent non-seulement son destrier, ses vêtemens, et tout ce qu'ils lui avaient ravi, mais encore ils y ajoutent de nouvelles richesses; ensuite ils le conduisent en triomphe jusque sur les confins du bois.

Pierre de Castelnau, de retour dans sa patrie, consacra sa lyre dans un saint monastère, et me raconta son aventure, que j'ai mise en rimes, pour servir à la gloire de la poésie et de la musique, et montrer qu'il n'est point de cœur si sauvage qui leur soit fermé.

GUIRAUD de Calanson avait à peine cessé de chanter, qu'un homme grand et bien fait, vêtu d'une robe orientale, s'approcha de lui, et le prenant par la main, lui dit: Vous avez lu mon

Enseignement, et vous en avez profité; j'ai reconnu mes idées et quelques-uns de mes vers. —Et qui êtes-vous, lui demanda Guiraud, pour me tenir un semblable discours ? — Je suis, répondit l'inconnu, Pierre Vidal de Toulouze; j'arrive en ce moment de la guerre sainte, où j'avais suivi le vaillant roi Richard.

A ce nom, Guiraud se jetant à son cou, lui dit : Vous êtes mon maître; c'est à la lecture de vos ouvrages que je dois mon faible talent; je l'avoue hautement, et vous en fais l'hommage.

Cependant tous les assistans parlaient entr'eux et se disaient : Voilà ce fameux Troubadour, ce Pierre Vidal, en qui l'esprit et la sotise, la folie et la sagesse brillent également. Toutes les Dames le rendent amoureux; il croit être aimé de toutes. Savez-vous, disait l'un, la leçon terrible qu'il reçut à St.-Gellis ? Un chevalier de cette ville, de la femme duquel il se vantait d'avoir obtenu les faveurs, lui perça la langue d'un fer chaud. Savez-vous, disait l'autre, que pour s'être glissé auprès de la belle Adélaïde de Roquemartine, et lui avoir ravi un baiser tandis qu'elle dormait, il fut banni de Marseille par le vicomte Barral, mari de cette Dame ? C'est le roi des extravagans, disait celui-ci; c'est un génie supérieur, disait celui-là. Il y aurait de la folie à le traiter de fou;

car ses vers prouvent son esprit. Mais où donc est son génie, lorsqu'il se revêt d'une peau de loup pour plaire à sa maîtresse, et souffre, ainsi déguisé, qu'une troupe de pâtres et de lévriers le chasse dans les montagnes, et le couvre de coups et de morsures? Et son esprit, quel usage en fait-il, lorsqu'il tombe en Chypre dans le plus grossier panneau; qu'il y épouse une coureuse, croyant s'allier à la nièce de l'empereur d'Orient; s'habille de pourpre, affecte l'empire qu'il regarde comme son héritage, et fait porter un trône devant lui?

Tandis qu'on parlait ainsi, le Troubadour ayant fait signe qu'il allait parler, chacun fit silence pour l'écouter.

PIERRE VIDAL (6).

JE VEUX que mes chants, inspirés par l'Amour, se ressentent aujourd'hui du plaisir que j'éprouve: celle que j'aime sourit à mes transports, et comble mes espérances par ses promesses.

Le ciel était pur, l'air doux, aucun souffle ne soulevait la poussière et ne souillait l'émail des fleurs. Je me levai avec l'aurore, pour aller respirer le frais; et voici, lorsque je fus dans la campagne, que je vis venir à moi un jeune

chevalier, beau comme le jour. Ce chevalier, que je ne connaissais pas encore, avait les yeux doux et tendres, le nez bien fait, les dents éclatantes comme le pur argent, la bouche fraîche et riante, la taille svelte et gracieuse. Sa robe était parsemée de fleurs, et sa tête en portait une couronne. Son palefroi, blanc comme la neige, était marqué de diverses taches d'ébène et de pourpre; l'arçon de la selle était de jaspe, la housse de saphirs, et les étriers de calcédoine.

A côté du Chevalier cheminait une Dame d'une beauté parfaite; la rose printanière n'est pas plus délicatement colorée que son visage; le lys n'est pas plus blanc que sa gorge et ses mains. Ses cheveux blonds, éclatans comme l'or, étaient entrelacés de fleurs. Elle avait les yeux vifs, la taille dégagée sans maigreur. Ses habits légers et brillans, ne couvraient qu'une partie de ses charmes. Toutes les richesses de l'Orient éclataient sur son palefroi, couvert d'un réseau à franges d'argent.

Un écuyer et une Demoiselle venaient ensuite. L'écuyer portait un arc d'ivoire et un carquois où reposaient trois dards : le premier d'or, le second d'acier luisant, le troisième de plomb. Il agitait dans sa main une baguette de bois de rose. Pour la Demoiselle, je ne pus distinguer

ses traits, ni voir la couleur de ses yeux, car ses cheveux ondoyans tombaient jusqu'à sa ceinture, et lui servaient de voile.

Ils allaient chantant ensemble un air nouveau, dont les bois retentissaient, et que les oiseaux répétaient à l'envi. Ils disaient que les Chevaliers sans loyauté et les Dames qui vendent leur amour, devraient être couronnés d'orties, et condamnés à ne paraître aux Cours d'Amours que montés, à contre-sens, sur l'animal opiniâtre qui porte le bled au moulin.

Dès que je fus auprès d'eux, je les saluai, et leur fis compliment. Le Chevalier me répondit d'un air courtois : Que le ciel vous protège, Pierre Vidal, et que l'Amour vous fasse trouver une Dame qui vous aime loyalement.—Surpris de m'entendre appeler par mon nom : Et d'où me connaissez-vous, lui dis-je, que vous m'ayez ainsi nommé ? —J'ai souvent habité chez vous, me dit-il; et vous ai dicté presque tous les vers que vous avez composés.—Ah ! venez-y habiter encore, répliquai-je vivement ; restez dans mon château, je vous en supplie ; jamais hôte ne me fit autant de plaisir que vous.

La Dame prit alors la parole, et dit qu'elle choisissait de préférence un asile sur le bord d'une fontaine, ou dans quelque bocage riant.

— Madame, lui répondis-je, non loin de mon château est un réduit agréable, entouré d'une palissade de roseaux, où coule une claire fontaine. Et, en disant ces mots, je leur montrai le chemin, et fus me placer le premier sur l'herbe fraîche. La prairie était émaillée de fleurs nouvelles, et les vergers retentissaient du chant des oiseaux. La Demoiselle étendit sur le gazon un tapis d'un travail merveilleux : mille chevaliers auraient pu y trouver place sans se gêner, et cependant, quand il était plié, la Demoiselle le portait dans une petite bourse attachée à sa ceinture.

Après s'être assis à côté de moi, le Chevalier me dit : « Pierre Vidal, vous desirez sans doute » me connaître, ainsi que les deux Dames et » l'écuyer qui marchent à ma suite; eh bien, » sachez que je suis l'Amour, et que cette Dame » se nomme Merci ; cette Demoiselle Pudeur, » et cet écuyer Loyauté ». — Ah ! dis-je, puissiez-vous m'assister auprès de la Dame que j'aime....... Mais, puisque j'ai le bonheur de vous voir, apprenez-moi, de grâce, et d'où naissent et de quoi s'alimentent vos feux ; comment ils s'enflamment et s'éteignent ; comment ils s'insinuent dans les cœurs ; enseignez-moi quels sont les liens invisibles dont vous chargez

vos serviteurs ; et quels sont les traits dont vous les blessez sans faire couler leur sang ? Vos feux se conservent-ils long-tems sans être partagés ? Dites-moi comment il arrive que vos chaînes s'affaiblissent à mesure qu'elles se doublent ; et que souvent, lorsqu'elles sont près de se rompre, elles deviennent plus fortes que jamais ? Je voudrais bien savoir aussi comment votre écuyer peut faire trouver tant de douceur dans les blessures qu'il cause.

A ces questions ainsi accumulées, l'Amour répondit en riant : « Merci touchera le cœur de » votre Dame si vous méritez, par votre fidélité, » votre persévérance et votre discrétion, le bon- » heur de détacher quelques fleurs de sa cou- » ronne. Quant à moi, je vais vous dire d'où » naissent et de quoi s'alimentent mes feux. Ils » naissent dans les cœurs où le desir jette la » première étincelle, et s'y entretiennent par la » pensée et par la volonté. La joie et l'espérance » peuvent les augmenter ; mais rien ne les excite » davantage que les persécutions et les obstacles : » c'est le souffle des aquilons sur un incendie. » Mes feux s'insinuent par la tendresse du re- » gard, et si le plaisir ne les éteint pas, il les » épure et les fixe pour toujours.

» Quant à la Loyauté, mon écuyer, il choisit

» l'instant où l'amant rêveur et pensif est occupé
» de sa Dame, et le frappe d'un trait doré s'il
» veut le rendre heureux ; d'acier, s'il veut lui
» faire acheter son bonheur par quelques peines ;
» et enfin de plomb, s'il le destine à ne jouir
» jamais de l'objet de ses vœux. Ses coups, loin
» de diviser les cœurs, les unissent et les rendent
» à jamais dépendans l'un de l'autre ».

Ainsi parla le beau Chevalier ; ensuite on apporta des corbeilles remplies de différentes sortes de fruits, et après que la compagnie s'en fut nourrie, elle prit gracieusement congé de moi, et s'éloigna.

TELS furent les chants du Troubadour de Toulouze. Un étranger nommé Jordi, récemment arrivé de la cour d'Arragon, s'avança pour lui disputer le prix, et prétendit, en beaucoup moins de vers, avoir mieux exprimé les contradictions de l'amour. On fit silence pour écouter le sonnet suivant.

JORDI (7).

MÉLANGE de maux et de biens, toi que je sens au fond de mon cœur, et dont je redoute autant que je desire la présence ; douleur, source

de ma vie, et plaisir, source de ma mort, si tu n'es pas amour, qu'est-ce donc que tu peux être ?

Si tu donnes le bonheur, comment puis-je tant souffrir avec toi ? Et si tu n'enfantes que des peines, comment peux-tu tant me plaire ? O joie qui me tourmente, et tourment qui cause ma joie, si tu n'es pas amour, qu'est-ce donc que tu peux être ?

Pourquoi, sans avoir rien à craindre, suis-je ainsi tremblant d'effroi? Pourquoi, sans jouir de la paix, ne puis-je me résoudre à faire la guerre? Et tandis que je me hais moi-même, pourquoi porté-je tant d'affection aux autres ?

Je ne saurais rien saisir, et il me semble que j'embrasse l'univers entier ; je plane au haut des cieux, et j'ai de la peine à me mouvoir sur la terre ; ah! si tu n'es pas amour, qu'est-ce donc que tu peux être ?

La délicatesse et l'esprit brillant dans cette pièce n'ayant pas effacé l'impression favorable qu'avait laissée l'allégorie de Pierre Vidal, ce Troubadour voulant montrer son habileté dans plus d'un genre, saisit la guitare d'un Jongleur, et s'accompagna cette chanson.

PIERRE VIDAL.

COMBIEN il m'est doux de voir le printems renouveler le feuillage et les fleurs ! les oiseaux chanter sous la verdure et les amans livrer leur âme à la gaieté que l'amour inspire ! J'ai été un de ses plus fidèles serviteurs ; mais les chagrins qu'il m'a causés étaient si cuisans, que j'ai failli en perdre la raison.

Cependant j'aime encore de bonne foi l'amour, la jeunesse et tout ce qui me promet de la joie. Je sens revivre mes feux avec la verdure qui ranime le chant des oiseaux. L'amour fait naître dans mon cœur une moisson de fleurs que rien ne saurait flétrir. Tout me présage un avenir plus heureux.

Celle qui fit mes tourmens, la plus belle, la plus spirituelle Dame que le ciel ait formée, consent à me prendre aujourd'hui pour son serviteur ; elle rend enfin justice à la pureté de mes sentimens. Ah ! même après que la jeunesse m'aura abandonné, je jure de lui demeurer fidèle, comme un véritable amant dont le cœur est plein de loyauté.

Si jamais je souffris des peines, je touche enfin au moment d'en recevoir le prix ; l'Amour me

couronne des rameaux de l'espérance, et me promet les fleurs du plaisir. Celle que j'aime accepte mes vœux. Ah! je la prie, au nom du ciel, de considérer combien ma passion a été forte, puisque, malgré ses rigueurs, je n'ai pas cessé un instant de l'adorer; et puisque, en ce moment, c'est elle seule que j'aime dans la verdure, dans les fleurs, dans le chant des tendres oiseaux.

Oui, qu'elle daigne me donner encore un baiser d'amour, et je serai plus gai qu'un oiseau.... je ne demande pas de plus grande faveur......

Pierre Vidal en était là de sa chanson, lorsque, la mémoire troublée par le souvenir du baiser qu'il avait dérobé à sa Dame, il ne vit plus en lui que la source fatale de ses malheurs, et se transportant au milieu des camps, où il s'était exilé, chanta cette extravagante chanson.

Lorsque j'ai endossé mon éclatant haubert, et que j'ai ceint l'épée dont le brave Gui m'a fait présent, la terre tremble sous mes pas. Je n'ai pas d'ennemi, tel audacieux qu'il soit, qui ne frémisse au seul bruit de mon nom, et n'abandonne le champ de bataille.

Je surpasse Roland et Olivier pour la valeur,

et Bernard de Saint-Didier pour la galanterie ; je suis comblé d'éloges pour mes talens. Aussi, de toutes parts me viennent les messagers portant des anneaux d'or, des rubans de toutes couleurs, et d'autres bijoux précieux, dont mon cœur s'enivre de joie.

Il n'est aucun usage de chevalerie ou d'amour que je ne sache ; toutes les finesses des amans me sont familières. Il n'est point de mignon en chambre, ni de guerrier tellement habile à manier les armes, qui ne me craigne sur ma seule renommée.

VIDAL aurait sans doute ajouté beaucoup d'autres extravagances, si les applaudissemens et les murmures n'eussent étouffé sa voix. Il s'assit ; et plusieurs Troubadours s'étant avancés, firent entendre successivement leurs chants d'amour.

ARNAULD DE MERVEIL (8).

AINSI que le poisson nage et vit dans l'onde, ainsi je vis et je nage dans la joie : la joie est mon élément ; elle le sera sans cesse. L'Amour m'a fait choisir une si aimable maîtresse, que le seul desir qu'elle m'inspire suffit à mon bonheur. Lorsque je songe aux perfections dont elle est

ornée, je sens l'orgueil naître dans mon âme, et y croître avec le sentiment de mon humilité. J'ignore comment je pourrai me rendre digne d'elle.

Il n'est point de plaisir que n'oubliât celui qui pourrait apprécier sa franchise, sa courtoisie et son aimable gaieté : tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait est plein de grâce : toutes ses actions sont pures ; on ne peut la blâmer en rien sans se rendre coupable de mensonge. L'honneur, la raison, la beauté l'accompagnent par-tout ; et si son cœur n'est pas plus tendre, c'est la faute de l'Amour, qui a épuisé tous ses feux dans le mien.

O Dame comblée de vertus et de charmes, malgré votre indifférence, Je vous aimerai éternellement : l'Amour le veut ; l'Amour, qui connaît toute la vivacité de ma passion, puisqu'il me fait aspirer à un objet auquel je ne saurais atteindre, m'enseigne la manière d'être heureux. Il enflamme mon imagination, et vous livre, en idée, à mes ardens baisers : ces transports me sont chers, et il n'y a point de jaloux qui puisse m'en priver.

O Dame digne d'éloges, vous que la jeunesse et la vertu embellissent, vous n'avez point de rivales, sur la terre. Je préfère, auprès de vous,

des desirs, sans espoir aux faveurs qu'obtiennent ailleurs les vulgaires amans. Oui, il me suffit de vous voir agréer mes hommages, et je me console en pensant que dans les cours brillantes, ce sont souvent les moindres Troubadours qui reçoivent les presens les plus flatteurs.

GUILHEMS DE ST-LEIDIER (9).

COMME celle que je chante est belle! que son nom, sa terre, son château, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait respire la beauté! je veux que mes vers coulent avec grâce, et n'aient rien que de beau. Et je le dis : si mes chants pouvaient égaler celle qui les inspire, ils surpasseraient autant ceux des autres Troubadours, que l'on voit ses charmes surpasser les charmes des autres Dames.

Tous les lieux qu'elle habite me paraissent resplendissans; les bois se transforment en prairies, en vergers, en jardins plantés de roses. Chaque jour je découvre en elle quelque nouvelle beauté, semblable au bouton qui s'épanouit aux regards du soleil. Il est impossible de la voir et de l'entendre, quelque rustre et ignorant qu'on soit, sans acquérir auprès d'elle de la courtoisie et de l'éloquence.

Belle Dame! puisqu'il est vrai que je n'aime que vous seule, et que mes yeux, fermés à tout autre objet, ne s'ouvrent que pour admirer vos appas, me laisserez-vous mourir de douleur, sans espoir de vous plaire? Hélas, j'éprouve maintenant que je me suis laissé conduire trop avant par l'amour; je suis dans un abîme où mes regards effrayés cherchent en vain une issue.

Un seul espoir me console: c'est que l'Amour secourable n'abandonnera point celui qui l'a servi avec tant de fidélité. Que les faux amans se rebutent: mon courage est au-dessus de tous les obstacles. Je sais que, si les Dames sont d'une réserve extrême sur les choix qu'elles font, l'heure de l'amoureuse Merci sonne tôt ou tard pour ceux qui les aiment avec constance.

GUIRAUD DE BORNEIL (10).

J'ÉPROUVE une grande joie en rappelant à ma mémoire l'amour qui me tient sous son empire. L'autre jour je vins dans un verger embelli de fleurs, d'arbrisseaux, et retentissant d'un tendre ramage. Et voici, tandis que j'étais dans ce lieu enchanteur, que la belle Fleur-de-lys m'apparut; mes yeux et mon cœur en furent tellement épris, que depuis-lors je n'ai de mémoire

ni de sentiment que pour celle que j'aime.

C'est pour elle que je chante et que je verse des pleurs ; c'est pour elle que, rempli de tendres desirs, je soupire en tournant les yeux du côté où je vis briller sa beauté. O fleur des Dames, que tant de grâces embellissent ! c'est vous qui m'avez subjugué. Douce, bonne, modeste, de grande noblesse, séduisante dans vos manières, et du plus heureux caractère, vous plairiez à tout le monde autant qu'à moi.

Les moqueurs ne manquent pas de dire de moi : Voyez comme il lève les yeux au ciel ; voyez comme il marche bouffi d'orgueil. C'est qu'en vérité, quelque foule qui m'entoure, je ne vois personne, je n'entends personne ; celle que j'aime m'occupe uniquement. Sans cesse mes yeux se tournent vers le pays qu'elle habite, sans cesse mon cœur loyal s'entretient de ses perfections. Hélas ! il n'y a que celui qui n'a point d'amour qui puisse feindre.

PERDIGON (11).

C'EST avec le doux printems que je commence ma chanson, lorsque j'entends le ramage du rossignol et de la fauvette ; que je vois les bluets parer les buissons, les fleurs s'épanouir dans les

jardins, et les ruisseaux rouler leur eau limpide sur le sable, au milieu des prés où le lys développe ses fleurs brillantes.

Hélas! depuis que l'amour m'a soumis à son empire, combien n'ai-je pas souffert des rigueurs de ma belle ! Hélas ! que mes tendres soins ont été mal récompensés, et combien cette cruelle s'est jouée de mes espérances! C'est en vain que je lui crie merci : elle ne sera contente que lorsqu'elle m'aura mis au tombeau.

Ah! que celui qui ne se fâche jamais, aime peu; et que c'est aimer peu, que d'aimer sans jalousie! Ah! que celui qui n'a jamais de fautes à se reprocher, aime peu ; et que c'est aimer peu, que d'aimer sans céder à ses violens desirs! Mais aussi, quand l'espérance remplit un cœur fidèle, une larme d'amour vaut mieux que cent ris.

Lorsqu'à genoux je crie merci à celle que j'adore, elle trouve mille subterfuges pour me tromper. Elle tourne sur moi des regards où brillent les plus tendres feux ; elle me permet de prendre les petites arrhes de l'amour. Je couvre de baisers ses mains et ses yeux ; je cueille un doux sourire sur sa bouche, et mon âme s'enivre des plaisirs du Paradis.

J'ai moi-même ramassé, au milieu des roses,

les épines que cette beauté capricieuse a enfoncées dans mon sein. Rien n'a pu la toucher, ni mes remords, ni mes soupirs pleins d'angoisses, ni ma longue fidélité. Pour prix de mes services, un ordre cruel m'oblige d'errer, banni de sa présence, loin des lieux qu'elle habite.

En ce moment trois Dames paraissent dans la salle, et s'avancent en se tenant par la main. Tous les yeux se fixent sur elles, et leurs noms volent de bouche en bouche : ce sont Azalaïs de Porcairagues, Donna Castelloza et Clara d'Anduze, toutes trois célèbres dans l'art de composer des vers, et de les chanter avec grâce. Parvenues au pied de l'estrade, elles saluent les belles Présidentes de la Cour d'Amours, et tandis que Clara chante, ses deux compagnes joignent à sa voix les accords de la harpe et du luth.

CLARA D'ANDUZE (12).

En quel trouble cruel, en quelle tristesse profonde, les médisans et les jaloux ont mis mon cœur ! Avec quelle mauvaise foi ces perfides, destructeurs de toute joie, m'ont persécutée ! Ils vous ont forcé de vous éloigner de moi, ô

vous que j'aime plus que ma vie ! Ils m'ont privée du bonheur de vous contempler : ah ! j'en meurs de douleur, de fureur et de rage !

Mais que la calomnie s'arme contre moi ; l'amour que vous m'inspirez brave ses traits ; mon cœur ne saurait en recevoir les atteintes ; rien ne peut augmenter sa tendresse, ni donner de nouvelles forces aux desirs dont il est rempli. Il n'est personne, fût-ce même mon ennemi, qui ne me devînt cher en disant du bien de vous ; mais mon meilleur ami cesse de l'être dès qu'il ose en dire du mal.

Non, bel ami, non ; ne craignez pas que j'aie pour vous un cœur trompeur ; ne craignez pas que je vous abandonne jamais pour un autre amant, quand même j'en serais sollicitée par toutes les Dames de la contrée. L'Amour, qui me tient dans vos chaînes, veut que mon cœur vous soit dévoué, et je jure qu'il le sera. Ah ! si j'étais aussi bien maîtresse de ma main ; tel qui la possède ne l'aurait jamais obtenue.

Ami ! telle est la douleur que j'éprouve d'être séparée de vous, tel est mon désespoir, que lorsque je crois chanter, je pleure et je soupire. Je ne puis achever ce couplet ; hélas ! mes chants ne sauraient faire obtenir à mon cœur ce qu'il desire.

Après que Clara eut chanté, les belles Présidentes témoignèrent le desir de jouir un momoment des jeux des Jongleurs ; et ceux-ci s'étant avancés, firent de nouveau retentir la symphonie, et se livrèrent à tous les amusemens qui leur sont propres (13).

L'un jetait et retenait de petites pommes avec des couteaux ; l'autre soutenait en équilibre une épée luisante qui tournait au-dessus de sa tête ; celui-ci imitait le chant des oiseaux ; celui-là se signalait par son adresse à faire paraître et disparaître de petites boules roulant dans des corbeilles ; tandis que de jeunes enfans dressés à ces exercices, pliaient et repliaient leurs corps de mille manières, et sautaient au travers de quatre cerceaux.

LA COUR D'AMOURS.

SECONDE PARTIE.

TENSONS ET SIRVENTES.

MAINTENANT que les Jongleurs ont terminé leurs jeux, les Troubadours s'apprêtent de nouveau à faire entendre leurs chants.

L'un d'eux s'avance. C'est un italien, nommé Cigala, plein de courtoisie et d'esprit; il mène par la main une jeune Dame, et annonce qu'il va chanter une tenson (14) avec elle; mais avant de commencer le jeu-parti, il en propose le sujet en ces termes.

Or, écoutez, belles Dames; je vais vous conter une aventure intéressante, arrivée à deux chevaliers castillans, seigneurs d'un riche château. Il s'agit de savoir, dans la circonstance où ils se trouvèrent, ayant à choisir entre l'amour et le devoir, lequel des deux se comporta le mieux.

Ces deux chevaliers étaient frères. Ils étaient animés du même courage, également beaux et courtois. Epris d'amour pour deux Dames extrêmement jolies et de haute noblesse, il n'y avait

rien qu'ils n'eussent fait pour leur prouver leur passion : brillans tournois ; cadeaux précieux ; tendres chansons, ils avaient tout mis en usage. Aussi la Renommée divulguait au loin leurs prouesses, tandis que l'Amour les comblait en secret de ses plus douces faveurs. Les Dames qu'ils aimaient, habitaient un château éloigné de quelques lieues de leur propre demeure.

Or, il arriva qu'un jour elles leur envoyèrent leur messager, pour les engager à venir les voir au milieu de la nuit; et chaque chevalier promit, en particulier, d'être fidèle au rendez-vous.

Mais comme les deux frères se trouvaient alors en guerre avec de puissans Barons, leurs voisins, et qu'ils craignaient de perdre leur château, ils s'étaient promis de ne jamais l'abandonner à-la-fois, et de se prévenir quand ils auraient quelques courses nocturnes à faire, afin que l'un ou l'autre restât pour défendre leur héritage, et pour donner l'hospitalité aux pélerins et aux chevaliers que le hasard y conduisait. Après avoir reçu le message de sa Dame, chacun se hâta d'envoyer demander à l'autre la permission de sortir; mais aucun ne voulut l'accorder, et quelques prières qu'ils pussent se faire mutuellement, chacun persista dans son dessein. Comme la nuit était obscure, orageuse, que les vents battaient dans les airs la pluie et la

neige ; ils se persuadèrent aisément que leurs ennemis, ne les soupçonnant pas hors de leur château, ne viendraient pas les attaquer, et après avoir recommandé à leurs écuyers de ne baisser le pont à personne, ils sortirent ensemble.

Ils avaient à peine marché une heure dans un chemin difficile et fangeux, lorsqu'ils entendirent dans l'obscurité les pas de quelques personnes qui venaient vers eux ; ils se rangèrent le long d'un buisson pour les laisser passer, et distinguèrent bientôt que c'étaient deux infortunés pélerins épuisés de fatigue et de besoin, qui venaient d'être attaqués et pillés par des brigands. Il était facile de juger aux plaintes de l'un des étrangers, qu'il était grièvement blessé. Son compagnon, qui l'aidait à poursuivre sa route, l'exhortait, en ces mots, à prendre courage : « Encore » un effort, lui disait-il ; nous n'avons qu'un » moment de plus à souffrir. Le château des » deux frères n'est pas loin. C'est-là que la cour- » toisie et l'hospitalité ont établi leur séjour. Que » Saint-Julien les bénisse ! Jamais il n'y eut au » monde plus braves ni plus vertueux chevaliers ; » nous les trouverons sensibles à notre malheur, » et nous en serons bien reçus, bien servis et » bien honorés ».

Les deux frères, témoins de ce discours, en

furent à-la-fois pénétrés de joie et de tristesse ; car s'ils se trouvaient flattés des éloges donnés à leurs vertus, ils gémissaient intérieurement en pensant que ceux-mêmes qui les leur prodiguaient trouveraient la porte de l'hospitalité fermée à leur infortune. Ils s'exhortaient à voix basse à retourner au château, et balançaient entre l'amour et le devoir. Enfin l'aîné, prenant une résolution nécessaire, laissa son frère continuer sa route, et reprit le chemin du château, où il parvint long-tems avant les deux Pélerins.

Ainsi, tandis que l'un des deux frères s'enivrait des plaisirs de l'amour, l'autre soulageait l'infortune, et goûtait les charmes de la bienfaisance.

Or, je demande lequel des deux chevaliers méritait le plus d'éloges, et prouvait le plus d'amour à sa Dame ?

Ici la Dame qui accompagnait le Troubadour, ayant écouté le prélude d'une harpe sonore, chanta ces paroles, en unissant sa voix à celle de l'instrument.

LA DAME.

Ami, celui des deux chevaliers qui prouva le plus d'amour est, sans contredit, le plus jeune : j'avoue que l'aîné montra de la générosité ; mais sa Dame ne dut pas être assurée de sa fidélité

autant que celle qui vit son ami tout sacrifier au rendez-vous qu'elle lui avait donné.

LE TROUBADOUR (15).

Mais songez, belle amie, que la générosité du chevalier qui retourna dans son château pour y recevoir les deux pélerins, venait d'un principe d'amour; car toute générosité en provient. Et sa maîtresse dut être cent fois plus flattée de l'effort qu'il fit pour s'éloigner d'elle, que s'il était venu au rendez-vous, au mépris des plus saintes lois de la chevalerie.

LA DAME.

Cher ami, ne raisonnez jamais de la sorte; et gardez-vous d'imiter le chevalier qui négligea le rendez-vous de sa Dame pour se trouver à l'arrivée des deux Pélerins; il fit une grande injure à sa maîtresse. Sachez que tout amant qui délibère et qui raisonne n'est point amoureux, et que tout, jusqu'à l'honneur, doit plier devant le véritable amour.

LE TROUBADOUR.

Souffrez, madame, que je révoque en doute votre jugement, et que j'en appelle aux belles Présidentes qui nous écoutent.

Les Dames avaient prononcé en faveur du Troubadour, et elles attendaient que de nouveaux chanteurs se présentassent, lorsqu'elles virent paraître un beau Chevalier, couvert d'une riche cotte-d'armes, et précédé de deux pages portant l'un son casque ombragé de plumes, et l'autre son bouclier étincelant : tous les yeux se fixèrent sur lui, et bientôt on le reconnut pour le noble Savaric de Mauléon (16), riche baron du Poitou, qui unissait à la courtoisie d'un Troubadour, le courage et la magnificence d'un Chevalier. Il marchait accompagné de ses deux amis, Gaucelm et Hugon. Lorsqu'il fut parvenu au pied des Dames, il les salua avec une grâce infinie, et leur parla en ces termes : Nous allons chanter, dans cette cour brillante, une tenson à trois voix dont vous jugerez le motif ; voici à quel sujet elle a été composée :

— Un jour que j'avais été voir la Dame dont j'étais épris, la belle Guilhelma de Benavès, je trouvai auprès d'elle le seigneur de Bergerac et celui de Blaye ; nous l'avions tous les trois priée d'amour en secret, et, comme je l'ai su depuis, elle avait flatté chacun de nous en particulier de l'espoir de lui plaire. Mes rivaux étaient assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et moi je me plaçai en face d'elle. Nous la regardions

amoureusement, et nous tâchions de recueillir à la dérobée quelques signes qui nous assurassent de sa tendresse. Cependant la perfide Guilhelma, intéressée à nous retenir dans l'erreur où elle nous avait plongés, nous tendait le piége le plus difficile à éviter. Tandis que ses regards, comme inspirés par le desir, s'arrêtaient sur ceux du seigneur de Blaye, et semblaient y lancer les flammes dont elle était animée, et que d'une main expressive, elle serrait tendrement la main du seigneur de Bergerac, son pied malin cherchait le mien sur le parquet, et après l'avoir trouvé, s'y reposait et le pressait à plusieurs reprises, en laissant errer sur sa bouche un sourire enchanteur. Ainsi la cruelle nous abusait tous les trois, et laissait croire à chacun de nous qu'il était l'amant préféré. Je ne sus quel gage d'amour avaient reçu mes rivaux, que lorsque me trouvant seul avec eux, je les entendis se vanter mutuellement de leur bonheur. En loyal Chevalier, je gardai alors le silence sur ce qui me regardait; mais je ne tardai pas à proposer aux deux Troubadours qui m'accompagnent, la tenson que vous allez entendre.

Le seigneur de Mauléon ayant ensuite accordé son luth à l'unisson de la guitare et de la mandore dont jouaient ses deux amis, Gaucelm et Hugon, commença ainsi le jeu-parti.

SAVARIC.

L'Amour joue à trois jeux divers : Gaucelm et vous, seigneur Hugon, choisissez le jeu qui vous conviendra le mieux, et laissez-moi celui que vous voudrez. Une Dame a trois amans; et telle est la manière adroite dont elle agit avec eux, que lorsqu'ils sont tous les trois en sa présence, chacun d'eux croit être l'objet favorisé. A l'un elle lance un regard amoureux; à l'autre elle serre doucement la main, tandis qu'elle sourit au troisième en le pressant d'un pied furtif. Or, dites-moi, auquel vous pensez qu'elle donne la plus grande marque d'amour ?

GAUCELM.

Seigneur Chevalier, vous n'ignorez pas sans doute l'effet enchanteur que produisent sur un amant bien épris, deux beaux yeux dont la douceur amoureuse semble émaner du cœur : pour moi je préfère cette marque de tendresse à celle qu'une Dame donne à son ami, en lui serrant la main; car serrer la main n'est souvent qu'une expression équivoque de politesse; et je ne crois pas que marcher sur le pied puisse être regardé comme un témoignage d'amour.

HUGON.

Gaucelm, vous ne signalez pas votre esprit dans le choix que vous faites, car le regard qui erre involontairement de tous côtés, ne porte qu'une expression vague, à laquelle un amant ne peut ajouter foi sans folie. Mais qu'une main blanche et privée de gand presse tendrement ma main, ah! mon cœur éprouve à l'instant l'émotion délicieuse que le cœur m'envoie. Que le seigneur Savaric emploie son éloquence à vanter le jeu du pied mignon; pour moi, je n'en dirai rien.

SAVARIC.

Puisque vous me laissez le plus aimable des jeux d'amour, soyez certain, seigneur Hugon, que j'en vanterai les douceurs. Oui, je soutiens que marcher sur le pied est une faveur d'autant plus précieuse, qu'elle est dérobée à l'œil vigilant des jaloux, qu'elle est la véritable marque d'un amour loyal et sincère, et que l'amant qui la reçoit ne saurait en ressentir trop de joie. Préférer un serrement de main, c'est mal se connaître en amour; et je m'étonne que Gaucelm ait choisi le regard, lui qui passe pour si habile.

GAUCELM.

Mais, seigneur, vous qui doutez du pouvoir de deux beaux yeux, vous ignorez donc qu'ils sont les interprètes des desirs et les messagers de l'âme, qu'ils découvrent aux amans ce que la crainte renferme au fond du cœur, et qu'ils sont les dépositaires de tous les secrets de l'amour? Une Dame peut marcher sur le pied à bien des gens sans intention; et je le demande au seigneur Hugon lui-même, qu'est-ce que donner la main, sinon un usage très-ordinaire?

HUGON.

Vous, Gaucelm, et vous, seigneur de Mauléon, vous parlez contre le gage le plus doux que l'amour puisse donner. En choisissant dans cette tenson, l'expression du regard, Gaucelm oublie que beaucoup d'amans ont été trompés par les yeux, et je le déclare au seigneur Savaric lui-même: une perfide beauté ne me séduirait pas, quand même elle me marcherait toute une année sur le pied. J'aime cent fois mieux sentir une main chérie serrer la mienne: l'émotion que j'en reçois va droit au cœur, et n'y laisse point de doute.

En cet endroit, les trois amis réunirent leurs voix pour supplier les Présidentes de la Cour d'Amour de vouloir bien mettre un terme à leurs débats ; mais ces Dames, par des motifs qu'on ne put deviner, ne voulurent point prononcer de jugement. Alors l'un des Troubadours, prompt à saisir l'occasion d'exercer son esprit satyrique, se leva, et fit entendre ce sirvente.

ADHÉMAR (17).

J'ai vu bien des choses que je n'ai pas fait semblant de voir; j'ai souvent ri et badiné avec des gens qui ne me plaisaient guères; j'ai rencontré des ingrats en servant des hommes qui passaient pour être vertueux, et j'ai vu les plus sots et les plus vains discoureurs réussir beaucoup mieux qu'ils ne le méritaient.

J'ai vu des femmes sacrifier l'honneur de leurs maris aux plus lâches courtisans ; j'ai vu de misérables freluquets obtenir d'elles des faveurs qu'elles refusaient à des hommes pleins de mérite et de délicatesse. J'ai vu beaucoup d'hommes prodiguer leur fortune, et se ruiner pour des femmes qui se moquaient d'eux, et se donnaient pour rien à leurs rivaux.

J'ai vu des femmes recherchées par des gens

le plus grand des malheurs ; hélas ! je n'éprouvai jamais une semblable affliction ; jamais je ne répandis tant de larmes. Il faut que je chante le chef des héros et le père de la valeur, le noble et puissant Richard, roi des Anglais, dont la mort impitoyable a terminé la carrière. Grand Dieu ! quelle perte pour l'humanité ! quel cruel événement ! Fatal récit que je suis obligé de faire ; est-il un homme assez insensible pour ne point s'attendrir à tes lamentables accens ?

Richard est mort. Plus de mille ans se sont passés depuis qu'une catastrophe aussi funeste n'avait affligé la terre ; plus de mille ans se passeront encore avant qu'on voie un Prince aussi brave, aussi magnifique, aussi généreux. Ni le célèbre Alexandre, qui vainquit Darius, ni Charlemagne, ni Arthus, le modèle des Chevaliers, ne se signalèrent par des vertus plus éclatantes. Jaloux de toutes les gloires, redouté des uns, admiré des autres, Richard était à-la-fois la terreur et l'amour du monde.

Je suis surpris qu'en ce siècle faux et perfide, un seul homme ose encore se piquer de sagesse et de courtoisie. A quoi servent l'éloquence et les exploits honorables ! A quoi se réduisent les efforts pénibles qu'on fait pour acquérir de la gloire ? La mort vient de nous montrer jusqu'où va sa

puissance : d'un seul coup elle a ravi à la terre son plus bel ornement, celui qui en était l'honneur. Ah ! puisque rien ne peut nous garantir de ses traits, devrions-nous tant les redouter ?

Hélas ! seigneur, roi puissant et valeureux, qui cultivera désormais la science des armes et celle des tournois, où se livrent des combats nombreux ? qui embellira les cours brillantes ? où trouvera-t-on encore la magnificence et la générosité ; puisque vous n'êtes plus, vous qui en étiez le souverain ? Que deviendront ceux qui s'étaient mis à votre service ? Ils seront déchus de leurs epérances, et privés des récompenses qu'ils attendaient : et ceux que vous élevâtes à la gloire et à la fortune ? Ils n'auront d'autre ressource que la mort.

Ils n'ont plus à attendre qu'une longue misère, et une vie humiliée et flétrie par le désespoir, tandis que les Sarrazins et les autres infidèles, qui vous redoutaient plus que nul autre héros né de mère mortelle, redoubleront d'orgueil, et disputeront plus long-tems aux chrétiens la conquête du saint sépulcre. Dieu l'a voulu, sans doute ! S'il l'avait autrement ordonné, vous vivriez encore ; et les Sarrazins, forcés de céder à votre valeur, fuiraient loin de la Syrie.

Je n'ai plus d'espoir qu'il se présente jamais

roi ni prince capables de vous remplacer, vaillant Richard, et d'arracher la terre sainte aux infidèles : s'il s'en présente un, qu'il se rappelle combien vous aimâtes la gloire, et quels furent vos deux frères, le jeune roi et le comte Geoffroi, renommé pour sa courtoisie ; et qu'il songe que pour vous égaler, il doit avoir un cœur généreux, un courage à toute épreuve, une âme remplie de toutes les vertus.

L'ASSEMBLÉE, après avoir donné à ce chant funèbre des éloges mérités, se livra aux mouvemens confus qu'inspiraient aux uns et aux autres les idées dont il était rempli. Les uns trouvaient que le Troubadour avait accordé à Richard des vertus qu'il n'avait pas; les autres renchérissaient encore sur les louanges dues à la bravoure ardente qui lui avait valu le nom de Cœur-de-lion. Ils rappelaient ses exploits en Syrie, et sa constance à supporter les horreurs d'une injuste captivité ; ceux-ci parlaient de ses talens aimables, ceux-là de sa magnificence envers les Troubadours ; mais presque tous se réunissaient à juger peu digne de lui la cause de sa mort. Ce prince, suivant leur récit, ayant su qu'un Chevalier limousin son vassal, avait trouvé un trésor dans ses terres,

avait voulu l'obliger à le lui céder; mais comme il assiégeait le château de Chalus, une flèche lancée par son ennemi, avait terminé son sort.

Cependant Sordel s'apprêtait à chanter, et naturellement les idées se portaient sur le Troubadour dont il déplorait le trépas. Blacas, disait-on, fut un noble Baron, riche et généreux, également né pour l'amour et pour la guerre; il aimait la gloire et le plaisir, l'éclat des richesses et celui de la poésie. Protecteur des infortunés, ami des nécessiteux, il montra autant de plaisir à donner que d'autres en montrent à recevoir; plus il avança en âge, et plus on le vit croître en générosité, en courtoisie et en valeur; ses richesses, au lieu de diminuer, augmentèrent; ses amis l'aimèrent, et ses ennemis le redoutèrent davantage; et ce qui est encore moins ordinaire, il fit les mêmes progrès dans l'art de composer des vers et dans celui de plaire aux Dames.

Tels étaient les discours qu'on tenait sur le compte de Blacas, lorsque Sordel commença son éloge en ces mots :

SORDEL (20).

L'AME remplie d'une juste affliction, je veux chanter le noble Blacas, et lui consacrer ces vers

faciles. Jamais je n'eus un si grand sujet de tristesse ; hélas ! la mort me ravit en lui un maître généreux et un ami véritable ; en lui descendent au tombeau le savoir et la valeur. Non, je ne crois point que la Provence se relève jamais de ce coup funeste ; je ne crois point qu'elle revoie jamais un autre Blacas. Le seul remède à ce malheur, est de prendre le cœur de ce grand homme, et de le partager entre les Barons qui vivent sans courage, afin qu'ils s'en nourrissent, et ne manquent plus de vertus.

D'abord, que l'Empereur Romain en prenne sa part ; il en a grand besoin, s'il veut déployer assez de forces pour vaincre les Milanais rebelles, et leur arracher les forteresses crénelées qu'ils ont conquises, et dont ils le privent encore malgré les efforts de ses sujets.

Il faut que le Roi de France s'en nourrisse après l'Empereur, afin de recouvrer la Castille, qu'il perd par son indolence. Mais que sa mère l'ignore : si elle le savait, il n'oserait y toucher, car il paraît, pour son malheur, qu'elle l'a soumis à tous ses caprices.

Quant à vous, Roi des Anglais, comme vous êtes faible de courage, il me plaît de vous donner une assez forte dose de ce cœur pour ranimer votre vaillance. Alors vous rougirez de vivre

dénué d'honneur, et chercherez à recouvrer la terre que le roi de France, qui connaît votre lâcheté, a usurpé sur vos ancêtres.

Et vous, Roi de Castille, si vous m'en croyez, vous en prendrez pour deux : chargé comme vous l'êtes du fardeau de deux Empires, vous ne me paraissez pas capable d'en soutenir un seul. Cependant, dérobez-vous aux regards de votre mère : si elle s'apercevait de votre dessein, elle saisirait des verges, et dans sa colère, vous traiterait comme un enfant indocile.

Je veux aussi que le Roi d'Arragon se nourrisse de ce cœur; cœur vertueux, qui peut seul effacer la honte et laver l'affront qu'il reçut à Marseille. Quelque chose qu'il fasse ou qu'il dise, il n'y a que ce moyen de réparer son honneur.

Ensuite, j'entends que l'on force le Roi de Navarre à en prendre sa part : ce prince, ainsi qu'on le publie par-tout, valait mieux réduit au seul titre de comte, qu'il ne vaut aujourd'hui décoré de celui de roi. Quel malheur, que Dieu élève en dignité celui que le défaut de courage condamne à ramper sans honneur!

Le Comte de Toulouze a bien besoin de ce cœur, s'il se rappelle l'immense héritage qu'il possédait autrefois, et s'il regarde celui qu'il possède maintenant. A moins qu'il ne change de

cœur pour recouvrer ce qu'il a perdu, je ne crois point qu'il le recouvre jamais avec celui qu'il a reçu du ciel.

Que le Comte de Provence s'en nourrisse encore, et qu'il songe à la vie déshonorée que traîne un prince dépouillé de ses états. Quoiqu'il fasse de dignes efforts pour soumettre ses ennemis, il a grand besoin du cœur de Blacas pour l'aider à soutenir ce pesant fardeau (21).

AINSI chantait Sordel ; et semblable aux éclairs qui laissent échapper la foudre, il faisait jaillir du milieu des louanges mêmes qu'il prodiguait à son ami, les traits les plus mordans contre la plupart des princes ; lorsqu'un Troubadour, paraissant soudain à ses côtés, commença sans prélude, un sirvente nouveau. C'était Bertrand d'Alamanon qui croyait devoir aux Dames ce cœur de Blacas, dont Sordel disposait en faveur des Rois.

BERTRAND D'ALAMANON (22).

JE croyais Sordel un homme sage, judicieux, appréciateur du vrai mérite ; mais j'aperçois avec la plus grande douleur que sa raison l'a abandonné,

et j'en gémis. Comment! sacrifier l'honneur à la lâcheté, et prodiguer le cœur de Blacas, un cœur couronné de tant de gloire à des gens indignes de le posséder? Il veut donc le perdre méchamment? Pourriez-vous le souffrir, vous qu'il aima avec tant de tendresse, Souveraines d'amours? Non sans doute. Eh bien, je vais faire un autre usage de son cœur.

Je veux que les Dames les plus aimables se le partagent et se parent de ses vertus. D'abord que la Comtesse de Provence, à qui appartient la fleur du mérite, en prenne la première part, et la garde comme un gage du plus pur amour. Que la belle Clarette de Baux en prenne à son tour, et n'en prenne pas peu, afin que la douleur qu'elle a conçue de la mort du brave Blacas, soit allégée par le souvenir des louanges qu'il lui a prodiguées, et par la vue de sa propre image, qui s'y trouve encore gravée.

Je veux que l'illustre Comtesse, la belle Naguiza de Rhodès, en prenne en proportion de ses nobles conquêtes, et qu'elle le garde avec soin: une vertu bien rare y est cachée, celle de maintenir l'amour dans une éternelle jeunesse. Et l'aimable Elyonne de Sabran, qui aime tant à errer dans les bosquets champêtres, elle mérite bien aussi d'en recevoir sa part. Qu'elle le garde

avec autant de soin qu'elle a gardé le sien, et elle méritera les louanges des plus sages admirateurs de la Beauté.

Je veux que la belle Élyz partage ce trésor avec les autres dames : car tandis que ses grâces et ses talens font le désespoir de ses rivales, elle se plait à louer et à faire ressortir leur moindres qualités. Qu'elle le reçoive donc et le garde avec plaisir : déjà fameux par ses vertus, il en acquerra davantage avec elle. Et vous, Souveraine du château de Romanin, prenez aussi du cœur de Blacas une part égale aux perfections dont vous êtes ornée ; et comme il respira de son vivant, la générosité, la courtoisie et les talens, en s'unissant au vôtre, il croira n'être point sorti de la vie.

Les Dames de la Cour d'Amours se livraient à la tristesse dont des chants funèbres qu'elles venaient d'entendre avaient pénétré leur âme, et déploraient sur-tout la mort du noble Troubadour dont Sordel et Bertrand d'Alamanon venaient d'exalter le grand cœur, lorsqu'un Chevalier nommé Guilhem d'Amalric, s'avança vers elles et leur apprit que la mémoire de Blacas, également chérie des savans et des Rois, avait trouvé

un protecteur dans la personne du vaillant Robert, Roi de Sicile et de Naples. Ce Prince, ajouta-t-il, non content de faire élever un tombeau à ce favori des muses provençales, a comblé son fils Blacasset de présens, et l'a doté de plusieurs fiefs en Provence. Alors, prenant occasion de ce trait généreux pour vanter les vertus du Monarque, le Chevalier chanta le sonnet suivant, en s'accompagnant du luth.

GUILHEM d'AMALRIC (23).

QUE le seigneur, le dieu des armées exauce tes vœux et te défende des jours funestes ; qu'il soit ton appui ; qu'il fasse voler la victoire sur tes pas, ô Roi puissant, en qui les peuples ont mis leur espérance, et qu'ils invoquent après le Dieu même dont tu es l'ouvrage !

Que l'Éternel, dont tu reçus la vie, écoute favorablement tes prières, et qu'il fasse fleurir ton nom, et dans l'enceinte de tes Etats et hors de leur enceinte ! Puisses-tu voir tes jours s'écouler en paix, semblables à un fleuve inépuisable ; puisse ton empire s'étendre d'un bout du monde à l'autre ?

Parmi le vulgaire des Rois, les uns se reposent

entièrement sur le nombre et la valeur de leurs soldats, sur l'impétuosité de leurs coursiers; les autres fondent leur espérance sur des trésors dont ils ne connaissent pas la fragilité : mais tu possèdes, au-dessus de ces choses, des biens dont l'éclat est moins périssable. Tu es le premier des Rois, si l'on considére tes victoires, et le premier des hommes, si l'on compte tes vertus.

MAIS tandis que le Chevalier chantait ce sonnet en l'honneur du roi, un Troubadour d'Auvergne préparait aux Dames un spectacle singulier. Sur le point de se croiser et de partir pour la terre sainte, Peyrols avait composé une tenson; où un jeune Jongleur couronné de roses, armé d'une flèche d'or, et revêtu des habits les plus brillans, faisait le personnage de l'Amour, et tâchait de le dissuader de partir. Voici de quelle manière le Troubadour commençait cette tenson.

PEYROLS (24).

AMOUR, je vous ai servi long-tems sans me rendre coupable d'aucune faute, et vous savez combien peu j'ai été récompensé.

L'AMOUR.

Vous oubliez, mon cher Peyrols, la Dame gracieuse et tendre qui vous accueillit, par mes ordres, avec tant de bonté. Vous êtes trop volage dans votre ardeur. Je ne l'aurais pas cru au ton amoureux et sentimental que vous preniez dans vos chansons.

PEYROLS.

Amour, jamais je ne vous aurais abandonné, si le devoir ne me l'avait ordonné impérieusement. Mais c'est aujourd'hui vers Dieu seul que j'adresse mes vœux. Puisse-t-il me guider promptement en Syrie, puisse-t-il rétablir l'union parmi les princes chrétiens! Le secours qu'ils ont promis tarde trop; l'infidèle se réjouit de leurs dissentions, et le perfide Saladin insulte aux saints étendarts.

L'AMOUR.

Il n'est pas réservé à votre bras de chasser de la tour de David les Sarrazins qui s'en sont emparés. Croyez-en le conseil que je vous donne, Peyrols, ne songez qu'au plaisir d'aimer et de

chanter. Irez-vous à la croisade, quand les rois eux-mêmes n'y vont pas? Voyez les guerres sanglantes qu'ils se livrent entr'eux; voyez de quels prêtextes frivoles les Barons colôrent leur lâcheté!

PÉYROLS.

C'est en vain que vous parlez, Amour; mon cœur a brisé vos chaînes. Ma Dame, il est vrai, me plaît encore, et je l'aime avec la même passion, mais le tems d'erreur est passé. Je marche sur les pas de mille amans qui laissent ici leurs amies dans les larmes, et qui eussent tout sacrifié au plaisir de rester auprès d'elles, si le devoir ne les eût appelés, comme moi, contre le farouche Saladin.

CEPENDANT la trompette se faisait entendre et annonçait que le tournois allait commencer. C'était auprès du château qu'on avait dès longtems tracé la lice où devaient combattre les chevaliers, et dressé les échafauds, les tentes et les pavillons superbes où allaient être placées les Dames. Un Troubadour, chargé de chanter le sirvente belliqueux, précurseur des joûtes, n'attendait qu'un moment de silence. Dès que les

fanfares cessent, il élève la voix, que plusieurs Jongleurs accompagnent de leurs instrumens sonores.

GUILHEM DE ST.-GRÉGORI (25).

J'AIME bien le tems joyeux où les troupeaux retournent au pâturage, où la verdure et les fleurs renaissent, où les oiseaux recommencent leurs jeux, et font retentir les bocages de leurs chants; mais ce que j'aime encore davantage, c'est de voir les tentes et les drapeaux briller parmi l'émail des prairies, les Chevaliers revêtus de leurs armes, pousser leurs coursiers dans la plaine: je sens mon courage se ranimer à leur aspect.

J'aime le spectacle menaçant d'une cavalerie nombreuse qui chasse devant elle les habitans des campagnes fuyant avec leurs troupeaux; j'aime à voir les guerriers qui les poursuivent; j'éprouve un plaisir infini lorsque je vois les forteresses assiégées, les remparts renversés et détruits, les soldats pressant de toutes parts une enceinte fermée de murs et entourée de fossés garnis de fortes palissades.

Et j'aime sur-tout quand le chef des guerriers, armé de toute pièce, paraît sur un coursier fou-

gueux, inaccessible à la crainte; qu'il s'élance à la tête des siens, et les anime, par son exemple, à tenter de brillans exploits. Dès que le combat est engagé, chacun se précipite sur ses pas avec joie. Alors ce n'est qu'aux coups terribles qu'il reçoit et qu'il donne qu'on distingue le brave et l'homme de cœur.

L'attaque a commencé. Je vois les masses d'airain, les glaives, les casques étincelans, les boucliers, se heurter et voler en éclats; je vois les vassaux s'élancer les uns sur les autres et se porter mille coups à-la-fois. Les coursiers abandonnés, errans dans la prairie, laissent loin d'eux les morts et les mourans. Bientôt le combat n'offre plus qu'une horrible confusion : la fureur y préside. Alors le brave ne songe qu'à faire couler le sang de son ennemi, ou à perdre le sien : il préfère la mort au déshonneur.

Et je le dis avec vérité : il n'y a point de plaisirs sur la terre qui surpassent ceux que j'éprouve à l'aspect d'une bataille, lorsqu'aux clameurs des combattans se joignent les hennissemens des chevaux, le fracas des armes, et les cris de détresse des vaincus; lorsque je vois les chefs et les soldats rouler dans les fossés, ou tomber sur l'herbe ensanglantée, et les morts couvrir

la terre, les flancs ouverts, et portant encore les tronçons de lances avec leurs banderoles.

Dès que le Troubadour a terminé son sirvente, les Dames se lèvent, et chacune d'elles, conduite par son Chevalier, traverse la salle, et se rend à la place qui lui est destinée pour voir le tournois.

LA COUR D'AMOURS.

TROISIÈME PARTIE.

LES TOURNOIS ET LES ARRÊTS D'AMOURS.

A PEINE les Dames sont-elles arrivées, que les fanfares recommencent, et que tout s'apprête pour les joutes.

Oh! qui donnera à mes paroles assez d'éloquence et de pompe pour décrire dignement ces choses dont ma mémoire m'offre l'image animée? Qui me prêtera d'assez vives couleurs pour retracer aux yeux éblouis ces objets, que je crois voir encore : ces trônes magnifiques, ces riches tapis, ces pavillons, ces bannières flottant dans les airs, ces écussons chargés de devises guerrières, ces armes brillantes qui réfléchissent de toutes parts les rayons du soleil ? Là venaient siéger auprès des Dames les juges de la valeur, respectables vieillards, qui ne pouvant plus manier la forte lance, se rappelaient leur antique prouesse, et semblaient renaître dans un essaim de jeunes héros.

La pourpre des étoffes et le feu des pierreries relevaient encore l'éclat du spectacle. On voyait de tous côtés s'empresser les hérauts et les poursuivant d'armes, pour régler l'ordre des combats, rappeler les lois de la chevalerie et les faire observer. Les voix bruyantes des hérauts dominant sur le tumulte, répétaient par intervalles ces paroles guerrières : « Amour aux Dames ! gloire » aux Héros ! louange aux Chevaliers qui signa- » lent leurs esploits ! Voici le jour de la valeur, » le jour où les armes doivent être trempées » de sueur et de sang ! » A ces cris, les Jongleurs et les Ménestrels mêlaient leur symphonie et leurs chants belliqueux ; ils disaient : « L'Amour » aime les vaillans ; il suit les pas de la Victoire. » Braves guerriers, élevez vos yeux vers ces » gradins où siégent les Belles ; regardez ces » Anges du ciel ; et si votre ardeur est prête à » s'éteindre, vous la sentirez se ranimer. A leur » aspect vous jouterez plus vaillamment, et vous » serez plus dignes de louanges ».

Mais je reconnais, au bruit éclatant des fanfares, que les Chevaliers s'approchent. Les voilà couverts d'armes magnifiques, suivis de leurs écuyers, montés, ainsi qu'eux, sur des chevaux richement enharnachés. Ils s'avancent à pas lents, la visière baissée, la contenance grave et

majestueuse. Au milieu d'eux sont plusieurs Dames sur des palefrois. Elles amènent ces fiers esclaves attachés avec des chaînes de rubans et de fleurs, et ne les dégagent qu'après avoir franchi la barrière. Le titre qu'ils reçoivent de la Dame dont ils ont porté les chaînes, est celui de son serviteur : il ne peut être acheté par de trop brillans exploits.

A mesure que ces nobles Chevaliers font le tour de la lice, les Dames placées sur les échafauds sèment des fleurs sur leur route. Les unes joignent à ces fleurs légères, des présens qu'elles ont préparé d'avance : comme des écharpes, des nœuds de rubans, des bracelets tissus de leurs cheveux ; les autres détachent à l'instant quelques parties de leur parure, comme des voiles, des plumes ou d'autres faveurs. Les guerriers qui les reçoivent les couvrent de baisers, et en ornent leurs armes.

Les joutes vont commencer. Les Chevaliers, rangés aux deux bouts de la lice, attendent le signal dans un silence effrayant, et prêtent l'oreille à la voix du juge du camp qui publie, en ces mots, les lois du Tournoi. « Combattans,
» dit-il, nul de vous ne blessera le cheval de son
» adversaire ; il ne portera des coups de lance
» qu'au visage ou à la poitrine ; il ne se servira
» que du tranchant et jamais de la pointe de

» son épée ; il ne frappera plus le guerrier qui
» aura levé la visière de son casque, ou dont le
» casque lui-même sera brisé ». Après que le juge du camp a prononcé ces paroles, il frappe trois fois dans ses mains, et la trompette donne le signal du départ.

Pressés du piquant éperon, les coursiers s'élancent des deux bouts de l'arène : l'intervalle qui les sépare disparaît. La tête baissée et la lance en arrêt, les Chevaliers s'atteignent : la terre tremble, et l'air embrâsé retentit du fracas de leurs armes, dont l'acier pétille et vole en éclats. De part et d'autre on jette les tronçons de lance, on met l'épée à la main ; on s'attaque de près. Le fer heurte le fer ; des tourbillons de poussière s'élèvent autour des combattans. Les deux partis divisés en petits pelotons ou réunis en masse, se forment en phalanges triangulaires, en bataillons carrés ; se serrent ou s'étendent ; emploient la ruse ou la force ; s'évitent ou fondent avec impétuosité l'un sur l'autre. A la variété, à la vivacité de leurs évolutions, on croirait voir deux corps ennemis se combattre dans la plaine : tantôt c'est un poste, un défilé, un passage dangereux qu'ils feignent d'attaquer ou de défendre.

A mesure que les banderoles et les faveurs se déchirent et couvrent la terre de leurs lambeaux,

les Dames en envoient de nouvelles; par les hérauts, afin de ranimer le courage de leurs Chevaliers, et de pouvoir les distinguer dans la mêlée.

Au pas d'armes succède la joute (26). Le seigneur de Baux s'avance le premier. Il monte un coursier superbe, et manie avec dextérité la plus forte lance qui soit encore sortie des arsenaux du Poitou. Raimond d'Agoult, qui vient à sa rencontre, ne peut en soutenir le choc; il tombe et roule dans la poussière, à dix pas de son cheval. Le hardi vainqueur met en déroute vingt autres Chevaliers. Parmi les vaincus, je distingue le malheureux Guilhem de Montpellier, qui, ne pouvant rallentir la fuite de son cheval, fait trois fois le tour de la lice, étourdi, les bras ouverts, le corps chancelant; il finit par abandonner enfin le fougueux animal, qui, joyeux de l'avoir jeté sur le sable, continue à s'éloigner de lui, en hennissant et secouant la tête avec une sorte d'orgueil.

Ponce de Montlaur, fier d'avoir abattu le seigneur de Beaucaire, se flatte de venger son ami; il court avec impétuosité sur le seigneur de Baux; mais la lance de son adversaire l'atteint à la visière, rompt les courroies qui l'attachent, enlève le casque d'airain, et laisse sa tête chauve exposée

aux risées des spectateurs. Après lui paraît Barral de Marseille, armé magnifiquement, et monté sur un excellent coursier ; le vainqueur le rencontre, le heurte, et le force à reculer jusqu'auprès de la barrière. Privé de sa lance, il le frappe à coups redoublés du tranchant de son épée. L'infortuné Barral incline le casque, et semblable au plongeur intrépide, qui, du sommet d'un roc escarpé s'élance dans l'onde bouillonnante, franchit la tête de son cheval, et va s'enfoncer dans la fange d'un ruisseau qui coule en dehors de la barrière.

Les sons éclatans de mille instrumens se font entendre. Les hérauts s'écrient : « Honneur aux fils des Preux » ! Et mille voix répètent à l'envi le nom du vaillant Chevalier.

Mais tandis que le seigneur de Baux remportait ces avantages, le noble Savaric de Mauléon signalait également sa force et son adresse. Bernard d'Anduze, Ponce de Montdragon avaient éprouvé sa valeur. Le premier avait eu son casque brisé ; le second, je rougis de le dire, était tombé sur l'arêne sans que sa lance fût rompue. Le Prince d'Orange, lui-même, n'avait pu résister à ses coups. Lui seul et le seigneur de Baux tenaient encore la lice : de leur victoire dépendait le prix.

Après s'être reposés un moment pour prendre

haleine, les deux rivaux en gloire reçoivent de leurs écuyers des armes nouvelles, et s'affermissant sur les étriers, volent l'un contre l'autre avec la rapidité de l'éclair. Il est difficile de dire lequel des deux eût remporté la victoire, si un accident imprévu ne l'eût déterminée en faveur de Savaric. A l'instant où le Chevalier de Mauléon, la lance en arrêt, allait frapper son rival à la visière, le hasard voulut que le cheval du seigneur de Baux, effrayé par quelque objet inconnu, se cabrât et reçût le fer dans le potrail. Vainement le Chevalier tâcha d'affaiblir le coup; il ne put empêcher que l'animal, mortellement atteint, ne tombât sur son maître et ne l'accablât sous le poids de son corps ensanglanté.

A la vue de ce coup, sévèrement proscrit par les lois de la chevalerie, mille cris d'indignation s'élèvent de toutes parts. Les Chevaliers le croyant volontaire, s'avancent pour le venger. Tous à-la-fois ils dirigent leurs lances contre le perfide, et s'apprêtent à l'écraser sous les pieds de leurs chevaux. Mais le champion de Dames s'élance dans la lice; il s'écrie que les lois ont été violées par inadvertance, et abaissant soudain sur la tête de Savaric sa longue pique surmontée d'un voile, le soustrait à leur fureur (27).

A ce signe éclatant de la clémence des Dames,

les Chevaliers s'éloignent avec respect. Cependant on s'occupe du soin de décerner le prix de la vaillance. Les hérauts d'armes recueillent les voix et les portent au juge du camp, qui lui-même soumet sa décision à celle des Dames. Alors la sage Phanie de Romanin, comme souveraine du tournoi, prononce les noms du seigneur de Baux et du noble Savaric de Mauléon; et les hérauts s'écrient de nouveau: « Honneur aux fils des Preux »!

Tandis que la multitude répète cette acclamation avec enthousiasme, les officiers d'armes vont prendre, parmi les Demoiselles, celles qui doivent présenter le prix aux vainqueurs : ce sont, la belle Élyz et l'aimable Élyonne de Sabran. Elles portent deux chaînes d'or enrichies de diamans, dont les chaînons se multiplient en proportion du mérite des deux Chevaliers. En recevant ce gage de leur gloire, ils donnent à chacune des Demoiselles un baiser, prix inestimable qui met le comble à leur triomphe. Ensuite on les conduit au château, où les attendait un superbe festin. Tout retentissait sur leurs pas des éloges les plus fastueux, du son des instrumens, et du chant des Troubadours célébrant leur victoire.

Après le festin, où le Faisan et le Paon symboliques, placés dans des bassins d'or, furent présentés aux vainqueurs et servis sous leurs

yeux (28), le château fut entouré de torches enflammées, et mille faisceaux de lumière distribués dans les appartemens, y rivalisèrent la clarté du jour. La Dame de Romanin s'étant rendue dans la même salle où les Troubadours avaient été admis le matin, s'y plaça au milieu de ses belles compagnes, et donna l'ordre d'ouvrir le parlement (29).

Alors l'un des jeunes Servans d'amour s'avançant jusqu'au pied de l'estrade, annonça que le Viguier d'amour, accompagné de plusieurs couples d'amans, venait soumettre au jugement des Dames les procès qui s'étaient élevés pardevant lui; et les portes de la salle s'étant ouvertes, on le vit paraître, vêtu d'une robe de soie verte, ornée de franges, et de feuilles d'orchis brodées en argent. Plusieurs damoiseaux et damoiselles le suivaient, la tête couronnée de fleurs jaunes, et portant des ceintures de la même couleur. A mesure que ces amans entraient dans la salle, ils se séparaient et allaient s'asseoir sur des bans opposés. Lorsqu'ils furent tous assis, le Viguier d'amour éleva la voix en ces termes :

Très-gracieuse Souveraine, et vous, belles Présidentes, voyez humblement prosternés au pied de votre tribunal, ces amans malheureux

que la Discorde a touchés de sa torche fatale ; tous, en me chargeant d'exposer à votre équité les motifs de leurs dissentions, ont juré de se soumettre à votre sentence.

Ce disant, il prit un cahier et lut, en ces mots, le sujet de la première cause.

Ire. CAUSE.

PARDEVANT moi, Viguier d'amour, sont comparus jeune et noble Damoisel, demandeur en matière de récision de contrat, d'une part ; et belle et noble Damoiselle, sa douce amie, d'autre part. Disant, le jeune Damoisel, que, vers le tems où un amour réciproque enflamma son cœur et celui de sa belle amie, ils s'imposèrent ensemble plusieurs obligations : et entr'autres celle de venir, lui, toutes les semaines une ou deux fois, lorsque la nuit serait la plus obscure, attendre sous les fenêtres de sa maîtresse, un bouquet de violette, ou d'autres fleurs suivant la saison, qu'elle s'engageait à lui jeter, en lui disant, bon soir, mon doux ami ! Après quoi il promettait de baiser doucement la porte de la maison, en prononçant ces paroles à voix basse : Adieu, ma douce amie ; Dieu vous donne une bonne nuit !

Or, selon le dire du Damoisel, il a été énor-

mément lésé dans ce contrat. Car pour obtenir quelques pauvres fleurs qui tous les jours deviennent plus communes, il est non-seulement obligé de braver les intempéries du tems, mais encore d'attendre qu'il plaise à sa Dame d'ouvrir ses fenêtres pour le délivrer de la situation gênante où il se trouve : faveur qu'il ne reçoit même pas toujours ; à cause des surveillans dont elle est obsédée. Contraint souvent de partir sans avoir obtenu le prix de son attente, il baise silencieusement la porte jalouse ; il s'éloigne avec regret, non sans avoir regardé aux vitraux des fenêtres, et sans être plus d'une fois revenu sur ses pas, trompé par la lueur errante des flambeaux. Il rentre chez lui, la plupart du tems transi de froid et dans un état à faire pitié. C'est pourquoi il demande d'être dégagé de sa promesse, et rendu à son entière liberté.

Mais la jeune Damoiselle s'élève vivement contre les motifs de cette demande ; disant que son amant a grand tort de se plaindre d'une obligation dont elle supporte le plus grand fardeau. Elle oppose ses inquiétudes à celles de son doux ami, lorsqu'elle présume qu'il viendra sous ses fenêtres ; elle prétend que son cœur est tellement troublé, et palpite avec tant de force quand le moment approche de lui jeter des fleurs, qu'elle

ne sait ni ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait. Elle tremble que ses surveillans ne remarquent son émotion. La peine qu'elle éprouve de le savoir seul, exposé aux injures de l'air, est mille fois au-dessus de tout ce qu'il peut endurer pour elle; puisqu'aux mêmes souffrances se joint l'obligation insupportable de feindre, et de paraître dormir quand elle voudrait veiller, ou rire quand des larmes amères coulent au fond de son cœur.

Elle trouve d'autant plus de honte à son amant de se plaindre des fleurs qu'elle lui donne, qu'elle n'a point varié dans le choix qu'elle en a fait, et que jamais, elle veut bien l'avouer ici, elle ne les a jetées sans leur avoir laissé l'empreinte de ses lèvres. Elle ne croit donc pas qu'il y ait eu lésion dans la promesse mutuellement jurée, et se croit à l'abri de l'accusation que son doux ami élève contre elle. C'est pourquoi elle requiert que le contrat ne soit annullé que de son consentement, et lorsque le Damoisel l'en aura priée en toute humilité. A ces fins conclut, et demande dépens.

Après avoir terminé cette lecture, le Viguier d'amour déclare qu'il ne croit point qu'il y ait lieu à résilier le contrat. Et la Cour va aux voix; et les avis se partagent. Plusieurs Dames veulent maintenir le contrat; plusieurs veulent le modifier.

Enfin les opinions se réunissent dans celle-ci, que prononce la sage Phanie : « L'effet de la pro-
» messe où se sont engagés les deux amans sera
» suspendu pendant quinze jours ; si durant ce
» tems, le jeune Damoisel ne paraît point sous
» les fenêtres de son amie, le contrat demeurera
» annullé : s'il y paraît une seule fois, les clauses
» en subsisteront dans toute leur vigueur, et ne
» pourront être abrogées ni modifiées que du
» consentement exprès de la Damoiselle ».

Chacun applaudit à l'équité de cette sentence; et le Viguier d'amour ayant pris un autre cahier, soumit ainsi au jugement de la Cour la cause suivante.

IIe. CAUSE.

Une jeune Dame, dit-il, voyant son doux ami atteint d'une maladie grave qui l'avait conduit aux portes du tombeau, en jugeant inutiles tous les remèdes humains, prit la résolution de porter sa douleur aux pieds de la Reine des Anges, et s'engagea à aller nuds pieds visiter la sainte chapelle de l'Estarel, dès que son amant serait revenu en sa première santé. Sa prière fut exaucée. Le jeune Damoisel, bientôt hors de danger, recouvra insensiblement ses forces, et se trouva enfin parfaitement rétabli. Mais, ayant appris à

quel excès d'amour il devait sa guérison, et voyant sa maîtresse sur le point d'entreprendre son pénible pélerinage, il ne voulut point permettre qu'elle exposât ses pieds délicats à se déchirer parmi les ronces de la montagne; et alla trouver un bon Prêtre, pour obtenir de lui d'être seul chargé de l'accomplissement de ce vœu.

Cependant cette Dame, continue le Viguier d'amour, prétend qu'il n'existe point de puissance sur la terre qui soit en droit de la dégager du devoir qu'elle s'est volontairement imposé. Elle persiste à faire le voyage de l'Estarel, et regarde comme un affront la démarche de son ami.

De son côté, le Damoisel fait valoir en sa faveur toutes les raisons qu'il peut tirer de la délicatesse de son amie, que ce voyage exposerait à trop de dangers, et de son propre cœur, qui ne pourrait sans honte souffrir l'exécution d'un semblable dessein. Il termine par supplier la Cour de faire droit à sa demande, en l'autorisant à exécuter seul le pélerinage de l'Estarel.

La Dame de Romanin et les autres Présidentes, après avoir, à dessein, prolongé entre ces deux amans, ces débats généreux, déclarent qu'ils ont également des titres à la bienveillance de la Cour, qui, pour ne point les séparer dans une si pieuse entreprise, ordonne qu'ils feront ensemble le

pélerinage de l'Estarel, en s'entr'aidant dans les sentiers difficiles de la montagne, et en marchant alternativement pieds nuds; mais de manière que celui qui sera chaussé fraiera le chemin à l'autre, et en écartera les cailloux aigus et les ronces déchirantes qui pourraient s'y rencontrer.

IIIe. CAUSE.

Et voici ce que dit ensuite le Viguier d'amour:

Deux amans forcés de vivre séparés l'un de l'autre, sont convenus de fixer tous les deux, à l'heure de minuit, le disque radieux de la lune, de respirer en silence sa lumière amoureuse, et de dire, en se pénétrant de l'idée l'un de l'autre: bon soir, ma douce amie! bon soir, mon doux ami! Ils ont, jusqu'à ce jour, exécuté ponctuellement cette obligation réciproque. Cependant l'amant observe que durant les quinze jours que la lune refuse ses rayons à l'obscurité des nuits, il ne peut ni envoyer ses vœux accoutumés à sa maîtresse, ni les recevoir d'elle, et il demande un autre objet de contemplation. La Damoiselle ne s'oppose à l'effet de cette demande, que parce qu'elle croit toujours dangereux de montrer de l'inconstance en quelque chose que ce soit.

Après avoir entendu les raisons pour et contre,

la Dame de Romanin, de l'avis de la Cour, ordonne que la lune, ne pouvant toujours inspirer ces deux amans, sera remplacée par l'étoile du berger.

IVe. CAUSE.

Ce jugement était à peine prononcé, qu'une jeune Damoiselle se lève impatiente, et sans attendre que le Viguier d'amour ait exposé le grief dont elle se plaint, parle en ces termes:

Très-gracieuse Souveraine, et vous, belles Présidentes, sans doute vous pensez comme moi, que la violence et la force doivent être bannies de l'empire d'amours, où règnent douceur et courtoisie; et vous ne voudrez pas laisser impunie l'offense dont je me plains. Mais quelle punition assez forte pourrez-vous infliger à celui qui, oubliant les égards et le respect qu'il doit à sa Dame, la saisit dans ses bras au moment qu'elle s'y attend le moins, et malgré les efforts qu'elle fait pour détourner la bouche, lui ravit un baiser? Un pareil amant est-il digne d'en porter le nom? et ne doit-il pas être condamné à ignorer à jamais la douceur des baisers accordés, pour ne connaître que l'amertume attachée à ceux qu'on arrache?

En parlant ainsi, la jeune Damoiselle était

visiblement dominée par le dépit qui éclatait dans ses regards et dans ses gestes.

L'amant accusé s'étant à son tour avancé près du tribunal, réplique avec plus de modération, que véritablement il s'était rendu coupable du larcin d'un baiser; mais que tout autre à sa place aurait agi comme lui.

Depuis plus d'un an, dit-il, ce baiser m'était promis comme une juste récompense de mon sincère amour et de ma foi jurée; et depuis ce tems je n'avais cessé de le demander à genoux; mais toujours on avait éludé de me l'accorder, sous les prétextes les plus frivoles. Un jour, il est vrai, je ne fus point maître de réprimer l'impatience que tant de refus faisaient naître, et je ravis de force ce que je n'avais pu obtenir par la douceur. J'avoue ma faute, et je dois en être puni. Mais enfin la Cour doit être juste; et si elle me condamne pour le vol d'un baiser qui ne m'appartenait pas, elle doit me faire restituer de bonne grâce celui qui m'appartient.

La Dame, rendue furieuse par cette conclusion inattendue, veut nier d'abord qu'elle ait promis un baiser; mais forcée de confesser sa promesse, elle la regarde comme conditionnelle.

Je m'étais, dit-elle, réservé le tems de le donner: ainsi l'offense est évidente. Une promesse pure

et simple entraîne toujours un délai avant son exécution, et c'est le devoir d'un amant d'attendre.

S'il en était ainsi, réplique l'amant, les Dames auraient toujours raison, et leurs refus n'auraient point de terme. N'est-il pas certain que, quand même il n'existerait pas de promesse, un an de service et de soin mérite bien un baiser? et que, ce prix m'étant obstinément refusé, j'ai dû procéder par voie d'exécution, et prendre mon bien où je l'ai trouvé?

La maîtresse voulait continuer; mais la Cour se trouvant assez éclairée, ordonne au Viguier d'amour de faire connaître ses conclusions, qu'elle adopte en ces termes : « La Dame ayant, par ses » longs refus, abusé de la patience de son amant, » a provoqué sa témérité : et comme elle a contesté la validité du baiser ravi, et que, d'après » son aveu même, elle a détourné la bouche, » elle n'est point dégagée : en conséquence, elle » est condamnée à donner à son doux ami, un » baiser de bonne grâce ».

ENSUITE le Viguier d'amour reprit la parole.

Ve. CAUSE.

Il y a quelque tems, dit-il, qu'un noble

Chevalier ayant appris que sa Dame s'était fait saigner du pied, crut bien faire, pour éloigner d'elle le sommeil, dangereux en cette occasion, d'aller le soir sous ses fenêtres lui donner une sérénade.

Et, en effet, dès que la nuit fut venue, il vint avec une troupe de Ménestrels et de Jongleurs, y faire retentir la symphonie. Mais l'aimable malade, transportée de joie aux premiers sons qu'elle entendit, sortit de son lit sans réflexion, et courut en étourdie ouvrir une des fenêtres de sa chambre pour ne rien perdre d'une si douce musique. Malheureusement le vase dans lequel on avait mis son sang pour l'exposer à l'air, comme cela se pratique, se trouvait sur le bord de la fenêtre; elle le poussa sans le voir, et le renversa sur son amant; de manière que, non-seulement le manteau du jeune Chevalier, mais encore sa robe, se trouvèrent entièrement ensanglantés.

L'obscurité de la nuit l'empêchant de distinguer la couleur du sang dont il venait d'être inondé, il s'imagina que c'était de l'eau que sa maîtresse avait malicieusement répandue sur lui en arrosant quelques pots de fleurs, et il n'en continua pas moins sa sérénade. Mais lorsque les Ménestrels et les Jongleurs eurent terminé leur symphonie

et leurs chants, et qu'il retournait chez lui sans trop penser au chemin qu'il tenait, un malencontreux hasard voulut qu'il passât dans un endroit écarté, où plusieurs spadassins venaient de faire du tumulte et d'attirer les soldats de la ronde. Il fut arrêté sur le simple soupçon qu'il pouvait être du nombre de ces perturbateurs, et ne fut point médiocrement étonné, de voir à la lueur du flambeau que portait l'un des gardes, qu'il était couvert de sang. Il n'en fallut pas davantage pour le convaincre d'assassinat, et pour le faire traîner en prison, malgré toutes les raisons qu'il put alléguer en sa faveur.

Si le Chevalier avait eu d'abord l'intention d'empêcher sa Dame de dormir, on pense bien qu'il ne dormit guère à son tour. Dès le matin, le geolier le vint visiter, et lui laissa, comme aux autres prisonniers, un morceau de pain noir, et une cruche d'eau. Vers le milieu du jour, quelques sbires armés de hallebardes et de rondaches le vinrent chercher, et le conduisirent au tribunal du Podestad, qui l'interrogea.

Sans doute, il suffisait de raconter l'aventure comme elle s'était passée, pour être mis en liberté; mais alors il eût fallu hasarder l'honneur de sa Dame, et le généreux Damoisel ne le voulut jamais. Ce loyal amant se contenta de se défendre

du crime dont on l'accusait, et laissant parler l'honneur de sa vie passée, il préféra la honte de retourner en prison, à celle de nommer la Dame dont le sang l'exposait à tant d'humiliations.

Pendant quinze jours il resta dans les fers; et et il y serait resté encore long-tems, si des amis puissans, certains de son innocence, n'eussent fait d'utiles efforts pour rompre ses chaînes.

Le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut d'aller se jeter aux genoux de sa belle amie, pour lui raconter son étrange aventure, et lui demander le juste salaire des maux qu'il avait essuyés. Mais loin d'en paraître affectée, comme elle le devait, la Dame n'en fit que rire, et lui offrit pour tout dédommagement, des indemnités frivoles : comme un autre manteau, et une autre robe.

Est-ce là, s'écrie le Chevalier en s'adressant à la Cour, comme on traite un amant délicat et loyal? Pense-t-on le dédommager par l'offre injurieuse de quelques vêtemens? Et peut-il moins exiger qu'un nombre de baisers égal au nombre de jours qu'il a passés en prison?

La Cour, ouï le résumé des parties adverses et le réquisitoire du grand Viguier d'amour, condamne la Dame à conserver plus d'égards pour son amant, et à lui donner de bonne grâce,

autant de baisers qu'il a passé de jours en prison pour l'amour d'elle : stipulant que chacun desdits baisers sera bien et duement assis, et pourra durer le tems d'un magnificat chanté au lutrin.

L'ILLUSTRE Dame de Romanin avait cessé de parler, et le Viguier d'amour, n'ayant plus de causes à soumettre, allait se retirer, lorsqu'on vit s'avancer un beau Damoisel, revêtu de la robe flottante des Troubadours, et conduisant deux Dames, dout l'une était entièrement vêtue de noir, et l'autre, encore dans son printems, avait la tête couronnée de roses, et portait une robe d'une blancheur éclatante. Parvenu au pied du tribunal, ce Damoisel s'incline profondément, et saluant les Dames avec une grâce infinie, leur apprend en peu de mots, qu'il est un noble Chevalier de la cité de Marseille, poursuivant d'amour et de poésie, et qu'il se nomme Rostang Bérenger. Ensuite il expose les motifs qui l'amènent.

VI[e]. CAUSE.

JE viens, dit-il, pénétré de la justice qui règne dans cette cour, où le Savoir et la Beauté brillent de leur plus bel éclat, soumettre à son

jugement une cause assez étrange. Deux Dames réclament le même cœur, et prétendent au même amour ; chacune croit en particulier, avoir seule des droits ; et regarde l'autre comme une rivale injuste qui veut usurper un bien qui lui appartient. Vous allez entendre, très-gracieuse Souveraine, et vous, belles Présidentes, sur quels motifs elles fondent l'une et l'autre leurs prétentions.

Après avoir ainsi exposé le sujet du procès, le Chevalier fit asseoir les Dames qui l'avaient accompagné, et restant seul debout, continua de parler en ces termes.

Le printems renaissait, et déjà les zéphirs amoureux venaient ranimer la nature, lorsqu'un jour que j'étais assis sur le bord d'un ruisseau, et que j'admirais la verdure et les fleurs dont les buissons commençaient à se parer, je vis s'avancer vers moi une Dame parfaitement belle et bien vêtue. Je me levai à son aspect, et j'interrompis ma chanson ; mais elle, m'ayant engagé à la continuer, s'assit gracieusement à mes côtés, et après quelques propos flatteurs sur l'air qu'elle venait d'entendre, me demanda mon nom et me dit : Rostang, si une Dame vous donnait quelque marque d'amour, oseriez-vous bien l'aimer ? — Ah ! Madame, lui dis-je, pouvez-vous en douter ?

— Eh bien, me dit-elle en attachant ses beaux yeux sur les miens, et les laissant briller de la plus tendre expression, quelle preuve demanderiez-vous ? — Une preuve, répondis-je, qui ne fût ni équivoque ni trompeuse. — Et si elle vous accordait un doux regard ? — Je craindrais. — Et un sourire affectueux ? — Je douterais. — Et si sa main pressait la vôtre ? — J'espérerais. — Et si, passant son bras autour de votre cou, elle approchait doucement sa bouche de vos lèvres, et vous donnait un baiser ? — Ah ! Madame, je tomberais à ses genoux, et je lui jurerais un amour éternel.

Alors la Dame, qui avait toujours joint l'effet aux paroles, me donna le baiser promis. Une vive émotion pénétra mon cœur. Je sentis toutes les flammes de l'amour. — Rostang, ajouta-t-elle, as-tu enfin reconnu si je t'aime, et trouves-tu en moi une véritable amie ? — Mon bonheur, m'écriai-je, surpasse mon espérance. Recevez-moi pour loyal ami ; je vous jure amour et constance. — Et moi, reprit-elle, je te jure de ne jamais changer.

A ces mots, elle me donna un second baiser ; et ce fut le sceau d'un amour éternel.

Je la suivis dans son château, où plein de la plus douce ivresse, je résolus de passer ma vie

entière; où, selon l'expression d'Arnaul Daniel; je devins aveugle à tous les autres regards, sourd à tous les autres discours, ne voyant qu'elle; n'entendant qu'elle, ne respirant que pour elle. Lorsque je chantais, c'était elle qui animait mes accens; et comme les autres Troubadours, je ne prodiguais pas mes louanges à des beautés imaginaires.

Cependant le bruit de la guerre retentissait dans ces contrées. Les chrétiens en foule se précipitaient vers l'Asie. Tout me pressait d'écouter la voix de l'honneur qui m'appelait en Palestine. Mais mon amie, plus puissante que Dieu même, non contente de me retenir auprès d'elle, voulut encore que mes vers fissent éclater son triomphe. J'obéis.

Je pensais, après ces témoignages répétés d'amour et de tendresse, qu'elle devait être assurée de mes sentimens; mais soit que la jalousie eût trouvé place dans son cœur, ou que ma passion pour elle, quoique portée à son comble, ne lui parût pas encore assez forte, elle résolut de ne pas s'en fier à ses charmes seuls du soin de l'augmenter.

Elle consulta, comme je l'ai appris depuis, une vieille sorcière habitante des montagnes solitaires, et la pria d'employer ses secrets magiques

pour me rendre de plus en plus amoureux. Tandis que la lune en son plein répandait dans l'obscurité une lumière rougeâtre, elle parcourait les forêts pour y cueillir les plantes nécessaires à son dessein; ensuite elle allumait sur la roche aride plusieurs sortes de bois, et faisait bouillir ces herbes dans un vase d'airain, en prononçant des paroles mystérieuses.

Lorsque le philtre fut préparé, elle me le présenta comme une boisson agréable, et je le bus sans le moindre soupçon. Mais Dieu! que l'effet en fut cruel et rapide. A peine avais-je eu le tems de lui rendre la coupe, que je sentis mon sang bouillir dans mes veines, un feu âpre pénétrer mon cœur, et comme une vapeur brûlante s'élever dans ma tête. Je ne sais ce que je devins en ce moment; il paraît que ma raison, obscurcie par ce funeste breuvage, fit place au plus affreux délire. Mon imprudente amie, effrayée de mes transports, voulut d'abord les arrêter; mais elle en fut la première victime. Dans mon premier accès de fureur, je la terrassai sous mes pieds, et sortant de son château, je courus sans savoir où je portais mes pas. Ses serviteurs, attirés par ses cris, essayèrent en vain de suivre mes traces. Je m'enfonçai dans la forêt, et m'y frayai des routes impraticables, à travers les halliers

et les ronces sauvages. Rien ne pouvait rallentir ma course. Les rochers, les torrens, les précipices ne m'arrêtaient pas. Si mes cheveux s'embarrassaient dans les épais taillis, je les arrachais avec effort, et je laissais les rameaux chargés de leurs boucles ensanglantées. Bientôt mes habits se déchirèrent, et tout mon corps n'offrit qu'une large plaie.

Pendant huit jours j'errai de cette sorte sans autre nourriture que quelques herbes amères et quelques bourgeons que la faim me contraignit de manger. Enfin mes forces s'épuisèrent, et je tombai sans connaissance, au pied d'un rocher que j'avais tenté de gravir. Je serais mort dans cette triste situation, si le ciel, touché de mes souffrances, n'eût envoyé à mon secours une jeune fille; ou plutôt une jeune fée, aussi compatissante que belle, dont les soins me rappelèrent à la vie et à la raison.

Cette intéressante beauté, fille du seigneur de Cybo, se nomme Laure. Poussée par l'inspiration d'un songe, elle était sortie de bonne heure du château de son père, et s'en était insensiblement écartée dans le dessein de respirer l'air du matin, et de surprendre les fleurs champêtres que le zéphir faisait éclore. Elle était, ainsi que celle qui causait mes malheurs, savante dans l'art de connaître les

vertus secrètes des plantes, et dans la manière d'en composer des breuvages pernicieux ou salutaires; mais la bonté de son cœur ne lui permettait jamais d'en tirer que des remèdes utiles, qu'elle distribuait aux Pélerins et aux paysans des environs.

Il fallait sans doute que la nature l'eût douée d'un cœur bien compatissant, pour que l'état terrible où j'étais réduit et l'aspect épouvantable que me donnaient huit jours de délire, ne la fissent point retourner sur ses pas, pénétrée de dégoût et d'horreur. Elle me prit pour un voyageur assez malheureux pour être tombé entre les mains des brigands; mais elle ne resta pas long-tems dans cette erreur, lorsque s'étant approchée de moi, elle ne vit aucune blessure qui pût avoir causé la défaillance mortelle dans laquelle j'étais tombé. Comme ma funeste aventure n'avait pu être tenue secrète, et que les serviteurs envoyés à ma recherche en avaient répandu le bruit dans toute la contrée, elle ne tarda pas à soupçonner la vérité. Incapable de me prêter seule les secours qui m'étaient nécessaires, elle se hâta de retourner au château de son père, et en revint bientôt accompagnée d'un nombre suffisant de varlets vigoureux, qui m'ayant enveloppé d'un manteau, me placèrent sur une litière, formée

de branchages entrelacés, et me transportèrent évanoui dans cette demeure hospitalière.

Là, tous les soins me furent prodigués. Je repris mes sens; mais avec eux, je repris aussi ma furie. Pour arrêter mes transports, on fut obligé de me charger de liens, et de m'enchaîner sur le lit même où j'étais couché. Mon mal augmentait de plus en plus. Dévoré par une fièvre brûlante qui menaçait de tarir en moi les sources de la vie, je devais expirer, à moins d'un secours aussi prompt que salutaire. Un seul remède pouvait me guérir; la belle Laure l'avait dit; mais pour le composer, il fallait se procurer une plante rare, qui ne croissait que sur les bords d'une source dont l'eau suintait au fond d'un précipice. L'Amour seul pouvait me sauver. C'est en vain que le seigneur de Cybo, intéressé en ma faveur, avait essayé de tenter la cupidité de ses serviteurs et de ses vassaux, en leur offrant une assez forte somme d'argent; aucun n'avait osé descendre dans le précipice, tant cette entreprise paraissait hérissée de dangers. Laure, que la pitié avait conduite à un sentiment plus tendre, l'âme entraînée par ce charme irrésistible qui ne domine la raison que pour nous rendre capables des actions les plus sublimes, Laure, sans communiquer son dessein à personne, descendit seule de

roche en roche, jusqu'au fond de l'abîme, pénétra jusqu'à la source, y cueillit la plante précieuse qui devait m'arracher au trépas, et revenue après mille fatigues sur les bords de ce gouffre, en broya les feuilles humides entre deux pierres échappées au tonnerre. Ce suc, recueilli avec soin et mêlé avec d'autres sucs moins rares, forma un merveilleux antidote, qui rétablit le calme dans mes sens, éteignit le feu allumé dans mes veines, et peu à peu, rendit à mes idées leur première sérénité.

Je repris ma raison; et ce fut elle qui, contre la marche ordinaire de la nature, me conduisit à l'amour. Dès que mes yeux éclairés par elle, purent se fixer sur l'aimable Laure, ils puisèrent dans les siens une étincelle de cette flamme divine qui l'avait animée dans sa conduite envers moi; et cette étincelle reçue dans mon cœur, ne tarda pas à y produire un vaste incendie. L'amour que j'avais ressenti pour ma première amante, n'avait pu résister à la secousse que j'avais éprouvée, et semblable à ces flambeaux dont un aquilon impétueux étouffe la flamme, il s'était éteint par les moyens trop violens qu'on avait employé pour en augmenter la vivacité. Que vous dirai-je, enfin? j'adorai Laure, dont mon amour sembla redoubler l'ardeur. Certain que je ne pouvais

être heureux qu'avec elle, j'osai prétendre à sa main, et son père, après s'être assuré du rang distingué que ma famille tenait à Marseille, consentit à me l'accorder.

Le jour était pris pour la cérémonie qui devait unir ma destinée à celle de Laure ; déjà l'autel était paré, le dais nuptial flottait étendu sur nos têtes, et le Prêtre allait prononcer les paroles sacrées, lorsque soudain une femme furieuse, trouble par ses cris le silence qui règne dans le lieu saint, et s'avançant jusqu'à nous, s'oppose au sacrement prêt à nous être donné. Cette femme était mon ancienne amante. Chacun frémit de son audace. Elle, sans que rien l'intimide, déclare qu'elle a des droits sur mon cœur, se prévaut de mes premiers sermens, et m'interpelle de dire si je ne lui ai pas juré constance et loyauté. Forcé d'en convenir, et ne pouvant faire entendre à la foule vulgaire qui m'entoure les raisons puissantes qui doivent m'absoudre de ce prétendu manquement de foi, le peuple s'agite autour de moi, et ses murmures condamnent ma conduite.

Ainsi mon hymen fut rompu. C'est à vous, gracieuse Souveraine, et vous, belles Présidentes, qu'il appartient de prononcer si ce fut à juste titre. Deux amantes, prosternées au pied de votre tribunal, attendent votre arrêt ; et moi, qui

atteste le ciel de la vérité de ce que je viens de dire, je jure de m'y soumettre.

Voilà ce que dit le Chevalier; et après lui, voici ce que dirent les deux Dames.

Premièrement, parla la Dame vêtue de noir, disant qu'elle avait des droits sacrés au cœur de Rostang, puisqu'elle avait eu ses premiers soupirs; elle prétendit s'être opposée avec justice à son mariage; et quant au breuvage funeste dont son amant avait été la victime, — quelle est la femme, dit-elle, qui oserait m'accuser? N'est-ce point à un excès d'amour qu'il faut attribuer ma faute? et n'ai-je pas plus souffert que mon ami de mon égarement? Ah, loin de me blâmer, qui pourrait ne point me plaindre, en pensant combien de maux j'ai enduré lorsque j'ai vu ce que j'avais de plus cher au monde prêt à perdre la vie par mes mains, me méconnaître, moi, l'objet de ses plus tendres soins! Si vous avez connu la passion irrésistible qui m'avait entraînée; si, livrées à l'amour, vous l'avez renfermé tout entier dans votre cœur, jugez de mes tourmens; et n'allez pas, en faisant triompher ma rivale couronner l'ouvrage du hasard, et donner à un facile bienfait un prix qui n'est pas le sien. Disposez de ma reconnaissance et des trésors que je possède; mais respectez le bien que je réclame,

celui dont rien ne saurait me dépouiller, la foi de mon ami.

La Dame, après avoir prononcé ce discours avec beaucoup de véhémence, s'assit; et la jeune Damoiselle s'étant avancée à son tour, les yeux modestement baissés, dit d'un ton plein de sensibilité et de douceur : — Si je n'eusse point aimé l'amant que je réclame comme époux, je ne serais point descendue dans le précipice, et, privé de sa raison ou renfermé dans le tombeau, son cœur ne me serait point disputé aujourd'hui. Mais lorsque je l'ai sauvé, je n'ai point prétendu le rendre esclave. Qu'il vive pour une autre s'il y consent, ou si vous l'ordonnez. Heureuse qu'un facile bienfait répare l'égarement d'un amour criminel, je rendrai à la mort la victime que je lui ai enlevée, et je saurai mourir.

Ce peu de paroles firent sur tous les assistans une impression profonde; les belles Présidentes en furent attendries, et leur Souveraine ayant recueilli les voix, déclara que la Dame opposante ayant témoigné, en donnant un philtre à son amant, qu'elle doutait de son amour, ne méritait point de le conserver; en conséquence, et considérant que la manière dont elle avait exposé la raison et la vie du jeune Chevalier pour satisfaire

une frivole vanité, était criminelle, elle la bannit à jamais du royaume d'amour.

Rostang Bérenger, libre de donner son cœur à son aimable libératrice, sortit avec elle de la salle, et quelques jours après, la conduisit de nouveau au pied des autels, où il s'unit à elle par les nœuds indissolubles de l'hyménée.

TELS étaient les tableaux qui se retraçaient à ma mémoire, et les chants que je répétais sur ma lyre, lorsque la belle Élyz daigna mettre un terme à mon exil. Sans attendre un nouveau soleil, je partis; je dis adieu aux rochers de la Lozère, et je parvins en Provence, porté sur l'aile rapide de l'Espérance et de l'Amour.

FIN DE LA COUR D'AMOURS.

NOTES

SUR LA COUR D'AMOURS.

(1) TOUT se réunit à prouver l'authenticité des Cours d'Amours, et leur ancienneté. Jean de Nostradamus en nomme trois, dans les notices qu'il a données sur les plus célèbres poëtes provençaux : celle de Signe et de Pierrefeu, celle d'Avignon et celle de Romanin, dont parle notre Troubadour. Caseneuve, dans l'origine des jeux floraux; Crescimbeni, dans son histoire de la poésie vulgaire, conviennent de l'existence de ces cours, et les présentent comme des écoles de poésie et de valeur, des tribunaux où se jugeaient toutes les difficultés survenues entre les Chevaliers, les Dames et les Poëtes.

Il est évident que le dessein de notre Troubadour, en composant ce Poëme, a été de lier entr'elles quelques poésies dont il voulait conserver le souvenir. Il a réuni dans un même tableau plusieurs sujets différens, et a rapporté à une seule Cour, ce qui sans doute avait été l'apanage de plusieurs. J'ai traduit entièrement cet ouvrage, malgré ses longueurs, à cause de l'intérêt général qu'il présente; m'étant d'ailleurs convaincu que les personnages qu'on y voit agir ne sont point imaginaires, et que les morceaux poétiques qui y sont comme enchâssés ont réellement appartenu aux Troubadours auxquels l'auteur les attribue.

(2) Toutes ces Dames sont citées par Nostradamus:

Celle qui mérite sur-tout d'être distinguée, c'est la Souveraine de Romanin, Phanie, ou Phanette de Gantelme, tante de cette belle Laure dont le nom a été immortalisé par Pétrarque.

(3) La plupart de ces instrumens de musique nous sont inconnus. On croit seulement que le rebec était une sorte de violon à trois cordes; et la roue à dix-sept cordes, une vielle.

(4) Giraud de Calanson était un Jongleur de Gascogne, savant en poésie et en musique. Il habita long-tems la cour de Provence, où il reçut de grands honneurs.

(5) L'aventure arrivée à Pierre de Castelnau, assez semblable à celle d'Arion, est rapportée par Nostradamus et par Crescimbeni. Selon ces écrivains, la voix de ce Troubadour avait une telle douceur, qu'il était impossible de l'entendre sans être ému.

(6) Pierre Vidal était fils d'un pelletier de Toulouse. Toutes les aventures qui lui sont attribuées par notre Troubadour sont confirmées par l'histoire. Ce poëte fut le premier qui connut bien sa langue, et qui joignit la douceur de l'expression à la clarté des idées. Il florissait comme tous ceux dont il est fait mention dans cette Cour d'Amours, vers le milieu du XIIIe. siècle.

(7) Suivant le témoignage de Gaspard Scuolano, dans l'Histoire de Valence, lib. I, cap. 14, Jordi était fameux à la cour de Jacques-le-conquérant, où il composa beaucoup de sonnets et d'autres chansons. Pétrarque, qui vivait plus d'un siècle après lui, profita beaucoup

de ses ouvrages. Gaspard Scuolano cite, entr'autres, plusieurs vers de ce sonnet, que l'amant de Laure a heureusement employés : sonnets 102 et 104. Le texte original mérite d'être connu.

Mals é plazer que dins moun cor sentisse,
Qu'ara yeû voli é piéy noun voli pas,
Dol d'ount'yeû vive é gaûch d'ount mi mourisse,
S'amour noun siés, dequè dounque saràs?

Se siés-tu gaûch, amb' tu coussi patisse?
E se siés dol amb' tu coussi mi plaz?
Gaûch d'ount mi doli é dol d'ount mi gaûzisse,
S'amour noun siés, dequè dounque saràs?

Senz teme rès perquè souy en eglaz?
E noun hai paz senz tene jamai guéra?
Odia hai de yeû, é voli als aûtres plaz?

Noun estreng rès, é tout lou mounde abraz?
Vole sul' ciel, é noun movi de téra?
S'amour noun siés, dequè dounque saràs!

(8) Arnauld de Merveil était, selon Nostradamus, un Gentilhomme provençal, qui, réduit à la pauvreté par le malheur des tems, fut obligé, pour vivre, d'embrasser le métier de Jongleur. Selon d'autres écrivains, il était originaire du Périgord. Ses poésies lui méritèrent l'attention d'Adélaïde, Comtesse de Beziers, dont il devint amoureux.

(9) Guilhem de St.-Leidier fut un riche Châtelain de Provence. Il aima d'amour Adélaïde de Claustra, sœur

du Dauphin d'Auvergne, et femme du Vicomte de Polignac, pour laquelle il fit un grand nombre de chansons.

(10) Guiraud Borneil fut regardé de son tems comme le maître des Troubadours. Il était natif d'un château de la vicomté de Limoges. On dit qu'il s'enfermait tout l'hiver pour composer les vers qu'il allait chanter au printems dans les cours.

(11) Il a été déjà question de ce Troubadour dans la 7e. note du second chant des Amours de Rose. Ainsi que je l'ai dit, Perdigon fut un exemple frappant de la considération dont la poésie jouissait dans le XIIIe. siècle. Né dans la pauvreté, son génie seul l'éleva à la plus haute fortune. Suivant ce que rapporte Jean de Nostradamus, le Dauphin d'Auvergne, épris de ses talens, l'accueillit à sa cour, lui donna de grandes terres et des possessions d'un grand revenu; et, ce qui était le comble des honneurs, lui conféra la dignité de Chevalier, et le fit son frère d'armes.

Après la mort de ce Prince, le Troubadour quitta la cour d'Auvergne, où le fils du Dauphin, trop jeune pour apprécier son mérite, ne le traitait plus avec les mêmes égards, et se rendit auprès du roi d'Arragon. Ce Monarque ayant péri à la sanglante bataille de Muret, où il défendait le Comte de Toulouse contre les croisés excités par le pape Innocent III, Perdigon passa en Provence, et s'attacha au Comte Raimond-Bérenger. Ce Prince, protecteur des Troubadours et Troubadour lui-même, jaloux de fixer celui-ci à sa cour, lui fit épouser une demoiselle de la Maison de Sabran.

On cite deux poëmes de Perdigon : l'un sur la guerre des Albigeois, où, séduit par les prédications fanatiques de Simon de Monfort, on dit qu'il eut la faiblesse d'oublier les bienfaits du roi d'Arragon pour célébrer les triomphes des croisés à Muret ; l'autre, sur les conquêtes du Comte de Provence, après que ce Prince eut réuni à son domaine Vintimille, Nice, Gènes et le Piémont. Ces deux poëmes sont perdus. Il ne reste de ce Troubadour qu'un petit nombre de chansons conservées à la Bibliothèque nationale, dans le manuscrit n°. 7226, parmi lesquelles on trouve, à quelques variantes près, celle qui est rapportée dans ce recueil, et dont voici le texte :

Amb' lou printems coumence mei cansous,
Quand aûz' cantar l'aigrous é la laûzeta ;
Quand lou blaûet parey trà lei bouyssous,
Que dins l'ourtil verdejo la floureta,
É que lou riû sus lou sablou couris,
Linde, al pradel ount' l'éli s'espelis.

Las, desespiéy que souy 'stat amouroux,
Coume hai patit dai mespretz de ma bela !
Las ! qu'es estat moun amour paûc fruchouz !
Coussì caimar m'ha fatz questa crudela !
Acò's bè van de li cridar mercìs ;
Noun aûrà gaûch tro que m'ague ela aûcis.

Aih ! qu'aimo paûc lou qu'es jamai gelouz ;
É qu'aimo paûc lou que jamai reneja !
Aih ! qu'aimo paûc lou qu'es pas capignouz
É qu'aimo paûc lou qu'aimo senz eveja !

Mais quand l'esper un cor fizel empliś,
Un plour d'amour val bè mai que cent ris.

Quand li crid' yeû mercìs d'aginoulhouz,
Per m'enganar trobo cent baratarias :
Viro sus yeû soun esgard amourouz,
É piey d'amour mi fai pichotas arias.
Baize sas mans, sous yels, entre que ris ;
É sent moun alma un gaûch de Paradìs.

Amb' la roza hai acampat lei rounzous
D'ount m'ha pounit ma bela capignouza.
Mei greûs roumecz, mei souspirs angoyssous,
Ma fizeltad, noun l'han fatza remouza.
L'aspre vouler d'aquela que m'aûcìs,
Mi fai trevar bandit dal siû pahìs.

Perdigon et la demoiselle de Sabran qu'il avait épousée, moururent sans enfans, en l'année 1269, et firent le Comte de Provence leur héritier.

(12) Les Dames, comme on le voit par ce passage, ne dédaignaient pas de se livrer à l'étude de la poésie. Outre les trois dont notre Troubadour vante les talens, Nostradamus cite la Comtesse de Die et celle de Provence ; et Crescimbeni, celle de Champagne, à laquelle il attribue un grand nombre d'arrêts d'amour.

La romance de Clara est extrêmement difficile à entendre, à cause des élisions dont elle est remplie. Cependant je crois faire plaisir de la transcrire ici en original, pour donner une idée du style des femmes du XIIIe. siècle.

En greû esmai e'z en greû pessamen,
Han mès moun cor, e'z en grandas errons;
Lei laûzengiers, éls falz devinadous;
Abaissadous de joia é de joven:
Car vous qu'yeû aim' mai que rès qu'al mond' sia
Han fatz de me despartir é 'slugnar:
Si qu'yeû n'vous puesc vezer ni remirar;
É d'afan muore é d'ira é de feûnia.

Cels que m'blasmoun, vostr' amour m'en defen;
Non prodoun far en rès moun cor meilhor;
Nil' douz dezir qu'yeû hai de vous major,
Nil' envejar, nil' amour, nil' talen!
E noun es hom', tant moun enemig sia,
S'el n'aûz dir' ben, que noun lou tengá en car;
E s'en ditz mal, mai noun pot dir' ni far
Naguna rès, que à plazer mi sia.

Jà n'vous dounés, bel amic, espaven
Que jà vers vous àja cor trichadour;
Ni qu'yeû's cambi per aûtre prejadour,
Sim' pregavoun d'autras donas un cen.
Amour que m'té per vous en sa bailhia,
Vol que moun cor vous seguigue é vous gar;
E farai oc. E miûna fosse encar,
Ma man; tals l'ha que jamai noun l'aûria.

Amic! tan hai é d'ira é de feûnia,
Car noun vous vey! que quand cuje cantar,
Planj é souspir. Moun cant noun puesc cabar,
Las! noun m'don el çoque moun cor volria!

(13) Il paraît que les Jongleurs réunissaient aux talens de la musique, celui d'amuser par des tours d'adresse, des jeux et des escamotages, qu'on a depuis abandonnés aux saltimbanques et aux joueurs de gobelets.

(14) La tenson, qu'on nommait aussi jeu-parti, était une espèce de poëme dramatique partagé en strophes égales, et chanté alternativement par deux ou trois personnes. Ce mot vient du verbe *tensar*, qui signifie disputer, quereller.

(15) Le Troubadour dont il est question, nommé Lanfranc Cigala, était un Gentilhomme de Gènes, bon orateur et bon poëte. Les Génois l'ayant envoyé comme ambassadeur à Raimond, Comte de Provence, vers l'an 1241, il obtint de ce Prince ce que ses compatriotes attendaient de lui, et il se fixa à sa cour, où il composa ses poésies.

(16) Savaric de Mauléon était, selon Nostradamus, un Gentilhomme anglais qui passa au service des rois de France, et selon d'autres écrivains, un Baron originaire du Poitou. Tous le comblent d'éloges ; ils l'appellent le maître des braves, et le chef de toute courtoisie.

(17) Selon Nostradamus, ce Troubadour était fils de Gérard Adhémar, à qui l'Empereur Frédéric I inféoda le château de Grigan ; selon d'autres écrivains, il fut un Gentilhomme de Meyrueis dans le Gévaudan. Sa pièce mérite d'être connue, à cause de son originalité.

> Yeû hai jà vista manta rei,
> D'ount anc noun fis semblan que vis ;
> Ez hai amb' tal jougat é ris,

D'ount anc gaire noun mi chaûtiey.
Ez hai servit a mant hom prouz,
Ount anc noun cobrey gazardous;
Ez a mant nesci al fol parlar.
Hai vist trop ben far soun afar.

Ez hai jà vist, per avol drutz,
La donna, marit dezamar;
Ez a mants nescis acampar
Mercès als plus savis deûgutz.
E per donnas hai jà vist yeû,
Mant foulàs estrassar lou sieû.
Ez hai vist hom aimat senz dar,
E maûvougut a molt donnar,

Yeû hai vist donnas demandar,
Ambè plazers, amb' onramens;
Piéy venié un descounouyssens,
Embrieygat de nesci parlar,
Que n'avié la milhouna part.
E roudiadas de mal-art,
Hai vist las que lous plus savays,
Acueilhoun mielh que lous malvays.

Yeû hai vist las donnas pecar
D'ensegnatz é de ben après,
Él's nescis avinens ne mèz
Quel's plus savis al gen prejar.
Ez hai vist nocer chaûzimens;
E trop valer lous trichamens;

Perquè val mai, à moun esciens,
En amour, baûjour que bon sens.

Donnas hai vist hom encolpar
De ço que noun trazié nul mal;
E dons de mercè faire a tal
Ount si poudien a dresch clamar,
Ez hai tal foulige espiat,
E tant vist pur talen maltrat,
Quel' cor de remembranza irat,
Aquest' amar cant m'ha ditat.

(18) Richard, surnommé cœur-de-lion, le même qui, enfermé dans une tour de l'Aûtriche, fut découvert par le Jongleur Blondel. Protecteur magnifique des Troubadours, ce Prince mérita d'être assisté par eux dans ses infortunes, et célébré après sa mort. Le Troubadour Blacas, dont le nom se trouve ici réuni à celui du roi, était originaire d'une illustre maison d'Arragon.

(19) Ce Gaucelm, ou Anselme Faidit, est le même auquel on attribue un grand nombre de comédies et de tragédies, qui sont perdues. Il était des environs de Limoges, d'un bourg appelé Uzerche. Richard, auquel il s'attacha, le retint à son service jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée de la manière dont le rapporte notre Troubadour.

(20) Sordel était italien, et selon Crescimbeni, de la maison des Vicomtes de Mantoue; vaillant en fait d'armes, et fameux en poésie. Il surpassa tous les Italiens

qui, avant lui, s'étaient exercés dans la langue provençale. Le chant funèbre de Blacas mérite d'être cité en original, à cause du mélange de politique et d'histoire qu'il renferme. Le voici.

Plagner voli En-Blacas, en aquest leûgier son,
Ab cor trist éz irat; éz en hai ben razon!
Qu'amb'el a me's cabat seignour éz amic bon;
E car biais é valenz en sa mort perdutz son.

Tant es mourtal lou dans, qu'yeû non hai plus soupçon
Que la Proenza mai, soun aital vega non.
Qu'hom li traga lou cor, perqu'en manjan Baron,
Que vivoun descouratz, piey ajon del cor pron.

Premié manje del cor, perço que grand obs ès,
L'Emperaire Rouman s'el vol lou Milanès
Per força conquistar, car li tenoun counquès;
E viû desescrestat malgrat de sous subjés.

E de seguentre lui, manje lou Rey francès,
Per cobrar Castellaz qu'el perd per nescijès.
Mais s'ou sabia sa maire, el noun manjaria rès:
Car be par à soun dans qu'éla à tout l'ha submès.

Pel' rey Anglès, mi plaz, car es paûc corajouz,
Que manje proun del cor: piéy es valenz é prouz;
E cobra lou pahìs, perquè viû de pretz blouz,
Que tol lou rey francès; car lou sap nuailhouz.

E lou rey Castellan, teing' que manje per douz;
Car dos regimes tén, é per l'un noun es prouz.

Mais s'el ni vol manjar, teing' que manje rescous;
Car sa maire, s'ou sap, arraparà bastous.

Pel rey d'Aragoun, voil del cor qu'aja a manjar,
Cor valenz ! que pot soul lou far devergougnar
De l'affrount de Marseilha ; é de meilhour s'ounraz
Noun pot jamai per rès qu'el puosca dire o far.

Ez apréz, voil del cor done hom al rey navar,
Que comte vailhé mai que rey coum'aûz countar.
Torz es, quand Diû fai home en grand' ricor pujar,
Que lou faga de pretz, defaût de cor baissar.

Al comte Toulouzan, obs es qu'en manje bè;
S'el membra ço que sol tener é ço que tè;
Car si, ab aûtre cor, sa perda noun revè;
Ab cor noun revendrà segur que Diû li fè.

E l'coms Proençal, teing' qu'en manje s'el sovè
Qu'un coms dezéritat viû gairè é val pas rè.
Als grands esfors qu'el fai, per son ben reyr'avè
Obs es manje del cor pel greû faiz que sostè.

(21) Les Princes dont il est question dans ce chant funèbre, sont : l'Empereur Frédéric II, qui en 1236, déclara la guerre aux villes de Lombardie qui s'étaient soustraites à sa domination : le roi St.-Louis, sur l'esprit duquel la reine Blanche, sa mère, avait un grand empire : Henri III, roi d'Angleterre, dont le prédécesseur, Jean sans terre, avait perdu les domaines qu'il possédait en France : Ferdinand III, roi de Castille : Jacques I, roi d'Arragon : Thibaut, roi de

Navarre, et avant Comte de Champagne : Raimond VII, Comte de Toulouse, dont l'héritage avait été démembré par la croisade contre les Albigeois : enfin, Raimond Bérenger, dernier Comte de Provence de la maison de Barcelonne.

(22) Ce Troudadour, selon Nostradamus, possédait le fief d'Alamanon, auprès d'Aix en Provence. Il excéla dans la poésie, et aima d'amour l'illustre Phanette de Gantelme, Dame de Romanin.

(23) Guilhem d'Amalric était un Gentilhomme provençal au service du Comte de Poitou. Le sonnet qui lui est attribué ici, ainsi que celui déjà cité à la note sur Jordi, méritent une attention particulière des amateurs de l'ancienne littérature, en ce qu'ils prouvent que c'est aux Provençaux, comme l'avoue Crescimbeni, et non aux Italiens qu'il faut attribuer l'invention de ce petit poëme, dont le législateur du Parnasse français, Boileau, a fait un si grand éloge lorsqu'il a dit :

« Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme ».

Celui-ci, que l'on trouve cité dans Nostradamus, me paraît très-régulier.

Lou Seignour Diû t'ezaûce, é toujour ti defenda
Als malvays jours troublatz é ti mande secours,
Rey pouderouz, al qual lou poble ha soun recours,
Après Diû que t'ha fatz, grand vencedour ti renda !

Lou Seignour que t'ha fatz, tas preguiéyras entenda,
Fassa flourir toun noum fora é dedins tas courtz ;

Puesques-tu veyre en paz de téis jours lou long cours,
E que, d'un bout d'al mounde a l'autre, ajas la renda!

Lous uns en cavals fiers, d'aûtres en soldatz drucz,
En thezaûrs, en grandours, en caûzas transitorias,
Si fizan totalmen per esper de saluz:

Mais tu, ab tout acò, has d'autres bens avutz;
Car, lou premier dels reys à veyre tas victorias,
Siés lou premier dels homs a comptar tas vertutz.

(24) Peyrols était originaire du château de ce nom, situé auprès de Roquefort, dans le pays du Dauphin d'Auvergne. Il se mit au service de ce Prince, et devint amoureux de sa sœur, femme de Bernard de Mercœur. Cette passion, qui fut heureuse dans les commencemens, finit mal, et faillit le précipiter dans les plus grands malheurs. Forcé de partir pour la croisade, il composa cette tenson.

PEYROLS.

Amour, tant vous hai servit,
Senz pecas é senz failhimén,
E vous savés quant petit
Hai avut de jaûzimen.

AMOUR.

Peyrol, metés en oublit
La bela donna valen,
Que ta' pla vous aculhit,
Tout per moun coumandamen.
Trop avés leûgier talan,
E ni fasiàs pas semblan,

Tant gen é tant amourous,
Érias dins vostras cansous.

PEYROLS.

Amour, jamai noun failhit,
Mais ar' failh forçadamen;
E preg Diû Jhesus quem' guid,
É que trameta breûmen
Entrels reys acordamen.
Lur secours vai trop tardan;
É s'en jaûzis lou Pagan;
É Saladis lou felouz,
Qu'ar' si trufo de la crouz.

AMOUR.

Peyrols, Turc ni Arabit,
Jès, per vostre vazimen,
Noun laissaran tour David:
Bon counsel vous done é gen:
Aimàs é cantàs soven.
Anarès? Leis reys noun van!
Ajatz las guéras que fan!
Per s'en garar leis Barous,
Coussì trovoun ochaisous!

PEYROLS.

Amour! dafoun sount partits
D'al cor vostres pessamens;
Ma mia encar m'abelitz,
E bè l'aime couralmens:

Mais d'erour n'es pas mai tems.
Mantz amigz ara partan
De lor amigas plouran,
Que se Saladis noun fouz
Çai romanzerian gaûchouz.

(25) Voici la pièce originale dont notre Troubadour fait honneur à Guilhem de St.-Grégori. Crescimbeni, qui la cite comme un morceau remarquable, l'attribue à Blacasset, fils du célèbre Blacas dont il a été question, et la termine par un envoi à la Comtesse Béatrix.

Bem'plaz lou gai tems de Pascour
Que fai fieilhas é flours venire;
É plaz-mi quand aûz' la baûzour
Dels aûssels, que fan retentire
Lor cant per lou bouscatje:
E plaz mi quand vez' sobre'ls pratz,
Tendas e' pavilhouns plantatz:
É plasm'en moun couratje,
Quand vez, per lous camps arengatz,
Cavaliers en cavals armatz.

E plaz-mi quand lou couredor
Fai las gens é l'avè fugire;
É plaz mi quand veze aprés lor,
Grands gens armatz ensems venire:
Ez hai grand alégratje,
Quand vez' forts castels asciatz,
Baris de força embouzounatz;

E vez' l'ost pel'ribatje,
Qu'es claûs de paretz é foussatz,
Ab liscas de forts pals cougnatz.

Plaz-mi sobrel' tout lou Seignour
Quand es premier al envazire
En caval armat senz tremour,
É que fai lei siûs enardire
Al valen vassalatje:
Quand dins l'estour serà mesclat,
Cascun deû esser ascesmat,
Al' seguir d'agradatje:
Car home noun es rès prèzat,
Tro qu'ha mant cop près é dounàt.

Massas é brantz ez elms de colour,
Escutz traûcar é desgancire,
Veirem al intrar del estour;
É mant vassal ensems ferire:
Veirem per lou feratje,
Cavals dels morts é dels naûratz;
Ajatz coussì's l'estour iratz!
Cascun hom de paratje
Es afri d'asclar cap é bratz;
Car val mai mort qu'esser soubratz.

Ben vous diz' que tant m'ha sabour
Manjar, ni beûre, ni dormire,
Couma quand si mescla l'estour
D'ambas las partz, é qu'aûz nilhire

Lous cavals per l'erbatje;
É qu'aûz cridar : aidatz ! aidatz !
É vez' cader per lous foussatz,
Pichotz é grands sul' teratje;
É vez' lous morts per lous coustatz
Ab trocz de lanças segnalatz.

(26) Le pas d'armes se nommait aussi combat à la foule; il différait de la joûte, en ce que les Chevaliers combattaient tous à-la-fois les uns contre les autres, au lieu de combattre deux à deux comme dans la joûte.

(27) Le champion des Dames était une sorte de juge choisi par elles, qui, avec une attention scrupuleuse et l'appareil le plus curieux, était toujours prêt à interposer son ministère pacifique lorsqu'un Chevalier, ayant violé par mégarde les lois du combat, attirait contre lui seúl les armes de plusieurs combattans.

(28) Le Faisan et le Paon étaient appelés les nobles oiseaux, et comme tels, consacrés à la chevalerie. On servait un Paon rôti devant le Chevalier qui avait remporté le prix du tournoi, et on le découpait devant lui pour le servir aux autres. Le mérite du Chevalier tranchant consistait à découper l'oiseau de manière que tous les Chevaliers présens en eussent une égale portion. On peut voir dans le roman de Lancelot du Lac, l'éloge donné au roi Arthus, pour avoir tranché le Paon à la table ronde, au gré de cent cinquante Chevaliers qui étaient assis au festin, et qui furent tous contens de la part qu'il leur en fit.

(29) Ces parlemens d'amour ont été très-fameux en Provence. Les peines que les Dames y infligeaient, étaient quelquefois très-sévères. Des historiens dignes de foi rapportent, qu'une Dame d'Avignon, pour avoir vendu son amour, fut chassée de la ville; et qu'un Troubadour d'Uzès, convaincu de s'être approprié les ouvrages d'un nommé Albertet de Sisteron, fut condamné à être frappé de verges, comme plagiaire.

Crescimbeni dit avoir lu chez un particulier de Florence, grand amateur des antiquités provençales, un manuscrit intitulé : *Libre d'amours*, contenant plusieurs arrêts. Il en en rapporte huit. Voyez, *Istoria de la volgar Poesia*, v. 1.

Fin des Notes.

ÉPÎTRES

AMOUREUSES.

ARGUMENT.

Tous ceux à qui les beaux-arts ne sont pas étrangers, savent que Sapho était de Mitylène, dans l'île de Lesbos. La gloire et les malheurs de cette femme célèbre semblent avoir surnagé sur le torrent des siècles, pour devenir à jamais l'entretien des âmes sensibles. L'amour, qui fit sa célébrité, causa aussi ses infortunes; il n'éclaira son génie que pour égarer sa raison, et ne lui donna l'immortalité qu'en la conduisant à la mort. Sapho mérita par ses vers charmans, par les grâces touchantes dont elle embellit la poétique lyrique, le nom de dixième Muse. Chacun sait qu'éprise d'un jeune homme nommé Phaon,

elle ne put, malgré les charmes de son esprit, parvenir à le rendre sensible, et que désespérée de se voir dédaignée, elle se précipita dans les flots.

Lorsqu'elle commença à aimer Phaon, on dit que Sapho était veuve d'un habitant d'Andros nommé Cercola. Les historiens ne sont point d'accord sur le compte de Phaon. Les uns le font un poëte d'Érythée, les autres, un Lesbien né de parens pauvres, et gagnant sa vie à courir les mers. Il paraît que l'allégorie que les anciens nous ont conservée touchant l'essence de beauté dont Vénus lui fit présent, fut l'ouvrage de Sapho elle-même. Il n'y a, en effet, qu'une amante passionnée et sensible comme elle, qui ait pu trouver une fiction aussi pleine de délicatesse.

Ovide a consacré une de ses héroïdes à peindre les malheurs de Sapho. Il suppose que cette illustre Lesbienne, instruite que Phaon est en Sicile, lui écrit, et emploie l'éloquence de la

passion la plus vive pour l'engager à revenir auprès d'elle. Notre Troubadour a traduit, ou plutôt a imité cette héroïde; ensuite il a feint que Phaon, touché de tant d'amour, mais ne pouvant y répondre à cause de la haine de Vénus, qu'il a encourue, répond à Sapho; lui apprend quels sont les obstacles qui s'opposent à son bonheur, et l'engage à s'adresser à Vénus; lui promettant d'être son époux, si elle parvient à fléchir le courroux de la Déesse. Tel est le sujet de la seconde Épître.

Dans la troisième, c'est Sapho qui reprend la plume. Il était difficile de lui en donner une, après celle qu'Ovide avait mise entre ses mains. Notre Troubadour n'a point eu la prétention de lutter contre un tel rival. Il n'a point peint Sapho dans les larmes, mais dans le premier mouvement d'une illusion flatteuse. Elle croit être à la veille de revoir son amant, et se flatte que Vénus touchée de ses prières, consent à le lui rendre. Dans l'ivresse de son bonheur, elle raconte à

Phaon de quelle manière s'est opéré ce prodige. Elle a vu la Mère d'amour descendre, à sa voix, sur un nuage d'or, et lui annoncer la fin de ses tourmens. L'espoir d'un si brillant avenir rappelle naturellement à sa mémoire le souvenir du passé. Elle décrit la naissance et les progrès de sa passion; et c'est lorsqu'elle est parvenue au plus haut point d'exaltation, qu'elle tombe tout-à-coup dans le doute, qu'elle frémit d'avoir ajouté foi à l'erreur d'un songe vain, et qu'elle parle encore d'aller au rocher de Leucade, si rien ne réalise son espérance.

Je ne me suis pas dissimulé que ces trois Epîtres, s'éloignant pour le style et pour le genre des idées de tout ce que nous avons vu jusqu'ici des Troubadours, avaient besoin de preuves qui constatassent leur authenticité; et c'est ce qui m'a engagé à imprimer le texte original à côté de ma traduction. Cependant, je l'avoue, ce texte lui-même n'est pas à l'abri de soupçons. Ainsi que je l'ai dit, je n'ai travaillé que sur

des copies, et plusieurs raisons me portent à croire que celles-ci, malgré le titre qu'on va lire, ont été faites sur des manuscrits moins anciens que les autres. Mais, au reste, il me suffit d'avoir annoncé ma pensée à cet égard : la chose n'est point d'une assez grande importance pour mériter une plus longue discussion.

SAPHOZ A PHAOUN.

LETRA PRIMA.

A tant d'amours seràs pas un bon briû,
Senz devignar quaû's acò que t'escriû ;
Mais , quand tout aro , en languizou , vaû dire
Del ime miû lou delagnouz delire ,
Quaû t'escriguét , ou saûpriés-ti , Phaoun ,
Se de Saphoz legissiés pas lou noum ?
Noun sias susprès se ta paûra mestressa ,
Dei versis siûs ti mando la tristessa ;
Lous d'aûtreçop de mai de gaûz remplitz ,
An ma doulour soun pas-mai assourtitz.
Ploure , Phaoun , ploure ma fè troumpada
De gelouzié moun ama es estripada ;
Moun cor emprès cremo ataû que lous bladz
Qu'un vent aûrouz entreten embrandatz.
Ti plai d'Etnaz veyre oundejar la flama :
D'aûtres brandals s'atuboun dins moun ama !

Moun luth s'oublido enaigat de mei plous.
Cante se vol lou que pot estre urouz :

SAPHO A PHAON.

LETTRE PREMIÈRE.

A L'AMOUR qui respire dans cette lettre, tu ne tarderas guères à deviner quelle main l'a tracée; mais au desir mélancolique dont elle va bientôt te présenter l'image, parle, Phaon, en reconnaîtrais-tu l'auteur, si tu n'avais lu d'avance le nom de Sapho ? Ne sois pas surpris, pourtant, si les vers que t'adresse ta malheureuse amante, chargés de soupirs, s'élancent vers toi, tristes comme la douleur qui les inspire. Les accens de la joie ne me conviennent plus. Je pleure, Phaon, je pleure mon espérance déçue; la jalousie déchire mon âme; mon cœur, livré à des feux dévorans, leur oppose moins de résistance que les épis desséchés dont les vents impétueux entretiennent l'incendie. Tu te plais dans ces climats brûlans que l'Etna couvre d'une flamme ondoyante; hélas! un volcan plus terrible s'allume ici dans mon sein.

Ma lyre abandonnée languit baignée de pleurs. Que celui que le bonheur n'a point trahi fasse des vers; qu'il tire des sons harmonieux de sa lyre;

Que quaûcus-mai fague tindar ma lira :
Phaoun es soul ço que moun cor dezira.
Jouve siés-tu ; semblos fatz per l'amour,
É siés crudel !.... Per quaû, michant Pastour?
Ou siés per yeû, per Saphoz que t'adora !
Mai t'aimariéy que l'amig de l'Aûrora,
Mai que Baccus, que lou Diû de Deloz.
Caûzìs lou noum de quante Diù que vos :
S'aimos l'encès ti bastirai un temple.
Mais quante Diû dounét jamai l'ezemple
De ta fretzour? Sabes-ti, desprezouz,
Que noun es Diû lou qu'es pas amourouz?
Toutis ou soun. E las nimphas aimadas,
Tant que yeû souy, n'éroun pas renoummadas ;
Jès sabién pas, per emoûre lou cor,
Far decourar lous detz subr'un luth d'or.
Yeù sabe soula, adoun que dins moun ama,
Del fioc d'amour beluguejo la flama,
Sentir, pertraire é cantar moun amour.

Es vrai beléû ; lou ciel enganadour
M'ha denégat la béûtat amistouza ;
Flour que blazìs ! N'hai-ti pas genérouza
Una ama? un cor tendre? un îme enluzit?
Pichota souy ; mais moun noum agrandit,

je ne saurais penser qu'à Phaon. (1) O Phaon, tu as toutes les grâces de la jeunesse ; tu sembles fait pour l'amour ; et l'indifférence habite dans ton cœur ; et tu es cruel.... Pour qui ? grands Dieux ! Tu l'es pour moi, pour Sapho qui t'adore ! Pour Sapho, qui te préférerait au jeune Céphale, au Dieu de Naxos, au brillant Apollon lui-même ! Ah ! si tu desires les honneurs de la Divinité, choisis sous quel nom tu veux que je t'élève des autels. Mais quel Dieu pourrais-tu choisir, qui ait donné l'exemple de ton insensibilité. Ne sais-tu pas, dédaigneux, que celui qui méconnaît l'amour, ne saurait prétendre à l'immortalité ? Tous les Dieux ont aimé. Et les Nymphes qui ont mérité leurs hommages n'étaient pas, comme moi, célèbres dans cet art enchanteur qui émeut et subjugue les sens ; elles ne savaient pas, interprètes du cœur, faire parler leurs doigts sur un luth d'or. Seule je puis, l'âme remplie des feux de l'Amour et du Génie, sentir, dépeindre et chanter à-la-fois leurs transports.

Mais peut-être le ciel fallacieux m'a-t-il refusé les attraits plus irrésistibles de beauté (2). Eh ! qu'importe une fleur passagère ? N'ai-je pas une âme généreuse, un cœur sensible et des talens moins périssables qu'elle ? Ma taille est petite ; mais mon nom, élevé sur les ailes de la Gloire, retentit

Alat, brounzìs del miéjour à l'aûrora;
É se souy bruna, una princepza mora
Plazeguét negra al filh d'un immourtél.
Blanc couma néû lou jouyne tourtourél
Roudio pas s'es griza sa feméla.
Mais, couma tu, se vos troubar ta' bella
Una coumpagna, obè fugir lou nouz,
D'ount es l'amour ourdisseyre flatouz,
Digo, quaû vos que siégue proun urouza
Per meritar lou noum de toun espouza?

Diziés un cop (aro ou dizes pas plus)
Que tant que yeû, noun aimavos degus.
Quand aûzissiés lai cansous que cantave,
Tout-empuzan lou fioc d'ount mi cremave,
De fès, Phaoun, quante moumen urouz!
Mi fasiés-tu soubrar de tei poutous;
Teniés ma vouz sus mas boucas sarada;
Saphoz disiés, Saphoz siés adourada;
E piéy negat dins un gourg de plazè,
Nésci d'amour, toumbavos sus moun sè.

Aro, souletta é lhuén de moun fringaire,
Noun cante plus; mais t'en chaûtos pas gaire.
Dins la Sicila ountè siés rescoundut,
D'autras béûtadz t'han bè trop plazegut.

du couchant à l'aurore; et si mon teint n'a point l'éclat du lys, n'a-t-on pas vu le fils de Jupiter, épris des charmes d'Andromède, devenir l'époux de cette Nymphe née sous le ciel brûlant des Ethiopiens? La jeune colombe, dont le plumage efface la blancheur de la neige, abandonne-t-elle sa compagne, parce que son plumage est moins pur que le sien? Ah! si tu veux trouver une amante qui t'égale en beauté, ou renoncer pour jamais aux douces chaînes de l'Amour, quelle est la Nymphe assez heureuse pour mériter le nom de ton épouse?

Il fut un tems, bien loin aujourd'hui de ta mémoire, où tu paraissais me préférer à toutes mes rivales; et souvent, lorsque dans mes chants amoureux, je prêtais de nouveaux alimens aux desirs dont j'étais agitée, moment trop heureux et trop court! Tu me couvrais de mille baisers; tu arrêtais de tes lèvres de rose ma voix expirante sur mes lèvres: — O Sapho, me disais-tu, Sapho! tu es adorée. — Ensuite, égaré dans un torrent de plaisir et transporté d'amour, tu te précipitais sur mon sein.

Maintenant seule, et loin de mon bien-aimé, je ne chante plus; mais sans doute tu ne regrettes guère mes chants. Au fond de la Sicile, où tu es caché, combien n'as-tu pas trouvé de beautés

Mandàs-lou mi, mandàs-lou mi, pecaire!
Lai fai de nouz que çai vén de desfaire;
Soun cor es miû; soun amour, lou mi deû;
Vous reyredis ço que m'ha ditz à yeû:
N'écoutès pas sa lenga messourgouza
Qu'enclaûzirié la plus simpla é remouza.

Ajudo-mi Maire é Reyna d'amour!
Lou sort aûriû m'ha mal fadiat toujour.
Moun paire es mort, qu'en mi dounan la vida,
Ma paûra maire atabé m'es ravida;
Moun fraire, lhuén de mi prestar secourz,
Mi laisso soula en un baûri de plourz.
Lou ciel mi dono una filha poulida;
Mais léû la mort, del fiûsset de sa vida,
Tailho l'escagna, é d'an soun lourd pavot,
Amb'ela, traiz mei plazès dins lou clot.
De plours en plours mei laguis si nourissoun;
Veze Phaoun, é toutis s'avalissoun;
L'Amour m'emprén : veziéy pas de ta' lhuén,
Qu'encaro amb'el d'aûtres s'espelirién!

De seda é d'aûr yeû noun souy plus vestida;
Ambè de flours noun souy plus embelida;
Pas-mai moun péû de perfums estubat,
D'un lian d'aûr s'enayro pas nouzat.

plus dignes de te plaire! (3) O Nymphes de ces bords, renvoyez-moi mon amant; hélas! il renoue auprès de vous des nœuds qu'il vient de rompre auprès de moi; il me doit son amour; il m'a donné son cœur; il ne fait que vous répéter ce qu'il m'a dit mille fois. Gardez-vous d'écouter ses discours mensongers, dont la douceur perfide séduirait l'innocence même.

O Reine d'amour, Vénus! c'est toi que j'implore; viens à mon secours, puisque le sort inflexible s'obstine à me poursuivre. Je n'avais plus de père lorsque je reçus le jour; et je ne reçus le jour que pour perdre ma mère (4). Un frère qui me devait son appui me délaisse, et je demeure seule, isolée dans une vallée de larmes. Le ciel m'accorde une fille; déjà ses grâces enfantines embellissaient ma solitude, la mort cruelle tranche le fil trop délié de ses jours, et plonge avec elle mon espoir au tombeau. Ainsi mes jours s'écoulent dans les pleurs; ainsi mes ennuis appellent d'autres ennuis. Cependant Phaon paraît; mes maux s'évanouissent; un doux poison m'enivre; j'étais loin de prévoir que mes plus grands malheurs allaient éclore sur ses pas.

Les plis somptueux de la soie, l'éclat de l'or, l'émail des fleurs, ne me servent plus d'ornement; mes cheveux entourés de bandelettes brillantes,

D'aquel baûjun hai laissat la beluga;
Per moun fringaire aimave la paruga;
Mais m'ha quitat, m'ha fugit moun Phaoun:
Jès d'oundramens mi fan pas-mai bezoun.

Tendre es moun sè: la plaga trop crudéla
De mai-en-mai sanno é si renouvéla.
Aime: la Parca ha saique debannat
Lou fioc auriû d'ount moun cor ha cremat.
D'an ma razoun, lhuén de yeû enfugida,
Paûra Saphoz! yeû noun souy plus aûzida;
Trop d'ime engano una fenna toujours,
Mais ven mourtel s'es malaûta d'amours.

Perdequè dounc s'estrementìs moun ama,
D'un fioc ta' viû se sent cremar la flama?
Quanta es la fenna, aiço-val, aiço-moun,
Que senz l'aimar posse veyre Phaoun?
Per el, la fresca é matiniéyra aubeta
De plours d'amours azagarié l'erbeta;
Per el, Phébéz, treilucan de dezirs,
Treboularié la niétz d'an sei souspirs;
Per el, Venus laissarrié la mazada,
D'azur luzen é d'aûr pazimentada.
En perfeciûs quaû ti pourrié passar?
Quaû-mai d'amour saûprié-tl m'emmascar?

ne remplissent plus l'air de parfums précieux : j'ai étouffé les étincelles d'une frivole vanité. Ce n'était que pour mon amant que j'aimais la parure; depuis qu'il m'a quittée, elle me devient inutile, et son éclat m'importune.

Mon sein renferme un cœur malheureusement trop tendre ; la plaie fatale qu'il a reçue de l'Amour, loin de se guérir, se rouvre et saigne sous la main du Temps. J'aime : la Parque, en dévidant le fil de mes jours, l'a sans doute imprégné du feu âpre qui me dévore. Ma raison égarée ne m'entend plus. Le goût des arts, l'esprit, le génie même trahissent presque toujours la femme qui les cultive (5); mais sur-tout ils enveniment les blessures de l'Amour, et les rendent mortelles.

Mais pourquoi m'étonner si mon âme éprouve ces transports brûlans, si elle cède aux charmes de la passion qui l'entraîne? Est-il une femme sensible, mortelle ou déesse, dont Phaon n'eût subjugué la fierté? Pour lui l'Aurore, amante matinale, changerait la rosée dont elle couvre les fleurs, en des larmes d'amour; pour lui, Phébé, laissant éclater ses desirs avec sa lumière, troublerait de ses soupirs le silence des nuits; pour lui, Vénus elle-même abandonnerait les parvis éternels où l'azur brillant se mêle à l'or des étoiles. O Phaon! quel rival pourrais-tu craindre? Qui pourrait te

Veni, Phaoun ; Saphoz mouris, pecaire !
Saphoz mouris, se pot pas-maj ti plaire.
Veni, moun Diû, ma vida, moun pastour ;
Se cal dafoun que perdi toun amour,
Ressap lou miû ; ressap de ta mestressa,
Encar un cop, la crentouza caressa.
Quand t'ou demande, espio ambè piétad,
Coussi's de plours tout lou papié négat.

Tout partissen, t'aurié pas coustat gaire,
De tendramen mi dire : « Adiû, pecaire ! »
Aguéres poû de rencreisse moun maû ?
Venguét puléû la foulze que l'elhiaû.
Mous torz, se n'hai, soun ço que mi laisseris ;
Pouguéri pas saûpre quand t'en anéris ;
Aguéres poû de muzar trop long-briû
A mi venir dire : « Pecaire ! adiû ! »
Ore moumen ! quand per la Renoummada,
De toun partir la brutzou semenada,
Vén atucar moun cor d'un cop mourtel !
Un véû negrouz s'espandis sus moun yél ;
Senz veyre espie, é ma lenga nouzada
N'acabo pas ma plenta acoumençada.
Ambé lous plours lou néscige vén léû.
M'esquimse touta é derrabe moun péû.

surpasser? Qui pourrait sur-tout se faire aimer comme toi? Reviens, hélas! Sapho se meurt; elle se meurt ; ton indifférence l'accable. Reviens, ô toi le Dieu qu'elle adore, et l'âme de son âme; reviens : ou s'il faut enfin qu'elle renonce à ton amour, ne rejette pas le sien, et souffre encore une fois ses caresses timides. Avant de lui refuser cette triste faveur, regarde combien de larmes ont coulé sur le papier qui t'apporte cette prière.

Lorsque tu partais, il ne t'aurait pas coûté beaucoup de me dire avec quelque tendresse : — Adieu, malheureuse Sapho! — Tu craignis peut-être d'augmenter ma douleur. Le tonnerre qui me frappa ne fut point précédé de l'éclair. Mes torts, si j'en ai, ne me furent point reprochés ; les motifs et l'heure de ton départ me furent également inconnus ; il sembla que tu redoutais mes larmes, ou plutôt que tu regrettais le moment qu'il aurait fallu sacrifier à me dire : — Adieu, malheureuse Sapho! — Cruel moment! lorsque la nouvelle de ton départ, brusquement annoncée par la voix de la Renommée, vint me frapper d'un coup mortel. Soudain un voile ténébreux se déploie sur ma paupière; mon œil troublé ne voit plus ; ma langue embarrassée ne forme aucun son; ce n'est que lorsque mes larmes commencent à couler, que mon désespoir s'exhale en gémissemens.

Senz saûpre ount vaû courisse embalaûzida :
Ataû patis la maire endemezida,
Que soun manit, dins lou clot, vey pourtar.
Veûza de sen, à quaû vol m'escoutar,
Dize l'amour, qu'autre cop estreméri;
Ma renoummada ensindo empériguéri;
Mais dequè m'es ? Tu toul siés tout per yeû.
Moun cor t'adoro, aquì tout ço que deû.
Que quaûcus-mai si resconde é si taize.

Lou jour ti veze é la niétz ti pantaize.
Siés lhuén de yeû ; mais lou som, dins la niétz,
Ven planamen t'ajassar dins moun lhiétz.
Mi par adounc que ta fringaira urouza
Sentis tournà ta sarrada amourouza;
Tournà, moun sè que s'afraira à toun sè,
Tout-aissejan, s'embriéygo deplazè;
L'enclaûzimen del messourguié delire,
Piey, vai ta' lhuén que gaûze pas ou dire.
Ensind lou som, dei maûs amaizadour,
Mi presto aûmen lou plazer d'una errour.

L'aûba luzis é lou pantai s'envolo.
Tout mi delagno, é rès noun mi counsolo.

Alors, égarée, furieuse, je déchire les vains ornemens qui me couvrent; j'arrache les boucles flottantes de mes cheveux. Telle qu'une mère éplorée qui voit ensevelir son fils encore au berceau, je meurtris mon sein, et cours sans savoir où porter mes pas. Privée de raison je découvre, à quiconque veut m'écouter, l'amour jusqu'alors renfermé dans mon âme; ainsi je hasarde ma gloire; mais que m'importe une gloire importune? Je ne connais de gloire que celle de te plaire; je ne connais de devoir que celui de t'aimer. Que d'autres plus sages dissimulent et se taisent, je leur abandonne cette frivole vertu.

Le jour, ton image me suit; la nuit, elle vient embellir mes songes. Malgré ton éloignement, le sommeil favorable à mes desirs, et franchissant avec toi l'intervalle qui nous sépare, vient doucement te placer dans ma couche fortunée. Il me semble alors sentir ton étreinte amoureuse; mon sein, tendrement pressé sur ton sein, palpite et s'enivre de plaisir; un délire mensonger m'entraîne, et tel est l'égarement enchanteur où il me plonge, que je n'ose même le rappeler à ma mémoire. Ainsi le sommeil, consolateur des infortunés, me prête du moins le bonheur fugitif des songes.

L'aurore paraît, et son éclat dissipe mon erreur.

Trà lous bousquets vaû quéri lou repaû,
Que fuch quand véne é revén quand m'en vaû.
Moun péû de plours si tilho à mon visatje;
Contro l'amour trobe pas jès d'oumbratje;
Tout, ambè tu, m'éro poulit é douz,
Ara, senz tu, tout mi vén delagnouz.

Muda, apensada é per lou sol setada,
Bagne de plours l'herba encar ajassada,
Ountè souven ti veziéy prés de yeû:
Lou sol flouris entremen que lous beû.
Poutoune piéy (tant es quicom tarrible
L'irége amour!) Lou mirgalh insensible.
Lous aûsseletz escoutoun ma doulour;
Lou grel gimblat laisso passir sa flour.
Soula, près yeû la paûra tourtouréla
Aimo à si jougne à ma plenta mourtéla;
É de moun luth, tristamen tindadis,
D'an sous fredouns, lou soun doulen seguis.

Entre de flours una linda Nayada
Fai rigoular soun aigueta argentada.
Couma lou som lai m'entredourmiguét,
Semblét mi dire, é saique mi diguét:

Un ennui profond, dont rien ne saurait me distraire, me saisit. Vainement je cherche au fond des bosquets solitaires le calme, qui s'en éloigne à mon aspect et n'y revient qu'au moment où je les quitte; vainement un doux zéphir voudrait rafraîchir mes lèvres desséchées, et se jouer encore dans mes cheveux, que mes pleurs ont collés sur mon visage; il n'y a point de zéphir qui puisse tempérer l'ardeur dont je suis consumée. Ta présence répandait sur tout une grâce nouvelle; ton absence a détruit le prestige : tout est devenu triste et monotone pour moi.

Souvent seule et livrée à des idées mélancoliques, je pleure sur l'herbe encore couchée où tu venais t'asseoir à mes côtés : la terre amoureuse qui reçoit mes larmes se pare de nouvelles fleurs. Souvent, et tel est l'égarement d'un amour désespéré, je couvre de baisers ardens le gazon insensible. Lorsque je chante mes ennuis, les oiseaux se taisent; les arbustes penchent leurs rameaux, et laissent flétrir leurs fleurs; la tourterelle seule unit sa voix à la mienne, et mêle ses cadences plaintives aux tristes accords de mon luth.

Là, cachée parmi des roseaux, une jeune Naïade laisse couler de son urne de cristal une onde argentée qui serpente dans la prairie. Un jour, tandis que le sommeil m'avait assoupie, elle paraît

« Fugis! Saphoz! fugis infourtunada;
» Fugis, ou cal. Lou sère de Lucada
» Es de toun maû lou remédi milhoun.
» D'aqui saûtét lou viél Ducalioun,
» Per escantir sa flama malérouza;
» N'aimét pas-mai, dessan que desprezouza,
» La Nympha aimét: couma el vai sans retar,
» D'amoun ti traire dins la mar »
Dis é si taiz. Dins una suzour fretza,
Mi derevelhie, é léû levada dretza:
« O bela Nympha, atentiva à mei plous,
» Dize, lai vaû. Dequè qu'ague d'affroux
» Per una fenna una mort tant crudéla,
» Mai val la mort qu'una plenta éternéla.
» E piétadouz l'amour espandirà,
» Sus l'aiga, un yeû quel' dangié rescoundrà......»

Mais perdequè tant de plours é de renas,
Quand ta venguda aûrié finit mas penas?
Ah! si lou ciel mi la poudié tournar,
Acò's p'alai que l'anariéy pregar.
Mais lou roucàs ountè souy esperada,
N'ha pas de baûma affrouza é descarada,
Qu'embare rès de tant dur que toun cor?
Dequè dirau, tout-aprenen moun sort,

à mes regards et prononce ces mots, qui sont restés profondément gravés dans ma mémoire : — Fuis, malheureuse Sapho, fuis ; va chercher le rocher de Leucade ; il peut seul mettre un terme aux maux que tu endures (6). C'est du haut de ce rocher que s'élança le vieux Ducalion pour éteindre la flamme dont il était dévoré ; sa flamme s'éteignit, et la Nymphe qui l'avait dédaigné, brûla pour lui d'un amour sans espoir. Imite son exemple, et sans balancer, va comme lui, te précipiter dans les flots.—Elle dit, et se tait ; et moi, couverte d'une froide sueur, je m'éveille ; et debout, les yeux fixés sur l'onde, je m'écrie : — Oui, Nymphe secourable, oui ; je suivrai ton conseil. Quelque horrible que soit pour une femme un semblable destin, je suis résolue à le subir. La mort, toute cruelle qu'elle est, l'est encore moins qu'une vie livrée à des tourmens infinis. L'Amour, touché de mon infortune, étendra son bandeau sur l'onde, et me dérobera la vue du péril......—

Mais pourquoi ces gémissemens et ces sinistres projets, lorsque ton retour y pourrait mettre un terme ? Ah ! si les Dieux favorables me renvoyaient mon amant, ce n'est point à Leucade que j'irais offrir des sacrifices. Mais non ; ce rocher, dont l'aspect seul glace d'horreur, n'est pas aussi insensible que toi ; ses antres profonds ne renferment

Nostres neboutz, adounc qu'ambè tristessa,
Si countaran ma mort é ma tendressa?
Aimos dounc mai, subr' un sere esfrayouz,
Veyre moun sè s'estripar tout sannouz,
Que s'en téi bras tendramen lou saravos?
Mi faziés creyre, aûtrecop que l'aimavos,
Quand plen del Diû dedins el agissen,
Prestavo una ama al luth ressoundissen.
Baste! pougésssi aro, de proun de flama,
Claûfir mous cants per emoûre toun ama!
Mais la doulour, despiéy que siés partit,
M'ha levat l'ime é lou biaiz é l'esprit.

O de Lesboz, vaûtras Nymphas poulidas!
Quitàs l'esper qu'amb'de cansous caûzidas,
Yeû cante mai lou plazè, la beûtad;
Muda souy yeû; é moun luth es brizat.
Senz biai, senz ime, é senz razoun, pecaire!
Hai tout perdut; hai perdut moun fringaire.
L'ingrat Phaoun ha fugit moun amour.
Menàs-lou mi; menàs-mi moun Pastour;
Tournà veyrès aquesta ama enclaûzida.....
Que dize? ount souy? ma plenta es d'el chaûpida;
S'en chaûto pas; é lou ventàs crudél
Ressap mous critz, senz butar soun vaissél.

pas des cailloux dont la dureté égale celle de ton cœur. Cruel ! que diront nos neveux, lorsqu'ils se raconteront, les yeux en pleurs, mon amour et mon trépas funeste ? Eh quoi! tu aimes donc mieux que mon sein déchiré ensanglante les rochers de Leucade, que s'il palpitait de plaisir dans tes bras ? Qu'est devenu cet intérêt si tendre qu'il paraîssait t'inspirer, lorsque rempli du dieu qui l'agitait, il prêtait une âme à la lyre retentissante ? Plût aux Dieux que les feux qu'il renferme pussent s'épancher dans ces vers, et arriver jusqu'à ton cœur ! Mais, hélas! depuis ton départ la douleur a glacé mon génie, et m'a ravi mon talent.

O Nymphes de Lesbos! ne vous attendez plus à m'entendre célébrer les plaisirs et la beauté ; c'en est fait, ma voix est éteinte et ma lyre est brisée. Privée de raison, de talent, de génie, j'ai tout perdu ; j'ai perdu mon bien-aimé. Ah ! si vous pouviez le ramener ; si vous pouviez rendre Phaon à ma tendresse, bientôt vous me verriez, cédant au plus doux enthousiasme...... Que dis-je ! quelle erreur ! l'ingrat me méprise ; il s'inquiète peu de causer mes tourmens ; et le vent, insensible comme lui, emporte mes vœux, sans rendre au port de Lesbos, son navire infidèle.

Ataû, Phaoun, se vous perpaûzàs aro ;
De revenir, perqué muzàs encaro?
Paûra Saphoz caymo de languizou.
Anen. Dejà Neptuno ajudadou
Vous favourisco, é l'amour sus l'oundada,
D'an soun alè ten la vela tibada.
Mais senz piétad se m'aûzisses souscar ;
Se tant de plours podoun pas ti toucar ;
De ta béûtad se siés doummai avare ;
Se siés caput à ti moustrar barbare ;
Per coumpassiû, mando quante es moun sort ;
Sinno a la fes toun aïssigc é ma mort.
Adounc segura, escalarai Lucada,
Per escantir l'ardour qu'has alucada ;
E dins la mar troubarai la piétad,
E lou repaû que m'aûràs denégat.

Cependant, Phaon, si votre dessein est de revenir, pourquoi tarder encore ? Sapho, vous le voyez, est prête à succomber à son ennui. Hâtez-vous. Déjà Neptune, propice à mes desirs, vous favorise, et l'Amour n'attend que le signal pour enfler lui-même les voiles, et guider votre vaisseau sur les ondes.

Mais, enfin, si mes soupirs ne peuvent te toucher; si mes plaintes ne servent qu'à redoubler ton orgueil; si tu te fais un mérite barbare de ton opiniâtreté; par pitié, fixe mes incertitudes; écris-moi; ose signer à la fois ta haine et ma mort. Alors, certaine de mon malheur, j'irai à Leucade; j'en gravirai les sommets escarpés; je franchirai ses abymes, pour y éteindre l'ardeur allumée dans mon sang; et je trouverai au sein des mers, la pitié et le repos que tu m'auras refusés.

PHAOUN A SAPHOZ.

LETTRA SEGA.

PER devignar, n'agéri pas bezoun,
Tendra Saphoz, de legir vostre noum.
Ta' pla-dizen, dins soun cants flatéjaires,
Sono Daphné lou mestre déi trouvaires,
E peraçò lou sort sup é crudél
Ravis la nympha al crit de l'immourtél.

Quand, sus la mar baûjamen treboulada,
Veze un vaissel drandailhar sus l'oundada,
Prégue lou çiél que mande lou repaû,
Cale l'aûristre, é lou fague estar ciaû;
Al diû manit, que, d'una man segura,
Vous pot del cor souplejar la blassura,
Per vous demande un sort menz caitivouz.
Podi pas-mai; souy pas qu'un malérouz,
Ore sujet d'una iréja coulléra;
Forobandit dal ciel, é della téra.
De ma piétad pagariéy vostre amour :
Mais de què vaû un ta' paûre retour ?

PHAON A SAPHO.

LETTRE SECONDE.

NON, tendre Sapho, il n'a pas été nécessaire que je lusse votre nom : le dieu des Troubadours lui-même n'eût pas employé une éloquence plus douce. Tel était sans doute le langage flatteur dont il se servait pour appeler Daphné, sa Bien-aimée ; et cependant le sort aveugle n'en-traînait pas moins, loin de lui, la nymphe rebelle à ses chants.

Lorsque sur la mer, follement irritée, je vois un vaisseau menacé du naufrage, j'implore la pitié de Neptune, afin qu'il calme le courroux des vents, et rétablisse le repos dans son empire : en voyant la tempête qui s'élève dans votre âme, je m'adresse à l'Amour ; car lui seul peut soulager la blessure qu'il a faite, et répandre sur vos jours l'aimable sérénité qu'il leur a ravie. Que pourrais-je davantage ? Moi ! misérable objet des vengeances célestes ; moi ! que réprouvent également les hommes et les dieux. Je vous offrirais ma pitié ; mais un pareil sentiment outragerait votre amour :

Adounc qu'un cor coubezejo un fringaire,
D'un fretz amig deû pas si chaûtar gaire !
Senz jès d'ésper à plagne mai que vous,
Coussì pouriéy calar vostras doulous ?
Lou mége jay aveûzat de la vida,
Per soun secourz, quand lou malaûte crida.

Aih! plagnis mi senz mi dire crudél;
D'amares plours laisso enaigar toun yél;
Que de souspirs toun tendre sè pantéle,
Paûra Saphoz! se ti souy paûc fidéle,
Ensindo ou vol lou ciel avenjadour.
Acò's Venus que, sus un pecadour,
Falz al amour é falz à l'innoucencia,
Laisso grevar lou pez de sa venjencia.

Prés de Lesboz un fructuouz valoun
Seguét moun brés; Colimbe éro moun noum.
Paûre nascut, lhuén de la renoummada,
Dins un vaissel remave sus l'oundada.
Un cop, qu'érian aganditz dins lou port,
E qu'éri soul davalat sus lou bord,
Endevenguéri un issam de bergéyras

le nom d'ami paraît bien froid au cœur enflammé qui appelle un amant. Mille fois plus à plaindre que vous, comment pourrais-je calmer vos ennuis? Comment pourrais-je vous rendre l'espoir que j'ai perdu moi-même? Le médecin, qu'un coup imprévu a privé de la vie, peut-il voler au secours du malade qui l'implore.

Ah! plains les maux que je souffre, et cesse de m'imputer les tiens; laisse les pleurs de la pitié humecter ta paupière; n'étouffe point les soupirs qui s'élèveront dans ton sein; ô Sapho! lorsque tu sauras, si je cause tes peines, que le ciel vengeur m'y force; que Vénus, justement irritée, appesantit sa main sur moi, et venge ainsi l'amour et l'innocence que j'ai lâchement trahis.

Il est, non loin de Lesbos, un valon fertile, où je reçus le jour; Colymbe était mon nom (7). La pauvreté, qui me reçut au berceau, éloigna de moi les illusions de l'orgueil et de la renommée; une rame fut l'unique héritage que je reçus de mes parens. A peine dans l'adolescence, j'appris à fendre les flots écumeux et à dompter les noires tempêtes. Un jour, que notre vaisseau surgi au port me laissait un doux loisir, je descendis sur le rivage, et je revis les lieux témoins de ma naissance. Un essaim de jeunes nymphes frappa

Fazen de flours de descadas leûgéyras.
Proun malaizit éro lou caûzimen.
D'elas ensem amourouz un moumen,
Doubte quanta es plus jouve o plus poulida,
Coussì caûzir? degna d'estre caûzida,
Cascuna avié méme part de béûtadz.
Finalamen l'amour levét l'empach.
Myris venguét, é moun ama enclaûzida
Jurét d'aimar tout lou long de sa vida.
Aquesta nympha, amb' soun capél de flous,
Anavo al bosc gardar sous agnelous.
Mais entretan trevejesse defora,
Éro plus fina é plus fresca que Flora,
O la Driada assetada toujour,
Jout de grels, lhuén de la raja del jour.

Parle d'amour; fugis; la perseguisse;
Presta couris, plus preste l'acoutisse:
L'arrape léû..... fugissié lou plazè!
Un poutounet faì pantelar soun sè.....
« Venus! diguéri, auzis ço que ti jure:
» Avenjo-ti, se mi trobes perjure;
» Fai moun vaissel s'esclapar subr'un roc;
» Fai dins moun cor que s'amousse lou fioc

soudain mes regards ; elles étaient dispersées çà et là dans la prairie, semblables aux fleurs dont elles tressaient de brillantes guirlandes. Mon cœur, à leur aspect, éprouve un agréable embarras ; épris un moment de chacune d'elles, je doute à laquelle appartient le prix de la jeunesse et de la beauté. Comment choisir ? Digne d'être choisie, chacune semble favorisée des mêmes attraits. L'amour, enfin, fixe mes incertitudes. Myris paraît ; mon âme, comme entraînée par un pouvoir magique, jure de rester éternellement fidelle à ses charmes. Quoique souvent, la tête couronnée de fleurs, cette nymphe conduisît ses agneaux dans les bois écartés, exposée à la chaleur dévorante du jour, elle n'avait rien perdu de sa fraîcheur égale à celle de Flore ou de la Dryade, qui, toujours éloignée des rayons du soleil, s'assied sous les ombrages les plus frais.

Je lui parle d'amour ; elle fuit ; je vole sur ses traces. La pudeur presse ses pas ; le desir anime les miens. Bientôt je l'atteins...... Elle fuyait le plaisir ! Je la presse de mes bras amoureux ; je lui donne un doux baiser ; son sein palpite...... — O Vénus ! m'écriai-je, écoute mes sermens. Si jamais mon âme infidelle trahit l'amour que je jure à mon amante ; si jamais mes mains brisent les nœuds que je forme sous tes auspices,

» Del tendre amour, se jamai-enganaire,
» Podi desfar lou nouz que çai vaû faire ».

Una bergeyra escouto soun Bergé;
Crey ço que dis plus vrai que soun dangé.
Savié saûvar la jouyna pastouréla,
Soun troupelet, de la maissa crudéla
Del loupàs afri, é del reynard madrat,
É saget pas s'aparar d'un ingrat.

Dins un pradet qu'avié mirgailhat Flora,
Jout de greilhetz del filhou de l'aûrora,
Del fin aûret gentiamen boulegatz,
Novis seguén taléû que maridatz.
Lai demourén, ajassatz sus l'erbeta,
Dinquios qu'amoun venguét luzir l'aûbeta.
Mi léve adounc, senz aûzir sei souspirs,
Piéy dei plazès, aro enfans dei dezirs.
Sous yéls, lous miûs, tendramen roudiavoun;
Tabè sas mans, las dos miûnas, saravoun;
Per mi reténe emplegavo lous plous;
Mais aro, ingrat, éri 'stat trop urouz.
Dequè dirai? Trà menz d'un mèz oublide
Moun juramen; é mi probe un perfide;
Trà menz d'un mèz, laisse aqui moun pahis,
Senz mai aûzir sous laguis ni sous critz.

arme-toi contre un perfide, et que ta vengeance éclate contre lui. Que mon vaisseau couvre de ses débris un écueil solitaire ; que les feux du tendre amour s'éteignent pour jamais dans mon sein.

Une nymphe écoute avec plaisir les discours de son amant ; l'image de son danger s'éloigne à mesure qu'il parle. Myris savait, hélas! garantir ses faibles brebis de la voracité du loup avide, et du renard fertile en ruses, et ne sut pas éviter les pièges d'un ingrat.

Dans un bosquet charmant, dont les flexibles rameaux, mollement balancés sur nos têtes, brillaient des festons du printems, l'amour évoqua l'hyménée, et dressa le lit nuptial. Couchés sur le tendre gazon, nous attendîmes que la brillante aurore vînt tempérer l'azur des cieux. Alors je m'échappe des bras caressans de la nymphe, sans écouter ses soupirs, qui, toujours enfans de l'Amour, n'en exprimaient plus que les tendres regrets. Ses yeux étaient fixés sur les miens ; ses mains pressaient mes mains ; son visage était inondé de larmes ; mais j'avais été trop heureux pour n'être pas ingrat. Que vous dirai-je? A peine la lune finissait son cours, qu'oubliant le serment solennel qui m'engage, insensible aux ennuis où je la laisse plongée, je médite ma fuite, et j'abandonne mon pays.

Partisse. Sers, de la véla tibaire,
Lhuen de Myris eslugno lou fringaire.
La mar grumejo entremen que reman.
A Tenedoz, gaûjouzes arivan.
Aquì proun lhuén, m'atanque per la vida.
Enlai si vey la téra abouscanida,
Ountè lous Grecz per venjar Menelàs,
De cent palais han fatz un lourd clapàs.
Lou sol cendrouz infidel a l'araire,
Venjo l'espouz del pecat del fringaire.
Aqui pensave, é moun cor estripat
Sentié lou prez qu'aurié ma faûssetad;
Perquè lous reys qu'oundrejo la courouna,
Fugissoun pas la foulze avenjadouna;
Perquè soun pas leis seignours perdounatz,
Dei juramens traitamen proufanatz.

De mar en mar gazagnave ma vida.
Aviéy d'hymén la cadena fugida;
Libre é gaûjouz de raûbar lous plazès,
M'acoustuméri à cregne pas plus-rès.
Venus, diziéy, mi perdouno o m'oublida.
Mais de l'hiver la man engrepezida,

Je pars. Le vent du couchant qui enfle nos voiles, m'éloigne en peu de tems de la crédule Myris. La mer écume et gémit sous l'effort de nos rames. Ténédos paraît; et cette île, que la vaste mer sépare de ma patrie, me paraît un asyle assuré; je m'y fixe pour toujours. Non loin de ses rivages, je voyais la terre aride, couverte de ronces sauvages, où les Grecs, pour venger l'affront de Ménélas, ont changé les monumens les plus superbes en des monceaux de ruines. Cette terre, chargée de la cendre des palais, infidelle au fer agriculteur, par sa stérilité même, atteste la réparation accordée à un époux pour le crime d'un amant (8). Emu, à cette vue, je pressentais le prix réservé à mon parjure, puisque les rois eux-mêmes, quoique décorés du diadême, ne sont pas à l'abri du courroux céleste, et que les princes ne sauraient obtenir le pardon de leurs perfidies.

Errant de mer en mer, je menais une vie obscure, mais non dépourvue de douceurs. J'avais fui les chaînes de l'hymen; heureux et satisfait de cueillir à la dérobée les plaisirs de l'amour, j'étais parvenu à étouffer mes craintes : Vénus, disais-je, oublie ou pardonne mon crime.

Mais enfin, la main glacée de l'hiver étendait

Al suc del cap, frounzit, veûze de péû,
De sessanta ans espandissié la néû ;
Quand un matì, qu'éri sus la ribada,
Venguét quaûcus mì demandar passada.
Una vieilheta, an lous os' é la pél,
Proun mal vestida, intrét dins moun vaissel.
Pagat premié, faû ço que demandavo.
Couma aguiélas, sus l'oundada, bufavo,
Tout voulejan, soun vestimen peilhouz
Mi laisset veyre un vazou carestiouz.
Alupadìs moun yél lou roudiavo.
Ore talen! La qu'ensind m'esprouvavo,
Ero Venus. Adounc que paresquét,
Un nivoul d'aûr jout sous pés davalét.
Veziadamen, la mar, coumo crentouza,
La soustenguét sus soun aiga amourouza.
Caravirat, m'amoure de frayou.
Ela mi dis : « Vos lou vazou? pren-lou ;
» Senz lou raûbar ; que sié tiû senz partatje.
» Emb'el pouràs de las frounzes de l'atje,
« Lavar toun front sans ne lavar toun cor.
» Ensindo ou vole ; ensindo ou vol lou sort.
» Despiéy bon briû, faû ço que deviéy faire.

sur mon front silloné de rides et privé de cheveux, la neige de la vieillesse, lorsqu'un jour, tandis que j'étais sur le rivage à attendre les passagers, une inconnue se présenta, et me demanda de la recevoir sur ma barque. C'était une femme dont le corps décharné, couvert des haillons de la misère, paraissait accablé d'âge et d'infirmités. Après avoir exigé mon salaire d'avance, je m'apprête à satisfaire ses desirs. L'aquilon qui soufflait sur les flots, en soulevant les lambeaux de son voile, me laisse apercevoir un vase précieux qu'elle cachait avec soin. Brûlant de la plus odieuse envie, mon œil regardait ce trésor. Abominable desir ! Je ne prévoyais pas que la plus belle des Déesses, cachée sous une forme décrépite, tendait ce piège à ma cupidité. C'était Vénus elle-même. Au moment où elle parut, un nuage d'or descendit sous ses pieds ; la mer, s'abaissant avec respect, la soutint sur son onde amoureuse. Sans couleur et sans voix, je me prosterne frappé de terreur. Elle me dit : — Puisque ce vase a tenté ton avarice, reçois-le de ma main, et ne le dérobe pas ; je te l'accorde. Tu pourras, avec son secours, effacer de ton front les rides de l'âge, sans pouvoir jamais les effacer de ton cœur. Telle est ma volonté, telle est la volonté du sort : il y a long-tems que l'une

Des amouretz, tout-soudizen, la maire
S'ennivoulis; é piéy s'enayro al ciél,
Tout-mi-mandan un emmalit cop d'yél.

Ma poû passada (é ço que mi baillavo,
Un vazou d'aûr! adejà la vermavo)
Vole espiar ço qu'avié caûpegut,
Dins un dacoz proun coufle é proun founzut.
Mais lou dedins troumpét ma coubezencia.
Pas n'éro d'aûr coumoul, mais d'una essencia
Divenca fatza, é que garis deiz ans;
Fai lou tint fresc é lous yéls lugrejans;
Paûzo la roza ountè creyssién lai rounzes,
É lhuén del cap mando tabè las frounzes,
Las malaûtiés, lou vielhige, la mort,
Farién contr'ela un impoutent esfort.

Tout-debarquen, quaûcas goutas chimadas
Dessus mas mans del sourel rabinadas,
Cambioun d'abord, à mous yéls estounatz,
Lou brun panat en una pél de latz.
Tala la pél si mostro picoutada,
Del léopard. Ma man per-tout bagnada,
Vén néû dafoun : soulamen espandit,

et l'autre auraient dû être accomplies. — Elle dit : la mère des Amours s'entoure d'un nuage, et remonte dans le brillant Olympe, en jettant sur moi un regard courroucé.

Lorsque ma frayeur se fut un peu dissipée, et la vue du trésor qui me restait, était bien propre à la dissiper, je voulus voir ce que pouvait contenir un vase dont le contour éblouissant flattait mon cœur d'une douce espérance. Mais la réalité ne répondit point à l'idée que je m'en étais formée : je ne le trouvai point rempli d'or; mais d'une rare liqueur, ambroisie divine, qui répare les outrages du tems, rend au teint sa fraîcheur, aux yeux leur éclat, restitue à la rose sa place usurpée par les ronces, et renvoie, loin du front, les rides importunes. Les maladies, la vieillesse et la mort sont sans pouvoir contre cette essence céleste.

Parvenu sur le rivage, un hazard favorable voulut que, durant mon examen, quelques gouttes de cette liqueur tombassent sur mes mains brunies par l'ardeur du soleil. Quelle fut ma surprise de voir la peau sèche et hâlée reprendre sa souplesse, et surpasser la blancheur du lait! Ainsi l'on voit le Léopard étaler ses taches éblouissantes. Mes mains, sur lesquelles je fis couler l'essence, offrirent bientôt par-tout le même phénomène :

Un rouget fin tinto lou blanc poulit.

E léû d'acò d'ount counouysse l'uzatje,
Ounche moun péû é bagne moun visatje,
Piéy vaû de l'aiga espiar lou miral;
Veze Phaoun que vous es ta' fatal;
Aquel Phaoun, que ta lourd noun es gaire,
Colimbe viel, éro maû fatz per plaire.
Souven mi vire, é preste à m'esfrayar,
Creze qu'un Diû vén de si miraílhar.
Dal cap as pés, aderè, mi frettéri;
E pertout jouve é gentie paresquéri.

Senz boulegar, dretz é mud un bou briû,
Semble de lhuén l'estatuya d'un Diû.
Hai d'Apoulloun la tailha fringadissa,
La man moufleta, amai la gaûta lissa,
L'aire é la vouz; mei péûsses anelatz,
Coumo léi siûs davaloun courdelatz;
Mi cal pas-mai que far tindar sa lira.

Ara qu'hai tout ço que moun cor dezira,
Que la beûtad, las gracias, la frescou,
La jouventad, parloun en ma favou,

un léger vermillon semblait s'y confondre au lys dont elles étaient entièrement colorées.

Et bientôt, de cette ambroisie dont l'usage m'est connu, je baigne mes cheveux et mon visage. Ensuite je vais consulter le cristal de l'onde. J'y vois, hélas! ce Phaon, dont la beauté vous est si fatale; ce Phaon qui, n'aguères courbé sous le faix des ans, n'offrait, sous le nom de Colymbe, qu'un objet peu propre à inspirer de l'amour. Souvent, en contemplant mon image, saisi d'un effroi religieux, je me retourne vivement, et je crois qu'un Dieu, placé derrière moi, se joue de mon imagination, et se mire dans l'onde. Enfin, je laissai couler à grands flots l'essence sur tout mon corps, et la jeunesse et la beauté l'ornèrent, à l'envi, de leurs charmes.

Immobile d'étonnement, privé long-tems de l'usage de la voix, je ressemble, de loin, à la statue d'un Dieu. J'ai la figure inspirante d'Apollon, son teint frais, sa main douce et potelée; son air et sa voix; mes cheveux abandonnés aux zéphirs, descendent, comme les siens, en boucles vagabondes; il ne me manque, pour lui ressembler en tout, qu'à faire résonner sa lyre.

Maintenant que je possède tout ce qui peut flatter les vœux des mortels; maintenant que la beauté, les grâces, la fraîcheur, la jeunesse,

Vaû, de Lesboz, fringar las pastourélas :
A moun entour issamoun las plus bélas.
Urouz pantai, cambiat en dol d'Infer !
Printems deforo é dedins tout hiver,
Souy senz dezirs ; dins moun ama blazida,
Del tendre amour l'ardour s'es avalida ;
De milo cors, quand faû de fougairous,
Lou miû del gél embaro las fretzous ;
Ensind la flour s'espells en deforo,
Quand en dedins la barbasta démoro !

D'ores roumecz moun cor es estripat ;
Souy vergougnouz d'estre toujour ingrat ;
Lhuén de tout lioc, vaû cercar quaûca téra ;
Ountè del ciel n'ane pas la couléra ;
Vaû per lei bos, lei seres, lous armàs,
Plourar mei torts é trevar senz soulàs.
Mais dins lous bos, d'enveja freginave ;
Soun poûyzounàs per lous yéls mi boujave.
Quand sur un grel m'escazié d'espiar
Dous ausselous d'amour si bequejar ;
De rabia cride é de férou mi vire.
Al bosc, al prad, trobe méme martire.

parlent en ma faveur ; je vole sur les pas des nymphes de Lesbos. Un essaim folâtre m'entoure. Songe heureux ! qui se change bientôt en une douleur infernale! Tandis que le printems étale sur moi ses plus riches présens, l'hiver, l'hiver tout entier habite dans mon âme. Je suis sans desirs ; la flamme du tendre amour s'est éteinte pour moi; mes sens flétris n'en éprouvent plus la chaleur bienfaisante. Lorsque mille cœurs enivrés, s'ouvrent aux feux de mes regards, mon cœur, saisi d'un froid mortel, se resserre et repousse leurs hommages ; ainsi la fleur hâtive s'épanouit aux rayons du soleil, tandis que la glace se concentre au sein de la terre.

Déchiré de remords, j'éprouve la honte que doit inspirer mon ingratitude. Loin des lieux habités, je vais chercher quelque pays sauvage, inaccessible à la colère des Dieux : errant dans les profondes forêts, sur les montagnes arides, je vais pleurer mon crime et promener ma fureur. Mais la brûlante envie me suivait en tous lieux ; son caustique poison pénétrait mes yeux et fermentait dans mes veines. S'il m'arrive, par hasard, de voir sur un rameau deux petits oiseaux se prodiguer des baisers d'amour, je détourne les yeux, et je m'éloigne en poussant des cris de rage. Par-tout, les bois, les prairies, m'offrent

Lous aûsseletz, lei peyssous, lei pastours,
Tout reconnouy, tout servis lous amours,
Tout de Venus ajudo la venjencia.

Oh! dequè far per lavar moun oufencia?
Ountè fugir? Diûs! aûzissés mous critz;
Tournàs blanquir mous péûsses aganitz,
É levàs-mi ma poulidié funesta,
Ore prezen que tout moun cor detesta!

De moun pahìs, cargat d'un triste dol,
Per la Sicila, abandoune lou sol.
Paûra espérença! Àmbè yeû avenguda,
Çai m'ha seguit ma destinada aguda.

Dins un pradet las Nimphas del pahìs,
Venién plourar la mort del jouyne Acìs,
É Soun toumbéû cargar de flours laûgéyras.
A dounc gandisse; é las gentias bergéyras,
Crezen que souy, lou tant plourat mié-Diû:
« Vén lou bergé qu'espéren un bon-briû,
» Dizoun; Acìs, Acìs vén, Pastourélas ».
— E piéy à yeû: « D'aquelas flours nouvélas,
» Ressap, Acìs lou prezen ounourat;
» Pauzo-t'-aicì. Del gigan descarat,
» Crenigues pas l'endemézi, pecaire!

le même spectacle et les mêmes sujets de peine : les oiseaux, les poissons, les bergers, tout reconnaît, tout rend hommage à l'amour; tout sert la vengeance de Vénus.

Ah ! comment réparer mon offense ? Dans quels antres ténébreux me cacher ? O Dieux ! écoutez mes cris ; rendez à mon front ses rides et ses cheveux blanchissans, et reprenez cette funeste beauté, ce présent horrible que mon âme déteste.

Dans l'espoir d'un sort plus doux, j'abandonne mon pays, couvert pour moi d'un voile lugubre, et je cherche les bords fertiles de la Sicile ; mais ma cruelle destinée traverse les flots, et y arrive avec moi.

Les Nymphes de ces contrées, rassemblées dans une riante prairie, venaient pleurer la mort du jeune Acis, et couvrir son tombeau de guirlandes légères (9). A peine m'ont-elles aperçu, que pleines de l'idée du demi-Dieu, objet de leurs regrets, elles me prennent pour lui, et s'écrient : — Le voici ce berger que nous attendîmes si long-tems; le voici ! ô Bergères, il vient; Acis vient! — Et ensuite s'adressant à moi : — Reçois, me disent-elles, reçois, Acis, l'hommage de ces fleurs sacrées; fixe-toi sur ces bords fortunés. Ne crains plus la haine de l'affreux Polyphème ;

» Se toun amiga encaro pot ti plaire,
» Véni la veyre é calar sa doulour.
» Mais....(dins moun yél podoun legir l'errour)
» Mais s'ou siés pas, demoro çai près naûtres,
» Gentie Pastour, tant al dessus deiz aûtres,
» Qu'un Diû si trobo al dessus d'un Pastour;
« Demoro çai! auràs tout nostre amour ».
Al ore soun d'aquel mout que deteste,
Yeû traze un crit esfrayouz é funeste,
Qu'emvalaûris lou troupél amourouz;
É laisse aquì la Pastouras en plous.
Tala d'un Pastre una serp enjaûrida,
Quito lou bruc ountè s'éro cabida;
Siblo é resquillo, é d'un ore venin,
Blazis las flours que soun sus soun camin.

Aro Saphoz, sabes ma destinada.
Bè t'hai countat de Venus capignada,
Quante es estat l'emmalit jujamen.
Baste poudèr garir toun pessamen!
Mais, maûfadiada, una jouventad béla,
Rescond l'hiver é sa fretzou crudéla.

Adounc qu'al bosc Orphéo malérouz
Fazié, del luth al soun plazent é douz,
Cascailhejar las cordas emoûgudas;
Dei rocz baûmutz las bestiassas maissudas,

heureux amant ! si Galathée t'est encore chère, viens, par ta présence, adoucir sa mortelle douleur. Mais.... — sans doute mes regards irrités détruisent leur erreur. — ... Mais si tu n'es pas le divin Acis, du moins reste au milieu de nous, ô Berger, dont la beauté surnaturelle n'est comparable qu'à celle des Dieux ; reste au milieu de nous, et reçois notre amour. —

Ce mot détesté frappe à peine mon oreille, que je jette un cri épouvantable et farouche, qui répand la terreur et le désordre au milieu de l'amoureux troupeau, et je m'éloigne de ces Bergères dont les pleurs ne sauraient me toucher.

Tel un serpent, qu'un pâtre effraye dans son asyle, s'élance du buisson qui le tenait caché, siffle, glisse, et distille en fuyant un venin livide qui flétrit et décolore les fleurs.

MAINTENANT, Sapho! vous savez quelle est ma destinée ; je vous ai dit l'arrêt cruel que Vénus irritée a prononcé contre moi. Plût au ciel qu'il me fût permis de soulager vos tourmens! Mais hélas ! une jeunesse florissante cache l'hiver et ses tristes frimats.

Lorsque le malheureux Orphée faisait gémir les cordes sonores du luth au son flatteur, les animaux les plus farouches quittaient leurs ro-

A son entour, venién, per l'escoutar,
Derebalous, aderè, s'acclatar.
Coumo enclaûzit lou tigre s'amaizavo.
Mais se soun Luth un moumen si taizavo,
Taléû fazié, tout regagnan las dents,
Brounzir lou bosc de lourds idoulamens.
Ensind ta Muza, un moumenet calavo,
Lou fretz pouyzou que moun cor embaravo;
Al dous plazè mi tournavos de briûs,
E dins moun cor poudiés mai que lous Diûs.
Creziéy t'aimar; mais l'errour fantastiouza
Laissavo léû la vertad plus affrouza.

Aro, Saphoz se vos veyre Phaoun,
Laisso Lucada; é filha d'Apoulloun,
Vai de Venus, d'an ta Lira argentada,
Apazimar l'Odia tant meritada.
Venus pot soula amaizar tas doulours
T'èssugar l'yél que si goufo de plours.
Cal bè qu'aûzigue, adounc qu'agatisséyra
Tu cantaràs. Redis-li la preguiéyra
Que li plazié dins un tems miél fadiat.
Sus soun aûtel, de flours enramelat,
Crémo l'encès, tant que sus l'éstubada,
Vengue d'amoun la Diûna apazimada.

chers caverneux, et venaient, en rasant la terre et se suivant l'un l'autre, se coucher doucement à ses pieds (10); le tigre lui-même, comme enchanté par ses accords, y demeurait sans pousser le moindre cri; mais si sa lyre restait un moment oisive, la fureur du monstre se reveillait, il grinçait des dents, et frappait l'écho de ses hurlemens prolongés. C'est ainsi que ta muse divine suspendait l'effet du poison dont mon sein est infecté; tu me rendais au plaisir, et ton pouvoir surpassait celui des Dieux. Je croyais t'aimer; mais cette erreur trop belle faisait bientôt place à la cruelle vérité.

O Sapho! si tu veux voir Phaon, oublie le rocher de Leucade, et vas, fille d'Apollon, héritière de sa Lyre harmonieuse, appaiser la fatale colère de Vénus. Vénus peut seule faire cesser tes tourmens, et sécher les larmes dont tes yeux sont inondés. Comment pourrait-elle ne pas exaucer une prière adressée par Sapho! Vas, redis-lui ces chants flateurs qui lui plaisaient dans un tems plus heureux; brûle l'encens sur son autel orné de fleurs, jusqu'à ce que la Déesse abandonne l'Olympe et se montre à tes yeux, portée sur le Nuage odorant. Alors, Sapho! défends ma cause;

Adounc, Saphoz, plaidejo moun proucès;
Prego ; de plours bagno s'ou cal sous pés.
Tant qu'agatida, amb'un gentie sourire,
Digue : « Saphoz, finisse toun martire;
Phaoun es tiû ; li laisse sas beûtadz;
Que siégue urouz ; sous pecz soun oublidatz ».

Plus preste adounc que la Couloumba siûna,
Vendrai t'aimar; per toutems seràs miûna;
Fraire d'Amour lou Diû maridadou,
Dins notre cor brandirà soun tezou.
De seda é d'aûr nostras ouras ourdidas,
Gourinaran de mai-en-maì poulidas;
A soun aûtel Venus nous aûzirà;
D'aginouilhous toun fringaire farà,
Urouz moumen! la segura proumessa,
D'aimar Saphoz; d'adourar la Deessa;
É per toujour, fidel dinquie à la mort,
Entre las dos de partejar soun cor.

---

prie, baigne ses pieds divins de tes larmes; ne te rebute point; attends que son cœur s'attendrisse, et qu'elle te dise enfin, avec un sourire enchanteur : — Je finis tes ennuis, ô Sapho! je te donne Phaon, et lui laisse la beauté qui t'a charmée; soyez heureux; je le permets, et j'oublie son crime. —

Alors, plus rapide que sa Colombe chérie, je volerai vers toi; je connaîtrai de nouveau le bonheur; tu seras à moi. Le frère de l'Amour, le doux Hymen, secouera sur nous son flambeau nuptial. Nos jours, filés d'or et de soie, deviendront plus sereins à mesure qu'ils s'écouleront. Vénus recevra mes sermens. Prosterné au pied de ses autels, ivre de plaisir, je proférerai la promesse inviolable d'aimer Sapho, de révérer la Déesse, et fidelle jusqu'au dernier soupir, de partager, entr'elles deux, mes desirs et mes vœux.

SAPHOZ A PHAOUN.

LETRA TRÈS.

O MOUN Phaoun, Saphoz t'escriû urouza ;
T'escriû pas-mai delagnada é plourouza,
Presta, dins l'aiga à negar soun amour,
Lassa de viûre é d'espiar lou jour.
T'escriû urouza é gaûjouza de viûre.
Aih! se sabiés dequè yeû vaû t'escriûre!
Ou sabes-tì? Beléû lou méme Diû,
Qu'es dins moun cor, ha près van per lou tiû.
Acò's l'amour : sa man apazimada
Sano dafoun ma plaga envenimada.
Venus ou vol. Ta longa caitivié
Nego ta péca al gourg del debrembié.
Beléû ta barca, aro-méme entanchada,
D'aquesta mar laûro adejà l'oundada ;
Siés dins lou port..... Mi semblo sus moun sè,
Tou-ti-saran, corfailhir de plazè.

NIMPHAS, venés : trop-bon-briû delaissadas,
Venés aûzir las courdetas daûradas

SAPHO A PHAON.

LETTRE TROISIÈME.

O PHAON! je t'écris donc encore une fois heureuse, sans ennui, sans chagrin, sans que mes pleurs innondent le papier! Loin de songer à éteindre mon amour dans les flots, loin d'appeler la mort, je desire de voir s'augmenter avec ma flamme, les jours que je te consacre. Ah! si tu savais ce que je vais t'écrire! Mais comment oser l'espérer? à moins que le même Dieu qui ranime mon cœur, n'ait volé dans le tien. Je parle de l'Amour, qui, propice à mes vœux, tarit la source de mes maux. Vénus y consent : tes longs malheurs ont effacé ton crime de sa mémoire, et l'ont enseveli dans les gouffres du profond Léthé. Peut-être ton navire impatient trace déjà un sillon écumeux auprès de ces bords joyeux de te revoir.... Peut-être tu es dans le port..... Ah! viens, vole.... en te pressant sur mon sein, je mourrai de plaisir.

ACCOUREZ, filles de Lesbos, Nymphes trop long-tems négligées, accourez; venez entendre

D'aqueste Luth qu'aimaviàs d'autres copz ;
Per moun Phaoun, hiéy lou torne à Lesboz.
Cayme pas mai, é mas rimas doulentas
Si confloun pas de souspirs ni de plentas ;
Se dins mous yels espiàs quaûques plours,
Que sembloun paûc lous que fan las doulours !
Aquelis plours, per-aro plus urouzes,
Couloun d'amour de mous yéls amourouzes ;
De moun Phaoun léû bagnaran la man ;
Acamparai léi siûs que coularan,
D'an méis poutous. Mais dessan que languisse,
E qu'entremen d'y pensar trefoulisse,
M'afanarai d'escriûre à moun Phaoun,
Coussì l'amour nous rend urouz d'afoun ;
Coussì Venus, d'an meis precz emoûguda,
Mi benazìs del gaûch de sa venguda.

Beléû ma letra arivarà trop tard ;
Dessan qu'escrive has traversat la mar ;
Beléu noun siés ount'encaro ti crezi ;
Tout t'escriguen mi semblo que ti vezi ;
Soul, quand t'ai pas, acò's lou plazè qu'hai.
Lou tems menz greû s'avalis é s'envai.

les cordes argentées de ce Luth qui vous fut cher autrefois (11) ; c'est pour mon amant que je le reprends aujourd'hui ; c'est en sa faveur que je consens à vous le rendre. Je ne pleure plus ; ma Lyre plaintive, livrée aux accens de la douleur, ne soupire plus sous mes doigts. Si mes yeux vous paraissent humides, ah ! combien ces larmes ressemblent peu à celles que fait couler le malheur. La plus douce ivresse les produit ; elles coulent sans amertume, impatientes de baigner les mains de mon amant, impatientes de se mêler aux siennes qu'appellent mes ardens baisers. Mais, tandis que j'attends ce précieux instant, et que mes desirs s'en forment une image présente dans l'avenir où il se cache encore ; je me hâte d'écrire à mon Phaon l'heureux événement qui change notre destinée ; je me hâte de lui apprendre que Vénus, attendrie par mes prières, ouvre mon cœur à la douce espérance de le revoir.

Cette lettre deviendra peut-être inutile : au moment où je l'écris, Phaon, tu vogues sur les flots ; tu fuis loin de la Sicile où je te crois encore ; qu'importe : en t'écrivant, je te parle, je te vois ; tu es présent à mes yeux comme à ma pensée ; j'éprouve un soulagement à mon ennui ; il me semble que le tems prend des ailes plus

Ecouto-mi : sou-mi-plai de ti dire,
Coussì Venus finiguet moun martire.

Noun senz mi dole, esperada segù,
Ressabeguéri una letra de tù.
L'ouvrisse é treme, é moun ama escarnida
Sap plà qu'embaro o ma mort o ma vida.
D'abord meis plours rajoun sus lou papié;
Ti crezi baû, foulàs o messourguié.
Tout-legissen, piéy vené menz sevéra;
Piey ti planisse é piéy moun cor espéra.
« Venus s'avenjo; ah! cal que sa férou,
» Quanta que sié, si rendie à ma doulou:
» De soun rialme, é perquè forotraire,
» Soudize-yeû », lou soul que pot mi plaire?
« E quante quel es fatz per laï regnà?
» Voulejeguet? N'ou farò pas tournà.
» Sarà fidel; é de sa fé traidida,
» Un amour vrai naisserà per vida ».
Dize. E tout-aro un véû sedouz rescond
Moun péû, de murtro estacat sus moun front;
Sous plecz leûgés acatoun ma cintura.

rapides pour me rapprocher de toi. Ecoute-moi donc, je vais te raconter comment Vénus a daigné finir mon douloureux martyre.

Enfin, après l'attente la plus cruelle, je reçus cette lettre que je craignais, que je desirais tant de recevoir. Je l'ouvre et je tremble; mon âme, que l'expérience rend timide, frémit, certaine que cette lettre va décider de mon sort. Dès les premières lignes, mes pleurs tombent sur le papier; d'abord je crois qu'un délire funeste égare ton esprit, ou que tu veux abuser ma crédulité. Mais peu à peu ma défiance m'abandonne, je te plains; et bientôt j'entrevois un rayon d'espérance. — Vénus se venge, dis-je; ah! c'est en vain que son courroux, si terrible qu'il soit, voudrait résister à ma douleur. Pourquoi bannir de son empire le seul mortel que j'aime, le seul qui soit digne d'y régner? Sans doute il fut criminel; mais enfin la vertu l'éclaire, la fidélité l'inspire, et tel qu'un amant instruit par ses erreurs, il effacera ses perfidies à force de constance et d'amour.

Ainsi dis-je. Et soudain un voile de soie enveloppe mes cheveux, dont une couronne de myrte presse, sur mon front, les boucles vagabondes; ce voile, dont les plis onduleux descendent jusqu'à ma ceinture, me dérobe aux regards.

Ambè de flours acabe ma parura.
D'avant ussir pregue lou Diû del jour.
« Luzen sourel ! sus toun aûtel toujour,
» S'hai allucat una flamba aûdourouza,
» Aûjol divenc de la téra amourouza,
» Ajudo-mi; fai que d'aquel luth d'or,
» Tire de souns emoûvéyres del cor.
» Sabes, quand vos, a téi pés enclaûzida,
» Encadenar la cola asselvagida
» Dei léopards é dei tygres del bos;
» Sabes toucar lous aûbres é léi rocz.
» T'en pregue hiey : probò que ta poudenc :
» N'ajuda pas d'una vaiga assistencia;
» E que Lesboz, de ço que pos aprèz,
» A tous benfatz souspèze téi poudès ».
Hai tout escàs acabat ma preguiéyra,
Qu'en lambrejan repoumpis lou trounéyra;
L'aûtel tremola; un soun celeste é douz
Mi porta al cor un presagi flatouz.

Es de Venus, noun lhuén dins lou bouscatje,
Un temple bel acatat de l'oumbratje
D'un bosc espèz d'aûbos é d'yrangés;
La crota d'aûr paûzo sus cent pilhés.
Pertout luzis l'azur é la floureta.

Quelques fleurs achèvent ma parure. Avant de sortir j'invoque le Dieu du jour. — Radieux Soleil! m'écriai-je; si, toujours fidelle à ton culte sacré, j'allumai sur tes autels une flamme odorante et pure, écoute mes accens, ô toi dont l'existence devança celle de la terre qui te doit sa fécondité: j'attends tout de ton secours. Enseigne-moi à tirer de ce luth d'or des sons assez puissans pour attendrir le cœur d'une Déesse. Tu sais, lorsque tu veux, enchaîner à tes pieds la foule farouche des tigres et des léopards des forêts; tu sais suspendre leur fureur homicide et toucher même les arbres et les rochers insensibles. Je t'implore aujourd'hui. Prouve que tu n'accordes jamais à tes adorateurs une assistance frivole; et que Lesbos, instruit de tes bienfaits, connaisse l'étendue de ta puissance. — A peine ai-je fini ma prière, que l'éclair brille, la foudre gronde, l'autel s'ébranle, un son harmonieux s'élève dans les airs et porte à mon cœur le plus heureux présage.

Il est, dans le fond d'un agréable bocage, un temple consacré à Vénus, dont les murs sont couverts de l'ombre des peupliers et des orangers odorans; la voûte brillante d'or s'appuie sur cent colonnes que l'azur et les fleurs embellissent à

Foro jamai s'aûzis pas que l'aûreta,
Veziadomen poutounan de greilhous;
O qu'una font agazaira de flous,
É que gourino emb'un gentie marmure.
Aquì jamai si soun pas vist adure
Ni lou braû fier, ni lou paûruc agnel.
Jamai lou sang barlaquét pas l'aûtel.
Lai s'aûzìs pas la crota soundissenta
Tournar lous brams de la bestia mourenta,
Quand sus la bana avén, de la destral,
Que l' truc s'aparo o si viro lou talh.
De tourtourels é de flours, en oufranda,
Soun soulamen ço que Venus demanda.
Seguét aquì qu'anéri touta en plous.

Aprés aver d'un ayre devotiouz,
Dessus l'aûtel moun oufranda pourtada,
Tout l'embaûman d'una doussa fumada;
Lou cor crentouz, d'aginouls a l'aûtel,
Ensind moun cants s'enaireroun al ciel.

Premié diguéri aquela cansouneta,
D'un tems plus douz enclaûzida floureta.

l'envi. On n'entend au dehors que le frémissement du zéphir qui s'insinue et baise tendrement les flexibles rameaux, ou le doux murmure d'une fontaine, dont l'onde errante porte la vie aux fleurs qui croissent sur ses bords. On ne conduit dans l'enceinte sacrée ni le taureau superbe, ni le timide agneau : jamais leur sang répandu ne laisse sur les marches de l'autel son empreinte funeste : jamais la voûte sonore, frappée d'un long gémissement, ne retentit des cris de la victime expirante, lorsqu'il arrive que la hache, mal assurée dans les mains du sacrificateur, porte un coup faux que la corne affaiblit ou détourne. Vénus n'accepte pour offrande que des fleurs ou de jeunes tourterelles. Ce fut-là que je dirigeai ma course, les yeux encore gonflés de larmes amères.

Après m'être approchée de l'autel, et d'un pas religieux, y avoir déposé mon offrande; après avoir épandu dans l'air un nuage embaumé; le cœur agité par la crainte, et les genoux ployés sur le marbre, ainsi j'élevai mes chants vers les cieux.

D'abord, je répétai cette ode amoureuse, qui, semblable à la fille du printems, dut sa naissance à des tems plus heureux (12) : ma main voltigeait sur

Mous detz menz greùs courissién sus moun luth,
Que jamai tant m'avié pas emoûgut.
Douçamenet lou soun linde tindavo ;
Tout l'aûzissen, Ecoz lou degaûgnavo ;
É dins lou bosc, l'anavo espandissen.
Après un briû, ma vouz, finalomen,
Tout-souspiran, ensindo a la Déessa,
Moun dol decoro, é coum'aiço s'adressa.
« Filha dei Diûs! maire et reyna d'amours,
» Se mas cansouns t'han plazegut toujours ;
» Al vaigue som quand l'aûba mi levavo,
« S'à tu premié ma lyra s'adressavo,
» E quand la niétz amagavo lou ciél,
» S'a tu levave é moun cor é moun yél ;
» Aûzis-mi hiey ; adoucis ta feùnia ;
» Perdouno lou qu'ha cruchit ta furia.
» Bela Venus! cal hiey lou faire urouz.
» Laisso al human lou plazè capignouz,
» De s'abeûrar del feû de la venjencia ;
« La mort, aûmenz, l'empegno a la clemencia ;
» Mais, immourtela é rica de poudès,
» Deves caûzir de mai doucis plazès.
» Reyna d'amours ne siés ta'plà la maire ;
» Despiéy bon briû, Phaoun patis, pecaire!

ma Lyre, dont les cordes dociles obéissaient à mes doigts : jamais ses accords ne m'avaient tant émue. Le son, légèrement élevé dans les airs, frappait l'Echo qui, Nymphe toujours imitatrice, le prolongeait jusque dans le bois sacré. Enfin, après un prélude mêlé de fréquens soupirs, ma voix s'adresse à la fille de Jupiter, et mon cœur lui raconte ainsi ses douleurs :

« O toi, que l'Amour reconnaît pour sa mère et pour sa souveraine, belle Vénus ! si jamais mes chants te furent agréables ; si lorsque les premiers feux du jour m'arrachaient au repos, je te consacrai les premiers sons de ma Lyre ; et lorsque les voiles de la nuit s'emparaient des voûtes du ciel, si j'élevai vers toi et mon cœur et mes yeux ; écoute-moi. Il faut adoucir l'amertume de ta haine, faire grâce à celui que poursuit ton courroux ; ô fille de Jupiter ! il faut consentir à son bonheur.

» Laisse, laisse aux faibles mortels le plaisir qu'ils éprouvent en savourant le fiel de la vengeance ; la mort peut mettre un terme à leurs fureurs ; mais toi, dont rien ne borne ni l'existence, ni le pouvoir, tu dois choisir de plus douces jouissances. Reine d'Amour, n'en es-tu pas aussi la mère ? Hélas ! depuis long-tems le

» E yeû emb'el. En favou de l'amour,
» Qu'has atessat, torno-mi moun Pastour.
» Lou fioc per el que cremo dins moun ama,
» Acò's lou tiû; acò's la méma flama
» Que t'emprenguét per lou bel Adounìs.
» Sabes, Venus, coussì Saphoz patìs,
» Se, touta en plours, ti remembros, encara,
» D'avedre vist, jout la maissa barbara
» D'una feramia, Adounìs tout sannouz.
» Adoun, Venus, counouguéris lai plous.
» Touta-souscan, ta vouz trista é doulenta,
» Dins lou founzut infer, mandét ta plenta.
» La mort cedet : Adounìs tournet viû.
» Has toun Pastour, Venus rend-mi lou miû.
» E s'acò's vrai que la mort attendrida
» Laisset per tu la mazada entrumida,
» Saique, Venus, troubarai pas toun cor
» Menz prétadouz, que tu, lou de la mort ».

Mentre pregave, eilhaûsso lou trounéra,
S'embaûmo l'aire, é tremolo la téra,
Piéy tout es ciaû. La crota que s'oubrìs,
Prés de Venus mi fai veyre Adounìs.
Un nivoul d'aûr soustenié l'immourtela,
E rescoundié, tout-fadejan prés d'ela,

malheureux Phaon gémit ; et moi avec lui. En faveur du Dieu que tu as nourri de ton lait, rends-moi l'amant que j'adore. Le feu qui s'irrite dans mes veines ne t'est pas étranger ; c'est le tien ; c'est le même dont tu brûlas jadis pour le bel Adonis.

» Tu peux concevoir mes tourmens, ô Vénus ! si tu te rappelles encore l'instant où tu vis, sous la dent meurtrière d'un monstre farouche, ton Adonis sanglant. Tu connus alors le désespoir ; tes beaux yeux versèrent des larmes ; et ta voix entrecoupée de sanglots, se fit entendre jusque dans les abîmes les plus reculés de l'enfer. La mort consentit à relâcher sa proie ; ton amant revint à la vie ; tu le possèdes maintenant ; il est juste que tu me rendes le mien.

» Ah ! S'il est vrai que la mort attendrie ait laissé pour toi les demeures ténébreuses, peut-être ne te trouverai-je pas moins favorable à mes prières, que la mort ne l'a été aux tiennes ».

Tandis que je priais, l'éclair brille, précurseur du tonnerre ; l'air se remplit des plus doux parfums, et la terre tremble sous mes pas ; ensuite règne le plus profond silence. La voûte du temple s'ouvre. Je vois Vénus. Un nuage d'or soutenait la Déesse, et voilait, à demi, un essaim de folâ-

Des amouretz l'issam jouyne é léûgé.
A soun coustat, éro l'urouz Bergé,
Lou filh poulit de Myrrhaz pecadouna.
Per el laisset la diûna fringadouna,
Léi bousquetz ciaûs é lous oumbratjes frès.
L'arc à la man, Venus, mai d'una fès,
L'espalla nuda ount'un carquez tindavo,
Emb' Adounis per lei seres anavo,
Tout campejan lous estatjans del bos.
Senz si chaûtar dei plazès de Paphoz.

Aro sus el estaco d'yéls, ount flama,
Lou fioc divenc cremadis dins soun ama;
E piéy sus yeû lous viro douçamen.
« Yeû t'hai aûzida é vene al soun doulen,
» Saphoz, soudis, toun lagui m'ha toucada.
» Saique hai deûgut estre piéy esdeignada;
» N'ou souy pas-mai. Que siége toun espouz,
» Lou qu'aimes tant; ensem vivés urouz.
» Debrembe tout : é s'hai punit l'oufencia
» Que moun perdou suspasse ma venjencia.
» Que l'amour vole, é que sabie Phaoun,
» Qu'aro Venus lou rend urouz dafoun ».
Tout-soudizen, adejà nous separo
Lou nivoul d'aûr, é la crota si baro.

tres Amours. Auprès d'elle était le fils de la coupable Myrrha ; Adonis, pour qui brûlant d'une flamme amoureuse, Vénus abandonna les bosquets paisibles et les frais ombrages ; l'heureux Berger, pour qui, renonçant aux fêtes de Paphos, l'arc à la main, l'épaule nue et chargée d'un carquois retentissant, elle daigna, plus d'une fois, gravir les côteaux solitaires pour y surprendre les habitans des bois.

Les yeux de la Déesse, pleins d'un feu divin, d'abord fixés sur lui, se tournèrent doucement sur moi. — « Je t'ai entendue, ô Sapho ! me dit-elle, et j'accours à tes cris ; ta douleur m'a touchée. Sans doute, j'ai dû être irritée ; mais enfin tu l'emportes sur ma colère. Qu'il soit ton époux celui que tu chéris ; je consens à votre bonheur. J'oublie tout ; et si j'ai puni cruellement mon injure, je veux que mes bienfaits surpassent et fassent oublier ma vengeance. Que l'amour vole et que Phaon apprenne le sort flatteur que lui destine Vénus ». — Elle dit. Mais déjà le nuage enveloppe la Déesse, et les voûtes du sanctuaire, qui se referment, la dérobent à mes yeux. Et

Del luzimen, yeû, l'yel enluzernat,
M'en vaû, lou cor plen de gaûz é de grat.

Aro es dounc vrai, rizenta destinada,
Que poz aimar? Que poudrai estre aimada?
Qu'à nostre amour rès noun fai plus empach!
Que de plazès saran léû acampatz!
Qu'es greû per yeû lou tems que nous separo!
Quaû sap ount siés? Saique siés lhuén encaro?
Nivoul plejouz n'acates pas lou ciél;
Douçamenet buto-çaï soun vaissel,
Aureta, tu, que d'una ala daûrada,
Ventejaràs la véla desplegada;
Amour, é tu, de Phaoun menadour,
Tant que poudràs entancho moun Pastour;
Entancho-lou plen de la méma flama,
Que d'un cop d'yél aluquét dins moun ama,
Lou jour aûriû, mais aro benazit,
Que lou moustrét à moun yel enclaûzit.

Lou premié cop, Phaoun que ti vegéri,
Touta as Amours, de tu soul mi chaûtéri.
Plà m'en souvéne : acò'ro dins lou bos,
Ountè souven, las filhas de Lesboz,
Sus lou miéjour, van cantar jout l'oumbreta;
O fadejar lou vespre sus l'erbeta.

moi, éblouie de tant d'éclat, je sors du temple le cœur pénétré de reconnaissance et de joie.

ENFIN, je touche au bonheur. Puisque tu peux aimer, je vais être aimée; notre amour n'a plus d'obstacles à redouter. Dieux ! quels torrens de plaisirs s'offrent à mon espoir ! O tems ! secoue tes aîles pesantes, fuis; amène l'instant fortuné qui doit me réunir à mon amant. Où es-tu, Phaon? Qui le sait? Hélas! tu es peut-être bien loin encore! Nuages ténébreux, ne couvrez pas le ciel; tendre zéphir, pousse vers moi son navire; agite seul de ton aile légère le souffle qui doit enfler ses voiles. Et toi, Amour, toi que Vénus a chargé du soin de ramener celui que j'adore, hâte-toi d'exécuter les ordres qne tu as reçus; vole, conduis-le dans mes bras, plein de cette même ardeur qu'il alluma dans mon sein, ce jour long-tems cruel, mais aujourd'hui le plus cher de ma vie, où tu l'offris à mes regards enchantés.

La première fois, Phaon, que je te vis, je fus toute entière à l'amour, ou plutôt je fus toute entière à toi. Ce jour est encore présent à ma mémoire. C'était dans l'un des bosquets où les filles de Lesbos, vers le milieu du jour, vont chanter sous l'ombrage, ou se livrer le soir, à des jeux innocens. J'étais assise sur un gazon

Setada aquì sus un tucquel de flous,
Lai decouravo una de mas cansous;
A moun entour, de beûtadz s'azempravo
Un troupelet que tout-ciaû m'escoutavo.
Coumo mous yels percourissién l'issam,
Encountimen parey dins lou mitan,
Un jouvencel, coum'un Diû fatz per plaire :
Acò'ro tu, tu ! bel embelinaire,
Tu, de ma vida é lou dol é lou gaû !
Entre mous detz, moun luth demoro ciaû.
Senz pus cantar, mi taize vergougnouza ;
Senz creyre ou far ti roudie pensouza ;
E quand mous yels endevenoun lous tiûs,
Mi dereveilho, é piéy cugue lous miûs.
Moun sang mi laisso o mi sanlo lai gaûtas ;
Prene moun luth per faire d'aûtras faûtas ;
Prene moun luth que s'escapo à mous detz.

Deviés pensar qu'eroun bè maû-adretz !
« Ount'es, diziés, Saphoz tant renoummada,
» Que pot claûzir la férou de l'oundada,
» Calar l'auristre, émaûre léi rouchés ?
» Encadanar lei tygres à sous pés » ?

L'aviéz aquì ; la veziés ; mais pecaire !
Paûra Saphoz noun poudié plus rès faire

émaillé de fleurs, et je redisais une de mes plus agréables chansons. Environnée d'un cercle de beautés, que le desir de m'entendre pressait autour de moi et rendait silencieuses, je parcourais des yeux leurs appas naissans, et je m'enivrais d'une douce volupté, lorsque, tout-à-coup, un jeune homme paraît au milieu d'elles, un jeune homme semblable aux Dieux, un jeune homme.... C'était toi; toi, puissant enchanteur; toi, le malheur et le charme de ma vie; c'était toi!

Le son expire sur les cordes de mon luth; mes doigts restent immobiles; mes chants s'évaporent..... Je me tais; je rougis; je me trouble. Tantôt pensive et distraite, je te regarde fixement; tantôt je frissonne; et lorsque mes yeux rencontrent les tiens, je semble sortir d'un profond sommeil. Tour à tour le sang colore et abandonne mes joues. Cependant je fais effort sur moi-même pour prendre mon luth; et je le prends pour commettre de nouvelles fautes.

Tu devais penser que j'étais bien mal-adroite: — Où est, disais-tu, cette Sapho si renommée? cette Sapho dont les accens mélodieux peuvent suspendre la fureur des vagues, enchaîner les vents, émouvoir les rochers et rendre sensibles jusqu'aux tigres mêmes? Elle était devant toi; tu la voyais cette pauvre Sapho; mais hélas! tout

Que souspirar, rougir, ti roudiar,
Cugar lous yels é tournà t'espiar.

Ti seguiguet moun cor quand t'en anéris.
L'aûtre deman, Phaoun, mi reveguéris.
L'aûtre deman, diguéri moun amour.
Quantas doulours han seguit aguel jour!
Seguet, pecaire, una gourga founzuda
De péssamens! Hai vist la mort mouruda
Ou m'estre menz que tu n'éris crudel;
T' hai prez en odi, en odi, hai prèz lou ciel.
Coussì l'amour de mei plours si trufavo!
Doummai creziéy que soun fioc s'abissavo,
Doummai venié s'anizar dins moun cor.
Entre tas mans jay ma vida o ma mort.
Ah! veni léû. Lhuén de tu tout m'enblaymo;
Moun cor patîs, é dins lous laguis caymo.
Cad'un moumen qu'eslugno toun retour,
Es un moumen raûbat à nostre amour.
Couro poudrà ta fringaira adourada
Sarar sa gaûta à ta gaûta flourada?
Couro soun sè afrairat à toun sè,
Aissejarà del plus urouz plazè!
muzes pas-mai, senz tu podi pas viûre.

ce qu'elle pouvait faire c'était de soupirer, rougir, te regarder, baisser les yeux, et te regarder encore.

Lorsque tu t'éloignas, mon cœur sembla se détacher de moi et te suivre. Le lendemain je te revis; le lendemain je te découvris mon amour. Ah! de combien de douleurs ce jour n'a-t-il pas été la source! Combien n'ai-je pas poussé de soupirs! J'ai vu la mort au regard effrayant, être moins cruelle pour moi que tu n'étais cruel. Je t'ai détesté, j'ai détesté les Dieux. Mais comme l'Amour se jouait de mes larmes! Le moment où je croyais son feu prêt à s'éteindre, était précisément celui où il redoublait d'ardeur. Enfin, c'est entre tes mains qu'il remet et mon sort et ma vie. Ne tardes pas à venir. Si tu savais combien je souffre; combien j'éprouve loin de toi de découragement et d'ennui! Chaque moment qui s'oppose à ton retour est un larcin fait à notre bonheur.

Quand pourra donc, ton amante adorée, serrer, dans le transport de son amour, sa joue à ta joue vermeille? Quand palpitera donc ton sein, pressé contre son sein, du plaisir le plus doux? Hâte-toi, Phaon, hâte-toi! sans toi je ne puis vivre.

Aro, Phaoun, co que vene déscriüre,
Beléû noun es que l'engan d'un pantai :
Paûra de yeû! se m'éveilhe jamai!
Se mi cailhé, de Venus enganada,
Soula é senz tu finir ma destinada,
Crezegues pas de mi veyre flacquì ;
La mort m'espéro é Lucada es aquì.

Et maintenant, Phaon, ce que je viens d'écrire n'est peut-être que l'erreur d'un songe; mais malheur, malheur à moi, si le réveil m'arrache jamais à mon illusion. S'il me fallait, trahie de Vénus, seule et sans toi finir ma destinée, ne t'attends point à me voir faible ou irrésolue : la mort et le rocher de Leucade sont là qui m'attendent.

NOTES

SUR LES EPITRES AMOUREUSES.

(1) J'AI dit, dans l'argument, que notre Troubadour avait plutôt imité que traduit Ovide; il sera donc inutile d'indiquer tous les endroits où il a jugé à propos de s'écarter de son modèle. Les lecteurs curieux, qui voudront les connaître à fond, pourront facilement comparer les deux Epîtres. Je ne m'arrêterai que sur les différences notables qui pourront faire naître quelques réflexions. La première qui me frappe est celle-ci. Ovide, par un mouvement qui appartient plus à l'art qu'à la nature, rappelle, à propos de l'amour que Sapho ressent pour Phaon, l'amour criminel qu'elle a ressenti pour quelques jeunes personnes de son sexe, et pour instruire le lecteur d'une imputation peut-être calomnieuse, il feint que cette Lesbienne s'accuse elle-même des écarts qu'on lui attribue.

Nec me Pyrrhiades; Methymniadesve puellæ,
Nec me Lesbiadum cætera turba juvant.
Vilis Anactòrie, vilis mihi candida Cydno:
Non oculis grata est Athis, ut ante, meis.
Atque aliæ centum, quas non sine crimine amavi
Improbe, multarum quod fuit, unus habes.

» Ni les filles de Pyrrha, ni celles de Methymnie, » ni la foule des beautés de Lesbos ne me plaisent » plus. Anactorie, la blonde Cydno, Athis, dont les » grâces captivaient mes regards, ont perdu leurs » attraits. Tu réunis seul ce qu'elles eurent d'aimable, » et j'oublie pour toi cent autres beautés pour lesquelles » j'ai brûlé d'un amour, hélas! trop criminel ».

Outre qu'il n'est point très-naturel que Sapho autorise ainsi par son aveu, les reproches dont la postérité l'a chargée, je sais bon gré à notre Troubadour d'avoir omis ce passage; car, d'après le témoignage des plus sages historiens, les mœurs dépravées qu'on attribue à cette femme célèbre, ne sont rien moins qu'authentiques.

Il est possible que ses rares talens, l'éclat de sa gloire aient éveillé l'envie, et que la jalousie des femmes de Mytilène, qu'elle dédaigna toujours pour s'attacher à des étrangères, ait donné naissance aux bruits injurieux qui ont obscurci sa mémoire. Les écrivains qui l'ont le plus calomniée sont fort postérieurs au tems où elle vivait; ses contemporains ne parlent d'elle qu'avec le plus grand respect. Alcée l'appelle chaste et vertueuse. Ce poëte, ayant conçu de l'amour pour elle, lui écrivit un jour : « Je voudrais m'expliquer, mais la honte me retient ». — « Votre front n'aurait pas à rougir, lui répondit-elle, si votre cœur n'était pas coupable ». Sapho avait coutume de dire : « J'ai reçu en partage l'amour des plaisirs et de la vertu; sans elle, rien de si dangereux que la richesse; et le bonheur consiste dans la réunion de l'une et de l'autre ». Comment, d'après ces sentimens, s'imaginer qu'elle se soit livrée à

tous les excès dont on l'accuse ? Son amour violent pour Phaon, et sur-tout, sa mort, ne devraient-ils pas détruire seuls toutes ces inculpations odieuses ? Cependant les bisarreries du cœur humain sont si fréquentes, qu'on ne peut, malgré toutes les raisons qui s'elèvent en faveur de Sapho, contredire tout à fait une tradition aussi généralement reçue. Les détails de sa vie sont trop peu connus pour en parler. Elle fut sensible ; c'en est assez pour avoir été malheureuse ; elle eut de grands talens ; c'en est assez pour avoir été calomniée.

(2) Ainsi que Sapho le dit ici, elle n'était point régulièrement belle ; mais elle avait, au-dessus de la beauté, le génie qui ne vieillit point.

Sum brevis ; at nomen, quod terras impleat omnes,
Est mihi : mensuram nominis ipsa fero.

« Je suis petite ; mais je porte avec moi ma véritable « grandeur, un nom qui remplit l'univers ».

Suivant le portrait que les anciens nous ont transmis de Sapho, elle avait la taille médiocre, la peau fort brune et même basannée ; mais le sourire le plus doux, les yeux les plus tendres, quoique noirs, l'expression la plus touchante et le son de voix le plus voluptueux, faisaient facilement oublier ces défauts. Ainsi qu'elle le dit, avec une sorte d'orgueil, elle pouvait se passer de beauté : il n'existe point d'exemples ni dans les tems anciens, ni dans les tems modernes, d'une renommée égale à la sienne. Cette femme, sans joindre l'éclat de la fortune à celle de la naissance, sans exercer d'autre empire que celui donné par le génie, devint

l'idole de ses concitoyens. Non contens de la placer sur le Parnasse au nombre des Muses, les habitans de Mytilène l'invoquèrent comme leur divinité protectrice, et firent graver son portrait sur leurs monnaies. La Sicile lui érigea des statues, et la Grèce ayant élevé à Paros un monument chronologique, qui est parvenu jusqu'à nous, pour conserver les faits les plus mémorables de son histoire, fit, de la vie de Sapho, une de ses époques les plus glorieuses, et unit son nom à ceux de ses héros et de ses sages.

(3) Le Troubadour passe ici un vers d'Ovide, que je le soupçonne de n'avoir pas entendu :

Quid mihi cum Lesbo ? Sicelis esse volo.

« Qu'y a-t-il de commun entre Lesbos et moi? Je » veux devenir Sicilienne ».

C'est-à-dire, sans doute : « Je veux t'aller joindre en Sicile ». Il paraît, en effet, par un endroit à demi conservé des marbres de Paros, que Sapho passa en Sicile. Quelques auteurs attribuent ce voyage à son amour pour Phaon; mais d'autres assurent, au contraire, qu'elle prit la fuite pour éviter les persécutions dont elle était l'objet à Mytilène.

(4) Ovide dit qu'elle avait six ans lorsqu'elle arrosa de ses larmes les cendres de ses parens :

Sex mihi natales ierant; cum lecta parentis
Ante diem lacrymas ossa bibere meas.

On ne peut concevoir qu'elle raison, si ce n'est celle de la rime, a pu faire différer le Troubadour. Au reste,

comme tout ce qui rappelle le souvenir des personnes célèbres attache, on ne sera pas fâché de trouver ici quelques nouveaux détails sur Sapho.

Sapho florissait vers la 45e. olympiade, six siècles avant l'ère vulgaire, il y a précisément 2400 ans. Elle était contemporaine d'Alcée, poëte lyrique, du sage Pittacus, et d'Erinne, célébre par ses poésies. Ce fut de son têms que Solon donna des lois à Athènes, qu'Esope composa ses fables, que Cyrus étonna l'Asie par ses victoires, et que Pythagore naquit. On croit que son père se nommait Scamandronime, et sa mère Cleïs. Elle eut trois frères; Lariche, Charaxe et Erigius. Charaxe est celui dont elle se plaint dans cette Epitre : il parait que ce Charaxe, épris d'une courtisanne, nommée Rhodope, dépensa pour elle tout le bien de sa famille, et finit par se faire pirate : c'est ce que fait entendre Ovide, dans des vers que le Troubadour n'a pas employés.

Arsit inops frater, captus meretricis amore;
Mixtaque cum turpi damna pudore tulit.
Factus inops agili peragit freta cærula remo;
Quasque male amisit, nunc male quærit opes.

« Mon frère, épris d'une impudique courtisanne,
» a tout sacrifié à sa honteuse passion; maintenant
» ruiné par ses folles depenses, il fatigue l'Océan de
« ses rames agiles, et cherche à regagner par le crime
» ce que le crime lui a coûté ».

Après la mort de son époux, Sapho se consacra toute entière à la poésie, et tâcha d'en inspirer le goût aux femmes de Lesbos; plusieurs l'adoptèrent pour leur

maîtresse ; elle eut pour disciples Anagora, Gongylide, Eunique ; et pour amies, Amythone, Anactorie, Andromède, Athis, Cydno, Mégare, Mnaïs, Pyrrine, Thélésile, et une foule d'autres belles personnes. Elle les aima avec excès, et leur exprima sa tendresse avec toute la violence de l'amour : c'est ce qui jeta sur ses mœurs un nuage que la jalousie et la haine ne manquèrent pas d'épaissir. Sa fille se nommait Cleïs, du nom de son ayeule. Tout prouve qu'elle mourut jeune, ainsi que le dit notre Troubadour ; cependant Ovide ne l'exprime pas clairement :

Et tanquam desint, quæ me sine fine fatigent,
Adcumulat curas filia parva meas.

« Les maux qui me dévorent s'accroissent encôre par » les inquiétudes que me donne ma fille ».

Les anciens attribuent à Sapho un grand nombre d'ouvrages que le tems a presque entièrement détruits ; mais il suffit, du peu qui reste d'elle, pour justifier l'admiration de l'antiquité à son égard, et nous faire sentir la justesse de ces vers d'Horace :

Spirat adhuc Amor,
Vivuntque commissi calores,
AEoliæ fidibus puellæ.

« L'amour qui consuma le cœur de Saphô, respire » encore dans ses vers, et les feux qu'elle confia à » sa lyre ne sont pas éteints ».

(5) Cette réflexion qui me paraît fort juste, et qui naît du sujet, n'est point dans Ovide.

(6) Leucade était en Acarnanie, non loin du golfe d'Ambracie. On était persuadé, en Grèce, que le saut de Leucade était un puissant remède contre l'amour. Ce saut se tentait du haut d'un rocher taillé à pic, dont le sommet escarpé dominait sur les flots. Les amans malheureux, qui osaient employer ce remède funeste, montaient sur ce promontoire, et après avoir offert un sacrifice dans le temple d'Apollon, s'engageaient, par un vœu solennel, de se précipiter eux-mêmes dans la mer. Parmi les illustres victimes de cette folle superstition, on compte, outre Sapho, dont l'histoire nous occupe, Artémise, cette fameuse reine de Carie, dont l'amour conjugal est passé en proverbe. On raconte, qu'éprise, sans doute long-tems après la mort de son mari, d'une passion violente pour un jeune homme qui ne répondait point à son amour, elle le surprit dans le sommeil et lui créva les yeux; et qu'ensuite, entraînée à Leucade, par le remords de cette action criminelle, elle y périt dans les flots.

(7) Ainsi que je l'ai dit dans l'argument qui précède ces épîtres, on n'a que des notions incertaines sur le compte de Phaon. Tantôt les anciens l'on représenté comme un pauvre Lesbien, d'une naissance obscure, obligé, pour vivre, de conduire des passagers sur une barque; tantôt ils ont dit que c'était un poëte d'Erythée également fameux par sa beauté et par ses richesses. Notre Troubadour a fondu ensemble les deux traditions à l'aide d'une fiction poétique. La première partie de cette fiction, relative à l'infidélité de Phaon et à sa punition, paraît être imitée de l'histoire de Daphnis, jeune berger de Sicile, qui, épris d'une Nymphe,

obtint du ciel que celui des deux qui violerait le premier la foi conjugale, deviendrait aveugle ; et qui ayant oublié son serment, s'attira la colère de Vénus et fut privé de la vue. La seconde partie de la fiction qu'emploie le Troubadour, concernant l'essence de beauté que Phaon reçut de Vénus, est une allégorie charmante, qu'on regarde comme l'ouvrage de Sapho elle-même, et qui nous a été conservée par Elien.

(8) Notre Troubadour montre ici une érudition qui pourrait faire douter de l'authenticité de son ouvrage, si l'on ne savait pas que les poëtes latins les plus connus, tels que Virgile, Ovide, Horace, étaient entre les mains des Troubadours, et leur fournissaient souvent des traits pour embellir leurs poésies ; leurs plus simples chansons en fournissent des exemples. Bernard de Ventadour, l'un des plus anciens d'entr'eux, en parlant d'un baiser qu'il a reçu de sa maîtresse, le compare à la lance d'Achille, seule capable de guérir les blessures qu'elle avait faites. On ne saurait s'imaginer que Bernard de Ventadour ait emprunté cette figure à la littérature grecque ; mais on ne peut douter qu'il n'ait eu en vue ce distique du remède d'amour :

Vulnus in Herculeo quæ quondam fecerat hasta ;
Vulneris auxilium Pelias hasta tulit.

Le même Troubadour, exilé d'auprès de sa maîtresse, lui souhaite le bon jour qu'il n'a pas : *Quam non habet illa salutem.*

Richard Cœur-de-Lion, dans un sirvente contre Philippe Auguste, reproche à ce prince d'avoir trahi sa foi, et lui rappelle une fable d'Esope.

Bertrand de Born fait un portrait de sa maîtresse, de la même manière que les Grecs rapportent que Xeuxis fit celui de Vénus.

Pierre de Corbian nous donne, dans un sirvente intitulé *Mon Trésor*, une idée des connaissances que pouvait, de son tems, posséder un Troubadour : » Quoique je n'aie, dit-il, ni châteaux, ni bourgs, ni vastes » domaines, je ne suis cependant pas pauvre ; je suis » même plus riche que tel qui aurait mille marcs d'or.... » Mes rentes sont modiques, mais ma courtoisie et mon » esprit ne le sont pas. Je marche la tête haute comme » celui que la puissance et la fortune comblent de leurs » faveurs. Je possède un trésor plus précieux que les » diamans et la soie, un trésor qui ne peut périr ni » m'être enlevé par les voleurs, et qui, loin de dimi- » nuer, s'accroît de jour en jour ; c'est la science ».

Ici Pierre de Corbian détaille en quoi consiste cette science dont il rapporte l'origine à Dieu même. « C'est » Dieu, dit-il, qui créa la hiérarchie des Anges, dont » le plus parfait fut précipité dans les enfers, pour » avoir voulu s'égaler à lui ; c'est Dieu qui créa le ciel » et la terre, et enfin Adam et Eve, qui, tentés par » le serpent, furent chassés du Paradis terrestre ». Il parcourt ensuite l'histoire des Patriarches, des Juges et des Rois juifs, et montre une connaissance parfaite du vieux et du nouveau Testament. Après avoir commenté l'Apocalypse, et prédit ce qui arrivera au jour du jugement universel, il borne là ce qu'il appelle la première et la principale partie de son Trésor.

La seconde partie, dont il fait moins de cas, quoique

d'une acquisition plus difficile, comprend les arts libéraux qu'il possède tous; la grammaire, la langue latine qu'il entend fort bien, la dialectique, la rhétorique, le droit, beaucoup de musique, l'arithmétique, la géographie, l'astronomie, un peu de médecine théorique et pratique, la chirurgie, et enfin la magie et tout ce qui y a rapport. « Je sais, » ajoute le savant Troubadour, « la mythologie mieux que l'ingénieux Ovide et le » menteur Thalès; je sais par cœur les histoires de » Thèbes, de Troyes, et de Rome; je connais les » exploits de Romulus, de César, de Pompée et d'Auguste; je n'ignore pas quels furent Néron, Vespasien, et Titus qui prit Jérusalem; je puis parler de » tous les Césars jusqu'à Constantin. L'histoire grecque » m'est aussi familière que l'histoire de France depuis » Clovis, qui fut converti par saint Remy...... jusqu'au » bon roi Louis, qui mourut en combattant, et qui » fut le roi le plus équitable, n'ayant perdu ni gagné » aucune terre que suivant la justice ».

Pierre de Corbian, après avoir assuré qu'il sait également bien l'histoire d'Angleterre et celle des autres nations, finit par faire connaître ses talens pour la poésie, nomme toutes les sortes de vers qu'il sait faire, se flatte de plaire également aux chevaliers et aux dames, et ajoute enfin : « Voilà mon trésor et mon » plaisir; voilà ma richesse; elle ne me cause point » d'inquiétude, et rien ne m'empêche d'être gai tous » les jours de la semaine ».

Cette pièce, qui à la vérité n'est point modeste, prouve deux choses : la première, que les Troubadours étaient extrêmement instruits pour le tems où ils vivaient;

et la seconde, qu'ils savaient être heureux par les lettres et mépriser le faux éclat de la fortune. Je ne sais si on trouverait beaucoup de poëtes modernes qui les égalassent de ce côté.

(9) Acis était un jeune berger de Sicile, fameux par sa beauté, qui s'attira la tendresse de Galathée, dont le géant Polyphème était épris. Ce Cyclope, l'ayant un jour surpris avec Galathée, l'écrasa sous un rocher qu'il lui jeta. Le Troubadour a pris ce trait d'érudition des métamorphoses d'Ovide ; mais il paraît, aux regrets qu'il donne aux bergères de la Sicile, qu'il a confondu Acis avec Atys, ou même avec Adonis, en l'honneur desquels les femmes de la Phrygie et celles de la Syrie célébraient une fête assez semblable à celle qu'il décrit.

(10) Voici encore un trait d'érudition emprunté à Ovide ; mais qui me paraît employé avec beaucoup de délicatesse et de goût.

(11) Il est tout simple que Sapho, rendue à l'espérance, rappelle auprès d'elle ces mêmes amies qu'elle en avait éloignées lorsqu'elle était en proie à sa douleur : mais on peut remarquer encore, en cette occasion, combien le Troubadour est plus modeste qu'Ovide. Le poëte latin, même à l'instant où Sapho renonçait au plaisir, lui faisait dire :

Lesbides, infamem quæ me fecistis amatæ,
Desinite ad citharas, turba, venire meas.

« O vous, filles, de Lesbos ! dont le fol amour a

» terni ma gloire, renoncez à l'espoir de venir encore » en foule écouter mes chants ».

Le Troubadour, quoique Sapho soit ici dans un moment d'ivresse, ne lui fait hasarder aucune expression qui puisse l'accuser ni la rabaisser aux yeux de Phaon.

(12) Parmi les fragmens qui nous sont parvenus des poésies de Sapho, on remarque deux pièces admirables; l'Hymne à Vénus, et l'Ode à une de ses amies : la première nous a été conservée par Denis d'Halicarnasse, et la seconde par Longin. C'est sans doute à l'Hymne à Vénus que le Troubadour fait ici allusion; il a raison de l'appeler fille du Printems; c'est, en effet, une rose dont rien ne peut égaler la fraîcheur. Les efforts qu'il a faits, pour l'imiter, ont été infructueux; il n'a point approché de la délicatesse de son modèle. Mais aussi, comment oser lutter contre Sapho, contre cette femme dont l'imagination ardente, dont le cœur sensible, respiraient tous les feux de l'amour? Les anciens mêmes ne l'auraient pas tenté. Suivant ce qu'ils avouent, rien n'égalait la beauté, le nombre, l'harmonie, la véhémence de sa poésie; le tour facile et hardi de ses phrases; la tendresse, la force, la volupté de ses expressions : ses odes brûlantes et passionnées, écrites, pour ainsi-dire, avec du feu, pénétraient, enflammaient tous les cœurs. Quelle perte nous avons faite! De neuf livres de poésies lyriques, nous possédons à peine de Sapho deux odes et quelques fragmens. Combien le tems est bisarre! Il nous a ravi les chef-d'œuvres de

Sapho, d'Anacréon et d'Alcée, et nous a conservé deux énormes in-folios du *Banquet des Philosophes*, du compilateur Athenée, et a permis que le froid Aulu-Gelle nous parvint tout entier!

LES SAISONS.

LAI SAZOUS.

SON PRIMAVENC.

Foro dal maz ; jès de pigrige ;
Anen , fazés-vous lou cor gai ,
Pastourels , que senz estadige ,
Aicî venir lou mez de may.
Couytàs-vous : l'aigagnaû perlejo
Dessus lou mirgal que flourejo.

Venés Aûzir jout la ramilha ,
Piûtar lou jouve passerat ;
Venés aûzir la cardounilha
É lou merle escarabilhat.
Es tems per nostra pastourela ;
D'acampar la floureta bela.

Es tems d'anar derabar l'eûze ,
É de l'enramelar de flous ;
Es tems d'y nouzar en de feûze ,
Cent ribanetz de cent coulous.
Per festejar nostra Pastoura ,
Lou nous cal plantar de bon'oura.

LES SAISONS.

CHANT PRINTANIER.

HORS de la cabane ; allons, Bergers, point de paresse ; livrez vos cœurs à la joie ; car, sans plus de retard, voici venir le mois de Mai. Hâtez-vous ! La douce rosée de la nuit a couvert de perles liquides le gazon où mille tendres fleurs vous invitent à les cueillir.

Venez entendre le jeune passereau gazouiller sous la feuillée ; venez voir le chardonneret et le merle folâtrer dans le bocage. Il est tems de choisir les fleurs jolies que vous destinez à vos Bergères.

Il est tems d'aller déraciner l'arbre élancé et verdoyant, que vous voulez entourer de guirlandes ; il est tems de tresser les couronnes de feuillage que vous voulez y attacher avec des rubans nuancés de mille couleurs. Il faut, pour fêter notre Bergère, planter de bonne heure le Mai, devant la porte de sa cabane.

Savés quanta es la Maya bela
Que per reyna l'amour caûzis ?
Acò's toujours ma Pastourela ,
Acò's toujours la bela Elyz.
A quaû-mai far un tal houmatje ,
Perqu'es lou sourelh del mazatje.

Aih ! dous printems , flou de l'annada ,
Que fas tout flamejar d'amour ,
Al cor d'aquela capignada ,
Espelis un tendre retour !
Coumo lou gél de la natura,
Tebezis tabè sa fredura !

Vous savez quelle est la beauté que l'amour choisit pour être la Flore du bocage, la reine du printems? C'est toujours la belle Elyz. A quelle autre pourriez-vous adresser cet hommage? N'est-elle point le soleil de bonheur qui luit sur le hameau?

Ah! doux printems, fleur de l'année, toi qui pénètres tout des feux de l'amour, fais donc éclore un sentiment plus tendre dans le cœur de cette cruelle qui te résiste! Adoucis sa rigueur; et, comme tu as triomphé des glaces de l'hiver, triomphe aussi de son indifférence.

SON ESTIVENC.

DESSUS la nivou rouginouza,
Lou sourelh s'es levat brandenc;
É piéy d'una luz flamejouza,
Ha claûfit l'armàs estélenc.
L'ayre 'stadìs es blous d'aûreta;
É senz frescou languìs l'aigueta.

Sus lou sablou que beluguejo,
Blazida si penjo la flou.
Jout lou grel que tabè caûdejo,
Tout-ciaû si cabìs l'aûsselou.
Rès noun s'aûzìs, fors cascailhouza,
Que la cigala zansougnouza.

Aro qu'en couyta lou segaire
Faissélo lou blad espiguenc,
La Pastoura ambè soun fringaire
S'abrigoun jout lou rouve oumbrenc.
Aquì, d'un coupet, el s'azouilho;
É soun chin, près d'el s'etourouilho.

CHANT D'ÉTÉ.

LE soleil étincelant s'est levé aujourd'hui sur des nuées de pourpre ; il a rempli soudain, d'une lumière enflammée, le désert étoilé. L'air pesant, immobile, est abandonné du zéphir ; l'onde s'évapore et languit privée de fraîcheur.

Sur le sable brûlant, d'où rejaillissent mille étincelles, la fleur se penche décolorée ; le petit oiseau, caché sous la feuille échauffée et flétrie, garde un triste silence. On n'entend que les éclats répétés de la cigale bruyante, qui frappe les échos de sa voix monotone.

Maintenant que le laborieux moissonneur se hâte de mettre en faisceaux les épis fertiles, la Bergère cherche l'ombre solitaire d'un chêne, pour s'y reposer avec son amant. Là, le jeune Pâtre visite sa gourde pour réparer ses forces épuisées, tandis que son chien se couche haletant à côté de lui.

Adoun que devers la vesprada,
Del miéjour vermo la calou,
É que torno jout la ramada,
A si faire aûzir l'aûsselou;
Sus la riba de la pansieyra,
Si ven devestir la Bergeyra.

Aquì, doum sì penso souleta,
De soun sè descato la néû;
É fadejo dedins l'aigueta
Que la sanlo d'un linde veû.
Mais poûrugueta s'agraûtouno,
Quand crey qu'un Pastour l'espinchouno.

Mais, lorsque les feux du midi sont calmés, et que la soirée plus fraîche, invite les oiseaux à recommencer leurs chansons mélodieuses, la timide Bergère vient sur le bord d'un ruisseau, et quitte ses vêtemens.

Là, tandis qu'elle se croit seule, elle découvre l'albâtre de son sein, et se joue dans l'onde qui bouillonne autour d'elle, et l'enveloppe d'un voile limpide; mais au moment où elle craint d'être observée par quelqu'indiscret, elle cesse ses jeux, se cache de ses mains, et tremblante, se blotit au fond du ruisseau.

SON AUTOUNAL.

Chaûmès pas-mai ; hoû ! Vendemiaires,
Hoppo ! dépés ! léû al trabal ;
Vous espéroun lous bouteilhaires,
Acò's prou chourat, avén sal.
Prenés banastas é desquetas,
Levadous, semals é tinetas.

L'un, qu'acampe ; l'autre qu'estuja ;
Resto plus-rè dins lou tinel,
Que la rapuga tout' essuja ;
Lou trouilhaire espéro un faissel.
Cantàs per emmandar la broda,
Quaûca cansouneta de moda.

« Jout lou pé moustouz del trouilhaire,
» Lou jus que rajo rouginouz,
» Dins la bouta, avant que sié gaire,
» Si cambiarò dins de vin blouz,
» Que begut ambè la castagnas,
» Ralegrarò nostras malagnas ».

CHANT D'AUTOMNE.

Ne tardez pas davantage ; holà ! vendangeurs, debout ! allons, vîte, à l'ouvrage ; les pauvres grapilleurs sont-là, qui vous attendent ; allons ! c'est assez prendre du repos ; le travail vous rappelle. Et tôt, prenez ces larges mannes d'osier, ces petites corbeilles, ces cornues propres à conserver le jus du raisin.

Que l'un cueille le fruit de la vigne, tandis que l'autre l'entassera dans les cornues ; il ne reste bientôt plus rien, dans la cuve à fouler, que la grappe dépouillée, et le marc aride ; le fouleur attend une nouvelle cuvée. Allons ; si vous avez besoin de vous exciter à l'ouvrage, chantez quelque chanson nouvelle.

Chantez : « Ce jus poupré qui bouillonne sous » les pieds du fouleur, ce moût doucereux se » changera bientôt, dans le tonneau, en un vin » pétillant. Nous le boirons le soir en mangeant » des châtaignes rôties, et sa chaleur enivrante » dissipera tous nos chagrins ».

Del pelous tiràs la bouseana,
La daûphinenca qu'espetis ;
Las vous cal far, dins la cabana,
Si raûmir dessus lou canis.
Acampàs, entremen qu'y pense,
Las oulivas per metre en prense.

Aurès dous oli dins vostra oula,
Vin blouz dins vostre baralet,
Bon pan estèrs fatz de paûmoula,
Bon adoubun al cabasset.
Tala dins soun tut si fatiga,
Per s'acabalar, la fourniga.

Faites sortir de leur coque hérissée de piquans, la châtaigne commune et celle plus savoureuse, dont l'espèce vous est venue du Dauphiné : voici le tems de les étendre sur la claie pour les faire sécher dans la cabane. N'oubliez pas aussi de cueillir les olives pour les porter au pressoir.

Vous aurez de l'huile douce dans vos jarres, du vin excellent dans vos tonneaux, du pain délicieux, pétri de pure farine d'orge, et toutes sortes de provisions dans votre huche. C'est ainsi que la prévoyante fourmi remplit sa métairie souterraine de tout ce dont elle a besoin.

SON HIVERNOUZ.

La rica Autouna s'es passada ;
L'Hiver sus un cari tourat,
s'enven, la capa emmantoulada
D'un veû neblouz, enjalibrat.
Sous detz de barbasta luzissoun,
É lous estervels lou seguissoun.

Jà d'una rusca diamanenca
L'aigueta linda si vestìs ;
diriàs que la flou primavenca
Al grel jibournat espelis,
É que d'éli, la néû toumbada
Ha semenat nostra teûlada.

Lou pastour, a la méma plaça
ounté l'estiû cabussarié,
Aro resquillo sus la glaça,
É s'acairo, per trufarié,
A-belis-cops de neûassadas,
D'ount ris, las gaûtas englandadas.

Lhuén de la vigna desfieilhada,
Secat, jai lou gavel coupat ;
Caûfen nous aro a sa flamada,

CHANT D'HIVER.

La riche Automne a fui : l'hiver, porté sur un char glacé, s'avance, la tête obscurcie d'un voile de brouillards ; les frimats l'environnent ; la gelée luisante s'attache à ses doigts engourdis ; les tourbillons orageux volent sur ses traces.

Déjà l'onde argentée se couvre d'une écorce solide semblable au diamant ; on dirait que les fleurs du printems, brillent sur les rameaux chargés de glaçons, et que la neige amoncelée sur les toits y a semé une moisson de lys.

Le Berger, à la même place où il avait accoutumé de se plonger dans l'onde, maintenant glisse sur les flots endurcis ; il poursuit, à coups de boules de neige, ceux qui le défient au combat, et rit lui-même, lorsque ces armes légères viennent se briser sur ses joues engourdies.

Le sarment desséché, que le fer a séparé de la vigne privée de son feuillage, nous offre un utile secours ; chauffons-nous à la douce flamme

Beguen lou vin qu'aven prensat.
Que dins la padela traûcada,
S'afachoune la brazucada.

Entancho-tì, ciro é venteja,
Aquisso entr'els gibres é fretz;
A semalatz boujo la pleja,
Hiver! engrepezis mous detz;
Mais léû à la tera endourmida
Que la prima torni la vida.

qui s'en exhale, buvons le vin qui a coulé de nos pressoirs. Que les châtaignes rôties sautent dans la poële, et s'y dépouillent de leur enveloppe.

Hâte-toi, hiver, déchaîne tous les vents et tous les frimats; ameute les ouragans; verse des torrens de pluie. Au moment où j'écris ce chant, engourdis mes doigts; mais laisse bientôt le doux printems revenir et rendre à la nature endormie, sa vie et sa première beauté.

L'ESCARAUGNADA DE L'AMOUR.

FABLIOT.

Savés perquè la liquour de Baccus
Aluco al cor lou fiouquet de Venus?
Perquè, souven, la fringaira crentouza,
Embè lou vin, beû lou tendre retour?
Acò's que la liquour roujouza
Belugo del sang de l'amour.
Lous afachous fan beûre la clareta;
É la clareta léû traidis
Lou cor de la Pastoureleta.
D'empremié la razou flacquis;
Piéy la fiertad vén plus aizada;
E piéy la Pastoura amaizada,
De l'amour si prend à l'emvis.
Pastouras, s'aimàs l'inoucencia,
Fugissés l'oumbra del fajàs;
Dins la niétz, entre lou silencio
L'amour espandis sei fialatz.
A l'aûba n'anès pas souletas;
Acò's quand naissoun las flouretas,
Que l'amonr nai: mais per toujor
Fugissés la liquour pourprada,

L'ÉGRATIGNURE DE L'AMOUR.

FABLIAU.

SAVEZ-VOUS pourquoi la liqueur enivrante de Bacchus allume dans les cœurs la flamme des desirs ? Pourquoi une amante craintive trouve souvent dans une pointe de vin un aiguillon à la volupté ? C'est parce que cette liqueur brillante étincelle du sang de l'amour.

La châtaigne rôtie engage à boire le vin de Lunel, et ce vin parfumé trahit bientôt la fillette sans expérience. D'abord sa raison s'affaiblit ; ensuite, elle compose avec sa fierté ; ensuite, tout-à-fait docile, elle se laisse prendre aux piéges de l'amour.

Fuyez, si vous aimez l'innocence, Belles, fuyez l'ombre solitaire des hêtres ; c'est au milieu du silence des nuits que l'amour tend ses filets. N'allez point toutes seules, lorsque la jeune aurore ouvre les portes du jour ; c'est la naissance des fleurs qui annonce celle de l'amour : mais, sur-tout, fuyez la liqueur pourprée, qui, comme

Que coum'ou veyrès, es tintada
Del fioc é del sang de l'Amour.

Venus, un cop perdét sa tourtourèla,
La plus aimada é la plus béla.
Tout-la-quéren, jouyne Amour s'envoulét,
Tant què de lhuén l'entreveguét,
Sus un aûbret que la vigna amistouza,
Tenié quichat d'an sa branca ruscouza.
Doussamenet el s'abaûzét,
Per arapar la bestiola escapada,
Mais sa man, trop léû retirada,
A la rusca s'escaraûgnét.
Vite l'Amour tirét l'espigna,
É fretét sa paûpuda man,
A las fieilhetas de la vigna,
Que quitét tintadas de sang.

Pastouras ajàs lou proudige!
Piey, aquel sang, chimat en la liquour,
Y s'es mesclat; é del nescige
Vous cabis al cor la supour;
Vous baillo fosso michantiza;
Proun de desirs é de fiocz passagés;
E lou flacquige, que si fiza
Ai juromens que vous fan lous bergés.

---

vous le verrez, brûle et brille à-la-fois du feu et du sang de l'amour.

Vénus, un jour, perdit la plus belle et la plus chérie de ses Colombes. Le jeune Amour déploya ses aîles pour la chercher, et la poursuivit jusqu'au moment où il l'a vit s'abattre sur un arbuste que la vigne flexible entourait de ses branches remplies d'écorce. Il se glissa doucement, en rasant la terre, pour saisir l'infidelle; mais comme il retirait sa main avec précipitation, il s'égratigna profondement à l'écorce de la vigne. Soudain, le Dieu tira l'épine cruelle, et ayant frotté sa main potelée au pampres verdoyans, les laissa teints de son sang.

Bergères, admirez le prodige! le sang de l'Amour, ayant pénétré jusqu'à la sève, s'est mêlé dans la liqueur; et c'est lui qui porte aujourd'hui dans vos cœurs, et sa folie et son égarement enfantin; c'est lui qui vous inspire, avec son espiéglerie, les desirs, les feux passagers, et la faiblesse toujours prête à ajouter foi aux sermens que font les bergers.

LA PASTOURA ACOUTIDA.

CANTAREL.

Elyz, Elyz! fugigues pas ta' vite,
Tous penetz nudz que caûssigoun las flous,
Trepeilharan quicom de venemouz.
Espero-tì; té, se vos que ti quite,
Ti quitarai; torno, jouyna béûtad,
Té, ti rendrai ço que t'aviéy raûbat.

Té, tas flours é sa courdéleta,
Las laisse aquì dessus l'erbeta;
Veni las quéri senz esfray.
Se vos toun poutou, ti rendrai,
Que t'hai raûbat sur la bouqueta.
Veni, gentia pastoureleta,
Veni las quéri senz esfray;
Se vos toun poutou, ti rendrai.

T'hai arapat fada pradiéyra
Ti téni, poulida Bergeyra,
Voli aro mai de dous poutous;
Voli ta descada de flous;

LA BERGERE POURSUIVIE.

CANTATE.

ELYZ, Elyz! ne fuis pas avec tant de vîtesse; tes pieds délicats et nus, qui dans ta course effleurent les fleurs, fouleront quelque chose de venimeux. Rallentis tes pas; tiens, si tu veux que je cesse de te poursuivre, je cesserai; reviens, jeune Nymphe, je te rendrai tout ce que je t'avais pris à la dérobée.

TIENS, voilà tes fleurs et le ruban qui attachait ton corset, je les laisse sur le gazon; viens les chercher sans aucune frayeur. Si tu le veux encore, je te rendrai le baiser que j'ai surpris sur tes lèvres de rose; viens, jeune Bergère; viens les chercher sans aucune frayeur, je te rendrai ton baiser.

AH! je t'ai attrapée, Fée de cette prairie; je te tiens enfin, aimable Bergère; maintenant je veux bien plus que deux baisers; je veux ta pleine corbeille de fleurs; je veux ton voile et le ruban

Voli toun véù é ta courdéla;
Ti voli touta, pastouréla;
Voli sus toun sen amourouz,
Fourupar milanto poutous.

---

de ton corset; je veux te posséder toute entière; je veux cueillir sur ton sein amoureux mille et mille baisers.

LA PICHOTA MASCA.

PASTOURELA VERGEYRA.

Prés un valat, Avelineta en plours,
As aûsseletz countavo sai doulours;
Tout-l'aûzissen l'aûreta souspiravo,
É crit per crit paûra Ecoz li tournavo.

Jour malfadiat! perquè moun Pastourél
Vol lhien del maz adure soun troupél?
Aimavo; aimat éro de sa Pastoura.
Paûre! quaû sap dequè fai d'aquest'oura?
M'aûrié fugit? noun voudrié m'aimar plus?
Yeû que toujours l'aime mai que degus!
Boto, revén, Alessizou, t'en prégue;
Quand çai siés pas mi laguie ountè que siégue.
Revén ti dize : entremen mas cansous
Van, se si pot, amaizar mas doulous.

Très fès del pé pique al sol senz rès dire;
E piey très fès mi vire, vire, vire.

LA PETITE SORCIERE.

PASTOURELLE.

Près d'un vallon solitaire, la jeune Avelinette, les yeux humides de larmes, rendait ainsi les petits oiseaux témoins de ses douleurs; ému de ses plaintes, Zéphir soupirait, et la malheureuse Echo lui rendait gémissemens pour gémissemens.

Jour infortuné, disait-elle, pourquoi faut-il que le Berger que j'aime, ait voulu conduire ses brebis loin du hameau? Il aimait sa Bergère, il en était aimé. Hélas! qui pourra me dire ce qu'il pense en ce moment? Peut-être m'a-t-il fui pour toujours...... Peut-être ne veut-il plus m'aimer! Ne plus m'aimer! moi, qui l'aime plus que ma vie. Ah! je t'en conjure, reviens, cher Alexis, reviens; ta Bergère dévorée d'ennui ne saurait vivre éloignée de toi; reviens, te dis-je..... En attendant ton retour, je vais essayer, par mes chants, de faire, s'il se peut, un moment trève à mes douleurs.

Trois fois je frappe, en silence, la terre avec mon pied; et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

L'estiû passat quand mi crezién al lhiétz
Foro la boria anéri dins la niétz.
Quand miéja-nietz piquét à la campana
Très fès, en round, semenéri de grana
E piéy très fès mi metéri a cridà :
Deû mi fringar lou que la segarà
Lou fringarai ; quaû que sié deû mi plaire.
Vite, detràs, per veyre lou segaire,
Mi reviréri é vejéri tout blan,
Alessizou una dailha à la man.

Très fès del pé pique al sol senz rès dire ;
E piéy très fès mi vire, vire, vire.

Nadal passat, couma l'aûba naissié,
Davant lou maz, souleta mi tenié,
Aquì setada, é de lhien roudiave,
(Couma si deû) aissì, coumo espiave,
Que vezi aval que vén un jouvenet :
Quaû éro acò ? Moun car' Alessizet.
E per segur, lou qu'adounc la Bergeyra
Vey lou premié, deû l'aimar la premiéyra :
La fada ou diz. Méz ingrat o cruél,
Has lhien del maz emmenat toun troupél.

Lorsque, l'été passé, chacun me croyait endormie, je sortis de la cabane, au milieu des ténèbres, et au moment où j'entendis la cloche lointaine sonner l'heure de minuit, je semai, par trois fois, du grain autour de moi, en criant trois fois : « Celui qui en fauchera l'herbe sera » mon amant; quel qu'il soit je serai sa maî» tresse ». Soudain je jetai les yeux en arrière pour voir le faucheur, et je vis, couvert d'un vêtement blanc, Alexis s'avancer, une faulx à la main.

Trois fois je frappe, en silence, la terre de mon pied; et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

Le jour de Noël, au moment où l'aurore paraissait, je me tenais seule, assise sur le seuil de la cabane, regardant de loin, comme cela se pratique, si je ne découvrirais pas quelqu'un. Et voilà, comme j'étais attentive à regarder, que je vois un jeune Berger qui sort du vallon. Qui pouvait-ce être? Le jeune Alexis. Et certainement celui qu'une Bergère envisage le premier, à cette époque, doit-être l'objet de ses premières amours, et doit lui faire hommage de ses premiers vœux. Mais, hélas! ingrat ou cruel, tu as emmené tes brebis loin du hameau

Très fès del pé pique al sol senz rès dire;
E piéy très fès mi vire, vire, vire.

Se'l fachinié dis vrai, seràs-tu miû.
Esprès al fioc, hier, laisséri un bon briû,
Una avelana; é lou noum li boutéri
De Pascalou : senz flambar la véjéri
Si rabinar; mais la qu'avié toun noum
Flambét d'abord é si cremét dafoun.

Très fès del pé, pique al sol, sans rés dire;
E piéy très fès mi vire, vire, vire.

Lou jour dei Reys (ensindo acò si fai)
Per devignar se moun fringaire es vrai,
Hai, d'oulivié, près doz ou très fieilhetas
Qu'hai trazegut al fioc toutas fresquetas :
« Se m'aimo bè, lou qu'enclaûzìs moun cor,
» dize, dal fioc s'espetaran d'abor;
» Se m'aimo pas, las veyrès enfumadas
» Si rabinar senz s'estre boulegadas ».
Hai de parlar tout-escàs acabat,
Que lhien dal fioc las fieilhas han saûtat.

Trois fois je frappe, en silence, la terre de mon pied, et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

Si le devin n'est point trompeur tu es à moi. Hier je laissai long-tems sur le brasier une noisette, à laquelle j'avais donné le nom du petit Pascal; eh bien! je la vis se noircir sur les charbons ardens, et se consumer sans jeter le moindre éclat. Celle, au contraire, qui portait ton nom, s'entoura d'abord d'une douce flamme, et se consuma entièrement.

Trois fois je frappe, en silence, la terre de mon pied; et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

Le jour des Rois, selon l'usage, voulant connaître si mon amant est sincère, je prends deux ou trois feuilles d'olivier, et je les jette au feu, humides de rosée : « Si celui qui tient mon cœur » dans un enchantement amoureux, dis-je, me » paye de retour, ces feuilles s'éloigneront elles- » mêmes du foyer : si, au contraire, il ne m'aime » pas, elles se couvriront d'une sombre fumée, » et se noirciront sans bouger de la place où je » les aurai mises ». A peine ai-je achevé de parler, que les feuilles s'agittent et sautent hors du feu.

Très fès del pé pique al sol senz rès dire ;
E piéy très fès mi vire, vire, vire.

Dins lou valat tout-acampan de flous,
Troubéri un jour quicom de ben urouz,
A quatre fielhs una tréfla flourida ;
La derabéri, é coumo éri avertida,
De rescoundouz, la pourtéri a l'oustaû,
É la pauzéri amoun sus lou pourtaû.
Lou premié qu'intro es lou que deû mi plaire.
(Ensindo aûmenz ou diz lou devignaire).
Aûzisse léû la cadaûla s'aûssar......
Lou cor mi bat.... qu'aû poudié s'avansar ?
Moun Pastourél ? Oi, acò's el qu'agage :
Alessizou ! Mais quante lour présage !
Dins moun plazè moun fuzet m'escapét,
Rullét al sol, é lou fiû si coupét.
Sinne segur que leû abandonnada......
Alessizou, revén se m'ïias aimada.
Lou fiû tournà seguét léû rajustat,
E lhien del maz has bon briû demourat.

Très fès del pé, pique al sol senz rès dire ;
E piéy très fès mi vire, vire, vire.

Trois fois je frappe, en silence, la terre de mon pied; et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

Dans le fond de la vallée, un jour que je cueillais des fleurs, je trouvai quelque chose d'un fortuné présage; c'était une tréfle à quatre feuilles. Ainsi que j'étais avertie de le faire, je la séparai de sa tige, je l'apportai à la cabane, et, sans la montrer à personne, je la plaçai sur le ceintre de la porte. Celui qui entre le premier doit être mon amant; du moins c'est ainsi que l'assure le Devin du Village. J'entends bientôt le loquet de la porte qui glisse en se haussant..... Mon cœur palpite...... Qui pourrait s'avancer? Le Berger que j'adore? Oui, c'est lui-même que j'aperçois, c'est Alexis. Mais Dieu! quel triste augure! Dans l'extase où j'étais ravie, mon fuseau m'échappe; il tombe, il roule...... et le fil qui l'unit à la quenouille se casse. Signe évident que bientôt abandonnée...... Ah! reviens, Alexis, reviens si je t'ai été chère. Le fil ne tarda pas à se renouer sous mes doigts, et voilà bien du tems depuis que tu as quitté le hameau.

Trois fois je frappe, en silence, la terre de mon pied; et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

Péle una pouma; ah vejan, ben redoun,
Tout-la-trazen, se la pel fai toun noum.
Sanz mi vivar la traze sus l'erbeta.
Té, se la crouz sap ben Avelineta,
Acò's un A : lou noum de moun Pastour
Coumenso ensind', amai lou de l'Amour.

Très fès del pé ; pique al sol senz rès dire,
E piéy très fès mi vire, vire, vire.

Aro, à ma gaûta estacque aquel granet,
Per tu que sié ; l'aûtre per Julianet.
Toun granet tén ; é l'aûtre dejà glisso ;
Siés dins moun cor, é l'aûtre s'en àbisso.
Guicho ma gaûta! ah! baste qu'un poutou
Tant la quichesse à moun Alessizou.

Très fès del pé, pique, al sol senz rès dire,
E piéy très fès mi vire, vire, vire.

Alessizet un vespre dourmissió ;
Doussamenet desfe sa cambailhé ;
Très fès ma man a ma camba la nouza,
É doussamen, d'una vouz amourouza,

Je pèle une pomme ; ah ! voyons si la peau ; séparée avec soin en forme de ruban, et jetée au hasard, tracera la première lettre de ton nom. Sans regarder derrière moi, je la jette sur l'herbe fleurie. Tiens, si Avelinette sait bien son alphabet, c'est un A : le nom de mon Berger commence par un A, de même que celui de l'Amour.

Trois fois je frappe, en silence, la terre de mon pied ; et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

Et maintenant j'applique ce pepin sur ma joue, et je l'y attache en ton nom ; tandis que j'en mets un autre pour le petit Julien. Le pepin que je t'ai consacré tient ferme, et déjà l'autre glisse : ce qui signifie que ton image reste gravée au fond de mon cœur, lorsque les traits de ton rival en sont effacés. Ah ! comme ton pepin se colle à ma joue ! Heureuse si un tendre baiser pouvait la coller aussi fortement aux lèvres de mon cher Alexis !

Trois fois je frappe, en silence, la terre de mon pied ; et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

Alexis dormait un soir sur la fougère, je m'en approche doucement, et je lui enlève sa jarretière ; ensuite ma main serre trois fois ce lien magique autour de ma jambe, et je dis, d'une

Dize : « aissi faû très nouzelz per l'Amour ;
» Tant ben sarat mi siégue moun Pastour ! »

Très fès dèl pé pique al sol senz res dire ,
E piéy très fès mi vire , vire , vire.

Mais moun cadel japo é couris al prad ;
Saique acò's el qu'aval ha roudiat.
Oc , el s'en vén. Dei Pastours lou moudéle ,
'Alessizou n'es pas 'stat infizele.
M'en ha baillat douz poutous per garan ;
M'ha fatz present d'aquel poulit riban ;
E d'aquel fuz , é d'aquela fialouza ;
Juro , proumet que vol mi faire urouza ;
Es moun Pastour , voli tout ço que vol.....
Ahi ! rulle , rulle : ahi , que fai ! rulle al sol.

voix tendre : « Puisse mon Berger m'être aussi » bien attaché ».

Trois fois je frappe, en silence, la terre de mon pied; et ensuite je tourne trois fois autour d'un cercle magique.

Mais quoi! j'entends les abois de mon chien retentir dans la campagne; je le vois courir dans la prairie...... Ah! sans doute, c'est mon Alexis qu'il aura aperçu. Il ne se trompe pas. Vrai modèle des amans, Alexis ne m'a point été infidèle. Déjà il m'a donné deux baisers pour gage de sa foi; il m'a fait présent d'un joli ruban, d'un fuseau et d'une quenouille; il me dit les choses les plus tendres; il s'engage, par les sermens les plus saints; il m'assure qu'il veut me rendre heureuse; c'est mon Berger, je ne dois pas avoir d'autre volonté que la sienne...... Ah! je glisse, je glisse...... Ah! que fait-il? Je glisse sur le gazon.

LOU LEVAR D'ANNA.

NOUVÉLA.

Desfiéy bon briû Liris jouyne Pastour
Aimavo Annà sanz espér de retour;
Aimavo Annà, que toujour plus crudéla
Li rescoundié ço que sentié per el.
Un jour Liris, prés de la Pastouréla,
Senz estre vist, d'avancét lou soulelh.
Naissenta al ciel, quand luzissié l'aûbéta,
Prés del lhiétzet de la Pastoureleta,
Adreitamen, sanz brutz, éro vengut;
Vol espiar, pas bè lhién rescoundut,
Aûmenz un cop, lou levar de sa béla
Plus douz per el qu'una aûbeta nouvéla.

Al douz aûret la flour s'espelissié;
Encaro Annà touta ciaû droumissié;
S'abandounavo, al lhiétz touta souleta,
Al som flatouz efantet de l'aûbeta,
Que meno emb'el dei pantais del matì,
Lou jouyne issam que semblo s'acoutì.
Sus una man sa testa s'apaûzavo;

LE LEVER D'ANNA.

NOUVELLE.

Depuis long-tems, le jeune berger Lyris aimait Anna, sans être payé de retour; il l'aimait, et toujours plus cruelle, Anna lui cachait avec soin le penchant qui l'entraînait vers lui. Un jour, fuyant les regards indiscrets, Lyris trouva le moyen de pénétrer jusqu'auprès de son amante; et de s'approcher sans bruit de sa couche fortunée, tandis que les rayons de l'aurore divisaient à peine l'obscurité. Là, couvert du voile du mystère, il veut observer, au moins une fois, le lever de sa Bergère, dont l'influence est plus douce pour lui que celle d'un beau jour.

Déja les fleurs ouvraient leur sein au souffle du Zéphir; et Anna dormait encore profondément. Solitaire, elle se livrait à ce sommeil flatteur, qu'enfante le matin, et qui conduit à sa suite le jeune essaim des songes légers qui se succèdent rapidement l'un à l'autre. Sa tête, à demi-renversée, s'appuyait sur une main; ses

Sus l'aûtre bras veziadamen penjat,
Soun péû flouten al aire voulejavo,
E, sus soun sè davalen denouzat,
Jout sous jayet ni creyssié la beûtad.
L'urouz Liris, alupadìs, miravo
Las poulidiés que la pudour rescon
Mais que senz cregne ha descatat lou som,
E dins soun cor mai de fioc s'atubavo.
D'un fol dezir butat, l'ardit Bergé
Sourtis d'ount'es sus la pouncha del pé,
Per de plus prés veyre la Pastourèla.
Annà jamai li semblet pas ta' béla.
Sus sa bouqueta aûzo doussamenet,
Doussamenet, paûzar un poutounet.
Annà souspiro é fremìs endroumida.
Ni paûzo un autre; é sa man menz timida
Cerco à coumptar lei souspirs de soun cor;
Piéy dous poutous la séguissoun d'abor.
Annà droumìs amai fremigue encaro;
Mais de Liris dejà lou sen s'égaro;
Vol mai aûzar : adonc fugis lou som;
Ou vey, ni tremo é tournà si rescon.

Ataû Venus, del som abandounada,

cheveux, en désordre, voltigeaient sur l'autre bras languissamment penché; et descendant en boucles d'ébène sur son sein, en relevaient l'albâtre éblouissant.

L'heureux Lyris parcourt d'un œil avide ces appas enchanteurs que la pudeur couvre d'un voile envieux, mais que le sommeil indiscret a trahis; et cette vue allume dans son sein un feu de plus en plus dévorant. Poussé par un desir irrésistible, l'audacieux Berger quitte le lieu qui le recèle, et s'avançant légèrement sur la pointe du pied, vient observer de plus près son amante. Jamais Anna n'avait offert tant de charmes à ses yeux. Il approche doucement ses lèvres de celles de la jeune Bergère, et doucement, doucement, les effleure d'un baiser. Anna soupire et frémit endormie. Il en cueille un second; et sa main enhardie par ce succès, cherche à compter les battemens de son cœur; ensuite deux baisers la suivent sans perdre un moment. Anna dort encore profondément, quoiqu'elle frémisse de nouveau. Mais la main de Lyris s'égarait; il osait davantage. Alors le complaisant sommeil abandonne la belle, et Lyris qui le voit, tremble et retourne dans son discret asyle.

Telle Venus, sortant des bras du repos,

Droubis al jour sa paûperla bagnada;
Fai un souspir, vey l'Amour, é plagnis
La doussa errour d'un pantai que fugis.
Ensindo Annà, coumo destrassounada,
Tén un brivet sa paûperla atapada;
Cerco lou jour que soun yél fatigat
Fugis encaro aflaguit é cugat.

Un long ridéû d'una seda pourprada
Servìs del jour a blaimàr la clartat.
D'un ray leûgié la cambra es esclaïrada;
Ray doubitouz, que d'un vaigue rebat,
Tinto lou sol é paûzo sus la béla,
Lou rouget fresc de la roza nouvéla.
Acò's aquì qu'aimo à naisse l'Amour.
Acò's aquì, que dins un pichot jour,
D'un fioc segur sap alucar la flama;
De recoundouz, que sap cabir dins l'ama,
La voluptad, urouza de pensar;
É lou dezir que vol si satisfar.
Tout éro ciaû. La poulida Pastoura
Soula si crey; noun penso, d'aquela oura,
Que soun Pastour, estremat de d'alai,
Aûzìs sa vouz, é vey tout ço que fai.
L'endrech, lou jour amourouzet é tendre,
Tout dins soun cor fai naisse lou dezir.

ouvre aux rayons du jour sa paupière humide de plaisir, et soupirant à l'aspect de l'Amour, semble regretter la douce erreur d'un songe qui la fuit, telle la belle Anna, comme si elle avait été éveillée trop tôt, tient un moment sa paupière à demi-close, et cherche à s'habituer au jour que son œil fatigué ne fixe qu'avec peine.

Cependant la clarté trop vive était tempérée par des rideaux d'une soie pourprée. A peine un doux rayon éclairait la chambre, et les pénétrant chargé d'un tendre reflet, colorait les lambris, et venait déposer, jusque sur la belle, l'incarnat et la fraîcheur de la rose. L'amour aime le mystère et l'ombre : c'est dans un asyle où règne un demi-jour, qu'il porte ses coups les plus certains, et qu'il fait naître dans l'âme la volupté heureuse de penser, et le desir qui cherche à se satisfaire. Tout était tranquille. L'aimable Bergère sa croit seule; elle ne se doute pas que son amant, caché non loin d'elle, peut entendre les accens de sa voix, et suivre de l'œil jusqu'à ses moindres mouvemens.

L'endroit où elle se trouve, le jour voluptueux et tendre, tout conspire à jetter le trouble dans son cœur : milles rapides étincelles s'allument

D'un fioc plus viû soun sè vén de s'emprendre ;
Vén d'aissejar, vén de faire un souspir.
Ambé plazè, roudio senz parura,
De sas beûtadz, guerdouns de la natura,
L'eli, la néû, las rozas, lous jayetzs,
Embesc dei cors é nizals d'amouretz.

Dire cal-tì ço que, dins aquela oura,
Aûzo espiar la timida Pastoura?
Dire cal-tì...... mais qu'aisso prou ni séy :
De la pudour trempassen pas la léy.
Per el qu'ou vey, s'en embriéygo, é la béla
De mai-en-mai si probo menz crudéla.
Cugat un paûc soun yél éro bagnat;
Mais léû, plus viû si droubis alucat;
Brando d'amour é de soun fioc eilhaûsso;
Soun sè pantélo : acò's la néû que s'aûsso.
E piey deziro, é sono soun Pastour.
« Lyris, Lyris! embè fioc dis la bela,
» Lyris, ount siés? Dequè fas, moun amour?
» Véni, Lyris! veyre ta Pastouréla
» Que soul t'adoro, é que per tu mouris »
Pensàs un paûc dequè devén Lyris;
Pensàs un paûc s'alai poudiè mai téne;
E se soun fioc poûdié mai si counténe.
Es a sous pés; demando soun perdou;

dans son sein, qui s'élève et laisse échapper un profond soupir. Elle examine sans parure les attraits dont elle est ornée ; elle parcourt avec plaisir ces charmes où brillent les roses et les lys, où la neige et l'ébène offrent à l'envi et des pièges aux cœurs et des nids aux amours.

Faut-il dire tout ce que la Bergère timide ose parcourir de ses regards? Faut-il décrire..... mais sans doute j'en ai dit assez. Gardons-nous d'outre-passer les lois sévères de la pudeur. Quant à Lyris, rien ne l'empêche de jouir du spectacle qui lui est offert ; il s'en enivre, et la belle paraît aussi s'attendrir de plus en plus. Ses yeux, d'abord humides et à demi-fermés, s'ouvrent brillans d'un feu nouveau. Ils brûlent d'amour, et lancent ses rapides éclairs. Son sein palpite : on dirait que c'est la neige que soulève un vent orageux. Bientôt elle desire et appelle son amant. « Lyris,
» Lyrys! dit-elle avec transport, Lyris, où es-tu?
» Que fais-tu, cher objet de ma tendresse? Ah!
» viens, Lyris, viens voir ton amante qui n'adore
» que toi, et qui meurt pour toi seul »!

Imaginez ce que devient Lyris à ces paroles : incapable de réprimer plus long-tems les mouvemens impétueux qui le maîtrisent, il sort de l'endroit qui le cache, tombe aux pieds de la belle, et demande sa grâce. Il presse de ses lèvres

Sus sa bouquéta à la siûna sarada,
Quicho la vouz de la pastoura irada.
D'amour embrieyga é veûza de pudou,
Li torno Annà poutounet per poutou.
De voluptad uno mar lous egaro.....
Mais un ridéû lous rescond é si baro.

---

brûlantes les lèvres d'Anna, et y retient sa voix qui se serait exhalée en reproches. Bientôt la Bergère, ivre d'amour et veuve de pudeur, lui rend baisers pour baisers; bientôt une mer de volupté les égare...... mais le rideau qui les enveloppe se ferme, et les cache à tous les yeux.

VOCABULAIRE
OCCITANIQUE,
OU
RECUEIL DES MOTS
DE LA LANGUE D'OC,

LES PLUS ÉLOIGNÉS DU FRANÇAIS;

Pour servir à l'intelligence des Poésies anciennes insérées dans cet Ouvrage.

OBSERVATIONS

SUR

CE VOCABULAIRE,

Et sur l'orthographe et la prosodie de la langue des Troubadours.

MON intention n'a point été de donner, dans ce vocabulaire, un recueil complet de tous les mots occitaniques, compris dans les divers dialectes de la langue d'Oc, qui s'éloignent essentiellement du français; mais seulement de présenter l'explication littérale de ceux qui se trouvent employés dans les Poésies que je publie.

Je sais qu'il existe déjà plusieurs dictionnaires modernes languedociens et provençaux, parmi lesquels deux ont acquis quelque réputation. Le premier se trouve à la suite des œuvres de Goudoulin, imprimées à Toulouse, en 1713; le second, ouvrage de M. l'abbé S***, a été publié à Nismes, en 1756, et forme un volume in-8°. Aucun de ces

deux dictionnaires ne pouvait être cependant ni consulté, ni encore moins suivi, pour composer ce vocabulaire. Le premier, uniquement destiné à donner l'explication des termes toulousains, employés par Goudoulin, est moins un vocabulaire languedocien qu'un répertoire, appartenant à l'un de ces dialectes : on y trouve souvent le B mis à la place du V, suivant la coutume des habitans de ces contrées; les voyelles longues confondues avec les brèves; de manière que les étymologies les plus simples y sont perdues ou dénaturées, et que les termes les plus connus y deviennent d'une obscurité impénétrable. Le second de ces dictionnaires, celui où l'on croirait trouver quelques connaissances grammaticales, d'après le nom de son auteur, qui se qualifie d'abbé, est un misérable galimathias alphabétique, où l'ignorance la plus profonde des premiers élémens du langage se manifeste à chaque mot. Non-seulement on voit que M. l'abbé S*** n'avait jamais lu les ouvrages des Troubadours, dont il osait expliquer la langue; mais qu'il n'avait même pas cherché à comparer entr'eux les divers dialectes modernes, qui auraient pu l'éclairer sur l'idiôme ancien. Les infinitifs des verbes, leurs participes, les substantifs radicaux, sont pour lui la même chose; il ne distingue rien; il ne classifie rien; il

change les voyelles ; il supprime les consonnes ; il bouleverse tout avec un ton d'assurance vraiment risible. Lorsqu'on se mêle de faire un dictionnaire, on devrait cependant remonter aux sources, et consulter les auteurs qui ont écrit dans la langue que l'on veut faire connaître; mais cela était trop difficile à M. l'abbé S***, qui a jugé plus à propos de consulter quelques paysans ignorans, dont le patois informe est devenu sa règle, que de faire quelques efforts pour se procurer les écrits authentiques des Poëtes du XIIe. et XIIIe. siècles, et chercher à les comprendre.

Il est certain que l'entreprise était pénible. Outre les difficultés que présentent les manuscrits des Troubadours, dont l'écriture gothique a cessé de nous être familière, l'orthographe de ces Poëtes est loin d'être par-tout correcte et uniforme. Le manque d'ensemble, l'absence d'une autorité littéraire, le grand nombre de dialectes, tout concourut à les jetter dans une confusion qui nuit aujourd'hui à l'intelligence de leurs poésies. Il est peu de gens de lettres, même accoutumés à parler le provençal et le languedocien modernes, qui puissent les comprendre sans une grande étude. Leur judicieux historien, quoique aidé du travail immense de M. de Sainte-Palaye, et des savantes dissertations de deux Italiens

célèbres, Redi et Crescimbeni, n'en est pas moins tombé, en le traduisant en français, dans beaucoup d'erreurs, qu'il lui a été impossible d'éviter.

En transcrivant les Poésies anciennes que renferme ce recueil, tant dans ses notes que dans son texte, j'ai tâché de suivre une marche uniforme. Souvent les originaux portaient un même mot écrit de diverses manières; j'ai choisi parmi ces manières celle qui m'a paru la meilleure, et je l'ai conservée. Les élisions, en grand nombre, n'étaient indiquées par aucun signe; je les ai fait connaître par le moyen de l'apostrophe. Les syllabes longues et brèves n'étaient point distinguées; je me suis servi de nos trois accens français pour fixer le son des voyelles et marquer la prosodie.

Je ne doute pas qu'avec ces secours, les morceaux que je publie ne paraissent extrêmement faciles aux personnes qui connaissent le provençal moderne, ou qui ont quelqu'idée de l'italien ou de l'espagnol; mais pour ne laisser rien à desirer à celles qui, n'ayant pas ces ressources, n'en seraient pas moins curieuses d'étudier le génie des Troubadours dans leurs productions originales, je vais donner quelques règles pour en faciliter la lecture.

Les voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, placées à la fin des mots, pouvant avoir un son faible ou fort, j'ai

distingué celles dont le son est fort, en les marquant d'un accent grave; *à*, *è*, *ì*, *ò*.

L'*e* ayant, outre les deux sons dont je viens de parler, un troisième son semblable à celui de l'*e* français, dans le mot *bonté*, je l'ai marqué d'un accent aigu, *é*.

Quant à l'*a* bref que beaucoup de dialectes confondent avec l'*o*, dans les finales des mots féminins, et dans les tems des verbes, comme, *cadieyra* ou *cadieyro*, une chaise; *el renega* ou *el renego*, il blasphême; je l'ai conservé dans les terminaisons féminines, comme en italien, réservant l'*o* bref pour les verbes.

L'*u* ayant deux sons pleins, le premier semblable à celui de l'*u* français, comme dans: *madur*, mûr; *druc*, rigide; et le second semblable à celui de l'*u* italien, comme dans: *baû*, fou; *léû*, bientôt; *riû*, ruisseau; *poû*, peur: j'ai pris le parti d'écrire le premier sans accent, et de distinguer le second par un accent circonflexe. L'*u* italien ne se rencontre, au reste, que dans la composition des diphtongues, *aû*, *eû*, *iû*, *oû*, *uû*, qu'il faut prononcer d'une seule voix, *aou*, *eou*, *iou*, *eou*, *uou*. Toutes les autres diphtongues, excepté la diphtongue *ou*, qui se prononce comme en français, doivent laisser entendre les

sons distincts de toutes les voyelles qui les composent.

Les seules consonnes dont l'articulation diffère du français, sont : *ch*, *j*, *g*, *lh*, *z*.

Ch se prononce *tch*, comme dans l'espagnol *muchacho*, ou dans l'anglais *church*.

J se prononce *dj*, comme le *g* italien dans *giungere*. *G* a la même articulation devant *e*, *i*; mais il se prononce comme en français devant *a*, *o*, *u*.

L'h se prononce comme les deux *ll* mouillées dans le mot français *fille*, ou comme le *gl* des italiens dans leur mot *figlia*.

Z forme une espèce de pluriel particulier à l'idiôme occitanique, et ne se prononce pas dans beaucoup de dialectes ; mais dans certains autres, cette consonne prend un son approchant de celui du *z* italien dans *zito* : ainsi, *latz*, du lait ; *niétz*, la nuit ; *amicz*, des amis ; *flocz*, des morceaux ; *frutz*, du fruit ; se prononcent indifféremment : *la*, *nié*, *ami*, *flo*, *fru* ; ou bien, *latch*, *niétch*, *amitch*, *flotch*, *frutch*.

C'est ainsi que, très-souvent, l'*r* des verbes à l'infinitif, et le *t* des participes ne se font pas sentir, et qu'on prononce également *anà*, *anar* et *anat* ; *patì*, *patir* et *patit* ; etc., etc.

Je borne là ces observations. Je craindrais, en les étendant davantage, que la sécheresse du sujet ne fut pas suffisamment rachetée par son utilité. Cependant, comme il serait possible, malgré tout ce que j'ai pu dire en faveur de l'ancienne langue d'Oc, que quelques personnes, accoutumées à entendre donner à cette langue le nom injurieux et barbare de *patois*, et auxquelles les ouvrages des Troubadours ne peuvent être connus, doutassent encore de la vérité de mes assertions, et regardassent mes éloges comme exagérés, je ne veux point terminer sans opposer aux critiques une autorité irrécusable. Elle est puisée dans les *Essais* du célèbre Michel Montaigne, liv. II, chap. 17.

« Il y a » dit ce judicieux Ecrivain, dans son style vigoureux et naïf, « au-dessus de nous, » vers les montagnes, *un Gascon*, que je trouve » singulièrement beau, sec, bref, signifiant, et, » à la vérité, un langage masle et militaire plus » qu'aultre que j'entende, aultant nerveux, puissant et pertinent, comme le Français est gracieux, délicat et abondant ».

Il est difficile de rien ajouter à cet éloge; et ce n'est point ainsi qu'un homme, tel que Michel Montaigne, se serait exprimé à l'égard du Gascon,

s'il l'avait regardé comme un *patois ;* mais il le regardait, à juste titre, comme le dialecte d'une langue plus ancienne, qui avait précédé la langue française, et avec laquelle il pouvait encore le comparer.

VOCABULAIRE

DES MOTS OCCITANIQUES

LES PLUS ÉLOIGNÉS DU FRANÇAIS,

Pour servir à l'intelligence des Poésies anciennes insérées dans cet ouvrage (1).

A

A, *al*, *an*, à, au, vers.
Ab, *amb*, *ambè*, *an*, avec, *à-belis*, *a-bels*, par le moyen de.....
Abastar, suffire.
Abeûrar, abreuver.
Abaissadour, celui qui dénigre.
Abelir, plaire.
s'Abaûsar, se mettre ventre à terre.
Abouscanit, qui a dégénéré.
Ablazir, *ablazigar*, rendre mou, faible.
Abourit, délabré.
Abouscassit, abatardi, dégénéré.
Abrigar, couvrir, mettre à l'abri.
Acampar, ramasser, cueillir.
Acatar, couvrir.
Acabalar, fournir une ferme de tout ce qui est nécessaire.
Acabar, achever.
Acò, *acò's*, *acò'ro*, cela, cela est, cela étoit.
s'Aclatar, se coucher à terre.
Acoutir, poursuivre.
Acordamen, bonne union.
Aclapassar, mettre en morceaux.

---

(1) Les verbes sont toujours indiqués à l'infinitif; et les participes, ainsi que les adjectifs, au genre masculin; il faudra donc, en cherchant un mot, n'avoir aucun égard aux terminaisons qui peuvent dépendre, soit des inflexions des modes ou des genres.

Je préviens, au reste, que ce recueil ayant été fait à plusieurs reprises, l'ordre alphabétique, ne s'y trouve pas toujours rigoureusement observé.

Acairar, poursuivre à coups de pierres.
Aderè, de suite, et l'un après l'autre.
Adoubar, mettre du lard ou ou de la graisse au pot.
Adoubun, ce qu'on met au pot.
Adoun, alors.
Adure, conduire.
Abissar, déranger une nichée d'oiseaux
Adrailhar, frayer un chemin.
Adrailhat, empressé, sûr de son fait.
s'Adalir, s'exténuer.
Adempre, impôt fait en forme d'emprunt.
Adez, *adezaro*, au moment même.
s'Affanar, le hâter.
Aflaquir, affoiblir.
Afougar, mettre en feu.
s'Afrairar, se rendre frères, s'associer.
Afri, ardent, acharné.
Afachou, *afachada*, châtaigne rôtie.
s'Afachounar, *s'afachar*, se rôtir.
s'Afinchar, s'appliquer.
Afourtir, assurer.
Aflaquir, rendre foible.
Agatir, flatter. *Agatisseyre*, flatteur.
Agachar, regarder. *Agà! aja!* regarde! admire!
Agandir, atteindre, arriver.
Agnel, *agnelet*, *agnelou*, agneau, petit agneau.
Aguièlàs, vent de pluie.
Agrunàs, prunier sauvage.
Aganit, défait, chétif.
s'Agraûtounar, se mettre en peloton.
Agradar, agréer.
Ajassar, coucher tout de son long.
Ajudar, aider. *Ajuda*, aide.
Ajudaire, *ajudadou*, qui aide.
Ai, *as*, aux.
Aiçò, ceci.
Aiçò-val, *aiçò-moun*, en bas, en haut.
Aiga, *aigueta*, eau.
Aigagnaû, eau de la nuit, rosée.
Ailhada, soupe à l'ail.
Aital, semblable.
Aigadina, torrent, ravine.
Aicì, *aissè*, ici.
Aissejar, pousser des soupirs.
Aissije, haine, animosité.
Ala, *aleta*. Aile. *Alat*, ailé.
Alupar, regarder avec convoitise.
Alapadìs, regard avide.
Alucar, allumer.
Alai, de ce côté-là. *Aiçai*, de ce côté-ci.
Alegratze, allégresse.
Alma, *ama*, ame.
Alandar, ouvrir tout-à-fait.
Alè, haleine. *Alenada*, bouffée.
Amistad, amitié.
Amistouz, caressant, plein d'amitié.
Amare, aimer.
Amig, *amiga*, ami, amie.
Amai, et aussi, quoique, pourvu que.
Amoussar, éteindre.
Amoun, *amoun-daû*, en haut.
Amaizar, appaiser, soulager, calmer.
Amaizadour, qui appaise.

s'Amourar, se mettre, se jeter la face contre terre.

Amagar, couvrir, cacher avec soin.

Amistença, amitié, caresse.

Ambes, *ambas*, tous les deux, toutes les deux.

Ambè, avec.

Amoulounar, mettre en peloton.

Amourouzir, rendre souple.

Amechit, mêlé, en parlant des cheveux.

Anaûtar, élever.

Anietzar, anuiter.

Angel. *angeû*, *angelou*, ange.

Anar. aller.

Anizar, nicher, mettre dans le nid.

Anen ! allons donc!

Anc, jamais.

Anietz, ce soir.

Antan, l'an passé.

Apaûsar, reposer sur le bras.

Apensat, mélancolique.

Apazimar, appaiser.

Aparar, défendre.

Aprimar, rendre petit et menu.

Aquì, là.

Aquel, *aquela*, *aqueste*, *aquesta*, celui-là, celle-là, celui-ci, celle-ci.

Aquissar, ameuter, exciter.

Aro, maintenant. *Aro-méme*, à l'instant.

Arapar, saisir avec la main.

Araire, charue.

Armàs, terre inculte ; désert.

Ardelouz, audacieux.

Aribar, donner à manger à un enfant.

Arpa, *arpiû*, griffe. *Arpatejar*, jouer des griffes ou des mains.

Asselvagìr, rendre sauvage.

Assegurencia, assurance.

Asclar, enlever pièce à pièce, fendre.

s'Ascemar, s'empresser.

Asciar, assiéger.

Assatar, fermer tout contre ; appliquer un coup.

s'Assetar, s'asseoir.

s'Assimerlar, se jucher très-haut.

Atucar, frapper mortellement.

Atucaire, celui qui tue.

Ataleû, aussi-tôt.

Atubar, faire prendre le feu.

Atal, tel. *Atabè*, aussi.

s'Atancar, arrêter.

Atessar, allaiter un enfant.

Atezar, allumer.

Atourar, ranger à son devoir, soumettre, gouverner.

Aûr, or.

Aûra, *aûro*, *aûret*, *aûreta*, souffle, vent, zéphir. *Aurada*, coup de vent.

Aûristre, ouragan, orage.

Aûrouz, orageux.

Aûzir, entendre.

Aûriû, hagard, de mauvais présage.

Aûba, *aûbeta*, aurore.

Aubo, peuplier.

Aûdourouz, odorant.

Aûjol, vieillard, ancêtre.

Aûssel, *aûsselet*, *aûsselou*, oiseau.

Aûsselàs, oiseau sinistre.

Aûriòla, fleur du chardon.

Aûbre, arbre. *Aubrouz*, couvert d'arbres.

Aûtrecop, jadis.

Aûra-Fola, grand vent, tempête.
Aûle, méchant, vindicatif.
Atapar, boucher, fermer.
Aûtouna, automne. *Autounal*, qui appartient à l'automne.
s'Avalir, disparoître, s'évanouir, se perdre.
Avalisco! Malheur! fi donc!
Avè, troupeau.
Avol, lâche, scélérat.
Aver, *avedre*, avoir.
Avènen, aimable.
A l'avenen, d'une manière uniforme.
Avenjadou, vengeur.
Aval, là-bas.
Avantieirasso, un grand avant-hier; c'est-à-dire, il y a très-long-tems.
Avelana, noisette.
Aze, âne.
s'Azemprar, s'assembler.
Azagar, arroser. *Azagaire*, celui qui arrose.
Azouilhar; mettre de la liqueur dans un vase pour remplacer celle qui s'est évaporée.
Ayre, air. *Ayrejar*, mettre à l'air, donner de l'air.

B.

Bagueta, nœud de ruban.
Bagnar, mouiller.
Baillar, donner.
Baita, hutte, cabane. *Badorca*, chaumière.
Bana, corne.
Baû, fou. *Baûjun*, folie; orgueil. *Baûjamen*, follement.
Barjar, babiller. *Barjadissa*, babil.
Baris, remparts, faubourgs.
Barlacar, sâlir avec de l'eau mal-propre; se crotter; tremper.
Baste! plut à Dieu!
Baûma, grotte, caverne. *Baûmut*, caverneux.
Bartàs, hailler-épineux.
Baûri, précipice, abîme.
Barbasta, gelée blanche. *Barbastar*, geler blanc.
Baûzour, folie, gaîté.
Barar, fermer. *Baradìs*, qui se ferme.
Badar, ouvrir la bouche. *Badadìs*, béant.
Barca, barque. *Barcada*, ceux qui sont dans la barque.
Baral, *baralet*, gourde.
Batesta, dispute, guerre civile, désordre.
Baragogna, spectre; monstre fantastique.
Barboutir, parler entre les dents, murmurer.
Banasta, grande corbeille; manne.
Belêû, peut-être.
Beluga, étincelle. *Beluguejar*, étinceler.
Bel, beau. *Beûtad*, beauté.
Beûre, boire. *Beveyre*, buveur.
Beligàs, mouton d'un an.
B', *bè*, *ben*, bien.
Bercar, ébrêcher.
Berquieyra, dot, héritage.
Belveyre, spectacle.
Bestia, bête. *Bestiola*, petite bête. *Bestial*, bétail.
Benazir, bénir, favoriser.

Bessou, jumeau. *Bessounada*, portée de deux jumeaux.
Beba, moue : *far la beba*, faire la moue.
Blès, qui parle avec difficulté.
Blacàs, chêne.
Blazir, flétrir, décolorer.
Blous, pur, sans mélange ; privé de quoi que ce soit.
Biai, adresse, talent, goût. *Biaissut*, adroit, intelligent.
Boujar, verser, répandre.
Bos, *bosc*, *boy*, *bousquet*, *bouscatje* ; bois, bosquet, boçage.
Bouscatgié, bocager. *Bouscàs*, inculte, sauvage.
Bota ! je t'en prie, en grâce.
Bouca, *boucas*, *bouquetas*, bouche, lèvres.
Boutar, mettre, placer.
Boria, ferme, métairie.
Boûl, *Bioû*, bœuf.
Boulegar, remuer, s'agiter.
Boutelh, grapillon. *Bouteilhaire*, celui qui grapille.
Bouta, tonneau.
Bouscan, sauvage. *Bouscanu*, sorte de châtaigne commune.
Brant, glaive, épée.
Brandir, secouer, agiter.
Bram, cri de bête fauve. *Bramar*, crier, braire.
Braû, taureau.
Briû, *brivet*, un instant, un petit espace de tems.
Brounzir, siffler, faire un bruit semblable à celui de la pierre qui sort de la fronde. *Brounzidou*, qui retentit. *Brounzissen*, retentissant.
Brou, un brin.
Brazucada, châtaignes rôties.
Brutz, *brutzou*, bruit.
Brés, berceau.
Brandoular, balancer.
Brandal, feu violent. *Brandar*, brûler avec éclat. *Brandenc*, enflammé.
Brousta, bois sec, branche morte.
Broda, sorte d'ennui qui empêche de faire aucun ouvrage.
Brembar, rappeler.
Butar, pousser, faire avancer.
Bufar, souffler.

C.

Cabal, denrées, ustensiles, tout ce qui appartient à une métairie.
Cabir, ranger, serrer, renfermer avec soin.
Cabussar, plonger dans l'eau.
Cabra, *cabrit*, *cabrol*, chèvre, chevreau, chevreuil.
Cad, *cado*, *cad'un*, *cascun*, chaque, chacun.
Cadaûla, loquet. *Cadaûlar*, fermer au loquet.
Cadel, jeune chien.
Cadena, chaîne.
Caitiû, misérable. *Caitivié*, misère. *Caitivous*, méchant.
Çai, dans ce lieu-ci.
Caymar, languir de misère.
Calar, appaiser, calmer.
Caler, falloir ; *cal*, *caû*, il faut ; *cailhé*, il fallait.
Camba, jambe. *Cambailhé*, jarretière. *Cambavirar*, tourner le sang.
Campana, cloche, horloge.

Caûsir, choisir, *Caûsimen*, choix.
Caûpre, pouvoir tenir dans un lieu, dans un vaisseau.
Cap, *capa*, tête. *Caput*, opiniâtre. *Capel*, chapeau.
Capignar, fâcher, mettre en colère. *Capigna*, fâcherie. *Capignouz*, facile à se fâcher, irracible.
Campejar, poursuivre, chasser.
Car, *Carestiouz*, cher, précieux.
Cant, *cantarel*, *cansou*, chant, chanson. *Cantar*, chanter.
Cascailhejar, fair un bruit sonore et continu. *Cascailhouza*, qui fait un pareil bruit.
Cascal, bruit continu.
Cara, figure, visage.
Caravirar, décomposer la figure; épouvanter.
Caûsa, chose; cause.
Cambiar, changer.
Cabas, *cabasset*, sorte de panier où l'on met les provisions.
Camel, chameau.
Chaûrar, tarder, s'arrêter long-tems.
Cargar, mettre, se parer, charger.
Carincar, faire un bruit semblable à celui de la roue d'une charrette.
Castagna, châtaigne.
Carayrou, sentier.
Caûssigar, marcher sur le pied.
Caûdejar, faire chaud.
Caûfar, chauffer.
Caval, cheval. *Cavala*, jument.
Calimàs, vapeur chaude, chaleur accablante.
Canìs, *canissa*, claie de roseaux.
Calou, chaleur. *Caû*, chaud.
Camin, chemin.
Caminar, faire route.
Captiû, captif. *Captenença*, captivité.
Capbilhar, tomber la tête la première.
Caliû, *calivada*, braise.
Carnoudilha, chardonneret.
Cari, char, *Cariû*, monté sur un char.
Cendrouz, couvert de cendres.
si Chaûtar, se soucier; avoir envie.
Chaûzimen, soin qu'on se donne pour plaire.
Chiûlar, jeter des cris perçans.
Chimar, couler goutte à goutte, suinter.
Chaûpir, fouler aux pieds.
Chaûmar, se reposer après le travail.
Chiû-chiû, mot imitatif pour exprimer le gazouillement des oiseaux.
Ciaû, silencieux, tranquille.
Cirar, se dit lorsque les vents contraires élèvent dans l'air la neige déjà tombée.
Cigal, *cigala*, *cigaû*, cigale.
Clarou, clarté, lumière.
Clapàs, tas de pierres; monceau.
Clam, cri, demande. *Clamar*, crier, appeler.
Clot, tombeau, fosse.
Clareta, vin clairet.
Claûfir, remplir, combler.
Claûzir, ensorceler.

si *Clenar*, courber le dos.
Claû, clef. *Clavar*, fermer à clef.
Cola, foule, bande.
Cole, rendre un culte religieux.
Cor, cœur. *Corajouz*, qui a du cœur.
Couratje, qualité du cœur, courage. *Coural*, *Courada*, ce qui tient au cœur. *Couralmen*, avec cœur, *Corfailhir*, manquer de cœur, s'évanouir.
Cop, coup, fois.
Coussì, comment.
Couro, à quelle époque? quand?
Coufle, enflé. *Couflar*, enfler.
Coumoul, tout plein, qui regorge.
Coubes, avide. *Coubezejar*, desirer avec avidité.
Courtèz, courtois.
Conort, soulagement, consolation.
Cobrar, recouvrer.
Couredìs, qui court, liquide.
Courdela, lacet. *Courdelat*, lacé, annelé.
Couredor, coursier.
Coutinaû, gentil, joli, agréable.
Couyta, hâte.
Crota, voûte.
Cremar, brûler; *cremadìs*, qui brûle; *cremadour*, id.
Crit, cri; *cridar*, crier.
Creysse, croître.
Crouz, croix.
Crentouz, craintif.
Cruchir, écraser, fouler.
Cujar, croire, penser faire une chose.
Cugar, fermer les paupières.

D.

D'an, par; *d'ount*, d'où, dont; *del*, *dal*, du; *dei*, *dai*, des.
Dafoun, tout-à-fait.
D'aginouls, *d'aginouilhous*, étant à genoux.
D'abaûzous, étant courbé.
D'assetous, étant assis.
Derescòs, *Derescoundous*, en cachette.
Davalar, descendre.
Dans, malheur, calamité.
Dailha, faulx.
Darnieyrenc, tardif, tout le dernier.
D'aquest'oura, en ce moment.
Daûphinenca, sorte de châtaigne qui vient du Dauphiné.
De rebalous, en se traînant.
Dedaval, par en bas; *dedamoun*, par en haut; *dedalai*, de ce côté là; *dedaiçai*, de ce côté-ci.
si *Delagnar*, éprouver un ennui vague; *delagnous*, triste, ennuyeux.
Denegar, refuser.
Decourar, réciter par cœur.
Degus, nul homme, personne.
Debanar, dévider.
Deforo, dehors.
Dequè, quoi?
Debiaissat, gauche, mal-adroit.
Druc, rigide, fort.
Desprezar, mépriser; *Desprezouz*, dédaigneux.

D'aûzida, tout-à-coup.
Destral, hache.
Degaûgnar, imiter, contrefaire.
Dessan que, tandis que.
Descarat, affreux, difforme.
Destacar, détacher.
Desca, corbeille; *descada*, une pleine corbeille; *desqueta*, une petite corbeille.
Desfar, défaire.
Debrembar, oublier; *debrembiė*, oubli.
Dezaimar, cesse d'aimer.
Descounouissens, ignorant.
Descourat, qui manque de cœur.
Desescrestat, auquel on a ravi ses forteresses ou sa couronne.
Deseguentre, après, ensuite.
Descugar, ouvrir les paupières.
Despounchar, ôter la pointe.
Descatar, découvrir, dévoiler.
Destrassounar, éveiller trop tôt.
Desnegrezir, chasser l'obscurité.
Detràs, derrière.
Devarilhar, égarer, perdre.
Dejout, dessous.
Devignar, deviner, *devignaire*, devin.
Det, doigt; *detàs*, gros doigt.
Devè, devoir.
Derrabar, arracher avec force.
Dereveilhar, éveiller.
Devergougnar, faire passer la honte.
Destorb, dérangement; *destourbar*, déranger.
Desplegar, déployer.
Devespre, ce soir.
Descadenar, déchaîner.
D'enprémiė, d'abord.
Despietz, dépit.
Desgailhar, arracher les joues, décharner, rendre affreux.
Dematìs, ce matin.
Dinquie; *dinquios*, jusque.
Drech, *dretz*, droit.
Diû, Dieu; *Diûne*, *Diûna*, Dieu, Déesse; *divenc*, divin; *diûnet*, petit Dieu.
Dissatis, samedi.
Diamanenc, semblable au diamant.
Ditz, discours.
Dol, douleur, deuil; *dole*, causer de la douleur; *doulen*, douloureux.
Donna, dame, femme.
Doummai, plus.
Dourdar, heurter avec la tête.
Doum, préposition qui, mise devant un verbe, signifie qu'une action se passe au même instant qu'une autre.
Dounar, donner; *dounar van*, exciter, donner l'essor.
Doumatje, malheur.
Drac, fantôme, spectre.
Drut, amant, galant.
Drandal, toute chose qui vacille; *drandailhar*, vaciller, chanceler.
Dubitouz, douteux.
Duganel, hibou.

E.

Efantet, petit enfant.
Eglazi, catastrophe, malheur.
Eli, lis.
El, *ela*, il, lui, elle.

Elm, casque.
Eilhaû, éclair ; *eilhaûssar*, faire des éclairs.
Embrandar, mettre en feu.
Emmandar, renvoyer.
Emoûre, émouvoir ; *emoûveyre*, qui émeut ; *emoûvedou*, qu'on peut émouvoir ; *émaûgut*, ému.
Empuzar, atiser le feu ; *empuzaire*, celui qui atise.
Embelinar, charmer ; *embelinaire*, celui qui charme.
Embarar, enfermer.
Embrièy, ivre ; *embrièygar*, enivrer
Empegnar, obliger, contraindre.
Emblaimar, troubler ; faire pâlir.
Emprene (s'), prendre feu ; *emprès*, brulant.
Emperaire, Empereur ; *emperar*, dominer.
Emmalit, courroucé.
Empigrit, nonchalant, paresseux ; *empigrir*, rendre paresseux.
Embè, avec.
Emmantoular, se couvrir d'un manteau.
Empach, obstacle.
Empeylar, fermer avec des barres de fer.
Empouderat, rempli de puissance.
Emvis, *embesc*, glu ; *emvissar*, *embescar*, engluer, retenir.
Embrucat, rempli de bruyère, épais comme la bruyère.
Embouzounar, abattre avec fracas.
Empèrir, gâter, ternir.
Emmascar, enchanter.
Emprès, auprès.
Emboul, embarras; *s'embouilhar*, s'embarrasser, s'empêtrer.
Enramelar, orner de guirlandes.
Enaigar, tremper d'eau, inonder.
Enayrar, élever dans l'air.
Endevenir, rencontrer.
Estubada, parfum ; *estubar*, parfumer.
Encès, encens.
Engan, piège ; *enganar*, faire tomber dans un piège, tromper ; *enganaire*, *enganadour*, trompeur.
Enluzit, brillant de lumière.
Enclaûzir, enchanter, ensorceler ; *enclaûzimen*, enchantement.
Enlai, de ce côté-là ; *ençai*, de ce côté-ci.
Engrepezir, rendre les doigts gourds, transir de froid.
Enivoulir, couvrir de nuages.
Envalaûzir, *embalaûrir*, troubler, faire perdre la tête, mettre hors de soi.
Endemèzi, envie, jalousie.
Endemezit, misérable, désespéré.
Encadenar, enchaîner.
Ensind, *ensindo*, ainsi.
Entremen, durant ce tems.
Entredourmir, sommeiller.
Entrumir, couvrir de ténèbres.
Enluzernar, éblouir.
Engavachar (s'), s'étouffer, s'engouer.
Encountimen, soudain.
Enjaûrit, éperdu, troublé.

Endicom, quelque part; *endicommai*, ailleurs.

Estourouilhar (*s'*), s'étendre nonchalament.

Enveja, envie; *envejar*, envier.

Ensegnat, savant.

Encolpar, accuser.

Enseguir, suivre à la trace.

Endec, maladie qui empêche les enfans de croître, rachitisme; *endecquige*, id. *endecat*, rachitique.

Enferounat, furieux.

Endrech, endroit.

Envezedou, invisible.

Endourmidouyra, qui sert à endormir; narcotique.

Endarnié, dernier.

Entretan, tandis.

Endicom, quelque part.

Englandar, engourdir.

Enliogo, au lieu.

Enclavar, enfermer.

Ensannouzir, ensanglanter.

Er, air.

Enjalibrar, couvrir de verglas.

Erbatje, *erbeta*, herbe tendre, gazon.

Escriûre, écrire.

Estremar, renfermer avec soin.

Estripar, déchirer.

Esquinsar, mettre en lambeaux.

Escagna, échevau.

Escantir, éteindre.

Escalar, gravir.

Esclapar, briser en éclats.

Espelir, éclore; *espelissen*, qui s'ouvre ou naît comme une fleur.

Espandir, étendre.

Espiar, regarder, fixer.

Escarnir, rendre prudent par un mal quelconque; intimider par l'expérience du passé.

Estacar, attacher.

Esperar, espérer, attendre, *esper*, espoir.

Espalla, épaule.

Escaraûgnar, égratigner; *escaraûgnada*, égratignure.

Estadige, retard, perte de tems.

Esser, *estre*, *estar*, être.

Estan, le lieu où l'on est.

Estar, être, exister; *estadis*, immobile.

Estar ciaû, garder le silence.

Estajan, *estajen*, habitant, locataire.

Escarabilhar, donner de la gaîté; mettre le cœur en joie.

Esclatir, éclater.

Espilla, épingle.

Essuch, *essuj*, aride, sec; *essugar*, essuyer.

Estregne, serrer.

Esmai, trouble, effroi.

Espaûrir, épouvanter, faire peur.

Espaven, épouvante.

Eslugnar, éloigner.

Estrassar, perdre, mesuser, dépenser mal-à-propos.

Esciens, manière de voir propre à une personne.

Escai, *escaz*, *escazencia*, hazard.

Escaze, arriver par hazard.

Escarié, gauche, contraire au bon sens.

Espeloufiouz, hérissé, échevelé.

Espigna, épine.

Estaboudir, étonner; priver du sentiment.

Estiü, été ; *estivenc*, qui appartient à l'été.
Estervel, tourbillon, ouragan.
Escurizina, obscurité.
Estuch, étui ; *estujar*, mettre de côté, ranger, enfermer.
Escola, école.
Espiètadouz, sans pitié.
Escut, écu, bouclier ; *escudié*, écuyer.
Esters, pur, sans mélange.
Estela, étoile ; *estelat*, étoilé.
Estelenc, qui appartient aux étoiles.
Espig, épis de bled ; *espigar*, monter en épis, *espiguenc*, couvert d'épis.
Espetir (*s'*), crèver, sortir d'une enveloppe.
Eûze, chêne verd ; *eûzieyra*, lieu planté de chênes verds.
Evés, renversé, à l'envers ; *evessar*, répandre de l'eau.
Eyscinjat, débarrassé de liens, libre.

F.

Faichinar, ensorceler ; *faichinié*, sorcier.
Fais, fardeau ; *faissel*, charge de quelque chose ; *faisselar*, mettre en tas, en gerbes.
Failhimen, faute.
Fada, fée ; *fadiar*, doué de bonheur ou de malheur ; *fadejar*, se livrer à des jeux innocens.
Fabre, *faûre*, forgeron ; *faûrejar*, forger ; *faûrieyra*, la chose dont on se sert pour forger.
Faliû, torche de paille allumée.
Fantasti, spectre, fantôme.
Fantastiouz, imaginaire.
Fantazia, imagination.
Fantaziar, imaginer, rêver.
Favioû, cosse des fêves.
Faû, hêtre ; *faûjàs*, *fajàs*, bois planté de hêtres.
Fanga, boue ; *fangàs*, bourbier ; *fangous*, plein de boue.
Far, faire ; *fatz*, fait, action.
Fardas, habits, vêtemens.
Fè, foi.
Fès, fois.
Ferou, fureur.
Ferir, frapper.
Feratje, herbage, escourgeon.
Felouz, perfide.
Feû, fiel ; *feûnia*, haîne, animosité, rancune.
Feda, *fedeta*, brebis.
Feramia, bête farouche.
Festejar, célébrer la fête.
Fioc, *fiouquet*, feu.
Fialouza, quenouille ; *fialar*, filer à la quenouille.
Fialat, filet.
Fielh, *fieilha*, feuille.
Fiû, *fiûsset*, fil.
Filh, *filhou*, fils ; *filha*, *filheta*, fille.
Fizel, fidelle.
Fieyra, foire.
Flatejar, flatter ; *flatejaire*, flatteur.
Flam. *flamada*, flamme ; *flamejar*, jetter des flammes ; *flamejouz*, qui jette des flammes.
Famba, flamme ; *flambar*, jetter des flamêches ; *flambent*, flamboyant.
Flac, faible, *flaquige*, fai-

blesse; *flaquir*, témoigner de la faiblesse.
Floc, morceau.
Flour, fleur; *flourat*, fleuri; *flourejar*, se couvrir de fleurs.
Flaüjol, *flaüjoulet*, flûte, petite flûte, flageolet.
Fors, *foro*, dehors, excepté.
Foulze, foudre.
Fourupar, sucer.
Fossa, beaucoup.
Forobandir, bannir, chasser.
Forotraire, chasser avec violence.
Founzut, profond.
Fol, *foulàs*, fou; *foulour*, *foulhié*. *Foulige*, folie.
Font, *founteta*, fontaine.
Fourmiga, fourmi.
Fraire, frère; *frairì*, frère de lait; *frairal*, fraternel.
Freginar, griller; mourir d'envie.
Fresc, frais; *frescou*, fraicheur.
Frech, *fretz*, froid; *fretzou*, froideur.
Franchiman, celui qui parle le français.
Frounze, ride; *frounzir*, rider.
Fringar, faire l'amour; *fringaire*, amant; *fringadìs*, propre à faire l'amour.
Frutz, fruit; *frutzuouz*, fructueux.
Fum, *fumada*, fumée.
Fugir, fuir.
Fuz, fuseau.
Fusta, poutre.
Feüze, fougère.

G.

Gaire, guère, peu de tems.
Gal, coq; *Galina*, poule.
Gandir, atteindre, arriver.
Gavel, cep de vigne.
Gaüch, *gaüz*, joie; *gaûjouz*, joyeux; *gaûzir*, jouir.
Gaûzar, oser.
Gazagnar, gagner.
Gazardon, présent.
Garir, guérir.
Gai-sabè, gaie science; poésie.
Gaûta, joue.
Gargailhol, gosier; *gargailhoulet*, petit gosier.
Gariga, terre déserte, brûlée, aride.
Gailha, joue, babine.
Gel, gelée; *gelar*, *jalar*, geler.
Gen, *gentie*, poli, aimable.
Gelouz, jaloux; *gelouzié*, jalousie.
Gimblar, plier, courber.
Gisclàs, branche d'arbre longue et flexible, dont on frappe quelqu'un.
Gigant, géant; *gigantié*, gigantesque.
Girba, gazon.
Gibournar, gresiller, tomber du gresil.
Gleyza, église, temple.
Glou-glou, mots imitatifs pour exprimer le murmure de l'eau.
Gourg, *gourga*, amas d'eau, abyme; *gourgàs*, abîme énorme.
Goufou, gond.
Gouloufir, avaler sans mâcher, dévorer.
Gourinar, errer, courir ça et là.
Gof, trempé d'eau; *goufar*, tremper.

Glijou, chaume.
Gorja, bouche, gueule.
Grat, reconnaissance.
Grelh, *greilha*, *greilhet*, rameau.
Gravil, grain de sable.
Grep, onglée aux doigts.
Gruma, écume; *grumejouz*, écumeux; *grumejar*, écumer.
Greû, pesant; *grevar*, appesantir.
Grava, grève, sable; *gravàs*, gravier, gros sable.
Grandimel, énormément grand.
Greilhatje, feuillage, rameau chargé de feuilles.
Guinchar, viser; *Guinchadour*, celui qui vise.
Guber, gouvernement; *gubernar*, gouverner.
Guerdou, présent; *guerdounar*, faire un présent.
Guerejar, faire la guerre; *guerrejaire*, celui qui fait la guerre; guerrier.

H.

Hai, j'ai; *has*, tu as, *ha*, *ho*, il ou elle a.
Hiey, aujourd'hui.
Hivern, hiver; *hivernouz*, qui appartient à l'hiver.
Hom, on; *hom*, *home*, homme; *human*, humain; *houmenenc*, qui appartient à l'homme.
Hoppo! exclamation pour engager quelqu'un, qui est couché, à se lever; debout!
Hoû! exclamation pour appeler; hem! hola!

I.

Idoular, heurler; *idoulamen*, longs hurlemens.
Idoulo, paresseux, fainéant.
Ime, génie, intelligence, jugement, instinct.
Immutadìs, immuable.
Impoutent, vain, impuissant.
Infantàs, vilain enfant.
Ira, colère; *irat*, fâché, courroucé.
Ireja, de mauvais augure, lugubre, affreux.
Issam, essaim, *issamar*, voler par essaims.
Istoria, histoire.

J.

Jà, déjà.
Jaire, être couché; *jazen*, gissant.
Jas, étable à bestiaux.
Japar, oboyer.
Jalar, geler.
Jaûzir, se réjouir.
Jaûssemin, jasmin.
Jalibre, verglas, givre.
Jayet, jais.
Jès, aucun.
Jouve, *jouyne*, *jouvenet*, jeune.
Jouventad, *joven*, *jouynage*, jeunesse.
Jout, sous, dessous.
Jor, bâton pliant, houssine.
Joc, jeu; *joc-partit*, tenson, espèce de poëme; *jougar*,

jouer; *jougadou*, joueur.
Jhan, Jean.
Jougne, joindre: *jount*, joint.
Jouglar, joueur d'instrument, musicien, jongleur.
Juramen, serment.
Jujadour, juge.

L.

Las! hélas!
Lai, dans ce lieu-là.
La, *las*, *lai*, les, la, les; celle, celles.
Lagui, chagrin, souci.
Latz, lait; *latzat*, lacté.
Laûrar, labourer, sillonner.
Languir, avoir de l'ennui; *langour*, *languizou*, *languimen*, *languituda*, ennui, langueur.
Lambretz, éclair; *lambrejar*, faire des éclairs.
Lanud, laineux.
Laûz, louange; *laûzar*, louer, *laûzengier*, calomniateur.
Lavagna, mare d'eau, abreuvoir.
Lay, chanson tendre, romance.
Léû, bientôt.
Legir, lire; *legisseyre*, lecteur.
Levar, ôter, lever.
Lec, semillant, coquet; *lecquiza*, coquetterie.
Lebre, *lebraû*, lièvre.
Lezè, loisir.
Lenga, langue, *lengouz*, qui a beaucoup de langue, de babil.
Ley, loi.
Leissou, leçon.
Lega, envie d'une chose qu'on ne peut avoir.
Levadou, clayon; sorte de corbeille.
Lioc, lieu.
Linde, transparent, limpide, clair.
Lisca, tranche, tranchée.
Li'n, lui en.
Liberar, délivrer, rendre libre.
Lhiètz, lit.
Lhièn, *lhuèn*, loin.
Lou, *lei*, *lous*, le, les; celui, ceux.
Lourd, laid.
Lum, lumière, lampe, flambeau.
Luz, lumière; *luzir*, luire; *luzent*, luisant, éclatant.
Lugar, *lugràs*, étoile du berger.
Lugrejar, luire comme une étoile.
Lugrejayre, qui luit comme une étoile.
Luzernar, discerner.
Lucha, lutte, dispute; *luchar*, lutter, disputer.

M.

Ma, *mai*, *mas*, ma, mes.
Madrat, rusé.
Mandar, envoyer.
Mai, plus, davantage, encore.
Maire, mère.
Malfadiar, douer d'un mauvais sort; *malfadiat*, infortuné.
Malaûte, malade.
Maissa, gueule; *maissut*, affamé.

Margaridela, Marguerite.
Matinié, *matinouz*, matinal.
Manit, petit enfant.
Mar, mer.
Man, main ; *man-caûda*, main-chaude.
Major, le plus grand, *majoural*, souverain.
Malvays, mauvais ; *maltrat*, maltraité ; *mauvoûgut*, malvoulu.
Mantel, manteau ; *mantelàs*, grand vilain manteau.
Masca, sorcière.
Matràs, dard, flèche.
Manat, poignée.
Maz, *mazada*, maison de campagne, petite maison isolée ; *mazatje*, hameau.
Mant, beaucoup.
Mamoy, violette blanche.
Majoufa, fraise ; *majoufié*, fraisier.
Matar, l'emporter sur quelqu'un, humilier.
Mayenc, qui appartient au mois de Mai ; *Maya*, celle qu'on choisit pour fêter au mois de mai.
Malagna, malheur, accident, tout ce qui est nuisible ou mauvais.
Menar, conduire ; *menar-brutz*, faire du bruit ; *menadour*, conducteur.
Mentre, tandis.
Meravilha, merveille ; *meravilhouz*, merveilleux ; *meravilhar*, étonner.
Messorga, mensonge ; *messourguié*, menteur ; *messourgouz*, mensonger.
Mestre, maître.
Mege médecin.
Membrar, souvenir.
Mercè, merci ; faveur amoureuse.
Mesclar, mêler ; *mescladìs*, mélange, cahos.
Miètz, milieu ; *mietjour*, midi ;
Mietzaniètz, minuit ; *miè-Diû*, demi-Dieu.
Miû, mien, à moi.
Mirgal, herbe fleurie ; *mirgailhar*, diaprer, nuancer de couleurs.
Mièl, *milhoun*, mieux, meilleur.
Mirar, regarder avec admiration.
Miral, miroir ; *mirailhar*, mirer.
michantiza, malice, méchanceté.
Milantas, des milliers, myriades.
Missou, saucisson.
Mistraû, vent d'est.
Molt, beaucoup.
Moulou, tas, monceau.
Moun, *mei*, *mous*, mon, mes.
Mourgar, affronter.
Moulineta, Colin-Maillard.
Moulze, traire les brebis.
Moufle, doux au toucher, rebondi.
Mouquet, interdit, ébahi.
Moure, visage, mine ; *mourut*, de mauvaise mine.
Moust, moût du vin ; *moustouz*, gluant comme le moût.
Mud, muet.
Muzar, rester long-tems à ne rien faire.
Mudar, changer, métamorphoser.
Murtro, myrte.

N.

Naisse, naître; *naseut*, né.
Nagun, aucun.
Naurat, blessé, mourant.
Naûtres, *naûtras*, nous; *nostre*, *nostris*, à nous.
Nan, *nanet*, nain.
Naû, haut, *naûssar*, hausser; *naûtou*, hauteur.
Nas, nez.
Nani, *nou*, non.
Nadar, nager; *nadenc*, à la nage; *nadadou*, propre à nager.
Nadal, Noël.
Nebout, neveu.
Nebla, brouillard; *neblar*, faire du brouillard; *neblouz*, chargé de brouillards.
Néu, neige; *nevar*, neiger; *nevouz*, couvert de neige.
Neûassadas, boules de neige que se jettent les enfans.
Nec, *nesci*, imbécile; *nescige*, imbécilité, folie.
Negre, noir; *negrouz*, noirâtre.
Negar, nier, refuser.
Negar, noyer.
Nivoulada, nuée.
Nilhar, hennir.
Nivou, *nivoul*, nuage, tems couvert; *nivoulir*, couvrir de nuage.
Niz, *nizal*, nid d'oiseaux.
Nizar, nicher; *nizada*, nichée.
Niétz, *nuech*, nuit.
Niflar, enfler les narines, souffler par le nez.
Nora, bru.
Noû, neuf.
Noun, ne, pas.
Novi, fiancé, promis en mariage.
Nou'n, nous en; *n'ous*, ne vous.
Nouz, *nouzel*, nœud; *nouzar*, nouer; *nouzadis*, qui se noue.
Nocer, *nozer*, nuire; *noucença*, ce qui nuit.
Nuaillouz, faible, poltron.

O.

O, ou; *obè*, ou bien.
Obs, besoin.
Oc, *osco*, *oy*, oui, oui-dà.
Odi, *odia*, haîne.
Ochaison, occasion.
Oli, huile.
Onrar, honorer; *onramens*, hommages.
Ore, affreux, horrible; *ourejar*, souiller, rendre affreux.
Orbo, aveugle.
Ort, jardin; *ourteta*, herbe potagère.
Ost, armée.
Ou, ce, cela, le, la.
Ount, *ountè*, où.
Ounchar, oindre.
Ourdit, tissu; *ourdisseyre*, celui qui fait un tissu.
Oundada, onde; *oundadenc*, onduleux; *oundejar*, ondoyer.
Ourailhas, frontières.
Ourdinar, ordonner.
Oundrar, orner, *oundramen*, ornement.
Oustal, *oustaû*, maison; *ous-*

talenc, qui appartient à la maison.
Ouyra, outre.
Ouscur, obscur; *Ouscurizina*, obscurité.
Oume, ormeau.
Oumbra, *oumbreta*, ombre; *oumbrouz*, *oumbrenc*, ombragé.
Ouliva, olive; *ouliveda*; lieu planté, d'oliviers.
Oula, marmite, jarre,

P.

Pagar, payer.
Pagan, payen, infidelle.
Paire, père; *pairoulaû*, paternel,
Panat, rempli de taches de rousseur.
Paûre, pauvre.
Passir, flétrir.
Pas-mai, *pas-plus*, plus, pas davantage.
Pastour, *pastourel*, berger, amant.
Pastoura, *pastourela*, bergére.
Pantelar, palpiter.
Pahìs, pays.
Passada, passage.
Paruga, parure.
Pamparuga, chevelure, perruque.
Pantai, réve; *pantaizar*, rêver.
Plan, *planamen*, doucement.
Pareisse, paraître.
Patir, souffrir.
Paisse, paître; *Pascour*, tems du pâturage.
Pastìs, pâté; *patissous*, petit pâté.
Paret, muraille.
Paû, *paûquet*, peu.
Patet, lambin, paresseux.
Pal, épieux, poteau.
Paz, paix.
Partir, partager; *partimen*, partage.
Pazimen, pavé, lambris.
Pazimentat, lambrissé.
Parès, rien.
Paûput, potelé, gras.
Paûperla, paupière.
Passejar, promener.
Padela, poële.
Paûzar (*si*), s'arrêter, s'asseoir.
Pansieyra, canal.
Pan, pain.
Paûmoula, orge.
Pecaire! hélas! pauvre malheureux! pauvre malheureuse!
Perquè, pourquoi; puisque; *Perdequè*, pourquoi donc.
Perseguir, poursuivre.
Pel, peau.
Pel', pour le.
Peilha, lambeau; *peilhouz*, en lambeaux.
Peû, *peûsses*, cheveux.
Pec, *péca*, *pecat*, *pecamen*, faute; *pecadou*, pécheur; *pecar*, manquer, pécher.
Pec, ignorant.
Pensouz, pensif; *pensada*, pensée.
Pessamen, souci, tourment.
Perdigal, perdreau.
Peysse, poisson; *peyssàs*, monstre marin.
Penjar, pendre.

Per, pour, par, *peracò*, cependant.
Perpaûzar, proposer.
Pez, poids.
Pé, pied; *penet*, pied mignon.
Petelega, envie que l'on fait concevoir d'une chose en la montrant.
Pelous, coque de châtaigne; bogue.
Perlegar, couvrir de perles, briller.
Pertratz, portrait; *Pertraire*, faire le portrait.
Peyre, pierre.
Piquar, sonner, frapper.
Pichot, petit.
Piéy, ensuite.
Pinchounar, regarder du coin de l'œil.
Piétad, pitié; *piétadouz*, pitoyable, sensible.
Pigre, paresseux; *pigrige*, paresse.
Più, cri des jeunes oiseaux; *Piùtar*, crier comme les petits oiseaux.
Plà, bien.
Plec, pli; *plegar*, plier.
Plaidejar, plaider.
Plagne, *plane*, *planì*, plaindre, regretter.
Plazm', *miplaz*, *miplai*, cela me plaît.
Plourar, pleurer; *plourouz*, en pleurs; *plours*, pleurs.
Plazè, plaisir.
Plaga, plaie, blessure.
Pleja, pluie; *plejouz*, pluvieux.
[illegible]*ulse*, poussière.
[illegible]*ù*, peur; *poùruc*, peureux.
Poùruguet, craintif (avec naïveté).
Pouder, pouvoir; *pouderouz*, puissant; *poudencia*, *poudestad*, puissance.
Poutou, *poutounet*, baiser; *poutounar*, donner un baiser.
Poulit, joli, agréable; *poulidié*, beauté.
Pos, planche.
Poupa, *poupeta*, teton.
Pouncha, pointe; *pounchut*, pointu.
Poumpir, tomber avec fracas.
Poble, peuple; *poblar*, peupler.
Pounir, piquer; *punissura*, piqûure.
Prad, pré; *pradarié*, *pradatje*, prairie; *pradié*, qui appartient aux prairies.
Prec, *preguyera*, prière; *pregar*, prier.
Prim, mince.
Proun, assez.
Pretz, éloge; *prejar*; donner des éloges; faire la cour; *prejadour*, qui fait la cour.
Prouz, vaillant; généreux.
Prense, pressoir; *prensar*, mettre du raisin au pressoir.
Prest-à-far, enceinte.
Premié, d'abord.
Prima, printems; *primavenc*, qui appartient au printems.
Puléù, plutôt.
Parés-mai, plus rien du tout.
Pujar, élever.

Q.

Qual, *quala*, *quaûs*, lequel, laquelle, lesquels, qui?
Quante, *quanta*, *quantes*, lequel, laquelle, lesquels, (parmi d'autres).
Quaûcus, quelqu'un; *quaûcus-mai*, quelqu'autre.
Quant? combien?
Quaû-mai, quel autre.
Que, que, qui, quoi.
Quère, *quèri*, chercher, aller chercher.
Quicom, *quicoumet*, quelque chose, quelque petite chose.
Quilhar, percher au sommet.
Quialar, faire le cri de la chèvre, bêler; pleurer comme les enfans.
Quichar, presser fortement.

R.

Rabinar, brûler à un feu trop vif, havir.
Raûmir (si), se sécher, se griller au feu, se dessécher.
Razou, raison.
Raja, l'effet des rayons du soleil.
Rai, rayon.
Rama, feuille; *ramat*, chargé de feuilles.
Rajar, couler; *rajol*, conduit par où une chose coule.
Rabia, rage; *rabiouz*, enragé.
Rabent, furieux.
Royaû, royal.
Rallegrar, mettre de bonne humeur.
Raûbar, voler, dérober.
Raûc, enroué.
Raûba, *raûbeta*, robe.
Rapuga, grappe de raisin dépouillée des grains; marc.
Ramada, *ramilha*, feuillée.
Rey, roi; *reyna*, *regina*, reine; *reyginar*, gouverner en roi; *rialme*, *regime*, royaume.
Rès, une chose; rien.
Rescondre, cacher.
Remouz, tranquille, posé.
Rebalar, entraîner.
Repapiar, radoter; *repapiaire*, *repapiat*, radoteur.
Rede, rapide, rapidement.
Regassar, faire des yeux affreux.
Regagnar, montrer les dents avec un air de courroux.
Resquillar, glisser.
Retrounir, faire un bruit semblable au tonnerre.
Repoumpir, bondir après être tombé avec fracas; retentir.
Redoun, rond.
Reyredire, redire; *reyrefar*, refaire.
Rebat, reflet du soleil.
Ressaûpre, recevoir.
Rencreisse, accroître.
Repaû, repos.
Reyr'avè, avoir de nouveau.
Ressoundir, résonner, retentir.
Rena, dispute; *renar*, disputer.
Reluzir, reluire, briller.
Remirar, regarder avec admiration.
Remembrar, se ressouvenir; *remembranza*, mémoire.

Retraire, dépeindre, *retratz*, dépeint.

Reyre, préposition qui, placée devant un verbe, signifie que l'action est faite de nouveau, et devant un substantif, que la chose existait avant un autre : *Reyre far*, faire de nouveau ; *reyre-grand*, bisayeul.

Renegar, blasphémer, renier.

Renegat, celui qui a renié son Dieu.

Riba, *ribada*, *ribadje*, rive, rivage.

Rigoular, couler, ruisseler.

Riù, ruisseau.

Ritou, curé.

Ric, riche ; *ricour*, richesse.

Riban, *ribanet*, ruban.

Roudiar, regarder avec attention.

Rounze, ronce.

Roc, roc ; *roucàs*, un énorme, un horrible rocher ; écueil.

Romanzar, rester en un lieu.

Roujouz, *rouginouz*, rougeâtre, un peu rouge.

Roumec, ronce, épine ; remords.

Roumega, spectre, larve, monstre fantastique ; remords.

Rusca, écorce ; *ruscouz*, qui a beaucoup d'écorce.

Rullar, glisser.

S.

Saique, sans doute, peut-être.

Sannar, saigner ; *sannouz*, sanglant ; *sanguinouz*, ensanglanté.

Saûpre, *saber*, *sabè*, savoir.

Sanar, guérir, devenir sain.

Sal, sel.

Sal, *saû*, tems, occasion, presse, desir de faire une chose.

Sagetta, flèche, javelot.

Savi, *savays*, sage, prudent.

Sanlar, envelopper, voiler.

Sa, *sai*, *sas*, *soun*, *sei*, *sous*, sa, ses, son, ses.

Salvar, sauver ; *salvadìs*, qu'on peut sauver.

Sagel, sceau ; *Sagelar*, sceller. *Sagelari*, celui qui scelle.

Sanct, saint.

Set, soif.

Sè, *sen*, sein, gorge.

Se, si.

Seda, soie ; *sedouz*, de soie.

Semenar, semer.

Sen, raison, intelligence.

Setar, *seyre*, (*si*) s'asseoir.

Seguir, suivre.

Secoutir, secouer, ébranler.

Sere, montagne pierreuse, roche.

Seigne, *seignour*, seigneur.

Secar, sècher.

Segur, certain, sûr, sûrement.

Sers, vent d'occident.

Semblans, attraits, tournure.

Senglar, sanglier.

Segnalat, portant un signal, une banderole.

Segar, faucher ; *segaire*, faucheur ; moissonneur.

Ser, *Serp*, Serpent.

Seilha, seigle.

Semal, cornue ; *semalat*, une pleine cornue.

Sedous, lacs.
Siû, sien, à lui, à elle.
Siblar, siffler.
Sinnar, signer.
Siégle, siècle.
Sirventes, chant sérieux, que je crois dérivé de *Sirvar*, se conserver.
Som, sommeil.
Son, son, musique, chanson; *sounet*, petite chanson; *soundir*, rendre du son, résonner: *soundissent*, retentissant.
Sole, avoir coutume; être habitué.
Sobre, sur.
Sojorn, séjour.
Soubrar, avoir en abondance.
Sobrat, vaincu.
Souscar, pleurer en sanglotant.
Sol, terre, sol.
Souplejar, humecter une plaie, panser une blessure.
Soulelh, *sourel*, soleil; *soureilhar*, exposer au soleil; *soureilhet*, petit soleil.
Soumpezar, soulever une chose pour en connaître le poids.
Soudire, dire affirmativement, redire. *Soudis*, il dit.
Souldś, repos, calme, assurance, tranquillité d'esprit.
Sounar, appeler.
Souc, *souca*, tronc, souche.
Sou, préposition qui, mise devant un verbe, en augmente le sens.
Sore, sœur; *soureta*, petite sœur.
Soupetas, ricochet.
Stadìs, qui n'est point levé, en parlant du pain; mat, sans mouvement, couché, qui ne travaille pas.
Suc, sommet.
Sup, qui a la vue courte, myope; *supou*, maladie de celui a la vue courte, myopie; *supar*, heurter quelque chose dans l'obscurité.
Suzar, suer; *suzou*, sueur.
Subroun, cahos, secousse.

T.

Ta, *tai*, *tas*, ta, tes.
Ta, tant, si.
Tabè, aussi; *taplà*, aussi bien.
Tal, tel.
Talh, le tranchant d'une arme; *thailhar*, trancher, couper.
Taizar (*si*), se taire.
Talen, desir, appétit.
Talòs, grossier, lourdaut.
Tap, bouchon, *tapar*, *atapar*, boucher, fermer.
Tez, *téza*, *tezou*, flambeau.
Teûle, toit; *teûlada*, couverture de maison.
Teû, délié.
Tenson, petit poëme dramatique, où deux interlocuteurs débattent un sujet; dérivé de *tensar*, quereller.
Teme, craindre; *temour*, crainte, *temide*, craintif.
Téra, *teratje*, *teradou*, terre, terein; *terouz*, qui est de terre.
Tenda, tente.
Tebès, tiède; *tebezir*, tiédir.

Tindar, rendre un son argentin, résonner; *tindadìs*, *tindadour*, qui résonne.
Tilhar, attacher, coler.
Tiù, tien, à toi.
Tibar, tendre; *tibaire*, celui qui tend.
Tole, emporter, ravir.
Talus, escarpe; *Talussat*, escarpé.
Tint, teint; *tintar*, teindre.
Tina, cuve; *tineta*, petite cuve; *tinel*, cuve dans laquelle on foule les raisins.
Tout ara, à l'instant; *tout-escàs*, à peine; *tout-cap*, jeu aux épingles; *tout-amai*, tout ce qui est possible; *tout-ou sap*, qui sait tout.
Toun, *tei*, *tous*, ton, tes.
Tournà, encore, de nouveau.
Tournar, rendre, revenir.
Tourdre, grive.
Tolte, levée d'argent, impôt.
Tout-encoutimen, soudain.
Tor, gelée; *tourar*, geler.
Trà, parmi, à travers.
Traire, jetter, lancer; *traire-mal*, courir un danger; *trazegut*, *tratz*, jetté.
Traidir, trahir.
Traûc, trou; *traûcar*, percer.
Trevar, *trevejar*, errer à la manière des esprits et des revenans; *trevaire*, esprit errant.
Trempassar, franchir.
Trep, marche; *trepar*, marcher; *trepejar*, fouler aux pieds.
Trêfoulir, avoir une envie démesurée.
Treboular, troubler.
Tremoular, remuer, s'agiter.
Tremar, trembler; *tremour*, tremblement, crainte.
Troc, tronçon.
Trò, jusque.
Troubar, trouver, inventer; *Trouvaire*, *Troubadour*, ininventeur, poëte.
Truc, coup; *trucar*, frapper.
Trichadour, trompeur; *trichamen*, tromperie.
Trigar, tarder.
Trum, obscur; *trumada*, obscurité, tempête; tems nébuleux.
Trufar (*si*), se moquer; *trufarié*, moquerie.
Tris, réduit en poussière; *trissar*, piler, réduire en poudre.
Treiluz, la pleine-lune; *treilucar*, briller comme la lune en son plein.
Trazanar, pleurer en jettant des cris perçans.
Trinc, coup donné du tranchant d'une arme.
Trincar, trancher.
Traval, travail.
Trouilhar, fouler la vendange; *trouilhaire*, celui qui foule les raisins.
Tuc, *tucoulet*, *tuquel*, tertre, coline, butte.
Tust, coup, *tustar*, frapper.
Tut, gîte, repaire, tanière.

U.

Ufle, enflé; *uflar*, enfler.
Urouz, heureux.
Ussa, sourcil.
Usclar, brûler, griller.

V.

Vaca, vache, *vaqueta*, génisse.
Valat, ravine.
Vaighe, sans force, vain; *vaigomen*, vainement.
Van, essor.
Varal, train, tracas, affaires de ménage. *Varailhar*, avoir soin du ménage.
Valimen, vaillance.
Vazou, vase.
Vaûtres, vous; *vostre*, à vous.
Varlet, valet; *varletou*, petit valet.
Valer, valoir; *valença*, vaillance, vertu. *Valenz*, précieux.
Veûze, veuf.
Vezer, *veyre*, voir.
Vergougna, honte; *vergougnouz*, honteux, timide.
Vestir, vêtir, habiller.
Venguda, arrivée.
Ventar, *ventejar*, donner du vent, faire vent, venter; *ventadìs*, qui suit le vent.
Veziat, délicat, mignard, douillet comme un enfant gâté; *veziadar*, *veziadejar*, mignarder; *veziadura*, *veziadige*, délicatesse, mignardise; *veziadamen*, délicatement.
Vespre, soir; *vesprada*, soirée.
Vermar, diminuer.
Velo, *veû*, voile.
Veilhar, veiller; *veilhadìs*, qui sert à veiller.
Viel, vieux; *vieilhige*, *veilhun*, vieillesse.
Vertad, vérité; *vertadié*, qui dit la vérité; *veraimen*, vraiment.
Vergé, verger; *vergeyra*, qui appartient au verger.
Vessar, répandre.
Vencer, vaincre; *vencedour*, vainqueur.
Vej 'aicì voici; *vej 'aquì*, voilà.
Venjan, *vejan*, voyons.
Vetilha, bagatelle.
Vendemia, vendange; *vendemiar*, vendanger; *vendemiaire*, vendangeur.
Via, chemin.
Viû, vif; *vida*, vie; *viûre*, vivre.
Virar, tourner.
Viaûyé, géroflée.
Vouler, vouloir; *voli*, je veux; *vos*, tu veux; *vol*, il veut.
Voular, *voulejar*, voler, voltiger.

Y.

Yeû, je.
Yél, œil, *yeilhet*, petit œil.

Yoû, œuf.

Yrangé, oranger.

Z.

Zamsogna, cornemuse; vielle; tout instrument monotone; tout bruit importun.

Zamsougnouz, qui fait un bruit monotone et fatigant.

FIN DU VOCABULAIRE.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans cette IIe. Partie.

Fin de la Table.

Errata du second volume.

Page 6, *sles alles* pour salles.
Page 27, malgré votre indifférence, *ôtez le point.*
Page 129, Ethoipiens, *lisez* Ethyopiens.

